

BULLETIN INTÉRIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

DOCUMENTS  
&  
DÉBATS



N° 117  
printemps 2025

***DOCUMENTS & DÉBATS***  
est un bulletin intérieur de l'APF.  
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.  
**Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.**

*DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Frédéric de Mont-Marin, avec Dominique Baudin Le Brigand, Hélène Coulouvrat, Nelly Gaillard-Janin, Dominique Robredo Muga, Antoine Zuber

## SOMMAIRE

### LA JOURNÉE DE L'APF À LYON – SAMEDI 9 MARS 2024

#### La sensorialité et ses traductions

Introduction <i>Sophie Brossier</i> .....	6
Présence du sensoriel dans le tracer <i>Solange Carton</i> .....	10
La vivance des traces <i>Élisabeth Cialdella</i> .....	19
La sensation en quête de traduction, de l'éveil des sens au « sentiment d'étrangeté » <i>Hélène Do Ich</i> .....	27

### ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

#### Samedi 8 et dimanche 9 juin 2024 – *Je ne crois plus à ma neurotica, dit-il. Et nous ?*

Introduction aux conférences <i>Karinne Gueniche</i> .....	36
L'amour en trop <i>Brigitte Éoche-Duval</i> .....	41
Un traumatisme de couverture ? <i>Clarisse Baruch</i> .....	51
Rien ne se perd, rien de se crée, tout se transforme (Le témoignage des sens depuis Freud à la clinique d'aujourd'hui) <i>Kostas Nassikas</i> .....	60

### DÉBATS DU SAMEDI 2023-2024 – *Transfert et résistance ou de l'espoir de Prométhée au désespoir de Sisyphe*

#### Samedi 14 octobre 2023

Transfert, école buissonnière <i>Mi-Kyung Yi</i> .....	72
Résistance : une position paradoxale dans la cure <i>Arlette Robo</i> .....	81

#### Samedi 20 janvier 2024

Une double migration <i>Élaine Patty</i> .....	92
Transfert, résistance et supervision <i>Nicole Mesplé-Somps</i> .....	100

#### Samedi 16 mars 2024

Usages transférentiels de la <i>mètis</i> – Remarques sur la résistance <i>Patricia Attigui</i> .....	110
Creuser un passage, connaître du nouveau <i>Dominique Robredo Muga</i> .....	119

## **SAMEDI DE CLÔTURE - Scientificité de la psychanalyse - Activités scientifiques : qu'en attend-on ?**

### **Samedi 25 mai 2024**

Introduction <i>Philippe Valon</i> .....	128
Tenter la théorie comme recherche ou expérience de l'inconscient <i>Mi-Kyung Yi</i> .....	132
Activités scientifiques : qu'en attend-on ? <i>Arlette Robo</i> .....	136
C'est très spécial une société de psychanalyse... <i>Elaine Patty</i> .....	138
Le manque de scientificité, un symptôme ? <i>Claire Trémoulet</i> .....	140
Pouvoir, savoir, faillir <i>Nicole Mesplé-Somps</i> .....	142
Activités scientifiques : qu'en attend-on ? <i>Patricia Attigui</i> .....	144
Activités scientifiques : qu'en attend-on ? <i>Dominique Robredo Muga</i> .....	146

## **L'APF INVITE À PARIS : FRANCIS BAUDRY - Correspondance Sigmund Freud Marie Bonaparte**

### **Samedi 25 mai 2024**

Présentation de Francis Baudry <i>Évelyne Sechaud</i> .....	148
La correspondance entre Freud et Marie Bonaparte, (1925-1936), une relation intime <i>Francis Baudry</i> , Revue et augmentée par <i>Frédéric de Mont-Marin</i> .....	149

## **LES 60 ANS DE L'APF**

### **Samedi 8 juin 2024**

Par <i>Jacques André</i> .....	165
<b>CONSEIL, INSTITUT DE FORMATION, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES ET DES PSYCHANALYSTES AFFILIÉS DE L'APF</b> .....	169

***LA JOURNÉE DE L'APF À LYON  
SAMEDI 9 MARS 2024***

***La sensorialité et ses traductions***

# ***Introduction***

***Sophie Brossier***

Bonjour et bienvenue à tous,

Je vous remercie au nom du comité d'organisation d'être venus nombreux à la XIX<sup>e</sup> journée des analystes de l'APF à Lyon.

Je remercie tout particulièrement Dominique Suchet et Philippe Valon, Présidente et Secrétaire Scientifique de l'APF, qui vont nous accompagner tout au long de cette rencontre.

Je salue Françoise Seulin, Présidente du Groupe lyonnais de la SPP, qui nous fait l'amitié de sa présence.

Merci également à l'ensemble des membres du comité d'organisation de me permettre d'ouvrir cette journée. Cette introduction est aussi le fruit de la réflexion que chacune et chacun ont apportée.

Le thème de notre rencontre : la sensorialité et ses traductions.

La sensorialité est le premier mode de présence au monde de tout être vivant ; elle est aussi, dans un retournement concomitant, tout à fait simultané, le mode de présence du monde en lui. La sensorialité se met en place dès la vie fœtale, corrélativement à la formation des organes et participe à une multitude d'informations qui servent, en grande partie, à la vie ou à la survie de l'individu.

Elle est, je cite François Ganheret, « *l'exercice naturel de notre appartenance, le lieu des communications entre nous et le monde dont nous faisons partie* »<sup>1</sup>.

Ainsi, la rencontre du sujet avec son propre corps comme avec l'objet est d'abord une rencontre sensorielle.

À l'origine, les sensations ne correspondent pas à des contenus psychiques ou mentaux. Ils vont se construire, à partir des perceptions sensorielles, pour constituer progressivement l'appareil psychique. Dans un même mouvement, ces contenus vont permettre d'avoir une représentation du monde en soi. Je cite Paul Denis : « *Le monde est une conquête, une création du psychisme*<sup>2</sup>. »

C'est la satisfaction qui existe au travers de la décharge des zones érogènes qui ouvre à la fois la voie pulsionnelle et la représentation de la sensation. Ou, pour le formuler autrement, l'autoérotisme est la dynamique psychique qui permet et lie dans un même mouvement : création de la sensualité pulsionnelle et création de la représentation.

Mais ce mouvement ne saurait se faire sans la présence de l'autre, sans la relation qui existe entre l'enfant et l'adulte qui prend soin de lui.

L'interprétation que fait la mère des besoins et désirs du bébé à partir de ses premières expressions va favoriser l'instauration d'un lien sensuel précoce, au départ indifférencié, favorisant ainsi l'intégration d'un

1. Ganheret F., « Esquisse pour un éloge de la sensualité », *RFP* 2003/2 (vol. 67), PUF, p. 425.

2. Denis P., « Usages et devenir des sensations », *RFP* 2016/4 (vol. 80), Sensations, PUF, p. 943.

corps érogène. La qualité de l'attention que le bébé reçoit de l'adulte, la qualité de la rêverie maternelle sont essentielles à la traduction des éprouvés sensoriels. La rêverie maternelle, qui s'exprime au travers du lien sensuel à l'enfant, va permettre à l'autoérotisme de se déployer et contribuer au passage de sensations en représentations et en contenus psychiques.

Cette qualité de présence de l'autre va également permettre à l'*infans* une qualité d'attention à ses propres sensations internes et au monde.

Les échecs de la traduction, l'existence d'une carence comme d'une sur-stimulation, un rythme à contre-temps, ou même un dérèglement rythmique amènent à un autoérotisme régressif.

La sensorialité non « travaillée », non élaborée en représentations, constitue une effraction, marque de la non-séparation du sujet et de l'objet. Un regard, un geste, comme un toucher, peuvent être effractants et désorganisateurs, à l'origine d'agirs compulsifs.

Tout comme le rêve traumatique échoue à métaboliser le trauma, les agirs répétitifs échouent à métaboliser ce qui ne l'a pas été initialement dans le lien à l'autre. Une « hyper-sensorialité » recherchée de façon addictive n'est plus une tentative de réparation mais au contraire va avoir fonction de se couper des représentations, voire de la relation à l'autre. Une sensorialité, dévoyée dans la recherche d'une hyper-sensorialité qui tourne à vide, devient alors destructivité.

Il existe une opposition classique, qui inclut une hiérarchie, entre la sensorialité du côté maternel – qui serait un peu délaissée par la psychanalyse –, et la « vie de l'esprit », intellectuelle, qui serait du côté du paternel. Jacques André nous rappelle la citation de Freud au tout début de son introduction à « La vie sensorielle »<sup>3</sup>.

« *Le passage de la mère au père caractérise une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle, donc un progrès de la civilisation, car la maternité est attestée par le témoignage des sens, tandis que la paternité est une conjecture, est édifiée sur une déduction et un postulat*<sup>4</sup>. »

L'opposition maternel-sensoriel / paternel-construction de représentations, de même qu'une certaine négligence du sensoriel sont dépassées. Il existe depuis une vingtaine d'années un intérêt croissant pour le sensoriel. Les débats du samedi de l'APF 2021/2022, comme notre rencontre d'aujourd'hui, en sont une confirmation supplémentaire.

S'agirait-il de l'écho, au sein des sociétés de psychanalyses, des vifs mouvements sociétaux actuels porteurs d'un rééquilibrage comme d'une redéfinition du masculin et du féminin ?

Dans nos rencontres lyonnaises, « La nostalgie » en 2021 nous a ramenés à « La langue maternelle » (2022) où le sensoriel n'est pas loin, puis à « L'écriture » en 2023, lieu de sublimation, qui semble s'éloigner du sensoriel. Serait-ce ma lecture au travers de la grille « sensorialité » qui me fait penser l'existence d'un mouvement de balancier autour du sensoriel dans les derniers thèmes de nos rencontres à Lyon ? Mais c'est un peu plus complexe puisque l'écriture, en particulier l'écriture poétique, garde la grande ambition de rendre compte du sensible, de le faire éprouver au lecteur.

Nathalie Sarraute, qui a toujours cherché à être au plus près des mouvements psychiques, évoque le risque de perte de l'expérience sensible lorsqu'elle est décrite<sup>5</sup>. Serait-ce un mouvement similaire que décrit François

3. André J., Introduction à l'ouvrage « La vie sensorielle, la clinique à l'épreuve des sens », PUF, 2002, p. 9.

4. Freud S. (1939), « L'homme Moïse et la religion monothéiste », OCF XX, PUF, 2010, p. 192.

5. Sarraute N., « Si la sensation initiale qui a donné naissance au texte a perdu de sa puissance ou a disparu, le texte continue à fonctionner, mais il a perdu ce qui lui donnait vie. Il n'a plus rien pour le soutenir. Il perd son indépendance et est condamné à dévier vers une harmonie et une beauté qui sont périssables (...). » *Une réalité inconnue*, Essais et entretiens 1956-1986, Gallimard (2023), p. 271.

Gantheret au cours du travail analytique, lors du passage de la répétition à la remémoration, je le cite : « *l'image se dégrade, se fragilise, devient incertaine* »<sup>6</sup> ?

En amont du processus d'écriture, Jean-Bertrand Pontalis parle d'une perte du sensoriel avec l'acquisition du langage. Il écrit en 2010 : « *On parle depuis quelque temps avec beaucoup d'emphase de l'accès au langage, de l'accès au symbolique et on oublie que l'infans est celui qui a accès à un monde sensible, sensoriel qui risque d'être écrasé par la maîtrise du langage. Essayer de faire entendre, c'est un peu un oxymore, cette voix de l'infans, ce non-parlant. C'est étonnant ce monde sensible, ce toucher, voir, entendre... Il y a beaucoup de choses qui se perdent avec le langage, beaucoup de créativité, beaucoup d'inventions*<sup>7</sup>.

Alors, la cure par la parole...

Nous l'avons dit, le sensoriel est ce par quoi tout commence, dès la vie fœtale.

C'est aussi ce par quoi tout commence lors de la première séance : la position allongée, le contact avec le divan, l'analyste soustrait au regard de l'analysant, tous favorisent l'importance de l'attention aux différents bruits, plus généralement aux différentes sensations. La régression comme le transfert, induits par le dispositif analytique, permettent la reviviscence des traces des premiers vécus sensoriels du sujet dans sa rencontre avec l'objet. Traces dont parle François Gantheret dans une belle métaphore : « *Comme un fleuve retourné dans son lit après la crue laisse derrière lui – ravines, coulées de limon, branches échouées... – des indices de son passage, le flux de l'expérience esthétique, sensorielle, laisse-lui aussi des traces*<sup>8</sup>.

Comme la mère a permis la traduction des premiers vécus sensoriels, un même mouvement anime les deux protagonistes de la scène transférentielle. Pour se faire, bien évidemment, toute la qualité de l'écoute de l'analyste se trouve engagée<sup>9</sup> : sa capacité à se laisser saisir par ce qu'il perçoit sans le vouloir, ou même sans le savoir, dans un dialogue qui reste en-deçà du langage parlé.

Le transfert et le rêve sont deux espaces liés par l'actualisation pulsionnelle du patient, le rêve de transfert étant le lieu privilégié de cette intrication. Celui-ci, dans un mouvement hallucinatoire sur les différents éléments perçus de l'analyste ou de son environnement durant la séance, favorise l'expression visuelle, permet une première figuration de la trace du sensoriel éprouvé/retrouvé dans le transfert. Des vécus sensoriels restés non représentables peuvent ainsi être nommés à partir des éléments du rêve.

Si l'analyste parvient à lier les messages qui lui sont transférentiellement adressés par la voie sensorielle avec les enjeux psychiques du patient perçus dans la cure, alors peut-il être en mesure d'ouvrir la voie de la traduction et de la perlaboration.

Je vais maintenant laisser la parole à nos trois intervenantes.

---

6. Gantheret F., *op. cit.*, p. 417.

7. Pontalis, *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 79 (2010), p. 98.

8. Gantheret F., *op. cit.*, p. 419.

9. Golse B., « *Peut-on imaginer que la qualité de l'attention conjointe du psychanalyste s'enracine dans la qualité de sa disponibilité alerte en tant que bébé ?* », qualité de disponibilité elle-même dépendante « *de la qualité de l'attention qu'il reçoit de la part des adultes qui prennent soin de lui* ». In « *Le bébé à l'épreuve des sens* », *La vie sensorielle*, PUF, 2002, p. 26.

Pour commencer, Solange Carton, en nous parlant d'une patiente, danseuse, sera au plus proche du déploiement des riches modalités d'expression du sensoriel dans la rencontre analytique.

Hélène Do Ich ouvrira son texte sur l'écriture envoûtante de Virginia Woolf et sur la musique à travers le parcours de la compositrice Kaija Saariaho. Elle nous parlera d'adolescence, du lien entre sensoriel et effroi, entre sensoriel et inquiétante étrangeté, et du travail de traduction que peut en permettre le psychodrame.

Enfin, c'est à partir de l'ouvrage *Villa Amalia* de Pascal Quignard dont l'héroïne est musicienne qu'Élisabeth Cialdella déploie une large réflexion sur la sensorialité qui amène à une belle dialectique entre sensoriel et activité de pensée.

# ***Présence du sensoriel dans le tracer***

## ***Solange Carton***

Je remercie le comité d'organisation de la journée de m'avoir invitée à parler. Je n'ai pas, comme il m'est arrivé parfois, pensé rapidement à une patiente, tant la sensorialité me semble présente dans toute séance, et la sensorialité à laquelle je pense là est, surtout, celle qui infiltre les mots de la parole.

Plus tard, j'ai pensé aux perceptions de Corinne en séance, à ses gestes du corps, à ses rêves où se présente le sensoriel, puis me sont revenus ces mots de notre premier entretien : « Ça sent comme chez ma grand-mère ici. » Quand elle dit cela, je sais que ça a commencé entre nous. Pourtant, tout dans le contenu de son discours, si je n'écoutais que lui, semblait fait pour m'en dissuader – et l'en dissuader. C'est précisément l'actualisation de ce lieu de conflit qui fait que j'ai envie de m'engager avec elle. Elle vient me voir à défaut, elle avait joint une autre analyste qui lui avait donné mon nom, faute de disponibilité. Cette analyste, elle l'avait vue à un colloque où elle faisait une conférence à partir d'une psychothérapie d'enfant. Elle lui avait beaucoup plu, sans qu'on sache dans ce choix, je le précise, quel trait avait attiré le transfert d'amour.

Ce que Corinne voulait trouver ici, c'était de la contenance, de l'étayage, de la réparation pour son histoire traumatique. Sa précédente analyste le lui avait dit, avec les traumatismes de sa vie, elle était structurée ainsi et ça ne pourrait changer.

« C'est bizarre ici, votre maison – je reçois chez moi – on dirait que vous venez de vous y installer, d'y habiter. » Est-ce pour séparer, justement, l'intime du « chez moi » d'une chaleur qu'elle y retrouve trop, *d'un coup*, par les sens ? Créant un choc de nos « étrangetés » ?

Comment la sensorialité est-elle une voie d'accès à la mise en forme de représentations et d'affects, et à l'advenue d'un souvenir infantile ? Je n'ai donc pas choisi d'investiguer la voie où elle est entrave à la représentation pulsionnelle et à la participation des auto-érotismes au fantasme. Suivant plutôt la voie, avec Corinne, où les auto-érotismes ne sont devenus comme tels, que parce qu'ils ont inclus l'objet perdu de la satisfaction dans le fantasme.

L'interrogation qui suit concerne ce qui, du sensoriel, a imprégné la mémoire, c'est-à-dire ce qui s'est imprégné dans les traces mnésiques originelles, auxquelles on n'aura jamais accès, et comment, et à quelles fins cela s'exprime en séance, dans l'acte de perception ou de parole.

Dans le modèle freudien, développé depuis les lettres à Fliess et l'*Esquisse*, l'inscription de traces mnésiques dans l'appareil psychique et la mémoire se fait dans des strates séparées<sup>1</sup>, à partir de perceptions ; la trace mnésique est un trajet, un frayage par une quantité d'excitations qui s'est propagée. Quant à sa qualité, elle n'est donnée que par le système de perception, qui ne peut la garder en mémoire. Freud imagine qu'elle est accueillie par des neurones spécifiques, rattachés à la perception<sup>2</sup> « qui délivre à notre conscience toute la variété des qualités sensorielles »<sup>3</sup>. Il y reviendra dans « Le moi et le ça » : « D'emblée sont *Cs* toutes les perceptions qui arrivent de l'extérieur », c'est-à-dire des perceptions sensorielles. Quant aux processus internes, les représentations, elles furent aussi un jour des perceptions, y compris les représentations de mots qui furent des perceptions

1. Freud S., Lettre 112 du 6 déc. 1896, in *Lettres à Wilhelm Fliess* (1887-1904), PUF, Édition complète, p. 263-273.

2. Freud S. (1895), « Projet d'une psychologie », in *Lettres à Wilhelm Fliess*, *ibid.*, p. 617.

3. Freud S. (1899-1900), *L'interprétation du rêve*, OCF IV, PUF, p. 592.

acoustiques. Ainsi, ce qui provenant de l'intérieur veut devenir conscient, doit tenter de se transposer à nouveau en perceptions externes. Cela devient possible grâce aux traces mnésiques<sup>4</sup>.

La sensorialité en séance devient sensible par plusieurs canaux.

D'une part dans le timbre de la voix, son souffle, son rythme, porté/pressé par le désir pulsionnel qui s'y accomplit, ce qui agit, propose Laurence Kahn, sur la sensibilité inconsciente de l'analyste. Parce que c'est cette part du discours du patient, qui n'est pas la langue, qui relance le réinvestissement des tracés moteurs et « éveille le plus intime des investissements libidinaux »<sup>5</sup>.

Deuxième canal de transmission à l'analyste : lorsque cette sensorialité est éprouvée par l'analysant et dite en mots, ou pas.

Enfin, troisième possibilité : lorsque que c'est l'analyste qui ressent des sensations, qui parlent en place des représentations, et/ou, grâce à l'écoute du contre-transfert, en deviennent des points d'appel.

Avec Corinne, ce sont des sensations de mouvement qui me traversent.

« Au service de l'accomplissement hallucinatoire du désir, la parole fait être ce dont elle parle » écrit Daniel Widlöcher<sup>6</sup>.

L'expression motrice chez Corinne fait être le mouvement. Il ne s'agit pas là d'une « expression corporelle » au sens où certaines danses modernes l'ont conceptualisée, qui rendrait directement visible le fond de l'âme, ses affects ses représentations pulsionnelles, ses fantasmes, mais bien toujours d'une présentification transformée, déformée.

La deuxième partie de l'argument proposé par le Comité d'organisation en pose la question : Les commentaires du patient sur les éléments physiques, sensoriels, dans le contexte de la séance, participent-ils à la recherche hallucinatoire de la satisfaction pulsionnelle ?

La psychothérapie avec Corinne me fait l'envisager sous deux angles :

– D'une part lorsque la sensorialité, telle la perception d'une odeur, fait advenir l'objet et la satisfaction comme accomplie, sur le mode hallucinatoire. Le modèle pourrait en être l'expérience de satisfaction décrite par Freud, quand le but est d'établir l'identité de perception : où le réinvestissement de l'image mnésique mène à l'accomplissement du désir, qui débouche « dans un halluciner »<sup>7</sup>.

– D'autre part, une sensorialité qui aide à la comparaison entre l'objet halluciné et l'objet de la réalité (il faut dire « extérieure » même si elle n'est jamais « objective »). C'est-à-dire une sensorialité qui participe à la fonction de jugement et qui prend appui sur la perception – et la sensation produite – pour valider la réalité psychique et le rêve. Sensorialité qui en appelle à la perception de l'analyste, qui la « force », dans une sorte de « Voyez ! » qui le prend à témoin de l'hallucination quand ce témoin-même en est une incarnation.

Pourquoi le « tracer » ? J'ai voulu mettre l'accent d'une part sur les traces sensorielles qui ont imprégné la rencontre adulte-*infans* lesquelles participeront au façonnement du sexuel infantile et ne cesseront d'être réutilisées et remaniées pour la satisfaction pulsionnelle ; et d'autre part sur ce qui se retrace, s'actualise par le

4. Freud S. (1923), *Le moi et le ça*, OCF XVI, PUF, p. 264.

5. Kahn L., *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, Le fil rouge, 2012, p. 195.

6. Widlöcher D., « Croire en l'inconscient », *Nouv. Rev. Psychanal.*, 1993, 48, p. 106.

7. Freud S. (1899-1900), *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 620.

transfert, se réalise et s'accomplit hallucinatoirement par un acte de parole ou un acte du corps. Avec l'idée que ce tracer, dans la séance, va nécessairement à son tour laisser des traces.

Non qu'il inscrive dans la pierre ou dans la cendre des pas qu'il suffirait de suivre à nouveau pour « découvrir », comme l'archéologue, le souvenir refoulé, pas plus qu'il ne cartographie la route à reparcourir. « Retrouver la trace, écrit Gantheret, c'est rouvrir les sentiers dont l'empreinte n'est que l'indice erratique<sup>8</sup>. »

Corinne dit dans une séance qu'elle se sent « en veilleuse ». Je lui dis que dans « veilleuse » il y a « veiller ». Elle dit que la pensée de veiller est d'abord positive, dans le sens de prendre soin, elle pense aussi à la veilleuse du petit enfant. Mais elle dit que la veilleuse n'a pas beaucoup d'effet, que c'est comme la projection *d'un blanc sur l'écran*. Plus tard dans la séance, elle se voit comme dans un abyme. Ces deux images me font penser à un blanchissement de l'objet, une hallucination négative peut-être. Elle dit qu'il s'agit d'un précipice, une sorte de canyon, avec l'immensité lumineuse au-dessus. Qu'il y a comme des étages dans la falaise, auxquels elle est accrochée. Cette forme m'évoque un signifiant de démarcation<sup>9</sup> et il me semble alors que, comme en varappe, une voie pourrait s'ouvrir dans la paroi, un accès à l'objet. L'image me vient du nourrisson accroché à la poitrine de sa mère, et là, je pense à elle suspendue aux dons d'argent de sa mère pour subsister. Et me vient ce qu'elle m'avait dit en début de séance, en arrivant avec un léger retard, à savoir qu'aujourd'hui elle avait essayé un autre chemin pour venir, en vélo. Je le lui dis, en pensant au détour, à l'attente, à l'inhibition nécessaire à la pensée. Son association suivante « m'accroche » : elle parle de l'atelier de danse auquel elle participe. La tâche était d'improviser sur la musique d'un compositeur, qu'elle nomme, puis, lors du passage sur une autre musique, qu'elle laisse indéterminée, de conserver les mêmes mouvements. Je pense à la perte de l'objet, et aux traces des mouvements vers lui, et à ce qui se déplace vers un substitut pour le retrouver ici. Ensuite, l'exercice inverse avait été proposé : à partir d'une musique indéterminée au retour vers le compositeur, à la « retrouvaille de l'objet ». Elle s'est reprochée de s'être laissée aller à des mouvements en tous sens, à trop d'expression. « Il y avait des bruits stridents dans la musique dit-elle, j'ai même émis des petits cris. »

Ces traces mnésiques sensorielles la font associer sur sa mère, et sur un souvenir : elle jouait bruyamment avec deux copines dans la maison lorsque brusquement, sans rien dire, sa mère l'a appelée dans la cuisine et fait asseoir sur une chaise. « Elle aurait pu m'expliquer, que là il y avait trop de bruit, qu'il fallait que je me calme. » « On ne comprend pas pourquoi ! »

Corinne pratique la danse et anime des ateliers de danse-thérapie. Elle dit que depuis son enfance elle y a trouvé un soutien psychique et un immense plaisir. Surtout quand sa mère a quitté le foyer, la laissant avec son père, qui lui-même l'a placée/déplacée dans la maison de sa propre mère. La danse s'invite souvent dans la séance. Je suis sensible à l'excitation qui alors s'empare de sa parole de même qu'au plaisir qui se manifeste sur son visage que je regarde à nouveau – je la reçois en face à face, mais assez vite dans la cure j'ai senti qu'elle n'avait plus besoin de mon regard pour parler.

Le tracer peut ré-ouvrir sur la qualification sensorielle qui a participé à son *dessin*, au sens de graphie, et qui actualise dans la séance son *dessein*, au sens d'intentionnalité inconsciente à accomplir le désir. À l'origine, « chorégraphie » a désigné l'écriture de la danse, dont les systèmes de notation ont évolué au fil du temps, avec un même objectif : la conservation mémorielle des mouvements dansés. Les plus anciennes sont tout en courbes et sinusoïdes qui tracent les parcours au sol, jalonnés des figurines des corps et de leurs gestes. J'ai pensé aux graphies de Freud dans l'*Esquisse*, à ces drôles de bonhommes-neurones reliés par les lignes ondoyantes du frayage de l'excitation. Elles ont fait place dans l'*Interprétation du rêve* à des tracés arides, tirés à la règle<sup>10</sup>, ayant fait disparaître les neurones-bonhommes et ne délimitant plus que l'espace entre des lignes verticales :

8. Gantheret F., *Moi, monde, mots*, Gallimard, 1996, p. 199.

9. Rosolato G., *Éléments de l'interprétation*, Gallimard, 1985.

10. Freud S. (1899-1900), *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 590-591 par exemple.

comme s'ils *avaient agi* l'incompatibilité entre les qualités à « l'extrémité sensitive des perceptions » et les quantités qui se déplacent entre les systèmes, dont seule une flèche n'indique plus que la direction. Invisibilité de la trace, qui ne consiste qu'en des modifications persistantes<sup>11</sup>. Ce changement d'esquisse est analogue à l'épuration progressive de la notation de la danse, en symboles, sur le modèle d'une partition musicale. Mais, et suivant notre irrésistible tendance à la qualification, la choréologie contemporaine<sup>12</sup> a souhaité également écrire, dans des cahiers de notes, le temps, l'espace, la lumière, le décor, le costume... J'ai trouvé intéressant que ceux des chorégraphes qui y rechignent réfutent la possibilité de traduction de la richesse de la danse, et aussi, pense-t-on, refusent le détachement de l'œuvre de son créateur<sup>13</sup>.

Comme si, en suivant la métapsychologie de Jean-Claude Rolland, le passage au langage verbal faisait courir le risque d'une renonciation à l'objet, conservé au secret dans un langage d'image, objet qui s'est forgé à partir d'une sensorialité multiple et non pas seulement visuelle.

C'est un début de séance, Corinne me regarde et me dit : « Je vois vos feuilles sur votre jean d'or. » Je ne porte pas de jean mais me vois recouverte de feuilles de papier. Je pense à mes notes de séance, sur des feuilles volantes, jaunes, qui parlent de ce qui se passe entre nous, et d'aujourd'hui. J'ai sans doute un regard interrogateur, je dirais aujourd'hui « halluciné », et d'effroi peut-être. « Oui », reprend-elle en évoquant « ce splendide ginkgo devant la gare ». Ce qu'elle avait vu, et me *désignait*, c'était le pendentif de mon collier, une feuille de ginkgo, « une feuille d'or » dit-elle. Ce qui faisait signe, et dont la perception visuelle s'est emparée.

Plus tard dans la séance elle me dit qu'elle a rêvé : il y avait un cheval dans une carrière, qui l'empêchait de passer, elle essayait en allant de droite à gauche. « Un espace grand à peu près comme ici » dit-elle. Elle me montre alors, avec ses bras, l'espace de mon cabinet en faisant des mouvements qui essaient de le contourner. « On voyait sa peau, rugueuse, comme celle d'un rhinocéros. » Plus loin dans la séance, elle évoque sa peau à elle, mais aussi celle de sa mère, de son père, de sa grand-mère, de sa fille. Comme perdue, je n'arrive pas à retrouver l'objet, son objet, mais je me souviens qu'alors je dis : « Comme la peau du rhinocéros ? » Elle répondit : « Non. La peau du rhinocéros est rude, solide, avec des plaques. » Ce qui résonne en moi avec les feuilles dont je me suis vue recouverte en début de séance. Elle poursuit : « Moi je voudrais quelque chose de plus souple. C'est comme des moules de cuisine il y en a de deux sortes, des rigides et des malléables ; comme de la chair. »

Quand on est debout, à la fin de la séance, elle dit : « Oui, le moi-peau... tout ça, Anzieu ».

Bien sûr il y a la rivalité, l'hostilité envieuse et l'avidité, mais ce que j'entends surtout c'est la tentative de *connivence*, théorique, intellectuelle, lorsque nous sommes toutes les deux à la verticale – « [portant] haut le nez »<sup>14</sup> dit Freud, dans l'évolution de l'espèce humaine qu'il reconstruit par notre éloignement de nos racines préhistoriques sensorielles et olfactives quand nous étions proches du sol. Plutôt cette connivence théorique-là, le refoulement organique, que celle d'halluciner ensemble ! Les résistances sont également les miennes. Elles me font oublier, et peut-être heureusement résister, à faire advenir trop vite l'image d'un objet, qui, au fond, conjugue la rugosité et la chaleur. Je me souvins qu'à la séance précédente elle avait pensé que sa mère avait peut-être été malheureuse avec son père, déprimée même. Que leur chambre était froide ! Et que la sienne en comparaison était plus chaude.

11. *Ibid.*, p. 591.

12. Système abstrait de notation du mouvement et de sa transmission, au-delà de la danse. 1<sup>re</sup> apparition Rudolf et Joan Benesh, Royal Ballet de Londres, 1955.

13. Roland Petit : « Noter, je ne sais pas ce que cela veut dire. Je pense que la danse est beaucoup plus nuancée que ce que les gens peuvent écrire. On peut décrire un effet de théâtre, mais la danse c'est trop de choses en même temps pour pouvoir les écrire. Moi, je n'ai rien écrit et je n'ai pas envie qu'on le fasse. »

In Albane Desseaux, « Noter l'insaisissable », Mémoire de fin d'études, École Camondo, Janvier 2020 (internet). Et aussi : « bien que la notation définisse des contraintes décisives vis-à-vis de l'identité de la chorégraphie, accepter d'y recourir revient à concevoir l'existence d'une œuvre détachée de son créateur. Le chorégraphe n'est plus le seul à pouvoir transmettre sa création ».

14. Freud S., Lettre 146 du 15 nov. 1897, in *Lettres à Wilhelm Fliess*, op. cit., p. 354.

Ce que me fait Corinne, quand je me mets à travailler cette conférence, c'est me pousser à aller percevoir sur internet l'image d'un rhinocéros. Je découvre à cette occasion qu'un de ses ancêtres était le rhinocéros laïneux, dont la toison le protégeait du froid. Mais ce à quoi je pense en premier lieu, c'est qu'il devait être doux à toucher.

Corinne ne fait pas qu'activement percevoir. Son geste m'est adressé, dans le transfert. Souvent quand elle me parle d'un événement du passé que lui a raconté sa mère, elle précise qu'elle en doute, qu'elle doute de la vérité de ce qui lui est transmis, car infiltré des fantasmes et des reconfigurations de la réalité de sa mère. De surcroît, la transmission a une autre face, celle d'une séduction, effractante : sa mère avait de nombreux amants qu'elle ramenait à la maison en laissant les portes ouvertes, voire dans certaines maisons sans portes ! « Elle ne se rendait pas compte, dit Corinne, de ce que ça me faisait. » À d'autres moments, Corinne sentait, bizarrement, cette séduction franchement agie avec elle lorsque sa mère l'attrapait, presque de force, pour danser en se collant à elle, impudique, excitée. Elle ressentait également comme séduction le fait que dès qu'elle trouvait beau un bijou de sa mère, celle-ci insistait pour le lui offrir ; mais quant à lui acheter quelque chose pour elle, ça jamais.

Une mère souvent ailleurs, occupée à aller dans les boîtes de nuit, occupée à ses amours, ignorante (donc innocente) des abus perpétrés sur sa fille. Est-ce cela qui se répète avec moi, quand elle veut me faire *voir*, par mes sens, ce que « je » lui fais ? Doute-t-elle, comme elle doute de sa mère, de ma capacité à imager des formes à partir des seuls mots ? S'assure-t-elle, comme en parle Freud dans l'*Esquisse*, qu'en me faisant percevoir, j'imiter moi-même ses mouvements, c'est-à-dire que j'innerve ma propre image motrice au point de reproduire réellement le mouvement<sup>15</sup> ? Ou, pour le dire autrement, en faisant une incursion dans les neurosciences, que mes neurones-miroir me font danser avec elle ? Pas seulement donc, me faire penser dans une voie de frayage latéral avec une moindre quantité d'investissement – un penser pour elle synonyme de théoriser, c'est-à-dire qui me place dans le transfert comme une théoricienne qui ne voit pas, ne sent pas, et donc ne sait pas qu'elle « abuse » d'elle. Pas seulement donc me faire penser, mais bien me faire bouger et sentir, comme elle a elle-même senti, avant de pouvoir traduire.

Pour Freud, la perception des sens n'est pas une réception passive, elle est un *investissement* qui module la quantité d'excitations reçues<sup>16</sup>. Mais dans la cure, et à cause du transfert, la perception conserve une dimension passive, attirée par tout ce qui fait signe pour ouvrir la voie à l'accomplissement hallucinatoire du désir infantile.

De même que, comme y a insisté Laurence Kahn, cette voie est traversée par deux forces en sens contraires, la force présentante et la force refoulante, de même ce qui se perçoit par les sens ne saurait être la copie conforme de la perception originale et de sa qualité sensorielle<sup>17</sup>. Ainsi Laurence Kahn module-t-elle la métaphore d'une « chair langagière », qui ramènerait dans le mot la chose inconsciente sans déformation, de même l'hallucination demeure « un rejeton mêlé »<sup>18</sup>. « Rien de moins proustien que Freud... » écrit Pontalis.

Corinne parle de sa grand-mère : « elle avait parfois un élan de gaité, elle m'attrapait pour danser ; et elle faisait aussi de bons plats ». C'est en pensant à cette grand-mère que se renouvelle plusieurs fois la saisie d'un indice perceptif de mon cabinet. « Ma grand-mère se levait très tôt pour faire le ménage. Elle frottait énergiquement les carreaux » – là, Corinne montre et balaie du regard les carreaux de mon cabinet – « elle en avait les genoux abîmés ».

15. Freud S. (1895), « Esquisse d'une psychologie scientifique ». In *Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956 (6<sup>e</sup> éd. 1991), p. 350.

16. Freud S. (1925), « La négation », *OCF* XVII, PUF, p. 170.

17. « La perception est un résultat auquel la psyché joue plus d'un tour » écrit Jacques André. In *La vie sensorielle*, « Introduction », PUF, 2002, p. 18.

18. Kahn L., *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, op. cit., p. 234-235.

19. Pontalis J.-B., « La jeune fille », préface à *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Gallimard, 1986, p. 15.

« On dormait dans le même lit. Elle avait un rituel (obsessionnel), elle mettait le moine au milieu du lit... Non pas un vrai moine (elle rit), mais vous savez, ce chaudron suspendu qu'on y mettait pour chauffer les draps. Ma grand-mère est passée ensuite à la couverture chauffante, celle avec laquelle elle recouvrait mon grand-père malade. Et ça, c'est très chaud, c'est mauvais pour la santé. »

À la séance suivante, elle parle de son abstinence sexuelle qui commence à durer, qui l'étonne et l'inquiète. « Je suis comme ma grand-mère, dont ma mère dit qu'elle n'a plus eu de relations sexuelles à partir du moment où elle a été ménopausée. » Mais de ça, comme tout ce que lui raconte sa mère, elle en doute. « Dans le même lit, nous sommes comme des sœurs, dit-elle, des sœurs monacales. » Je lui dis : « Vous pourriez penser au moine entre vous dans le lit. » Elle s'exclame : « *Ça ne risque pas*, elle le mettait avant qu'on se couche. » Elle associe de nouveau sur la *couverture-chauffante*. Quel risque, alors, est susceptible de recouvrir, et d'abriter, le souvenir-couverture ? Le fantasme que ce sont les mères, les premières, qui ont chauffé les hommes ?

Récemment elle m'a dit que sa grand-mère mettait de la couleur sur les carreaux, du *rouge*, et frottait, frottait.

Corinne est comme happée par les signes qui brillent dans mon cabinet. Des signes qui ouvrent la voie à des tracés sensoriels et ramènent le goût et le dégoût de l'odeur de l'objet.

Elle commence une séance en ouvrant un cahier où elle a noté des rêves. Je lui demande de m'en parler sans notes, sans traces écrites.

Dans le premier, elle avait conservé dans une trousse, dont elle affectionne les imprimés colorés, des belles pierres, dont l'une était merveilleusement brillante, étincelante par sa transparence. Elle joue avec une femme à piocher dans la trousse, mais « ce n'est jamais ça »... peut-être deux ou trois fois seulement piochent-elles la pierre brillante. « Cette femme, poursuit-elle, est psychiatre », elle la connaît et l'avait vue à ce colloque où elle avait entendu la psychanalyste de son « premier choix ».

Dans le deuxième rêve, que je souhaite lier au premier, elle voit de profil une salle de spectacle coupée en deux, ouverte par le haut, « c'est bizarre, dit-elle, on voit d'un côté la scène et de l'autre les gens *assis qui vont* au spectacle ». Je suis sensible à l'énoncé qui dit le déplacement des gens déjà assis dans leur fauteuil. Et je repense à ce colloque, où, de mon fauteuil, j'avais, pendant les débats, parlé à la psychanalyste conférencière qu'elle avait aimée. *Ça*, n'est jamais venu en séance. Je fais l'hypothèse que là, entre l'ombre de la salle et la lumière de la scène, s'ébattent l'objet et son objet, en d'autres termes le lieu où fut mis en scène un fantasme de scène primitive.

De son père à elle, elle ne parle quasiment jamais. En revanche, elle parle de ses grands-pères, qui tous deux ont trompé leurs femmes, mais aussi du père de sa fille (dont elle est séparée). Quand elle laissait sa fille à son père, « ils dormaient tous les trois, avec son frère, dans une pièce grande comme ici ! » s'exclame-t-elle, et elle montre encore l'espace.

Un troisième rêve : elle prend un phallus blanc dans la bouche, pour « animer les choses, mais ça ne marchait pas vraiment ». Le blanc lui fait penser à du plastique souple. Je pense aux moules durs et aux moules mous, aux plaques du rhinocéros mais aussi au sein de la mère quand elle est sur la falaise. Je me dis aujourd'hui que l'image du rêve – séduction, défi ou cadeau – vise à exciter mon attention et briser « l'indifférence », celle de l'écoute flottante. À la séance suivante, elle reparle de cette chose inanimée. Je lui dis : « vous la prenez dans votre bouche ». Silence. Elle dit : « j'ai pensé à un phallus-sein. Voilà mon malheur, j'y reste accrochée. Et puis j'y pense, c'est ce que ma mère dit, je vomissais son lait ».

« Non ! répète-t-elle séance après séance, il n'y a jamais eu de satisfaction, non ! ça n'a jamais été bon, c'est même à recracher hors de moi. »

La première tâche de la fonction de jugement, écrit Freud dans « La négation », doit évaluer dans quelle mesure une propriété, bonne ou mauvaise, doit être attribuée à une chose.

La deuxième doit décider dans quelle mesure « quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception »<sup>20</sup>. La pensée, qui a depuis acquis la faculté de présentifier à nouveau l'objet sans qu'il ait besoin d'être présent dans la réalité, est un « tâtonnement moteur avec des dépenses d'éconductions réduites ». Or, se demande-t-il, « où le moi a-t-il appris un tel tâtonnement ? ». « [...] à l'extrême sensorielle de l'appareil animique, au niveau des perceptions des sens », par l'envoi de petites quantités d'investissement qui permettent au moi de *déguster* les stimuli externes pour, après chaque incursion tâtonnante, se retirer de nouveau<sup>21</sup>.

Si, suivant Jean-Claude Rolland, la langue est « l'organe des sens pour la réalité interne »<sup>22</sup>, on peut penser que les sens lui portent secours quand elle n'y suffit pas. Mais, et c'est mon hypothèse avec Corinne, plutôt qu'un secours, ce pourrait être un coup que ces sens lui portent. Voire, constituer un après-coup. Dévoration plutôt que dégustation, quand on se demande qui, du moi ou de l'image, dévore qui. La parole en séance se fraie des chemins en tâtonnant, l'inhibition lui est nécessaire pour la dégustation et le retrait périodique de ses tentacules.

En regard, la perception d'un détail dans la séance et la sensorialité qu'elle occasionne, happent le moi, le défaissant de sa prudence, et attirent d'un coup de grandes quantités d'investissement, lesquelles, brutalement, font se sentir « être », en donnant une forme au rêve et au fantasme qui le meut. Drainé par une couleur, de rouge ou d'or.

« [...] une couleur, en soi, écrit Dominique Clerc, ne représente rien, elle ne vaut que par son intensité »<sup>23</sup>. Comme il arrive avant de choisir le titre d'une conférence, on lit beaucoup, on prend des notes, sur des feuilles volantes, qu'on oublie. L'ai-je, comme Corinne, halluciné ou rêvé ? Infiltrée par quelques restes diurnes et dorés de la *Gradiva* et de son analyse par Granoff, j'avais retenu que dans une lettre à Abraham Freud avait écrit : « Le jaune voit. » Tout en me disant « Mais qu'allait-il [Freud] donc faire dans cette galère phénoménologique. » Impossible, malgré tous mes efforts, de retrouver cette lettre dans la réalité<sup>24</sup>. Et je découvre que non seulement ce n'était pas les « bons mots », mais surtout qu'il s'agissait « en réalité » d'une lettre imaginaire écrite par Max Dorra (1989)<sup>25</sup> ! Voici ce que j'y avais lu/vu : « La couleur n'est jamais le sujet de nos phrases. Nous disons par exemple : "Cette robe est jaune, cette fleur est jaune. À l'inverse, pour les peintres [...], c'est la couleur qui est sujet. Jaune est le soleil, jaune est la primevère", semblent murmurer leurs tableaux. » [...] « Si [leur] contemplation des toiles [leur] procure [...] parfois même une sorte de jouissance, c'est peut-être parce [qu'ils y retrouvent] ce qui [leur] manquait jusque-là, quelque chose venu d'un temps très ancien où n'existant pas encore un certain découpage du monde par les mots<sup>26</sup>. »

Ni Corinne ni moi ne sommes peintres. Mais en séance, le serions-nous par la vibration du rouge et de l'or qui ne trouvent ici leur vertu qu'à relancer les traces de l'excitation ? Dans le chemin qu'elle se fraie, via les mots, vers une forme : un rhinocéros impossible à contourner, un moine qui chauffe, une mère qui danse ou une grand-mère à genoux, et qui fait parfois pousser de petits cris, de plaisir et d'effroi.

« [...] l'objet perdu, écrit Dominique Clerc, doit [...] son existence au fait d'avoir été celui de l'hallucination de la satisfaction : c'est-à-dire d'avoir été l'objet halluciné que vise *toujours* le but pulsionnel... C'est à ce titre que tout ce qui a l'apparence d'objet peut prétendre faire l'affaire ». Et plus loin : « [...] la réalité en

20. Freud S., « La négation », *op. cit.*, p. 168-169.

21. *Ibid.*, p. 170.

22. Rolland J.-C., *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998, p. 240.

23. Clerc D., « L'écoute de la parole », *Rev. Fr. psychanal.*, 2007, 5, LXXI, p. 1295.

24. Dans la correspondance complète Freud Abraham, dans les analyses de la place du jaune chez Freud, chez Granoff notamment...

25. Dorra M., « Sigmund Freud à Karl Abraham », *Nouv. rev. psychanal.*, 39, 290-294.

26. Lettre du 3 mai 1915. In *En pays lointain, Les Varia de la Nouvelle revue de psychanalyse, II*, Gallimard, p. 38.

elle-même est illusoire et trompeuse. Elle ne cesse en effet de présenter au désir des indices de la présence de l'objet »<sup>27</sup>.

« Ma fille, dit Corinne, elle ne me laisse rien passer, elle *me casse*. Elle me crie : “tu vas encore tout ramener à la litanie de tes malheurs, tu ne peux donc pas bouger !”. » Je crois, sans en être sûre, que je l'ai vue esquisser un sourire en me le disant.

ÇA, dit Pontalis, s'écrit en lettres capitales<sup>28</sup>, en référence à la boîte de l'imprimeur où sont placées les lettres en petites et grosses casses. Il écrit : « À ce mythe de l'hallucination primordiale, à cette quête de ce que Freud nomme “l'identité de perception” [...], nous ne renonçons jamais tout à fait. Aussi bien, si nous y renonçons, serions-nous privés de rêves et de pensée. » Aussi ÇA en lettres capitales ne doit pas être cassé, pour que continuent à s'écrire et s'inventer les lettres en minuscules en bas de casse<sup>29</sup>.

ÇA chauffe, ÇA vibre, et le Moi, tout en n'en pouvant ni n'en voulant rien savoir, en flaire les traces, à l'affut. Ce même Moi, à son corps défendant, *et* désirant, il est pressé par le transfert de les penser par la parole ou de s'y précipiter par les sens ; la sensorialité se tenant là au plus près du processus primaire, investissant des traces « *sens dessus-dessous* », sur une voie régridente « jusqu'à la pleine vivacité sensorielle »<sup>30</sup>. Et j'ai pensé avec Corinne revenir au sens perdu du « sixième sens » qui à l'origine<sup>31</sup> a signifié « sensations liées au plaisir de l'amour ».

Si la parole permet d'écrire en petites casses la langue en elle-même intraduisible de l'inconscient, la sensorialité qui vient pourrait être le marteau-piqueur qui fait apparaître en blocs un rhinocéros ou la maison d'une grand-mère. « [Des] pierres, oui, mais sous condition qu'elles parlent !<sup>32</sup> » écrit Pontalis dans sa préface à *Gradiva*, contre la séduction de la métaphore archéologique. Le ÇA en lettres capitales est un chaudron<sup>33</sup> et l'Ics en lettres minuscules le dit : « moine », puisant aux racines sexuelles de la langue. L'histoire raconte qu'originellement, ce pouvait être un jeune moine qui venait préchauffer le lit d'un aîné et qui a donné son nom à la marmite. Et si, chez Corinne, l'image mnésique du père brille par son absence dans les mots, je fais l'hypothèse que ce sont les traces mnésiques de son odeur qui flottent dans la maison. Et que dans la figure d'Anzieu et du moi-peau se campe, plus digne, un père commun originaire, source d'amour intense mais qui n'en est pas moins à l'abri des braises...

Une dernière séance pour finir.

Dans son cours elle reparle d'un rêve, celui-là je l'avais oublié. Il y avait un personnage avec un masque en plumes noires, mais pas lissées comme celles d'un oiseau, mais ébouriffées. Plutôt des poils. Est-ce ce rêve refoulé dans « ma terre étrangère interne »<sup>34</sup> qui m'a fait longtemps hésiter ce jour-là à mettre un masque ? J'étais en effet en fin de bronchite et j'avais dû annuler la dernière séance. Pour la séance suivante, j'ai opté pour en mettre un, blanc. Dans ses associations, elle pense à un masque de Venise que sa mère lui avait ramené, avec des plumes et tout doré. « Mais je n'avais pas tellement envie qu'elle me l'offre » poursuit-elle.

---

27. Clerc D., « L'écoute de la parole », *op. cit.*, p. 1305.

28. Pontalis J.-B., *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997, p. 128.

29. *Ibid.*, p. 135.

30. Freud S. (1899-1900), *L'interprétation du rêve*, *op. cit.*, p. 596.

31. Expression qui apparaît au XVIII<sup>e</sup> s. (1777). Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 2016, p. 2197.

32. Pontalis J.-B., « La jeune fille », préface à *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, *op. cit.*, p. 14.

33. Freud S., « La décomposition de la personnalité psychique », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984, p. 102.

34. *Ibid.*, p. 80.

Je lui dis : « Vous pourriez penser au masque que je porte ? » Elle me regarde avec un air interrogateur et me fait répéter. Alors elle dit, me surprenant : « Non, je ne pense pas que je porte le masque noir déprimé de ma mère. »

Elle me dit plus loin qu'elle a peur, de ce qu'elle peut faire aux autres, à cause de ce qu'il y a en elle. Elle avait écouté à la radio une musique stridente, ébranlante et l'avait utilisée avec un adolescent dans son atelier de danse ; elle a eu peur de ce qu'elle lui a fait.

La peur, elle l'a aussi dans celle de se perdre en séance, en se laissant aller à ses mots, *en y croyant* alors que ce n'est pas la réalité ni ce dont elle a besoin. « À quoi ça mène ? » « Quoi qu'il en soit, poursuit-elle, j'ai décidé de venir. »

En fin de séance, et à propos de sa mère elle dira : « Je ne sais sur quel pied danser. »

# *La vivance des traces*

*Élisabeth Cialdella*

Pascal Quignard fait partie de ces écrivains, dont Freud<sup>1</sup> déclare qu'il « *faut placer bien haut le témoignage car les lois de l'inconscient se trouvent [...] incarnées dans leurs créations sans qu'ils aient besoin de les énoncer, ni même de les reconnaître clairement* ». Sous les formes les plus imagées et les plus sensibles son roman *Villa Amalia*<sup>2</sup> en est une remarquable illustration.

L'auteur y décrit au fil des pages la débâcle psychique de son héroïne, Ann Hidden, après la découverte soudaine que son compagnon Thomas l'a trahie. La peine fait alors ressurgir en elle un flot de *sensations* venues de sa lointaine enfance, depuis le goût des nourritures qu'elle ingérait bébé, jusqu'aux traces physiques de sa relation douloureuse avec sa mère en passant par les amitiés les plus anciennes.

Sa douleur face à l'abandon est sans commune mesure : « *Quand le désir des larmes s'arrêta, alors sa souffrance devint intense, puis elle se déchira* » écrit Pascal Quignard.

L'auteur présente Ann comme « *un caractère très étrange : extraordinairement passive. Presque contemplative* » mais cachant « *une activité propre* » :

« *Elle était profondément calme, calme sans aucune sérénité, calme de façon inlassable, opiniâtre, à tout instant concentrée. Elle n'obéissait à personne, mais commandait encore moins à qui que ce fût. Elle parlait peu. Elle menait une vie presque invisible entourée de ses trois pianos* » dit-il.

C'est que malgré son invisibilité et son inaction apparente, Ann est plongée dans un orage de sensations intérieures tenaces, opaques, et tumultueuses, qui lui font revivre toute l'agressivité froide de sa relation avec sa mère.

L'ensemble du roman tourne ainsi autour des restes intraduits et énigmatiques transmis par ses parents, en particulier par cette mère terrifiante qui a perdu un petit garçon à l'âge de six ans avant d'être définitivement quittée par le père d'Ann. Cette double rupture constitue pour l'héroïne un arrachement originel, à la source des impressions bouleversantes qu'elle est conduite à revivre. Lors d'un repas, le personnage croit ainsi sentir physiquement, dans son propre corps, l'irritation muette qui anime le ventre de sa mère assise en face d'elle : « *Au bout de quelques heures aux côtés de sa mère, toute sa petite enfance revenait*, lit-on. *Toute la frustration, la dépendance, l'éducation, les obsessions maniaques, la détresse, la haine réaffleurraient. Toute l'atmosphère se tendait comme une corde de violon sur la touche. Cela entraînait chez Ann le surgissement d'une violente destruction interne.* » La seule traduction possible de ces traces est, elle aussi, de l'ordre d'une sensorialité brute, puisque la pianiste ne parvient à les exprimer que dans un art qui n'est « *pas de la musique, mais de la violence qui cessait d'être contenue* ».

Le roman se présente à la fois comme répétition en série de cette destructivité originelle et comme une tentative de rétablir la continuité perdue entre ces sensations disloquées.

---

1. Freud Sigmund, 1906, « Délire et rêves dans la Gradiva de Jensen », *OCF VIII*, Paris, PUF, 2007.

2. Quignard Pascal, « Villa Amalia », in Livre de poche, 23 août 2007, p. 44-123.

Après la découverte de la trahison de son compagnon, Ann brûle toutes ses affaires, se coupe les cheveux très courts et s'installe dans une maison isolée, la « Villa Amalia », située sur l'île d'Ischia. La demeure domine totalement une mer bleu outrancier comme « *les yeux bleus-requins* » de sa mère.

Suit une période plus heureuse.

Mais « un mal ne sait pas seul venir... » et le destin s'acharne avec l'expérience d'une nouvelle rupture : une petite fille à laquelle Ann s'était beaucoup attachée meurt accidentellement. La perte de ce petit double d'elle-même faisant écho à celle de son petit frère, et bientôt suivie de la mort de sa mère, lui fait revivre de façon bouleversante les commencements de sa vie.

Le retour de son père à l'occasion des funérailles de sa mère, sera pour elle une planche de salut. Excellent musicien, juif et roumain, il est la trace vivante des silences de la Shoah ; il transporte avec lui l'indéchiffrable et pour Ann Hidden – de son véritable nom Eliane Hiddelstein – la relation avec ce père, encore alourdie par les conflits oedipiens n'est pas simple. Mais au-delà des épreuves qui marquèrent sa prime enfance, elle retrouve à travers lui le socle d'origines plus profondes et infiniment plus solides. Bien que cet homme, son père, soit incapable de l'aimer suffisamment et de rester plus longtemps à ses côtés, la rencontre de leurs sensibilités l'amène à renouer avec les racines de son talent pour la musique qui lui rappelle le don de ses ancêtres et rétablit du sens à travers les ruptures de son existence.

Le roman de Pascal Quignard entraîne le lecteur dans un foisonnement de ressentis, d'éprouvés sensoriels aux destins contradictoires, parce que d'un côté c'est la dissolution, d'un autre c'est la reconstruction d'un moi qui cherche à donner sens aux expériences qui refont surface et le désorganisent. La musique d'Ann résume bien ce statut ambivalent : d'abord brutalement hachée et déconstruite, elle se révèle porteuse d'une continuité mélodique et qui la réinscrit dans une lignée familiale. Ainsi la sensation pose un problème. D'un côté, elle tirerait son étrangeté irréductible de la puissance des pulsions qu'elle figure : elle serait ce qui se rapproche le plus de traces inconscientes intraduisibles. Mais dans le même temps, elle est déjà un pas vers une signification concrète, une recherche de sens, un travail de la représentation et de la pensée nécessaire à la construction de la continuité du moi. C'est cette double polarité que je vous propose d'explorer.

C'est d'abord à propos du rêve que<sup>3</sup> Freud s'intéresse au retour des sensations sous des formes plus ou moins troublantes. Dans le chapitre VII de l'Interprétation des rêves et dans sa « Révision de la doctrine du rêve » de 1932<sup>4</sup>, il part de la question suivante : Comment se fait-il que le rêve se présente à nous sous les dehors d'images si bizarres ou même absurdes ? Le début de sa réponse consiste à définir le rêve comme un acte psychique à part entière, dont la force pulsionnelle est fonction d'une intentionnalité, d'un souhait inconscient tendu vers un accomplissement. L'expression de ce souhait est facilitée par l'affaiblissement pendant le sommeil des résistances liées au refoulement, ce qui facilite un retour de l'excitation. Le mouvement pulsionnel ne s'y présente pas pour autant sans déguisements : une censure partielle est maintenue, et c'est elle qui impose une traduction du matériel inconscient en images suffisamment concrètes et étranges pour être acceptables.

Freud remarque alors que, dans cette situation particulière, l'inconscient travaille à rebours des processus de l'état de veille : au lieu de produire un mouvement partant de l'intérieur de l'appareil psychique vers l'extérieur en vue d'une action, il fait retour vers l'intérieur sous forme de perceptions mentales. C'est ce qu'il appelle le caractère régrédient du rêve :

« *Ce qui se passe dans la satisfaction hallucinée, nous ne pouvons le décrire qu'en disant que l'excitation prend une voie rétrograde. Au lieu de se propager vers l'extrémité motrice de l'appareil, elle se propage vers l'extrémité sensitive et parvient au système des perceptions.* »

---

3. Freud Sigmund, « La régression », Chapitre VII sur la psychologie des processus de rêve, in *L'interprétation des rêves*, 1899, OCF 2003, PUF, p. 588-630.

4. Freud Sigmund, XXIX<sup>e</sup> Leçon « Révision de la doctrine du rêve », 1932, OCF 1995, p. 87-111.

Le matériel psychique est alors soumis aux mécanismes de scénarisation par déplacement, condensation, qui l'amènent à se présenter sous une forme exclusivement sensorielle.

Visant à obtenir satisfaction par les voies les plus courtes, le rêve met à contribution les ressources imaginaires dont le sujet dispose à la façon dont le nourrisson anticipe la tétée sur un mode hallucinatoire. On ne parlera donc pas seulement de régrédience mais de « régression » en un sens plus profond, parce que la pensée est attirée par les traces concrètes des expériences fondatrices de la vie psychique. Les termes (régression, régrédience) ne sont pas toujours clairement distingués l'un de l'autre mais peu importe, c'est le processus qui nous intéresse : Freud le résume de la façon la plus simple quand il écrit que « *dans le rêve, la représentation fait retour à l'expérience sensorielle dont elle est issue* ».

*« Nous parlons de "régression" lorsque dans le rêve, la représentation se transforme en l'image sensorielle d'où elle est sortie à un moment donné. Au cours de cette transformation les pensées latentes sont donc transposées en une somme d'images sensorielles et de scènes visuelles qui constitueront les pensées manifestes du rêve. Tous les moyens langagiers par lesquels sont exprimées les subtiles relations de pensée, les conjonctions, et les prépositions, les modifications de déclinaison et de conjugaison manquent parce que pour eux les moyens de présentation font défaut : comme dans une langue primitive sans grammaire : seul le matériau brut du penser est exprimé. L'abstrait est ramené au concret qui est à son fondement. Les pensées du rêve latentes sont dramatisées et illustrées. »*

Ce sont les souvenirs réprimés, et les fantasmes qui en dérivent qui animent ce théâtre d'ombres. Aspirant à la reviviscence, les expériences refoulées qui avaient déjà fait l'objet d'un travail de pensée à partir d'un donné sensible restent actives tout au long de la vie provoquant la résurgence d'impressions sensorielles d'une grande vivacité, à distance des pensées qui tentaient à l'état vigile de les canaliser et d'en maîtriser les effets. Le sexuel infantile exerce une *force d'attraction* considérable sur l'activité psychique qui se trouve ainsi entraînée dans la régression. Ce qui donne lieu à des mises en scènes vécues, sous des formes dramatisées, nourries d'une profusion d'images dont le contenu manifeste déborde d'impressions sensorielles. La scène infantile modifiée par le déplacement, le transfert sur des événements récents, des faits d'allure anodine empruntés à la vie quotidienne, permettent alors la réalisation onirique de désirs frappés d'interdits ou repoussés parce que restant sous la dominance de pulsions indomptées et de formes d'expressions primitives, proches du pôle perceptif.

On pourrait donc faire l'hypothèse que l'inconscient aurait partie liée avec le sensoriel et plus particulièrement avec le visuel. Faut-il alors penser que les images seraient du côté de la pulsion, du ça alors que la pensée abstraite appartiendrait au sens et au moi ? Ce n'est pas ce que dit Freud, mais son analyse du rêve fait bien apparaître des affinités entre inconscient et sensibilité. Avant lui, Scherner avait fait la supposition que les rêves les plus vivaces provoquaient une excitation physique dans l'organe de la vue. Sans le contredire, Freud se contente d'affirmer qu'il existe un état d'excitation du système psychique, qui le conduit à produire l'équivalent d'impressions visuelles. Il nomme ce processus la *Darstellbarkeit*, soit la figuration, ou présentation plastique, qui caractérise le rêve au même titre que la condensation, le déplacement, la surdétermination et l'élaboration secondaire. Lorsque nous sommes, la figurabilité, de simple condition, devient loi. Les abstractions non figuratives se soumettent au figuratif, tout doit se rabattre dans l'image.

J.-B. Pontalis va plus loin : il affirme pour sa part qu'il existerait une véritable identité de nature entre l'inconscient et le visible. De ce point de vue, la pensée se constituerait par un arrachement au voir, arrachement toujours à recommencer tant l'attraction des images ne cesse d'être active. La force qu'exerce le refoulé serait ainsi lié à l'attrait du visuel, et l'analyste qui se place derrière le divan donnerait une forme concrète à cette division du regard et de la pensée. La cure est alors l'institution de la perte de vue comme condition de la pensée.

Dans un très beau texte « Depuis l'absence, présence du rêve », André Beetschen<sup>5</sup> évoque la rapidité avec laquelle les rêves nous échappent au réveil, cette absence du souvenir, écrit-il, alors même que nous avons souvent la conviction d'un rêve accompli absenté s'éprouve comme une expérience douloureuse, comme l'attente déçue d'une étrangeté féconde, d'un signe vu et disparu de l'autre monde en nous. Le rêve, poursuit-il, ouvre à la mémoire inconsciente et ce qui se dérobe ou s'absente, dans la présence même des images, ce qui conduit aux pensées latentes depuis le contenu manifeste, le travail du rêve le dévoilera non par un déchiffrement des images mais par la découverte de l'absent-présent des êtres chers disparus, des désirs, et des premières impressions infantiles laissées par les objets parentaux, et parfois celles des traces mnésiques préhistoriques et phylogénétiques. Dans la cure analytique, ce travail du rêve est découvert par la méthode des associations de pensée qui conduit à la mise en pièce du contenu manifeste par le récit du rêve. Une méthode qui est toujours un renoncement à l'attrait des images oniriques dès lors confiées aux pensées qu'elles suscitent et à la parole qui s'en saisit. Enfin, souligne encore André Beetschen pour que la mémoire inconsciente donne fugitivement de ses nouvelles, il faut sans doute la rencontre d'un déplaisir, d'une douleur adressée à l'interlocuteur-analyste qui, investi par le transfert, écoute et participe au travail d'interprétation.

Et pourtant la sensation est partie prenante de la construction du moi, de sa pensée et de ses tentatives pour signifier le monde. Aborder le psychisme du point de vue de sa genèse, ce qui a toujours été l'ambition de Freud, nous invite à ne pas interpréter le travail de symbolisation et de distanciation qui s'opère dans la cure selon un prisme trop binaire.

Pour comprendre la place de la sensation, il faut ainsi considérer ses rapports avec la perception et la représentation. Or force est de constater que ces rapports ne font pas toujours l'objet de distinctions claires dans le corpus freudien. En effet, parce qu'il se concentre sur ce qui différencie le système perception-conscience du système inconscient-préconscient, Freud tend souvent à confondre sensation et perception. Il nie ainsi que la perception serait un acte psychique et la définit plutôt comme une donnée immédiate de notre conscience, liée au contact de nos sens avec le monde extérieur. La neurologie nous indique pourtant que la sensation est un éprouvé élémentaire ou global, porté au psychisme par les voies nerveuses, alors que la perception correspond déjà à un travail de l'esprit qui se représente la chose vue. Pour Paul Denis<sup>6</sup>, ce partage entre sensation et perception existe déjà chez Freud bien qu'il ne soit jamais formulé de manière explicite. La perception est alors à l'articulation entre conscient et préconscient : elle naît de la correspondance entre sensations et représentations.

« Là où était le ça, le moi doit advenir » : l'axiome est célèbre mais pas toujours bien compris. L'idée selon laquelle, il s'agirait seulement pour le moi, une fois constitué d'étendre ses pouvoirs sur les déterminations inconscientes méconnaît l'essentiel du message : ce que Freud amène de façon tout à fait novatrice dans son article « le moi et le ça » où s'inscrit cette déclaration, c'est que le moi n'est pas seulement soumis ou du moins exposé aux forces pulsionnelles qu'il aurait à intégrer, contrôler mais qu'il en est lui-même le produit : il n'a sur elles aucune antériorité : le moi naît de l'affrontement du ça avec la réalité. Pour autant que les pulsions soient génératrices de sensations, qui deviennent perceptions quand la conscience s'en empare, on pourrait proposer en corollaire : « Là où était la sensation, la perception doit advenir. » Les vues de Jean Laplanche<sup>7</sup> concernant l'objet source des pulsions s'inscrivent bien dans cette perspective. Les messages que le pourvoyeur de soins transmet par voie sensorielle et sensuelle au corps de l'enfant sont le matériau que ce dernier aura à traiter en l'intégrant dans le champ perception/conscience par liaison avec des représentations. Ainsi s'effectue le passage de ce que l'on ressent à ce que l'on perçoit.

Le destin des sensations est de prendre sens dans leur association à une expérience de satisfaction liant la pulsion à cet objet psychique qu'est la représentation.

5. Beetschen André, « Depuis l'absence, présence du rêve », in *L'absence aux origines du signe et du transfert*, Éd. EME, 2021, p. 79-89.

6. Denis Paul, « Usages et devenir des sensations » – *Revue française de psychanalyse*, 2016/4 (vol. 80), p. 942-950.

7. Laplanche Jean, « À partir de la situation anthropologique fondamentale », in *Sexual, La sexualité élargie au sens freudien*, PUF, 2007, p. 95-108.

En temps normal, la sensation est donc le point de départ d'une construction, ou de ce que Winnicott<sup>8</sup> appelle « la personnalisation » de l'enfant, où s'opère l'installation (indwelling) de la psyché dans le corps. Le passage de l'autosensorialité à l'autoérotisme en est la voie première et essentielle. Le processus est le suivant : les sensations laissent des traces mnésiques sous la forme de représentations conscientes et inconscientes, liées à un mouvement de fondation narcissique et à une dynamique de construction de l'objet dans la psyché. Les premiers autoérotismes qui en dérivent sont doux, régressifs, et conduisent à la formation du moi-plaisir et au développement de la sensualité. Ainsi, Freud<sup>9</sup> affirme-t-il que l'acte de l'enfant qui suçote est déterminé par la recherche d'un plaisir déjà vécu et désormais remémoré, dans la répétition d'un geste qui se poursuit parfois jusqu'à la pleine maturité. Qu'elle prenne pour support la lèvre, la langue, ou toute autre région de la peau qui se trouve à portée, qu'elle s'accompagne ou non d'une pulsion d'agrippement, la succion voluptueuse s'accompagne toujours d'une distraction totale qui conduit soit à l'endormissement, soit à une réaction motrice semblable à l'orgasme. La construction du moi-plaisir dans la sensualité possède également un lien essentiel avec l'instauration des phénomènes transitionnels. L'intégration du corps érogène est ainsi préparée par la création d'un lien précoce par le contact peau à peau, par l'odorat, par le partage du mouvement corporel entre l'enfant et la mère ainsi que par le regard, l'expérience gustative et la rythmicité chatouilleuse du son de la voix.

Mais dans ce cas, pourquoi la sensation semble-t-elle souvent associée à l'inconscient, voire à un inconscient destructeur, qui s'exprimerait au travers de représentations obsédantes ? Qu'en est-il de la sensation, qui au lieu de construire le moi, le disloque ?

Lorsque le montage pulsionnel se désunit et se défait, les sensations jusque-là fondues dans le courant pulsionnel et constitutives de l'affect porté par la représentation réapparaissent sous la forme de sensations dispersées. Winnicott parle alors au contraire de dépersonnalisation, qu'il définit comme la situation dans laquelle l'enfant perd le contact avec son corps et ses fonctions. Elle résulte de distorsions de l'environnement et du regard de la mère qui projette des sentiments de honte, de culpabilité, de désespoir ou encore d'impatience sur l'enfant et a pour effet la distorsion de son self et de ses autoérotismes. Ces avatars seraient susceptibles d'entraîner chez celui-ci des troubles dans la construction de soi, pouvant générer des sentiments de désaide, d'angoisses disséquantes, des terreurs sans nom jusqu'aux expériences d'agonie primitive, la crainte de l'effondrement. Ces troubles seraient susceptibles de ressurgir à l'adolescence avec des manifestations diverses parmi lesquelles l'auteur évoque des scarifications. Il n'est pas rare qu'à l'écoute de ces patients, l'analyste soit gagné inconsciemment par les sensations qui les désorganisent, ce qui peut se traduire contre-transférrentiellement par des éprouvés corporels le plus souvent discrets mais parfois intenses.

Ce phénomène de dépersonnalisation peut aussi survenir chez l'adulte, lorsque le moi échoue à lier une excitation pulsionnelle trop intense. On peut le comparer à la névrose traumatique où l'impréparation de l'effraction du pare-excitation engendre une perturbation qui s'accompagne d'une défaillance de la fonction<sup>10</sup> du rêve devenue incapable de transformer les traces mnésiques de l'événement traumatique. Il se produit alors une insomnie : l'angoisse devant le ratage du rêve conduit à renoncer au sommeil.

La récente conférence d'Alessandro Rojas à l'APF est un bon exemple de l'envalissement de la psyché par la sensation à la suite d'un traumatisme. Il rapporte que son pays, la Colombie, a été agité par une violence telle que le nombre de morts atteint celui d'une guerre internationale. En essayant de penser l'horreur, il côtoyait nécessairement l'horreur de penser, si ce n'est l'impossible de rêver. Les limites étaient alors mises à rude épreuve : la surface de séparation délimitant le dehors et le dedans devenait poreuse et perméable brouillant la distinction entre réalité psychique et réalité matérielle. Des failles du pare-excitation se faisaient sentir et face à l'accroissement du risque de débordement, le surinvestissement sensoriel apparaissait parfois comme une réponse possible, une enveloppe improvisée et relativement efficace. Il remarque alors que, dans les séances d'ana-

8. Winnicott Donald, « Sur le corps et le self », 1970, in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, NRF, Gallimard, 1989, p. 264-291.

9. Freud Sigmund, « Les manifestations de la sexualité infantile », in *Trois essais sur la théorie sexuelle*, NRF, Éd. Gallimard, 1987, p. 102-107.

10. Rojas-Utrego, « La hantise de l'oubli », in *Le présent de la psychanalyse*, n° 11, *L'oubli*, janvier 2024, PUF, Paris.

lyse, chacun de ses patients accordait une place importante, singulière et répétée à un sens particulier, dans une tentative personnelle de donner sens à ce qui n'en avait pas et de mettre en récit ce qui dans un premier temps ne trouvait pas de mots pour se dire. Pour certains, c'était la vue, et ils décrivaient des images récurrentes de terres ravagées. Pour d'autres, c'était l'ouïe : ils entendaient un silence interminable et indescriptible, ce silence qui succède aux heures toutes pleines du vacarme assourdisant des plaintes, des cris et des coups. La bouche d'un autre encore était remplie du goût amer du brûlé, dont il est toujours difficile de se défaire, alors qu'un dernier jeune patient voyait son toucher envahi par la sensation des surfaces brisées, de la rugosité et des aspérités des débris.

Dans de tels moments, les autoérotismes et la fonction du rêve deviennent défaillants car la douleur est trop forte. Cette dernière reste le plus souvent inconsciente et nous pouvons remarquer qu'Alessandro Rojas n'en parle pas.

Cependant, une question reste en suspens : pourquoi la douleur psychique trouverait-elle à s'exprimer spécifiquement dans le vocabulaire de la sensation ? Avec Freud<sup>11</sup>, on peut faire l'hypothèse qu'il existe une analogie primitive entre les deux plans, et qu'elle s'établit au commencement de la vie de l'enfant. Dans son addenda ajouté à *Inhibition, symptôme et angoisse*, il évoque ainsi les liens qui existent entre l'angoisse, la douleur et le deuil : tous trois découlent de la perte d'objet, dont le nourrisson fait pour la première fois l'expérience lorsqu'il aperçoit un étranger en lieu et place de sa mère. Ses peurs font alors comprendre qu'il ressent à la fois de l'angoisse et de la douleur. Chez lui, on trouve confondu ce qui ultérieurement sera séparé. Il ne peut encore distinguer l'absence temporaire de la perte durable ; dès l'instant où il perd de vue la mère, il se comporte comme s'il ne devait plus jamais la revoir ; et il faut la répétition d'expériences rassurantes pour qu'il apprenne qu'une telle disparition de la mère est habituellement suivie de sa réapparition. Avant qu'il soit capable de le comprendre, l'absence de la mère est une expérience parfaitement traumatique, du moins si elle survient alors qu'il éprouve un besoin qu'elle devait satisfaire. La première condition de l'angoisse qui soit introduite par le moi lui-même est donc celle de la perte de la perception de l'objet, assimilé à la perte de l'objet lui-même.

On peut alors bel et bien parler d'un transfert de la douleur physique au domaine psychique. En effet, la douleur corporelle liée au besoin non assouvi par la mère produit un investissement narcissique élevé de l'endroit du corps douloureux, investissement qui ne cesse d'augmenter et qui tend à vider le moi. En parallèle, l'investissement de l'objet absent (perdu) en nostalgie crée les « mêmes conditions économiques » que l'investissement en douleur concentré sur l'endroit du corps lésé. Le passage de la douleur corporelle à la douleur psychique correspond donc à la transformation de l'investissement narcissique en investissement d'objet. La représentation d'objet fortement investie par le besoin joue le rôle de l'endroit corporel investi par l'augmentation de l'excitation, comme si le corps se situait en psyché et la psyché en corps.

Le chemin qui va de la douleur physique à la douleur psychique s'établit ainsi en lien avec la présence-absence de l'objet et on peut penser que leur lien pourra par la suite être remobilisé en sens inverse. La douleur extrême chez l'adulte aurait alors tendance à se manifester comme une puissante désinhibition pulsionnelle et une libération de la pulsion de mort, dans laquelle des images sensorielles obsédantes et intraduisibles en viennent à occuper la première place. S'agit-il alors d'une perte de sens totale, ou bien, comme le suggèrent déjà les remarques d'Alessandro Rojas, d'une tentative de resignification de l'indicible et de l'impensable ?

Les tableaux de Francis Bacon peuvent nous guider dans notre recherche, parce qu'ils donnent une forme sensible particulièrement frappante à l'inconscient et à la douleur. De façon générale, « L'art ne reproduit pas ce qui est visible, il rend visible » écrit J.-B. Pontalis<sup>12</sup> dans « Perdre de vue ». Dans « Les attraits du visible », Françoise Coblenze<sup>13</sup> rappelle quant à elle que, ne pouvant pas nous passer de l'hypothèse de l'inconscient, nous

---

11. Freud Sigmund, Addenda « in Inhibition, symptôme et angoisse », 1926, PUF, 1981, p. 85-102.

12. Pontalis J.-B., in « S'éloigner du visible », *Perdre de vue*, NRF, Gallimard, 1988, p. 282.

13. Coblenze Françoise, « Les attraits du visible », PUF, 2005, p. 90.

sommes habitués à opérer avec lui comme à quelque chose de palpable par les sens. L'art ne peut pourtant le représenter qu'en recourant aux pôles les plus dévalorisés par l'esthétique classique : on renonce à la noblesse du dessin et au bel idéal de la peinture ancienne pour recourir au modelage, au tactile, à la couleur et même à la peinture contemporaine, que Freud n'appréhendait pas mais dont il était obligé de reconnaître la grande proximité avec la vie psychique.

Pour Didier Anzieu<sup>14</sup>, les triptyques « Crucifications » de Bacon dépeignent ainsi l'attente du recomencement de l'horreur, qui reste vivant mais informe. Sorte d'anti-vierge à l'enfant, elle nous projette dans le renouvellement de l'effroi et dans une solitude irrémédiable. Le personnage central représente le malheur de l'enfant blessé par l'indifférence de son entourage : véritable mise à l'épreuve des sens, faite de sensations, de gestes, d'affects et d'images primitives taraudantes, il exprime le désespoir, la colère, la désintégration de l'enveloppe, une perte des limites, un sentiment d'étrangeté, d'annihilation et de vide, qui s'intensifie avec l'émergence occasionnelle d'un tas de chair octopode au centre de la toile, la bouche grande ouverte et les mâchoires découvertes pour hurler une avidité insatiable, celle du nourrisson réduit pour survivre à la rage de détruire. Une femme, rare sujet de ce sexe, dans les tableaux de Bacon, se dresse à ses côtés les seins gonflés et ballants, nourricière sans doute abondamment, mais la tête encapsulée dans une boule de plastique et sans mimique ou regard pour l'avorton rempli de lait qui ne se rassasie pas et qui clame sa faim d'amour dans le désert. D'un côté l'infans rejeté derrière la transparence déformante du biberon, de l'autre la mère s'isolant derrière sa vitre, insensible, intouchable. Cri de rage ou de détresse, sans doute, note Didier Anzieu, et l'image de l'appel au secours muet de l'enfant qui s'étouffe sans pouvoir l'articuler ou de l'asthmatique qui s'asphyxie nous font vivement penser à la mort subite du nourrisson. La peinture rejoue ici le drame de la désunion inconsciente des sensations, mais elle est déjà le fruit d'un travail de symbolisation.

Ce caractère à la fois destructeur et moteur des sensations non transformées apparaît aussi dans l'analyse de Jean-Louis, où le sensible faisait saillie au sein d'une conflictualité oedipienne éprouvante. La cure avait ravivé chez lui une intense douleur psychique et un sentiment d'étrangeté qui trouvait sa source dans le regard insistant que sa mère avait posé sur lui. Surinvestissant cette sensation visuelle, il ne parvenait pas à la lier, à l'intégrer dans la continuité de son sentiment d'exister. Il avait commencé le traitement à la suite de périodes de destructivité importante, au cours desquelles il se mettait à contracter plusieurs emprunts et à perdre des sommes considérables d'argent, le laissant ruiné et exsangue. Ses relations avec sa femme étaient très conflictuelles, et il décrivait une enfance douloureuse, prise entre un père violent qui le battait régulièrement et le traitait comme un chien et une mère qu'il imaginait complice parce qu'elle ne le protégeait pas. Il avait enfin subi des attouchements sexuels répétés par un médecin généraliste qui, alors qu'il était enfant, tenait systématiquement à examiner la taille de ses testicules sans aucune nécessité médicale. Là encore, il soupçonnait sa mère de complicité.

À l'adolescence, il avait commencé à se trouver laid et repoussant, souffrant de sourcils qu'il jugeait trop épais et qui, selon lui, lui donnaient l'air arabe. Il décida alors de les épiler pour paraître plus séduisant et occidental. Sa mère se mit alors de nouveau à le regarder avec une insistance particulière accompagnée d'un air moqueur, déclarant qu'il ressemblait à un homosexuel. Contradictoire, elle pouvait aussi bien prédire qu'il deviendrait très riche et complimenter son intelligence que lui déclarer qu'il était « nul ». Ce regard ambigu, à la fois séducteur et destructeur, s'opposait en tous points au regard de la mère suffisamment bonne de Winnicott. Il lui rappelait fortement la séduction perverse du médecin, et face à lui, il éprouvait une sensation physique curieuse de resserrement de l'anus et de disparition totale des organes génitaux s'accompagnant d'une honte profonde. Il eut alors quelques aventures homosexuelles sans lendemain avec des hommes de hasard ne sachant plus s'il préférait ou non les femmes. Le transfert lui permit de comprendre l'attitude castratrice de sa mère et fit ressurgir les souvenirs de ces scènes avec leur lot de sensations envahissantes. Les affects de désir, de colère, d'effroi, de dégoût et d'envie qu'elles suscitaient réapparurent mais le moi parvint cette fois à lier les

---

14. Anzieu Didier, « Francis Bacon ou le portrait de l'Homme désespéré », Édition du Seuil Archimbaud, février 2004.

effets de l'excitation pulsionnelle. Ses déchirures et ses effondrements s'effacèrent en même temps que la sensation liée au regard de la mère et Jean-Louis parvint alors à investir positivement sa masculinité et son amour pour les femmes, une orientation qui lui parut mieux correspondre à son désir.

Comme nous venons de le voir en suivant Ann Hidden, Francis Bacon, et Jean-Louis, les sensations même les plus brutes n'apparaissent donc jamais sans qu'une activité de représentation se mette aussitôt en mouvement. Il semble nécessaire de récuser toute radicalisation qui ferait du sensoriel l'autre du symbolique. L'introduction de Jacques André<sup>15</sup> à « La vie sensorielle » nous rappelle l'histoire des débats qui conduisirent certains, à l'APF, à choisir de distinguer le sensoriel et le spirituel en s'appuyant sur la formule de Freud dans *L'homme moïse et le monothéisme*, selon laquelle, « le passage de la mère au père caractérise une victoire de l'esprit sur la vie sensorielle, car la maternité est attestée par le témoignage des sens tandis que la paternité est une conjonction, édifiée sur une déduction et sur ce postulat ». D'après cette conception, l'intellectuel reviendrait au père dégagé de l'expérience sensible associée à la mère. On connaît toute la fortune que cette théorie a connu à la suite de Lacan, sous une forme parfois dogmatique. Elle tire le père tout entier du côté des processus de symbolisation et de différenciation, au point de méconnaître le père sensuel, sensoriel et libidinal, et rabat à l'inverse la vie sensorielle tout entière dans le champ de la présence ou de la perception immédiate, c'est-à-dire dans une existence qui se situerait hors la langue ou avant elle. Le sensoriel devient alors abusivement opposé à toute forme de symbolisation.

Pourtant on trouve aussi chez Freud des pistes plus nuancées. Notamment dans le petit article « La négation », il ne considère pas la perception comme un processus purement passif. Au contraire, il note que le moi envoie périodiquement de petites quantités d'investissement au moyen desquelles il goûte les excitations extérieures pour se retirer à nouveau en lui-même après chaque tâtonnement. De même dans « Formulations sur les deux principes de l'avenir psychique », Freud insiste sur l'importance de l'action des organes des sens dans l'adaptation du moi à la réalité.

Il n'est ainsi pas possible de dire que l'expérience sensible échappe au règne de la signification, de la représentation et de sa logique. Au contraire, elle en est l'origine et le matériau premier, et nous devons peut-être nous souvenir que ce sont bien souvent les œuvres d'art visuelles qui firent éprouver à Freud l'exigence du penser. Son auto-analyse s'est ainsi nourrie de la contemplation de Moïse de Saint Pierre aux liens ou de la démarche de la Gradiva – œuvre dont il conserva toute sa vie un moulage accroché au-dessus de son divan. Se délivrer de la fascination implique donc paradoxalement de se laisser saisir par les images, dont on peut dire qu'elles signent la défaillance de toute pensée assurée, maîtrisée et consciente mais pas qu'elles seraient une défaite de la pensée tout court. Au contraire, le désordre qu'elles provoquent est nécessaire à toute entreprise de resymbolisation, et Freud ce grand « non visuel » le savait bien, lui qui garda toujours dans son bureau les œuvres qui avaient su le fasciner, l'inquiéter ou le charmer.

---

15. André Jacques, Introduction « La vie sensorielle », in *La vie sensorielle, La clinique à l'épreuve des sens*, p. 9-18.

# ***La sensation en quête de traduction, de l'éveil des sens au « sentiment d'étrangeté »***

***Hélène Do Ich***

« Le soleil ne s'était pas encore levé. La mer ne se distinguait pas du ciel, sauf que la mer se plissait légèrement, comme si une étoffe avait des rides. [...] À mesure qu'elle approchait du rivage, chaque barre, se soulevait, s'enflait, se brisait, et balayait un fin voile d'eau blanche sur le sable. La vague s'arrêtait, et puis se retirait à nouveau, soupirant comme un dormeur dont le souffle va et vient inconsciemment. [...] Le ciel s'éclaircissait [...] comme si le bras d'une femme couchée à l'horizon avait soulevé une lampe... » Virginia Woolf, dans *Les vagues*, met en scène six adolescents qui entrecroisent leurs pensées, leurs sensations. Cela ressemble au lever du soleil et aux vagues qui laissent des traces en éventail sur le rivage. L'écrivain passe d'un âge des adolescents à un autre par un paragraphe décrivant les étapes du soleil dans le ciel. Le lecteur retrouve ainsi, en lisant, des sensations vécues tout au long de sa vie.

L'un des adolescents, devenu jeune adulte, fait une chute mortelle à cheval ; plus tard, Rhoda, l'une des jeunes filles devenue femme, « est morte »<sup>1</sup>. Ces deux figures traduisent la fougue et le désespoir de Virginia Woolf.

Lire Virginia Woolf en anglais éveille en nous des images chargées de sensoriel. Malgré ses qualités littéraires, la traduction de Marguerite Yourcenar en 1937 n'a pas le même pouvoir sur la formation d'images chez le lecteur. En 2012, Michel Cusin tentera l'impossible pour la Pléiade, c'est sa version que j'ai reprise.

La difficulté de la traduction fait entrevoir le travail d'orfèvre et de dentellière dans lequel s'est plongée Virginia Woolf. Elle met en jeu ses propres réminiscences, ses sensations visuelles, auditives, proprioceptives, kinesthésiques, et cherche les mots pour les traduire, les transmettre au lecteur.

Elle écrivait le 26 janvier 1930 dans son journal : « je suis solidement prise à ce livre, je veux dire que j'y suis engluée comme une mouche à du papier collant. Parfois je perds le contact, mais je continue néanmoins ; puis de nouveau je sens qu'enfin, en jouant le tout pour le tout (comme lorsqu'on fonce à travers les ajoncs) j'ai réussi à empoigner en quelque sorte le cœur du sujet »<sup>2</sup>.

Virginia éprouve une grande nostalgie de sa vie, petite fille, avec sa sœur, sa mère. Nous l'imaginons jouer l'été au bord de l'eau avec Vanessa, sa sœur aînée, en écoutant les bruits de la nature qu'elle tentera de retrouver par l'écriture. Dans la description des vagues, un analyste perçoit aussi les bruits de la nuit et le lien aux parents, la respiration de l'homme endormi, le bras de la mère qui éclaire la nuit. Le visage de la mère avec ses rides, traces des rires et des inquiétudes.

Préadolescente sensible, Virginia est très attachée à sa mère qui est un peu lointaine. Quand Virginia a 13 ans, sa mère « est morte ». Le père s'enferme encore plus dans sa mélancolie et sa bibliothèque. Les grandes filles sont sans défense, envahies par l'effroi devant leur demi-frère adulte, énigmatique dans son désir fou pour ces jeunes demi-sœurs. C'est une figure d'autant plus inquiétante qu'il a des traits de leur mère disparue. Mort et sexualité se mêlent.

1. Woolf V., *The waves*, Oxford university press « but now Percival is dead, and Rhoda is dead », p. 173.

2. Woolf V., journal intégral 1915-1941 la cosmopolite, Stock, 2008, p. 807.

L'écriture serait-elle, pour Virginia Woolf, une tentative toujours à recommencer pour traduire et surmonter cette chute de l'adolescente dans l'effroi qui augmente son vécu de deuil, son désespoir ?

Virginia Woolf se laissait si profondément bouleversée par l'écriture qu'une fois un texte terminé, elle était épuisée. En mars 1941, près de sa maison, elle entre dans la rivière, des cailloux plein les poches, pour se noyer. Elle rejoint sa mère morte ; comme Rhoda, l'héroïne des *Vagues*, Virginia disparaît définitivement.

Mais, ce qu'elle a transmis par son roman reste vivant. Kaija Saariaho, compositrice née en Finlande, aura *Les vagues* comme livre de chevet. Les deux artistes ont en commun une grande sensibilité et un désir adulte de traduire leurs sensations, en mots pour l'une, en musique, pour l'autre.

Kaija Saariaho parle de son enfance, sur France Musique, en 2017<sup>3</sup> : elle se revoit petite fille peu active, alanguie par une grave maladie. Autour de 4/5 ans, elle est au repos, non scolarisée, dans l'appartement familial. Elle s'allonge sur une serviette au soleil. Suivant la course du soleil, elle déplace sa serviette d'une fenêtre à l'autre. Elle s'imagine au bord de la mer, bercée par le bruit des vagues.

À 70 ans, la musicienne précise ses ressentis : « Cette histoire de sens, c'est ma vie, je suis trop sensible, même quand j'étais enfant. Enfant, je crois que j'étais victime de mes sens, trop timide, ne pas réussir à sortir de mon truc de sensations, constant, ça fait partie de ma vie... »

Elle se souvient de son père en vacances qui allait à la pêche, elle se glissait silencieuse dans sa barque. Plus tard, elle aura l'idée que certains passages de ses créations musicales sont des réminiscences des bruits de l'eau tapotant le fond de la barque en aluminium.

Pour devenir compositrice, elle a dû s'opposer à son père et se marier, « manière élégante » de quitter sa famille. En tant qu'artiste, elle gardera le nom de son premier mari, pour se venger de son père.

Elle pourra, plus tard, proposer à l'écrivain Amin Maalouf de mettre en mot sa musique. Leur opéra me laisse imaginer que la colère de la compositrice contre son père s'est élaborée dans ce travail en commun articulant musique et poésie. Elle peut prendre son envol pour exister et créer avec un autre. Ils s'inspireront pour accompagner sa musique du poème *Oiseaux* de Saint-John Perse : « L'oiseau, créateur de son vol, monte aux rampes invisibles et gagne sa hauteur.. De notre profondeur nocturne, comme d'un écubier<sup>4</sup> sa chaîne, il tire à lui, gagnant le large, ce trait sans fin de l'homme qui ne cesse d'aggraver son poids. Il tient, de haut, le fil de notre veille. Et pousse un soir ce cri d'ailleurs, qui fait lever en songe la tête du dormeur. »

\*\*\*

Freud a, lui aussi, tenté d'approfondir les transformations de la sensorialité et du songe.

Dans *L'Interprétation des rêves*, il précise : « Nous appelons régression le fait que, dans le rêve, la représentation retourne à l'image sensorielle d'où elle était sortie un jour. »

Dès 1894, dans la *Lettre 52*, adressée à Fliess, Freud introduisait la sensation dans son schéma, entre l'objet investi et l'organe terminal sollicité par la figure parentale.

Le thème de la sensorialité sera peu présent dans la deuxième partie de son œuvre mais je fais l'hypothèse que la sensation d'inquiétante étrangeté en est l'un des prolongements.

Je retrouve la sensorialité dans trois textes de Freud : au début de l'année 1899, dans *Le souvenir-écran* traduit plus tard par *Le souvenir-couverture*. Puis en 1916, au sein d'un petit récit clinique qui s'intéresse à un jeune homme obsessionnel, et au mythe de Baubô. Enfin, en 1936, dans une lettre adressée à Romain Rolland pour ses 70 ans, Freud, qui en a 80, explore en lui-même la sensation d'inquiétante étrangeté.

3. *Les grands entretiens*, France Musique, pour les 70 ans de la compositrice en 2017, rediffusion en juillet 2020.  
Livre : Kaija Saariaho, *Le passage des frontières, écrits sur la musique*, Éd. MF, 2013.

4. L'écubier est une ouverture circulaire ou ovale dans la muraille d'un navire de chaque côté de l'étrave, et dans laquelle passent les chaînes d'une ancre.

En 1899, Sigmund Freud se souvient de lui, enfant de la campagne<sup>5</sup>. Il a le même talent que Virginia Woolf pour susciter des images chez le lecteur. En allemand, *Deckerinnerungen*, le souvenir-écran évoque aussi la couverture, qui me rappelle la mer à l'étoffe ridée, métaphore du visage maternel qu'évoque Virginia Woolf. Sigmund a environ 3 ans, il joue avec ses neveux et sa nièce dans la prairie, les garçons font tomber la petite fille qui tient un bouquet de pissenlits et lui arrachent les fleurs. Puis, Sigmund court pour savourer le pain préparé par les nourrices... tout est d'une profonde intensité. Les sensations sont vives : l'odeur, le goût du pain, le jaune d'or des pissenlits parsemant l'herbe verte.

Adolescent, quand il revient dans son village natal, la robe jaune d'une jeune paysanne le saisit. Le jeune homme fantasme : l'aurait-il séduite, aimée, épousée, s'il n'était pas parti ?

Freud sait qu'il reconstruit son souvenir à l'adolescence et nous pouvons penser qu'il le remanie en écrivant. Le ressenti des odeurs, des couleurs, le sensoriel s'incarne, ramène le souvenir d'un amour antérieur et se partage par l'écriture. Le lecteur en gardera un souvenir vivace.

En 1916 ensuite, Freud rédige une petite note clinique<sup>6</sup> : un jeune homme a « des pensées obsessionnelles mais aussi des images obsessionnelles ». Un mot surgit « Vaterarsh », « cul de père », que le patient associe ironiquement à « Patriarch », phonétiquement proche. Ce mot s'accompagne de l'image de son père nu avec les traits du visage peints sur le ventre. Freud se souvient alors des sculptures en terre cuite qui représentent Baubô, il les décrit : « un torse de femme sans tête ni poitrine, sur le ventre duquel est dessiné un visage ; la robe retroussée encadre le visage comme une couronne de cheveux ». Freud ajoute que, dans le mythe, Baubô, en levant ses jupons fait rire Déméter, désespérée par la perte de sa fille.

Un petit dessin de Baubô termine le texte. Il m'évoque les premiers bonshommes dessinés, en séance, par les enfants, vers 2/3 ans, à l'âge où Sigmund, agité par le pulsionnel, courait après une fillette.

Quand son jeune patient évoque l'image du père avec un visage sur le ventre, Freud pense à Baubô qui fait rire une mère endeuillée. La régression de son patient, avec des renversements, devant/derrière, élevé/rabaissé, proches du rêve, entraîne chez l'analyste la survenue d'une image archaïque. Ainsi, s'ébauche une construction : en arrière-fond de l'image paternelle apparaît l'imago maternelle.

Un homme sera médusé par Baubô, il ne voit rien là où lui a un organe précieux, l'effroi de le perdre le saisit. Devant Baubô qui retrousse ses jupes, une femme rira nerveusement, habitée par l'effroi de perdre son enfant, objet précieux entre tous. Transférentiellement Freud serait traversé par ces deux courants.

Plus tard, en 1936, dans une lettre à Romain Rolland<sup>7</sup>, Freud, devenu un vieux monsieur, raconte son voyage en Grèce à la quarantaine, avec son frère cadet. Juste avant d'embarquer vers Athènes, ils éprouvent tous deux un moment d'inconfort, le monde devient hostile... jusqu'à leur arrivée devant l'Acropole. Saisi par le lieu, Freud a une idée subite : « ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école ». Il précise qu'« il fallait croire en quelque chose jusque-là incertain ; on appelle cela un sentiment d'étrangeté ». Il pense consciemment à son « pauvre père » qui n'aurait pas eu la bonne fortune de visiter Athènes. Survient, chez Freud, un sentiment de culpabilité d'avoir dépassé, tué le père.

Selon la construction de Granoff<sup>8</sup>, à l'horizon, Sigmund se confronterait aussi à un ressenti envers sa mère. L'émotion, tel un fil qu'on tire, ramène le vécu excitant et inquiétant du voyage en train où il entrevoit « matrem nudam ». Tout petit avec sa mère – sans doute inquiète, le père est ruiné, elle a perdu un enfant, ils partent définitivement de la campagne vers Vienne, une ville peu familière. Je peux reconstruire que le plaisir de l'intimité avec sa mère, mêlé d'inquiétude, imprègne Sigmund.

5. Freud S., « Des souvenirs-couverture », *OCF*, PUF, vol. III, p. 253.

6. Freud S., « Parallèle mythologique avec une représentation de contrainte d'ordre plastique », *OCF*, PUF, vol. XV, p. 3.

7. Freud S., « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », lettre à Romain Rolland 1936 in *Résultats, idées, problème*, p. 223. Et *OCF*, vol. XIX, p. 331.

8. Granoff W., *La pensée et le féminin*, Les Éditions de Minuit, 1976.

Nous pouvons associer ce que Freud découvre en lui à ce qu'il écrit dans *Le souvenir-écran*, puis dans son texte évoquant Baubô. En parcourant l'œuvre de Freud se dessine un trajet de l'éveil des sens de l'infans à la sensation d'inquiétante étrangeté au cœur du transfert.

Dans la seconde moitié de son œuvre, Freud s'est confronté à la pulsion de mort. Les sensations retrouvées en séance se transforment en effroi, l'angoisse sans nom en est proche.

Les résistances forment toutes un voile noir plus difficile à lever qu'il ne l'imaginait quand il travaillait sur le souvenir-écran. La résistance dans le transfert est opiniâtre.

Freud parlait de l'inquiétante étrangeté. En allemand, *Unheimlich*, le mot évoque la maison qui devient inhabitable. Cette sensation qui me rappelle certains patients éprouvant que « le monde devient hostile ».

\*\*\*

Pour poursuivre la problématique clinique soulevée par Freud dans la deuxième topique, quand les sensations se sont complexifiées et assombries, j'ai repris la lecture de Piera Aulagnier, notamment son article « Du langage pictural au langage de l'interprète »<sup>9</sup>.

Je me suis demandée : Comment entendre pleinement, au détour d'une séance, la sensorialité, mais aussi l'effroi, le sentiment d'une menace sans objet précis ? Quand le cauchemar surgit dans la chambre du transfert, comment construire une interprétation transmissible au patient ?

Avec le souci d'accompagner mes patients quand, sans être psychotiques, ils retrouvent des sensations très inquiétantes, je suis revenue à Piera Aulagnier. Elle met en mot, je la cite : « “Ces moments” où nous percevons chez notre partenaire les conséquences d'une menace d'effraction violente dans cet espace de pensée qui constitue “l'habitat” du je. [...] le regard qui visiblement ne voit plus ni l'analyste ni l'espace qui l'entoure, regard qui paraît “retourné” vers l'intérieur où il fixe une scène qui le sidère<sup>10</sup>. »

Piera Aulagnier entrevoit, dans les moments les plus éprouvants du transfert, une image, je la cite : « un homme découvre brusquement que ses pas l'ont porté au bord d'un gouffre pendant que derrière lui une explosion lui a coupé toute possibilité de retraite » ; elle tente alors « de proposer à ce sujet un tableau qui redétourne son regard vers l'extérieur, qui lui permette de retrouver un “vu” apte à tirer à lui une partie de l'affect qui accompagnait la représentation “en soi” (le non dicible) ».

Elle m'a questionnée quand elle compare ce détournement du regard à ce que Freud approche chez le fétichiste qui arrête son regard à la chaussure de la femme pour éviter de voir, plus haut, ce qu'il imagine n'être rien. Il évite, ainsi, d'éprouver un sentiment d'inquiétante étrangeté, antichambre de l'angoisse de castration ou de l'angoisse de mort.

Pour préciser ce moment délicat de la situation transférentielle, je dirai qu'il s'agirait d'éviter au patient de tomber dans le gouffre d'une angoisse sans nom. En ayant en tête ce qu'il a déposé en nous, nous permettrions qu'une image, venue de nous ou de lui, détourne son regard de l'horreur ; c'est une création commune ouvrant la possibilité qu'il se réapproprie ce vécu indicible et élabore, sans se perdre, son sentiment de terreur.

Lors des séances de psychodrame, les jeunes collégiens, filles ou garçons, nous apparaissent parfois comme pris dans ce même vertige : tout leur devient insupportable, invivable. La latence leur a permis de se socialiser, ils ont repoussé la sensorialité vécue avec la figure maternelle pour investir la vie sociale, la vie avec les camarades de classe. La poussée de l'adolescence les confronte de nouveau à la charge oedipienne, à leurs sensations corporelles vécues avec ceux qui se sont occupés d'eux avant 5 ans, et que réveillent leurs amours d'adolescents.

9. Aulagnier P., « Du langage pictural au langage de l'interprète », in *Un interprète en quête de sens*, petite bibliothèque, Payot, 1991, p. 443.

10. *Ibid.*, p. 463.

\*\*\*

Au début de mon activité de thérapeute, un petit écrit de Mélanie Klein, sur « Les situations d'angoisse de l'enfant [...] »<sup>11</sup> m'a rendue attentive aux éprouvés avec le patient, enfant ou adulte, quand il ressent ces remous en lui et cette hostilité de l'entourage. Mélanie Klein développe dans ce texte un certain art de la transmission analytique.

À Berlin en 1925, Mélanie Klein assiste à l'opéra *L'enfant et les sortilèges*. Le livret vient tout juste d'être écrit par Colette, la musique par Ravel. Elle commence son parcours analytique. Elle se penche sur ce grand garçon qui ne veut pas faire ses devoirs, qui se sent désœuvré, assailli par une mère qui lui paraît immense et qui, pour le punir de sa paresse, lui promet du thé sans sucre et du pain sec pour son goûter. Mélanie Klein donne l'impression de l'avoir reçu en séance. Le jeune garçon envoie tout promener, la théière comme les cahiers, puis pousse un « hourra » de triomphe. Pris d'une jubilation destructrice, il ouvre la cage de l'écureuil qu'il attaque avec son porte-plume. Le fauteuil lui refuse tout repos, l'horloge sonne, prise de folie. « Les choses maltraitées se mettent à vivre » écrit Mélanie Klein.

L'enfant saute par la fenêtre ; dans le jardin, ce n'est pas mieux, les insectes l'agressent ! Mais l'écureuil, blessé à la patte, attire son regard, il se penche vers lui pour le soigner. Il murmure « maman », « le mot magique ». Il retrouve en lui une figure maternelle attentive à l'infans. Les objets se calment et l'atmosphère s'apaise. Mélanie Klein remarque « il est ramené au monde humain où l'on donne son aide »<sup>12</sup>.

\*\*\*

Un jeune patient me permettra de retrouver l'actualité de ce texte. Louis arrive au psychodrame, détendu au début et d'une vivacité d'esprit agréable. Il évoque ses bêtises au collège : « Avec mon copain, on monte par les escaliers qui vont tout en haut, là où, les plus jeunes du collège, on n'a pas le droit d'aller. C'est pour les grands. » Sans que nous comprenions bien son changement d'humeur, il se lève d'un bond, visage et corps traduisant la vigilance d'un être mis en danger. Prétextant le besoin d'aller aux WC, il court à l'opposé, vers l'escalier. Je reste sans voix, sidérée. Mon collègue le rattrape et le ramène à la séance.

Le re-voilà assis. Il se calme, parle de nouveau de l'école, il risque de se faire renvoyer à cause de ses bêtises. Il nous raconte la plus récente : « Avec mon copain, j'ai pris le cartable d'une fille, et on s'amusa à se le lancer ; c'était drôle, on riait et la fille criait. Elle est partie. Le cartable est tombé et le téléphone qui était dedans s'est cassé. »

Il ajoute, songeur : « Nous, on ne savait pas qu'il y avait un téléphone dedans. On ne l'aurait pas fait, si on avait su. »

Objet précieux entre tous, le téléphone représente un objet à protéger qui pourrait faire penser à l'écureuil blessé à la patte que l'enfant dans l'opéra de Colette attaque puis soigne ; mais aussi à une mère blessée. Mélanie Klein aurait pu interpréter qu'à l'intérieur de la mère, le père est attaqué.

Nous, nous remarquons que Louis s'inscrit, par cette scène, dans le travail d'élaboration du psychodrame. Mon collègue demande : « Comment elle est, cette fille ? »

Le jeune devient rêveur : « Elle est costaud. Dans le bus, elle me tape, j'en ai peur... »

---

11. Klein M., « Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur », in *Essais de psychanalyse*, 1921-1945, Payot, 1980, p. 254-262.

12. *Ibid.*, « Le mot magique », maman, est le titre de l'opéra en allemand, p. 255.

Derrière la moquerie des deux copains envers la fille – ils sont deux, elle est seule – se cache une figure inversée : la fille est costaud et contre lui, alors qu'il est seul et plus petit. L'atmosphère change, il semble méfiant. Le monde devient hostile. Je pourrais penser : « On l'a perdu. » Le vécu de perdre l'enfant, revient, qui rappelle le moment où Louis a fui dans l'escalier. Cette fois, la sensation est traduisible en mot ; un fantasme émerge, proche du mythe de Déméter et Baubô.

Piera Aulagnier soulignait justement, je la cite : ces « “Signes” qui manifestent l'effet d'effroi que vit le “Je” confronté à l'apparition à ses frontières d'une représentation de chose indicible, qui échappe à toute nomination et dont la charge affective, le pouvoir explosif sont tels que tout acte [...] le précipiterait dans un mouvement de fuite en avant aussi aveugle que meurtrier (on assistera alors à l'acting suicidaire et impulsif)<sup>13</sup>. »

Quand le psychodramatiste propose à Louis de participer au psychodrame, il pourrait jouer la scène avec le cartable de la fille, l'enfant éprouve un sentiment d'effroi, l'atmosphère devient hostile mais nous la partageons avec lui. Il peut alors nous crier : « C'est non, définitivement non ! »

A-t-il retrouvé les sensations qu'il éprouvait petit avec sa mère ? Sa mère qui pouvait être hors d'elle, dans un état qui entraînait chez l'enfant un sentiment d'effroi. La scène avec sa mère se répète en abîme : d'abord avec la fille, puis dans la scène racontée, enfin avec nous dans le vif du transfert.

Se ressentir petit avec sa mère menaçante est venu envahir la séance, le mettre en danger. Il a projeté sur nous l'effroi vécu avec cet objet premier. Nous ne pouvions qu'être rejetés.

Il est donc parti là-bas, dans ce temps, devenu un lieu psychique, où il a eu la sensation de perdre sa mère, où sa mère le perdait en tant qu'enfant.

Mais il a peut-être aussi vécu un attrait pour cette force qui se dévoilait chez elle, il pourrait la susciter, puis s'identifier à elle ; ainsi, il ne serait plus petit. Il triompherait, à l'image du garçon décrit par Colette qui envoie tout promener. Piera Aulagnier parlerait, je la cite, de cette « ambivalence passant par la sensation et l'action, ce paradoxe pas aussi bien construit qu'une ambivalence névrotique ».

Louis retrouve ce ressenti paradoxal avec nous, avec ses professeurs : quand il les investit, il ne peut que faire une bêtise et/ou fuir, voire mourir.

Pendant la séance, quand Louis a fui, j'ai été si surprise qu'aucune pensée n'était identifiable, aucune image. J'étais seulement atteinte par le vécu corporel transmis par l'enfant aux abois. En écrivant la scène, en m'adressant à vous, une image, mise en mots, surgit en moi : « Et dans sa fuite éperdue, il fuyait, transpercé par la culpabilité. »

Quand Louis peut s'écrier « C'est non, définitivement non ! » plutôt que d'être happé ou de fuir, il s'adresse à mon collègue mais, fondamentalement, il s'adresse à une figure composite, imago à la fois paternelle/maternelle. Dans le livret de Colette, la mère frustrante, qui prive l'enfant de bonne nourriture, est aussi un père qui gronde, qui ne ressent pas que l'enfant désœuvré est en détresse. Alors, l'enfant se braque dans une prise de position qu'il peut formuler par un *non* retentissant, définitif.

André Beetschen à Montchat en 2018, précisait d'ailleurs : « Le s'opposer qui anime la résistance au transfert vise l'objet analyste en tant que celui-ci incarne l'objet qui a frustré ou interdit et menacé, mais aussi l'objet inquiétant de la séduction originale, celui encore qui engage le patient sur les voies angoissantes ou dangereuses de la régression. »

Quand l'enfant dit « c'est non, définitivement non ! », « je ne travaillerai pas » dans l'opéra de Colette, ou « je ne jouerai pas » dans le psychodrame, il se distancie, en formulant un refus, de ce que sa mère ou son père lui faisait vivre, projetait sur lui. C'est une tentative d'exister, de ne plus être submergé par les sensations qu'il a ressenties tout petit avec l'objet d'amour premier. Le risque est que le *non* devienne, à son tour, un enfermement. La compositrice, Kaija Saariahao, confrontée à son père qui la trouvait trop timide pour être musicienne, a pu

---

13. *Ibid.*, p. 463.

s'opposer à l'image que son père avait d'elle enfant. En devenant compositrice, sous un autre nom que celui de son père, elle invente de la musique sans être sur scène, s'appuie sur sa sensibilité sans que le moi soit submergé. Elle peut retrouver ce qu'elle avait partagé avec son père, sans se confondre avec lui. Nous reviendrons pour terminer à l'ultime message de Freud dans *L'homme Moïse*<sup>14</sup> : « c'est l'air en mouvement qui fournissait le modèle de la spiritualité, car l'esprit emprunte son nom au souffle du vent. ». Ce souffle qui permettrait de revenir au plus profond de soi pour tirer un fil vers l'avenir. « L'oiseau créateur de son vol [...] pousse un soir ce cri d'ailleurs, qui fait lever en songe la tête du dormeur. »

---

14. En 1938, pour fuir le nazisme, Freud fait un dernier voyage. Il laisse derrière lui ses sœurs qui seront déportées. Malgré le désespoir de voir ce que peuvent faire des hommes cultivés, il aborde, une dernière fois, avec un écrit sur Moïse la question complexe de la sensorialité : « Nous pouvons comparer la sensorialité qui a été vécu avec les figures parentales de la naissance à deux ans à un enregistrement photographique qui, après n'importe quel délai, peut être développé et transformé en image. » L'enfant, après la latence, va reconstruire, notamment à l'adolescence son histoire : « la source de cette fiction poétique est ce qu'on nomme le "roman familial" de l'enfant dans lequel il réagit à la modification de ses relations affectives avec ses parents ». Le renoncement pulsionnel à certaines sensations de la première enfance, vécues avec les figures parentales, leur déplacement, lui procurent une certaine fierté, source de la spiritualité. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, OCF, vol. XX, p. 170.



***ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE***  
***Je ne crois plus à ma neurotica, dit-il. Et nous ?***

***Samedi 8 et dimanche 9 juin 2024***

# ***Introduction***

***Karinne Gueniche***

J'attendais que le portail de mon lycée s'ouvre tout en discutant avec mes amis de choses et d'autres. Nous conversions. Nous nous entretenions de nos cours et de nos orientations d'études supérieures. Dans la fulgurance des échanges adolescents, je me souviens qu'à la question de ce que je voulais faire plus tard, j'ai répondu « interprète-traductrice » peut-être. « *Psychanalyste* » sûrement ; et j'ai rajouté « *je voudrais être dans la société de Freud* ».

Freud m'avait assurément séduite sans que je ne connaisse objectivement fichtre rien et à la psychanalyse, à laquelle manifestement je croyais déjà dur comme fer, et à celui considéré comme son père, dont j'ai compris ensuite qu'il était mort depuis longtemps !

J'ai su, bien après par le truchement d'entrelacs transférentiels, que « la société de Freud » dans laquelle je voulais être, avec une évidence qui n'a jamais souffert l'ombre d'un doute, était pour moi l'APF !

Les grilles du lycée se sont grandes ouvertes, comme des bras accueillants et généreux pour une nouvelle journée d'étude, d'enseignement et de recherche ! Nous étions en 1984. Je n'imaginais pas que 40 ans après, j'allais être assise à la chaire de l'APF pour fêter ses 60 ans, qui plus est avec la Neurotica, accueillie bras ouverts, non plus par la tapisserie des appartements de Félicie Dosne de la Fondation Dosne Thiers, mais par la statue de Jésus derrière moi (et devant vous) !

En même temps, le Christ Rédempteur qui veille sur nous, non pas sur le Corcovado, mais à l'APF, je trouve ça finalement très drôle. Un petit air de Rio de Janeiro aux Entretiens de juin ! Et un clin d'œil pour moi.

60 ans.

Le nombre 60 correspond dans la gematria à la 15<sup>e</sup> lettre hébraïque et se dit « samekh » ou « sémekh » qui signifie « colonne, pilier, soutien »... bref l'APF est presque insolente avec sa jeunesse si impétueuse et solide !

Happy birthday Mrs APF !

Dans le judaïsme, quand on fête l'anniversaire d'un être cher, on lui dit « à tes 120 ans ! ».

Bon. Vous, vous avez encore un peu de marge ; vous n'en avez fait que la moitié !

Merci au Conseil de l'APF de me donner l'occasion, ce week-end, de vous fêter.

Clarisse Baruch, Brigitte Éoche-Duval et Kostas Nassikas seront vos hôtes sur toutes les scènes de la séduction.

... Je ne crois plus à « mes neurotica » écrit Freud à Fliess en 1897.

Freud partage avec Fliess cette croyance à la neurotica, croyance selon laquelle le père et sa perversion sur l'enfant est désigné comme la cause de la névrose. Freud, donc, renonce à la croyance d'un méfait réel. Il y renonce et tout se passe comme s'il avait besoin de suffisamment se justifier quand on pense à ses quatre arguments dans sa lettre, craignant assurément la circonspection de son ami... renoncement néanmoins annonciateur de la mort de sa relation amicale avec lui. Et ce faisant de la résolution partielle du transfert paternel qui l'attachait à Fliess.

Il se pourrait que dès mai 1897, avec son auto-analyse et la rédaction de l'interprétation des rêves, Freud cesse de couvrir Fliess et l'ineptie de sa théorie de la névrose nasale !

Le terme de Neurotica ne se trouve que dans cette lettre, écrit Daniele Brun (2001). Il s'agirait d'un néologisme, à consonance latine ; un mot nouveau, unique dans son vocabulaire. Ce mot est là pour présenter une théorie, analogue à un enfant des limbes, mort avant de naître, c'est-à-dire non inscrit, ni promis à un avenir.

Sur l'autre versant, la réalité psychique et la conviction freudienne que le fantasme l'emporte et fait naître à la postérité la psychanalyse. Dans la lettre de l'Équinoxe de 1897, le doute se lève sans contestation possible... Comme une évidence de l'inconscient qui promeut à ce moment-là une autre croyance qui puise à une autre source, centripète celle-ci.

L'exclusion du père (l'éviction de sa route), 10 mois après sa mort (le 2 novembre 1896), et son auto-analyse, permettent à Freud d'accéder au Complexe d'Œdipe ; il découvre simultanément son ambivalence à l'égard de son père et ce faisant ses désirs meurtriers (« *on ne peut rien faire de vrai, sans être un brin criminel* », écrira-t-il plus tard le 5 juin 1910 au pasteur Pfister).

La compréhension des conflits psychiques s'internalise et l'étiologie de l'hystérie devient plus complexe. Ce à quoi Freud renonce en septembre 1897, écrit Scarfone<sup>1</sup>, est « la recherche d'un coupable ». La lettre de l'Équinoxe déclare caduc l'acte d'accusation qu'il avait porté contre le père dans sa communication de l'année précédente devant un aéropage de psychanalystes viennois dans laquelle il affirmait avoir découvert les sources du Nil de l'hystérie.

En février 1897, Freud avait exprimé des soupçons concernant son propre père, pensant que Jacob avait abusé sexuellement de ses enfants, y compris lui-même. Cette révélation choquante alimente les débats sur l'interprétation de ses théories ; certains suggérant que Freud a abandonné la théorie du traumatisme réel pour des raisons de respectabilité et pour éviter de confronter une réalité inavouable<sup>2</sup>.

Le doute porte ainsi sur le statut de l'événement : réel ou psychique. Certains détails fournis par Freud semblent authentiques (Diatkine) mais pourraient aussi être des constructions fantasmatisques ou des déplacements de souvenirs traumatiques plus récents, comme les interventions chirurgicales de Fliess sur lui-même et Emma Eckstein.

« *Il n'existe dans l'inconscient aucun "indice de réalité" de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre, la vérité et la fiction investie d'affect.* »

Cette affirmation qui donne lieu à l'abandon de sa neurotica, probable théorie sexuelle infantile de Freud d'ailleurs, a une portée considérable qui découvre et met sur le devant de la scène la primauté des fantasmes sexuels (notamment celui de la scène primitive) produits ou organisés par la sexualité infantile, et fait disparaître ou plutôt place en coulisse, la réalité de la scène de séduction. La potentialité traumatique de l'événement réel de séduction imposé à un enfant, trop immature pour comprendre la nature sexuelle des avances de l'adulte, peut capter toute sa pulsionnalité et se traduire par ce que je pourrais appeler un « traumatisme écran » dont la force d'attraction pourrait séduire l'analyste. Mais derrière ce « traumatisme écran » se cache une autre réalité traumatique bien plus secrète et complexe, et possiblement honteuse celle-ci, dans laquelle se joue l'arrière-scène œdipienne du sujet, comme en témoigne Clarisse Baruch dans sa conférence.

L'hystérique, victime de la séduction paternelle, est reconnue avoir, non pas agi, mais désiré ce dont justement elle se plaint. Catherine Chabert<sup>3</sup> insistera plus tard sur la position active excitante de la fille séductrice sur son père dont elle se punit, parfois lourdement, dans des comportements autodestructeurs.

Le changement de septembre 1897 dans la pensée de Freud transforme ainsi radicalement le statut du traumatisme dans la théorie psychanalytique, plaçant désormais l'accent sur les conflits internes et les dynamiques psychiques inconscientes plutôt que sur les événements traumatiques réels.

1. Scarfone D., « Accuser réception », *Libres Cahiers de la Psychanalyse*, 2002/2, Éd. In Press, p. 67-80.

2. Masson J.-M., *Le Réel escamoté. Le renoncement de Freud à la théorie de la séduction*, Éd. Aubier, nov. 1984.

3. Chabert C., *Le féminin mélancolique*, Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF, 2003.

À ce propos d'ailleurs, un questionnement. Comment comprendre qu'aujourd'hui, où les attaques de la psychanalyse peuvent être violentes (tant en externe qu'en interne d'ailleurs !), les patients adoptent comme une position de régression par rapport à la neurotica ? Non seulement ils y croient ; mais ils la revendent et l'exigent. Une revendication parfois même militante voire idéologique... souvent témoin aujourd'hui de ce qui pourrait renvoyer à un malaise dans la démocratie, révélation possible de la maladie d'idéalité dont peut témoigner notre époque.

Ainsi, si l'analyste ne croit plus à l'existence d'un autre objectal et coupable d'un attentat sexuel dans l'origine de la souffrance de son patient, c'est son patient (surtout sa patiente d'ailleurs) qui supplie voire revendique la désignation du coupable comme responsable de sa souffrance. Un renversement du sujet de la croyance et à nouveau aujourd'hui, comme une régression, une extériorisation de la causalité – un double renversement finalement.

Avec l'Équinoxe donc, Freud renonce au modèle étiologique du trauma ce qui, comme le rappelle Laplanche, ne correspond pas au renoncement à la théorie de la séduction. Car Freud n'a jamais totalement rejeté l'idée que les scènes de séduction vécues par les enfants pouvaient avoir une valeur pathogène. Ferenczi en a d'ailleurs fait le socle de sa confusion des langues (1932). Et si le père prend place dans la triangulation, il ne faudrait pas se hâter de l'innocenter dans son rôle actif dans la séduction.

Pour autant, une fois le père rendu inoffensif, les chemins vers la mère s'empruntent plus aisément. La figure de la mère devient alors l'initiatrice de la sexualité infantile et la séductrice originale, la « messagère sexuelle » écrit Jean-Claude Arfouilloux, l'objet-source de l'auto-érotisme de l'enfant.

Telle est la proposition laplanchienne avec sa théorie de la séduction généralisée qui critique et développe la pensée freudienne en réhabilitant l'importance de la séduction initiale de l'enfant par l'adulte, placé dans une situation anthropologique fondamentale, asymétrique. Laplanche réhabilite l'hypothèse freudienne de la séduction de l'enfant par l'adulte comme traumatisme originel et origine du refoulement, en critiquant l'idée freudienne de l'étayage où les pulsions sexuelles émergeraient secondairement à partir des besoins physiologiques. Il différencie pulsion et instinct ; la pulsion liée à la sexualité infantile étant anarchique et axée sur la satisfaction immédiate (au service du principe de plaisir), contrairement à l'instinct orienté vers l'autoconservation. Il soutient que la sexualité infantile dérive de messages sexuels inconscients de l'adulte, implantés de manière énigmatique dans l'infans, déclenchant chez lui une excitation non maîtrisée et un travail psychique de traduction partielle dont les résidus non traduits constituent l'inconscient. Laplanche rejette également les fantasmes originaires universels freudiens (scène primitive, séduction, castration, meurtre du père), hérités phylogénétiquement, y voyant une régression théorique vers un biologiste explicatif. Il considère alors ces fantasmes comme des constructions culturelles issues de l'environnement symbolique et des processus de séduction par l'adulte. Il plaide pour une théorie de l'inconscient plus ouverte aux influences externes et culturelles.

Dans ce contexte, la situation analytique est un moyen d'accès à l'inconscient sexuel refoulé qui vise à réaménager le rapport à l'altérité interne en ré-évaluant la situation originale de séduction. Parfois pourtant, dans un au-delà du plaisir (1920), le traumatisme appréhendé en termes économiques effracte le pare-excitation et déborde le sujet par l'angoisse comme en témoignent les rêves traumatiques et les répétitions compulsives.

Si les expériences traumatiques (impressions de nature sexuelle et agressive) sont originairement (période de l'amnésie infantile) constitutives de l'organisation psychique, il n'en reste pas moins qu'à la fin de son œuvre, Freud souligne qu'elles sont possiblement à l'origine d'atteintes précoces du moi avec des blessures d'ordre narcissique (cf. *L'Homme Moïse*, de 1939). Dans ce contexte, le trauma survient quand l'objet répond de façon inadéquate à une situation de détresse de l'enfant ou n'y répond pas.

Simultanément à cette proposition, Freud envisage deux réactions au traumatisme : positive et négative. La réaction positive témoigne d'une tentative de se remémorer l'expérience oubliée, comme pour la rendre réelle, pour en vivre à nouveau une répétition (cf. le transfert). La réaction négative au traumatisme, comme une réac-

tion de défense, conduit au fait qu'aucun élément ne peut être remémoré ou répété. Les évitements donnent alors possiblement naissance aux inhibitions ou aux phobies.

Mais la négativité traumatique peut convoquer des symptômes bien plus primaires dont témoigne l'inconscient enclavé laplanchien. Au regard d'expériences du corps traumatiques, Christophe Dejours parle lui d'inconscient amental et propose une topique du clivage.

C'est avec Ferenczi (1932) que le trauma change de vertex écrit Bokanowski<sup>4</sup>. S'il est apparemment « sexuel » (la confusion des langues, tendre et passionnée, de l'enfant et de l'adulte), le trauma, « la catastrophe psychique », s'inscrit finalement dans une expérience négativante avec l'objet non pas au regard de ce qui a eu lieu mais au regard de ce qui n'a pas pu avoir lieu.

Là, il n'y a plus d'issue possible à la poussée pulsionnelle et la déliahison s'engage. L'efflorescence symptomatique thanatique peut alors être redoutable : fuite dans une sexualité prématuée de type addictive ; troubles de l'intériorité (clinique du vide, désaffection, troubles de l'intériorité [Chabert], vécu de détresse, d'effroi ou de terreur, etc.).

Comment l'analyste en tant qu'être présent à l'autre secourable fait-il le pari que les fantasmes de son patient en détresse peuvent se constituer ? Peut-être que le défi pour l'analyste oscillant entre entendre les bruits de jouissance et rester l'autre étranger traducteur est l'advenue pour son patient d'une reviviscence hallucinatoire en séance laquelle, à l'instar de Winnicott, autoriserait ce dernier à jouer seul en sa présence. La possibilité de cette advenue transférentielle est la garante de l'acquisition de la conviction par le patient que l'événement traumatique a vraiment eu lieu. C'est, me semble-t-il, ce que Brigitte Éoche-Duval propose avec Marcus.

On le sait, le traumatisme est toujours vrai pour le patient ; qu'il soit externe ou psychique. La question qui demeure est de savoir : « est-ce que c'est réel ? ».

C'est au *témoignage des sens* que Kostas Nassikas s'intéressera dans son propos en ce qu'il constitue l'unique facteur tangible du réel traumatique ; les impressions traumatogènes propres aux expériences du corps et/ou aux perceptions visuelles ou auditives constituent ce réel traumatique. Elles exigent autant le travail d'un analyste traducteur que la présence plurielle chez ce dernier « des autres » dans le dispositif analytique auxquels il se soumet (comme sa société d'analyse avec ses règles et l'éthique de ses conduites, par exemple)... et par l'entremise transférentielle de laquelle il soumet son analysant en détresse.

Avant de clore mon introduction, je voudrais insister sur un élément qui m'est apparu étonnant et important à la lecture des trois textes des conférenciers de nos Entretiens. Dans chacune des conférences qui va vous être présentée, ce qui m'a frappée c'est le doute de l'analyste probablement proportionnel au doute des patients dont il est question (Charlotte, Marcus ou Thémis) de ne pas savoir si ce qu'ils ont vécu de traumatique a réellement été vécu.

Ne pas savoir, pour le sujet, si ce qu'il a vécu a bel et bien été vécu et réel, a une incidence contre-transférentielle. Le doute de l'analyste imprégné à son insu, comme dans une emprise contre-transférentielle, d'une expérience de dépossession de ses propres processus de pensée... signale à mon sens que la destruction de l'infans a eu lieu.

**Et alors ?** Croyons-nous ? Ne croyons-nous plus à la Neurotica aujourd'hui, en 2024 ? « *On n'y croit plus... mais quand même* » pourrions-nous dire !

4. Bokanowski T., « Un traumatisme dans l'histoire de la psychanalyse qui fait "après-coup" dans l'épistémologie des concepts psychanalytiques : Sándor Ferenczi », in *Revue Française de Psychanalyse*, Éd. PUF, 2009/5, vol. 73, p. 1531-1538.

Jean-Claude Lavie, co-fondateur de l'APF et auquel je pense beaucoup aujourd'hui, doit beaucoup rire de savoir les membres de l'APF, qu'il a co-fondée, bénis par le Christ Rédempteur pour parler de la séduction. « La séduction est un crime parfait » pourraît-il nous dire depuis son trapèze volant, avec l'humour qu'on lui connaît !

Les Entretiens des 60 ans de l'APF sont à présent ouverts... puisse-t-elle vivre au moins jusqu'à 120 ans, toujours aussi séduisante !

Je donne la parole à Brigitte Éoche-Duval avec son texte « l'amour en trop ».

## ***L'amour en trop***

### ***Brigitte Éoche-Duval***

C'est au cœur du transfert, de cet amour de transfert auquel Freud nous engage, et auquel nous sommes assignés que je vous convie. L'amour en trop est cette parole qu'un patient put dire et trouver, à la suite d'une longue traversée analytique, afin d'amortir « le fracas sexuel »<sup>1</sup> dont elle était l'écho. Il avait trouvé, disait-il, ce qui lui avait causé tant de tourments, de souffrances associées à des compulsions jouissives, qui avaient réussi à s'exprimer par un certain nombre de symptômes dont celui d'une addiction sexuelle tenue secrète qui le rendait très coupable. Découverte et réprimée brutalement au début de sa cure par son entourage, il tenta de mettre ses jours en danger par un agir contre lui-même, témoignant ainsi comment le symptôme engage la totalité de l'expérience vécue du malade, comme le souligne Lacan. Il fallut quelques années d'analyse pour qu'il pût décrire en détail les abus pervers qu'il avait subis en tout début d'adolescence par un enseignant lorsqu'il était pensionnaire. Moment transférentiel qui nous immobilisa psychiquement dans un hors temps où l'effroi, l'horreur, l'incompréhension s'actualisèrent avec violence sans que l'excitation qui se présentait dans le rythme et le ton de sa parole puisse être déniée. La vie de Marcus alternait avec des périodes de dépression qui s'apparentaient à des passages mélancoliques qu'il avait pu cependant rapprocher de moments vécus dans son enfance où il ressentait que ses plaintes de manque d'amour n'étaient pas entendues. Ce qui le laissait dans une grande solitude et détresse dont il ne savait comment sortir. Je ne donnerais pas les précisions contextuelles de son histoire infantile dont à chaque séance il reconstituait fantasmatiquement le roman familial, sauf la prégnance en lui d'un figure maternelle ressentie comme juste et exigeante dans le travail, mais froide affectivement et dont il recherchait d'autant plus désespérément l'amour que la cause de cette froideur lui échappait, et qu'il l'en accusait régulièrement. Associée à celle-ci, sans pouvoir en concevoir le fantasme d'une scène primitive, celle d'une figure paternelle encore plus aimée car diminuée physiquement et dévalorisée selon lui par sa femme. Il s'était imaginé fantasmatiquement le fils protecteur et préféré de ce père diminué, auquel il avait aussi tendance à s'identifier inconsciemment.

C'est à travers le prisme des questions soulevées par le thème de ces Entretiens, celle de la séduction, celle de l'autre et celle du fantasme transférentiel, que je présenterai quelques séquences de cette cure analytique.

« *To be in readiness* », « être serein, tout est là » écrit Freud à Fliess le 21 septembre 1897<sup>2</sup>, interprétant les paroles d'Hamlet, prémonitoires d'un meurtre fraternel, « *The readiness is all* », « la disponibilité, tout est là ». En effet, le ton est plutôt enjoué et confiant, et malgré les doutes exprimés tout au long de sa pratique Freud met cependant fin à sa croyance dans sa théorie étiologique des névroses, croyance dans une séduction réelle, subie par un enfant de la part d'adultes identifiés comme le parent proche et comme le père, y compris son propre père. « Je ne crois plus à mes neuroticia » écrit-il à son ami Fliess auquel il confie ce grand secret. « Lettre de l'équinoxe » selon l'expression à consonance tragique que lui donnera Laplanche, qui dit bien le travail psychique oppressant mais fécond auquel Freud a été soumis depuis la mort de son père, un peu moins d'un an auparavant et qui signe ce qu'il est convenu d'appeler la naissance de la psychanalyse avec la découverte des fantasmes comme actes de réalisation des désirs infantiles incestueux et parricides, constitutifs du psychisme humain.

1. Blanchot M., *Le Très-Haut*, L'Imaginaire Gallimard, 1988, p. 239-245, cité par P. Férida, « Oubli, effacement des traces, éradication subjective, disparition », Humain/déshumain, PUF, 2007, p. 105-115.

2. Freud S., *Lettres à Fliess*, n° 139 (69), PUF, 2006, p. 334-337.

Découverte donc de la réalité psychique, cette forme d'existence particulière qui ne peut être confondue avec la réalité matérielle, comme le soutient Freud, qui cherchera à travers toute son œuvre les matériaux qui la fondent. Travail de la pensée et son exigence de vérité mis au service d'intérêts scientifiques avec la découverte encombrante, source d'incertitudes et d'inquiétude, qu'il n'y a pas d'indice de réalité dans l'inconscient : soit qu'il est impossible de distinguer la vérité de la fiction investie d'affects, que même dans les cas de psychose où joue très peu le refoulement, aucun souvenir inconscient d'expériences vécues dans la jeunesse n'apparaît. « On avait donc perdu le sol de la réalité » écrit Freud en 1914<sup>3</sup>. Laurence Kahn<sup>4</sup> soulignera la parenté troublante établie par Freud dans ses derniers textes entre les délires des malades et nos constructions tout en remarquant que le noyau de vérité contenu dans la *neurotica* renvoyait à l'action occulte du désir de l'autre en soi. De plus, cette théorie de la séduction réelle ne permet pas de mener une analyse à son terme, les succès ne sont que partiels et il est peu vraisemblable d'incriminer avec une telle fréquence le père comme pervers dans tous les cas d'hystérie. Travail de la pensée qui entraîne un renoncement à trop de simplicité, à une causalité linéaire et externe, avec un manque de preuves cliniques. Travail qui s'effectue cependant dans une forme de gaieté d'esprit, que Nietzsche, une dizaine d'années plus tôt, en 1887, évoquait comme « le gai savoir », c'est-à-dire comme renouveau du rapport au savoir, conçu en prise avec l'existence même, dans une approbation joyeuse et courageuse à celle-ci, même dans ce qu'elle présente justement d'illusoire et susceptible d'allier la souffrance avec le bonheur et la sagesse. « Car bonheur et malheur sont deux frères jumeaux qui grandissent ensemble » écrivait-il<sup>5</sup>, recommandant de s'armer contre tout idéal de repos intellectuel et de garder l'esprit libre à entretenir en soi l'incertitude. Travail effectivement ancré dans l'expérience d'auto-analyse que Freud mène de façon intensive, comme le développe remarquablement Didier Anzieu, à travers l'analyse systématique de ses rêves, car écrit-il, « dans ce bouleversement de toutes ces valeurs, seul le psychologique reste intact, le rêve est là en toute certitude et le prix que j'attache à mes débuts dans le travail métapsychologique n'a fait qu'augmenter »<sup>6</sup>. Freud y ajoute les souvenirs d'enfance et l'oubli des mots, qui s'entremêlent à ses lectures de Goethe et de Virgile, lui permettant des identifications plutôt héroïques mais aussi sa confrontation au rôle de l'inceste, avec cet imaginaire de descente aux Enfers. En même temps, Freud effectue plusieurs voyages à Rome, grand objet de ses désirs, avec son frère Alexandre et aussi sa femme Martha, qui le font s'intéresser aux fouilles archéologiques et collectionner des statuettes antiques, inspirant ainsi la métaphore des fouilles archéologiques en tant que modèle de recherche des éléments refoulés. Travail d'auto-analyse adressé transférentiellement à Fliess, dont il se séparera quelque temps après, par sa compréhension du corps fantasmatique, en se dégageant du modèle du corps biologique prôné par Fliess. « Ce corps fantasmatique figuré dans les rêves, le corps du plaisir, du désir, du délit », écrit D. Anzieu<sup>7</sup>. Travail d'auto-analyse exigeant une mise à nu, que Freud repère à travers les rêves de nudité de ses patients, tout en regrettant de ne pouvoir livrer le plus intime. « Rebekka, enlève ta robe de noces, tu n'es plus une fiancée » écrit-il dans la même lettre, signifiant ainsi le risque assez cruel et jouissif pris à ce dévoilement. Duchamp nous en donne une présentation artistique avec *Le grand Verre*, la mariée mise à nu par ses célibataires mêmes, œuvre considérée comme un autoportrait par les historiens de l'art, dont Rosalind Krauss<sup>8</sup>, nous laissant face à l'éénigme de ce qui ne pourra vraiment ni se dire ni se voir ni se retrouver, en gardant cette force d'attraction pulsionnelle et sexuelle.

3. Freud S., 1914 (1914d), « Contribution à l'histoire du mouvement analytique », *OCP/F XII*, PUF, 2005, p. 260.

4. Kahn L., « On avait donc perdu le sol de la réalité », *Les secrets de la séduction*, Libres cahiers pour la psychanalyse, n° 6, 2002, In press, p. 15-30.

5. Nietzsche, 4<sup>e</sup> livre, *Le Gai Savoir*, p. 276-277, Flammarion, 2020, Paris.

6. Freud S., *Lettres à Fliess*, n° 139 (69), *op cit.*

7. Anzieu D., « La découverte du complexe d'Œdipe », *L'auto-analyse de Freud*, PUF, 1959, p. 99.

8. Krauss Rosalind, *L'originalité de l'avant-garde et autres mythes modernistes*, Éd Macula, 1993.

Mais à quoi Freud renonce-t-il vraiment ? À sa soumission au principe de plaisir qui peut emporter la pensée vers un au-delà, théorisé plus tard comme pulsion de mort, où il n'y a plus contradictions, paradoxes, achoppements, lacunes et détours, comme le propose Patrick Merot<sup>9</sup> ?

Et renonce-t-il vraiment ? La pensée freudienne reste en effet complexe, ce qui est acquis reste acquis en tant que support d'avancées successives, contradictoires, apportant à chaque étape doutes et perplexité mais aussi joie de la nouvelle découverte combinée à la relégation des anciennes. Les lettres suivantes comme d'autres documents ultérieurs maintiennent en effet sans contestation la reconnaissance d'abus sexuels et de violence commis par des adultes sur des enfants, par des pères ou oncles ou frères et sœurs ainés, mais seulement à titre d'influence et comme ayant entraîné chez ces enfants une poussée dans le rôle passif et une orientation vers un but sexuel passif. Il s'agit avant tout pour Freud d'avancer dans sa connaissance du psychisme humain et de son origine sexuelle et pulsionnelle pour affirmer sa position clinique. Dans les lettres suivantes, celle du 3 octobre 1897, il retrouve le souvenir de la séduction sexuelle exercée par sa nourrice, sa professeure dans les choses sexuelles, qui le lavait dans une eau rougeâtre et lui volait son argent, femme laide et intelligente, mais qu'il reconnaît lui avoir donné à cette période précoce de sa vie les moyens de vivre et de continuer à vivre. Il retrouve aussi le souvenir d'avoir vu sa mère nue à l'âge de 2 ans 1/2, ce qui éveilla sa libido durant leur voyage en train de Leipzig à Vienne, souvenir écran masquant son intense curiosité sexuelle infantile et ses souhaits incestueux. Tout comme il retrouve le souvenir des jeux cruels envers sa nièce Pauline, qu'il définira comme souvenir écran à ses fantasmes de défloration. Il y associe sa jalousie d'enfant vis-à-vis de son neveu un peu plus âgé, ses souhaits de mort vis à vis de son frère cadet rival, ce qui laissera en lui des germes de reproches et orientera ses futures amitiés ainsi que ses vœux de mort vis-à-vis de son propre père.

Mais le plaisir pris à « la beauté intellectuelle de ce travail », selon son expression, l'emporte sur le caractère pénible de telles prises de conscience, et tout en en réservant la part la plus intime, Freud annonce à Fliess sa découverte le 15 octobre 1897 : « Chez moi aussi, j'ai trouvé le sentiment amoureux pour la mère et la jalousie envers le père, et je les considère maintenant comme un événement général de la prime enfance<sup>10</sup>. » S'appuyant sur la tragédie d'Œdipe, il assure que chaque auditeur a été un jour en germe et en fantaisie cet Œdipe, reculant d'épouvante devant un tel accomplissement de son rêve, tout en mesurant le refoulement effectué séparant son état adulte de son état infantile. Ainsi Hamlet, trop tourmenté par le souvenir d'avoir pensé commettre l'acte meurtrier à l'égard de son père par passion incestueuse pour sa mère, ne pourra-t-il le venger en tuant l'amant de celle-ci ?

En se dégageant de sa croyance en la séduction paternelle pour affirmer l'importance des fantasmes œdipiens incestueux et parricides Freud leur transfère ainsi la séduction qu'ils opèrent pour le psychisme humain. Fantasmes de séduction, séduction du fantasme<sup>11</sup>. Séduction qui tient à leur part d'énigme puisqu'ils sont soumis au refoulement et à leur force d'attraction pulsionnelle dans leur tendance à la réalisation hallucinatoire. Mais aussi, il transfère la séduction opérée par le père sur celle exercée par la mère, qui en donnant des soins depuis la naissance y a mêlé son propre plaisir en érotisant le corps de l'enfant. Cette mère qui est aussi une femme sexuelle dont la nudité alimente les fantasmes infantiles. N'est-ce pas ce qui fascine Freud autant que Dora dans cette vision du corps blanc de madame K, et la laisse absorbée par la contemplation de la Madone ? Moment d'extase transférentielle ? Tout comme ce moment de ravissement et d'extase qui le saisit lors de ce trouble de mémoire sur l'Acropole que G. Rosolato<sup>12</sup> relie à la vision interdite portant sur l'intimité du corps maternel ? La séduction perverse dans son aspect destructeur d'abus sexuel est passée progressivement dans l'œuvre freudienne à son aspect fondateur du psychisme et de la sexualité humaine, en tant que séduction source de plaisir.

9. Merot P., *La croyance et le doute*, Ithaque, 2023.

10. Freud S., *Lettres à Fliess*, n° 142 (71), PUF, 2006, p. 342-346.

11. Éoche-Duval B., « La séduction du fantasme », RfP, 2015/5, PUF, p. 1535-1541.

12. Rosolato G., « Que contemplait Freud sur l'Acropole ? », *La relation d'inconnu*, Gallimard, 1978.

« Indubitablement, l'amour sexué est un des contenus principaux de la vie et l'union de la satisfaction animique et de la satisfaction corporelle dans la jouissance amoureuse en est justement un des sommets », écrit Freud en 1914<sup>13</sup>.

Cependant, cette séduction du fantasme n'en perd pas pour autant son caractère effractant, traumatisant. La scène d'effraction sexuelle s'est en effet déplacée de l'externe à l'interne et le fantasme agit comme corps étranger interne constitutif de l'inconscient refoulé. Tout en gardant sa relation de clivage avec la conscience en tant qu'espace de réserve libidinale soumise au principe de plaisir dans sa force de réalisation hallucinatoire, l'activité de fantasmes, par son aptitude à la scénarisation, à la prise en charge par les processus secondaires, permet l'accès partiel au préconscient et à la conscience. À certains moments d'ailleurs, Freud abolit la différence entre activité de fantasmes et activité de fantaisie, toutes deux alimentées par leur valeur de sang mêlé, de métissage dont A. Beetschen<sup>14</sup> fera l'éloge en insistant sur leur valeur animatrice de la pensée. En tant que source de plaisir, l'activité de fantaisie en effet irrigue la pensée créatrice en nous inscrivant sur les traces de l'enfant chercheur, et de son insatiable curiosité sexuelle. Freud ne nous incite-t-il pas à fantasmer métapsychologiquement ? Véritables « trésors intérieurs », selon la belle expression d'Évelyne Séchaud<sup>15</sup>, les fantasmes et fantaisies, entre désirs et pulsions, sont une source intarissable d'érotisation corporelle.

Avec la découverte de la sexualité infantile polymorphe perverse, les fantasmes prennent aussi valeur et fonction de masques défensifs et protecteurs par rapport à la sauvagerie pulsionnelle du sexuel infantile, perdant ainsi leur caractère originaire constitutif de l'inconscient. Il est d'ailleurs significatif que Freud, s'il a pu présenter l'Œdipe comme le complexe nucléaire des névroses, le laissera en retrait lors de ses spéculations cliniques et métapsychologiques ultérieures pour se centrer sur l'activité inconsciente des fantasmes, principalement inces-tueux et meurtriers, mais aussi pluriels suivant les aléas de l'histoire infantile individuelle.

Cherchant à leur donner une valeur universelle constitutive et à l'origine du psychisme humain, il formu-lera l'hypothèse d'une transmission phylogénétique, à partir d'un acte fondateur de meurtre du père de la horde primitive et de son refoulement. Laplanche et Pontalis, dans leur ouvrage célèbre<sup>16</sup>, proposeront d'établir les fantasmes originaire comme origine du psychisme, dont par la suite Laplanche critiquera l'aspect trop structuraliste pour élaborer sa théorie de la séduction généralisée<sup>17</sup>.

En quoi les propositions de Laplanche pouvaient-elles m'aider cliniquement, et spécifiquement dans la cure de Marcus ?

Je rappelle que pour cet auteur tout enfant, à l'origine, est dans une situation de passivité face à l'action des messages sexualisés, énigmatiques de l'adulte qui lui donne des soins en érotisant tout ou partie de son corps. Messages qui vont animer son activité de chercheur, sa pulsion à les traduire, en en refoulant l'excès d'excitations. Laplanche apporte donc cette notion de séduction originale dans sa différenciation et complémentarité avec la théorie de la séduction freudienne, conçue comme trop restreinte. Il la propose comme séduction élargie, dans une perspective anthropologique fondamentale, cette dissymétrie adulte/infans/enfant étant à l'œuvre simultanément dans le psychisme de chaque être humain en le constituant par effets d'après-coups. Prenant appui sur l'article de Ferenczi, « Confusion des langues entre adulte et enfant »<sup>18</sup>, il retient cette dissymétrie dans la relation entre l'adulte et l'enfant, ce dernier n'ayant pas acquis la maturité suffisante pour comprendre ce qui,

13. Freud S., 1914 (1915a) « Remarques sur l'amour de transfert », *OCP/F XII*, PUF, 2005, p. 210.

14. Beetschen A., « Éloge du métissage », in *Le fantasme une invention*, Éd. APF, 2000, p. 95-100.

15. Séchaud É., « Les trésors intérieurs », in *Le fantasme une invention*, Éd. APF, 2000, p. 7-11.

16. Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Fantasme originale, fantasmes des origines, origines du fantasme*, Hachette, 1985.

17. Laplanche J. « Vers la théorie de la séduction », *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, 1994.

18. Ferenczi S., 1932, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse IV/OC*, Payot, 1982.

de l'adulte et de sa passion envers lui, vient lui faire violence, en lui étant en partie inconscient. « Il n'y a pas d'égalité » disait une patiente parlant de son enfant aux prises avec un discours paternel d'emprise séductrice. Laplanche en souligne l'ouverture donnée à l'autre, l'autre séducteur et la portée traumatique de sa relation à l'enfant. Il en souligne aussi l'aspect fondamental, pour toute relation adulte-enfant, sans qu'il soit d'emblée question d'Œdipe et de relation parents-enfants, la configuration œdipienne ne pouvant s'installer qu'avec l'acquisition plus tardive des liens de parenté. Toutefois Laplanche indique une différence entre les messages plus ou moins traduisibles car il y aura toujours un résidu, et ceux qui ne peuvent l'être, soit du fait de leur paradoxalement, de leur violence et surtout lorsqu'ils sont réellement commis comme actes d'abus sexuels sur l'enfant. Ces derniers sont alors susceptibles de rester des messages traumatiques enclavés<sup>19</sup>. Commentant l'article de Ferenczi, il ajoute qu'en cas de confusion de langues adulte-enfant, destructrice de la dissymétrie constitutive de la relation, la capacité traductive de l'enfant est alors détériorée. Il y a donc échec du refoulement. Le psychisme de l'enfant écrit Ferenczi se clive entre une partie soumise à l'adulte agresseur et une partie identifiée à celui-ci.

Il me semble important de retenir cette passivité inhérente à la situation de séduction originale avec ses possibilités de transformations pulsionnelles. Dans ses travaux, Catherine Chabert<sup>20</sup> insiste particulièrement sur cette passivité originale à la source de l'effet potentiellement traumatique de la sexualité impliquant la présence de l'autre, et sur l'aptitude du sujet à accepter cette position d'être séduit dans les scénarios de séduction. Il s'agit d'admettre en effet d'être passivement modifié par l'existence de l'étranger en soi.

Marcus avait évoqué assez rapidement au début de sa cure les abus sexuels qu'il avait subis, sans que cela prenne vraiment sens pour lui, et qu'il soit conscient de leurs effets potentiellement traumatiques. Il se ressentait et se disait toutefois comme un homme soumis, que ce soit dans ses relations personnelles, familiales et professionnelles. Il m'imposait le récit d'un certain nombre de scènes où il se sentait soumis, et dans sa complaisance à les répéter. Dans leur énumération successive, je sentais la force hallucinatoire de son désir à m'en faire complice et partenaire sexuel. L'emprise sexuelle qu'il avait subie en tout début d'adolescence de la part d'un enseignant dont il admirait le savoir et dont il avait souhaité être le préféré et le meilleur élève, opérait en renversement de passif en actif dans le transfert, ce qui me semblait relever de la possibilité d'une certaine dynamique pulsionnelle mais rendait le maniement du transfert délicat.

Celui-ci en effet avait pu s'instaurer en partie sous l'égide de l'action secourable, cette action spécifique dont Freud dans l'*Esquisse* assure qu'elle se produit au moyen d'une aide étrangère : lors de sa tentative d'agir contre lui-même il m'avait appelée au moment où on l'emménait à l'hôpital, j'avais pu lui dire que j'étais là, je l'entendais, et lui avais demandé de rester calme jusqu'à ce que nous puissions en parler à notre prochaine séance. Si l'affolement et la détresse de sa voix résonnèrent longtemps en moi en me troublant, je pense que ce moment fut fondateur de notre travail analytique, contribuant à l'instauration de la situation analytique et du transfert.

L'autre est déjà là, pouvais-je penser, dans son lien au futur sujet, précédant le lien libidinal qu'il établira avec cet autre. « Précession », comme le souligne J.-C. Rolland<sup>21</sup>, qui sera à l'origine de cette expérience conçue par Freud comme fondatrice du psychisme humain, ouvrant sur l'aptitude au plaisir et à la rencontre vécue avec l'autre. L'autre en tant qu'être humain proche, *Nebenmensch*, dont l'action secourable ne sera pas seulement du côté du don mais aussi d'un refus, le constituant dès lors comme « premier objet de satisfaction mais aussi comme premier objet hostile »<sup>22</sup>, soit comme objet transférentiel dans la cure. Par ailleurs, l'action de cet autre

19. Laplanche J., « Les échecs de traduction » et « Inceste et sexualité infantile », *Sexual*, PUF, 2007.

20. Chabert C., « La passivité », *Le féminin mélancolique*, PUF, 2003.

21. Rolland J.-C., « Précessions », *La séduction à l'origine, l'œuvre de J. Laplanche*, PUF, 2016.

22. Freud S., 1950 (1895), « La remémoration et le jugement », *Projet d'une psychologie scientifique*, PUF, 2006, p. 639.

étant pensée par Freud comme initiatrice de toute éthique, l’expérience de désaide étant considérée comme la source originale de tous les motifs moraux, ne pouvait-on la rapprocher de cette première identification au père de la préhistoire personnelle, cette matrice de l’idéal du moi selon les propos de Lacan ? Et ceci valant pour toute expérience analytique ? L’analyste occupant cette place de l’autre humain proche en devenant objet de transfert ?

Donc l’autre, à la fois proche et étranger, dans son aptitude à l’action secourable en interprétant la détresse de l’*infans* mais aussi dans sa proximité sexuelle avec lui, occupe une position active de séduction, mais conciliable avec l’éthique. C’est cette situation originale de séduction par l’autre abandonnée par Freud en 1897, sans doute trop liée aux figures de séducteurs pervers, que Laplanche réhabilite en présentant la situation analytique comme réinstauratrice de cette séduction fondamentale à l’origine de la constitution du psychisme humain, pulsionnel et sexuel, en en contestant toute fermeture trop endogène ou autocentré.

Cependant, cette expérience complexe à l’origine du sujet humain est aussi productrice de ses mouvements émotionnels et désirants les plus ardents vis-à-vis de l’autre constitué comme objet, entre passion d’amour-haine, attraction et répulsion, entre apaisement, souffrance et effroi, en s’accomplissant sous un régime hallucinatoire régi par la recherche du plaisir. C’est aussi cela que la situation analytique réactive, par la séduction inhérente qu’elle provoque, l’analyste incarnant cette séduction par l’énigme qu’il représente tout en opposant un refus à occuper cette place en personne, à se prendre pour l’objet du transfert et donner satisfaction aux souhaits infantiles du patient. « En engageant le traitement analytique pour guérir la névrose, il a fait surgir cet état amoureux. Celui-ci est pour lui le résultat inévitable d’une situation médicale analogue à la dénudation corporelle d’un malade ou à la communication d’un secret d’importance vitale. La disponibilité du patient n’y change rien, elle fait seulement basculer toute la responsabilité sur sa personne à lui », écrit Freud en 1914<sup>23</sup>. Mais qu’en est-il si des traumas trop violents ont fragilisé les capacités de liaison érotique, au-delà du principe de plaisir ?

Si la situation analytique avec Marcus avait pu s’instaurer comme situation de séduction originale, un processus d’emprise occupa vite, répétitivement et longtemps, la scène transférentielle, laissant peu de jeu pour une parole d’interprétation et même pour toute intervention d’altérité. Gardant souvent un silence de réserve, j’intervenais cependant pour créer l’intervalle, l’écart qui me semblait nécessaire pour que son discours ne s’enferme pas sur lui-même dans une sorte d’auto-analyse absorbant son activité de pensée, et pour qu’il ne s’enlise pas dans le manifeste, que Férida présente comme le lieu même de l’hallucinatoire. Il me semblait nécessaire aussi de maintenir cet écart entre nos deux scènes, et d’occuper psychiquement celle qui pouvait ouvrir sur l’arrière-scène, où disait-il, il percevait autre chose qu’il tentait d’approcher. Il est très probable que ces modalités de travail psychique en commun se transformèrent en une forme de jeu, par communication de fragments de construction agissant par afflux de nouveaux matériaux pour d’autres fragments de construction, modalités de travail proposées par Freud en 1937<sup>24</sup>, en mobilisant des variations d’effets. Modalités transférentielles qui progressivement se mirent à défaire l’emprise ou plus exactement à la transformer. Il me semblait en effet nécessaire « techniquement » de le laisser jouer et trouver ses propres théorisations pour tenter d’approcher des fragments de sa vie infantile restés incompris, et que nous puissions y partager un certain plaisir, à travers les tourments qui l’assaillaient.

Il était donc possible de discerner ce mouvement de renversement de passif en actif, en lien avec l’emprise sexuelle perverse subie pendant plus d’un an par Marcus, comme un travail de liaison et de tentative de maîtrise d’un trop d’excitations. Ceci en référence au modèle freudien du trauma comme afflux d’excitations débordant les capacités moïques de liaison. Sans qu’il soit possible d’y associer, sauf sur un mode préparatoire, le mouvement même du fantasme qui inclut le moment de réflexivité sur soi-même, créateur d’auto-érotisme.

23. Freud S., 1914 (1915a), « Remarques sur l’amour de transfert », *op. cit.*, p. 209.

24. Freud S., 1937 (1937d), « Constructions dans l’analyse », *OCP/F* XX, PUF, 2010.

Mais il est peut-être possible de penser l'emprise comme une expérience psychique primitive avec l'autre à peine perçu comme objet autre, dans un certain nombre de cures analytiques ? Si le modèle du trauma proposé par Ferenczi, provoquant un clivage du moi, où le sujet pour une part se soumet et pour une autre part s'identifie à l'agresseur et introjecte sa culpabilité, m'apparaissait juste cliniquement, il ne me semblait pas suffisamment opérant pour rendre compte de ce qui agissait transférentiellement. Ainsi ce cauchemar qui avait effrayé Marcus, une des rares expressions oniriques durant sa cure, où il se trouvait seul dans un lieu non identifié, sombre et assez délabré, qu'une crevasse séparait en partie. S'il avait pu associer sur les moments de dépression qui le traversaient souvent, comme une sorte d'autoperception imagée de son monde interne, me faisant penser à la fonction traumatolytique que Ferenczi attribue au cauchemar, je m'interrogeais sur sa fonction transférentielle. Marcus avait la représentation d'une mère froide, non réceptive à ses demandes infantiles d'amour tendre mais inconsciemment lestées de passion sexuelle, ce qui les suscitaient d'autant plus harcelantes et douloureuses. Toutefois, il avait pu trouver en séance la métaphore d'une mère self-service, fantasmatant ainsi pouvoir s'y servir à volonté selon ses souhaits infantiles incestueux, peut-être jusqu'à la vider cruellement de son intérieur, comme dans ce cauchemar ? J'étais aussi intéressée par la position de Fédida sur l'emprise, interprétant la proposition freudienne où l'emprise serait de l'ordre du sexuel-présexuel. Il émet l'hypothèse d'une compulsion d'emprise comme seule solution paradoxale du sujet pour étouffer la terreur provoquée en lui par l'état de manque en présence de l'objet de besoin, potentiellement protecteur, mais dénier l'érotisation des soins prodigues. Cela le laisserait dès lors assujetti à l'inceste avec le corps maternel tout en cherchant à se déprendre de cette emprise du non-sexuel. Il ajoutait de veiller à l'écoute du récit où a eu lieu l'événement traumatique, dans la mesure où « par sa dramatisation intentionnellement destinée, il tentait de produire une emprise sur la pensée de celui qui l'écoute et d'emporter sa croyance en la réalité historique de l'événement traumatique, rendant son destinataire impuissant à changer le passé sinon par un don d'amour rachetant ce passé »<sup>25</sup>.

Je pouvais penser que la scène transférentielle, provisoirement installée comme aire de jeu transférentiel, en écho à l'aire d'illusion théorisée par Winnicott, s'ouvrait un peu plus aux fantasmes, aux jeux du langage et aux enjeux pulsionnels conflictuels. Mais dans ce transfert à forte tension d'amour sexuel dévorant et dévastateur, il m'était difficile d'intervenir, d'interpréter sous peine d'être prise comme le séducteur pervers qui avait agi sa prédation par l'attrait du savoir. Et aussi avec le risque de reconvoquer la docilité que Marcus agissait compulsivement en gratifiant mes interventions de ses paroles : « vous avez raison », me laissant pressentir la résistance et sa potentialité haineuse. Et s'il est inévitable que les motions infantiles pulsionnelles viennent s'incarner dans le transfert sur l'analyste avec toute leur force de répétition, sa disponibilité psychique à accueillir les mouvements des plus subtils aux plus violents peut alors mettre à l'épreuve sa sensibilité inconsciente et son aptitude masochiste à attendre libidinalement que ça perlabore !

Marcus revint alors sur un souvenir qu'il avait déjà évoqué à plusieurs reprises : son frère aîné avait établi un jeu où Marcus devait répondre aux questions que celui-ci lui posait, questions portant sur le savoir, prenant un malin plaisir à le voir perdre et être humilié à ne pas savoir répondre. S'ensuivait une bagarre où répétitivement il était battu par ce frère plus fort que lui. À chaque retour de ce souvenir, Marcus l'enrichissait de ses ressentis de souffrance, avec la douleur de se sentir seul, sans qu'un adulte de son entourage ne vienne à son secours et stoppe ce jeu inégal où il se sentait maltraité. Il avait aussi reconnu, non sans résistance, qu'il y trouvait un certain plaisir, une tension d'excitation, comme lors des premiers moments des abus sexuels dont il avait été l'objet, sans que cela puisse le soulager. Il me semble important pour saisir ce moment transférentiel où cette scène revint avec force, de mentionner que Marcus avait obtenu réparation judiciaire en tant que victime des abus sexuels subis dans son enfance, ce qu'il vécut comme une réparation narcissique et symbolique. Cependant il y avait autre chose disait-il, qui le laissait inquiet.

---

25. Fédida P., « Le cauchemar du moi », *L'emprise*, NRP, n° 24, Gallimard, 1981, p. 166.

Je pense aussi important de mentionner le remaniement opéré transférentiellement auprès des représentations maternelles qui s'étaient féminisées par déplacement sur une tante maternelle dont la sensualité et la beauté séduisante l'avait rendu follement amoureux, ce qui avait réveillé en lui une rivalité intense vis-à-vis de son cousin, et qui lui avait valu d'être puni par son oncle du fait d'un acte de méchanceté commis à l'égard de ce cousin. Celui-ci fut associé par Marcus à son frère aîné que sa mère prenait comme substitut du père malade et défaillant et dont il se sentait très jaloux. Mais ce qui entraînait le plus sa passion d'enfant était l'amour ressenti pour son père, malade et délaissé par la famille, dont fantasmatisquement il s'éprouvait le préféré et le seul aimé. Donc ce souvenir revint avec toute sa force d'actualisation sensorielle et de dramatisation sur la scène du transfert, et Marcus alors se demanda pourquoi il revenait ainsi se faire battre par son frère ? Je lui interprétais : Et pourquoi aussi revenez-vous à la charge ici ? Un silence eut lieu, suivi d'un long travail de perlaboration où il trouva ses mots pour dire l'amour immodéré, en trop, cet amour incestueux coupable qui l'avait précipité dans cette position infantile fantasmatische à rechercher cette jouissance de la douleur d'être battu et rejeté. S'il retrouvait ainsi les modalités d'amour normal, comme il le disait, il lui restait cependant comme un manque, une sorte d'insatisfaction, une vie certes plus confortable, mais sans doute ce reste inassouvi qui fait écrire à Freud que quelque chose dans la pulsion sexuelle ne peut tout à fait jamais être satisfait... mais peut de façon plus heureuse trouver à investir des voies sublimatoires sources de plaisir.

Le fantasme à contenu représentatif masochiste, un enfant est battu, est le modèle prototypique du mouvement même de la fantasmatisation écrit Laplanche, c'est-à-dire du mouvement de réflexivité « où le sujet peut réfléchir l'action, l'intérioriser, la faire entrer en soi, s'agresser, se faire souffrir, temps de l'auto-érotisme où se confirme la liaison indissoluble du fantasme comme tel, de la sexualité et de l'inconscient »<sup>26</sup>. Et ne pouvons-nous penser que c'est ce mouvement de la fantasmatisation qui anime le processus analytique ?

Le fantasme masochiste prend une place fondamentale dans la constitution de la sexualité humaine. En 1924<sup>27</sup> Freud le pense comme première forme de liaison pulsionnelle de la pulsion de destruction par Éros, agissant à l'intérieur du psychisme humain en tant que masochisme érogène originel. Du fait de son origine sexuelle, il permet à l'humain de supporter la souffrance due aux frustrations inévitables imposées par la réalité. Dans la cure de Marcus, la construction transférentielle du fantasme masochiste lui a permis cette réflexivité sur ce qui le poussait à prendre tant de plaisir dans la souffrance, en le dégageant en partie d'un masochisme moral où par culpabilité il lui fallait agir pour souffrir et se mettre en échec. Cette position masochiste du fantasme un enfant est battu relève-t-elle d'un masochisme féminin comme le propose Freud ? Je pense qu'il serait plus juste de le nommer masochisme infantile d'orientation passive-féminine puisque dans la théorisation freudienne il est construit par refoulement et régression de la position oedipienne où se joue la différence féminin/masculin. Je retiendrai surtout la possibilité pour le fantasme masochiste de se construire transférentiellement dans un processus de transformation de vécus de séduction sexuelle abusive.

Cependant qu'est-ce qui opère avec une telle force de conviction pour le patient en analyse au point où Freud l'énonce ainsi dans l' Abrégé : « ce que le patient a vécu sous les formes du transfert, il ne l'oubliera plus, et cela a pour lui une force plus convaincante que tout ce qui a été acquis d'une autre manière »<sup>28</sup> ?

Dans la cure de Marcus, le fantasme masochique infantile s'était construit transférentiellement, en s'actualisant sur un mode hallucinatoire. Sensoriellement, le ton excité et haletant de sa voix, le rythme saccadé de son discours me laissaient ressentir en l'entendant l'intensité du plaisir sexuel pris dans la souffrance éprouvée, et à lui-même ignorée. C'était là, agissant au présent et en présence, dans la chair du transfert. Comme dans le

26. Laplanche J., « Agressivité et sado-masochisme », *Vie et mort en psychanalyse*, Flammarion, 1982, p. 137 et 155.

27. Freud S., 1924 (1924c), « Le problème économique du masochisme », *OCP/F XVII*, PUF, 1992.

28. Freud S., 1938 (1940a), *Abrégé de psychanalyse*, *OCP/F XX*, 2010, p. 270.

rêve de l'injection faite à Irma, où Freud voit la chair au fond de la gorge d'Irma, « la chair en tant qu'elle est informe » selon Lacan<sup>29</sup>. Vision d'inquiétante étrangeté, où un processus de régression vient abolir les formes de la représentation et dérouter l'écoute analytique. J'avais la vision de cette peinture de Bacon, où l'on distingue à peine au milieu d'herbes folles, deux silhouettes fauves, aussi bien humaines qu'animales, figuration inquiétante et troublante où se perd la représentation de la différenciation et les repères identificatoires.

Je ferai l'hypothèse que c'est par cette reviviscence hallucinatoire en présence de l'analyste en personne, par sa réceptivité à entendre ces résidus sonores ou visuels de jouissance, tout en restant cet autre étranger par son absence à y répondre et s'y perdre, mais en les insérant dans les modalités de son interprétation, que le patient acquiert la conviction que cela a vraiment été vécu. Au sens où Freud parle d'un amour de transfert véritable mais non réel, de l'ordre de la réalité psychique, et non de la réalité matérielle, tout en concevant les effets réciproques de ces deux ordres de réalité. À condition aussi d'entendre cet amour dans toute son intensité d'excès infantile et d'attente jouissive, au-delà des limites du principe de plaisir.

Les fantasmes nous le savons se forment à partir de choses vues et entendues, dont les scénarios en gardent les traces de jouissance secrète, énigmatique, pour notre grand plaisir. Mais ils ne se forment que s'il y a de l'autre, de l'autre qui jouit, refoule et parle, dans des scènes qui font séduction par l'énigme qu'elles détiennent, la plus communément nommée étant la scène primitive. Si la situation analytique leur redonne leur vivance, c'est à l'écoute analytique d'y entendre les bruits et les mouvements du sexuel, pour que l'interprétation puisse les insérer dans une séquence signifiante en résorbant leur excès pulsionnel à l'œuvre dans la parole de l'analysant, lorsque sa vie psychique en est trop endommagée, et trop détériorée par une culpabilité inassouvie.

De la croyance aux faits réels de séduction à la conviction emportée par la reviviscence d'éprouvés transférentiels que reste-t-il de cette recherche freudienne assidue des scènes originaires de séduction ? À propos de l'histoire de l'homme aux loups, témoignant de cette assiduité taraudante, Freud finit par écrire pour clore ainsi la discussion sur la valeur de réel de la scène de séduction originale : non liquet... Pour l'écoute analytique, seule compte en effet leur force de conviction fantasmatische.

#### Références bibliographiques :

Blanchot M., *Le Très-Haut*, cité par Férida dans *Humain/déshumain*, « Oubli, effacement des traces, éradication subjective, disparition ».

Anzieu D., *L'auto-analyse de Freud*.

Lacan, « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », *Le Séminaire, II*, Le Seuil, 1978.

Krauss R., *L'originalité de l'avant-garde et autres mythes modernistes*, Éd. Macula, 1993.

Nietzsche, *Le Gai Savoir*, Flammarion, 1997.

Ferenczi S., « Élasticité de la technique psychanalytique » et « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse IV*, Payot, 1982.

Freud S., 1887-1904, *Lettres à Fliess et L'Esquisse* (1895), PUF.

Freud S., 1905, *Trois Essais sur la vie sexuelle*, *OCF VI*, 1937.

---

29. Lacan J., « Le rêve de l'injection d'Irma », *Séminaire II*, Seuil, 1978, p. 186.

Freud S., 1914, « À partir de l'histoire d'une névrose infantile, la séduction et ses conséquences immédiates », *OCF* XIII, PUF.

Freud S., 1914, « Remarques sur l'amour de transfert » et « Contribution à l'histoire du mouvement analytique », *OCF* XII, PUF.

Freud S., 1919, « Un enfant est battu », *OCF* XV, PUF.

Freud S., 1924, « Le problème économique du masochisme », *OCF* XVII, PUF.

Freud S., 1937, « Constructions dans l'analyse », *OCF* XX, PUF.

Freud S., 1938, « L'abrégé », *OCF* XX, PUF.

Beetschen A., « Éloge du métissage. Le fantasme : une invention ? », APF, 2000.

Chabert C., « La passivité », in *Le féminin mélancolique*, PUF, 2003.

Kahn L., « On avait donc perdu le sol de la réalité », *Les secrets de la séduction*, LCP, 2002, 6.

Éoche-Duval, B., « La séduction du fantasme », RfP, 2015/5, PUF.

Merot P., *La croyance et le doute*, Ithaque, 2023.

Séchaud E., « Les trésors intérieurs », *Le Fantasme, une invention ?* APF, 2000.

Suchet D., *Le sexuel la vie durant*, PUF, 2024.

Fédida P., « Le cauchemar du moi », *NRP*, 1981, 4, Gallimard.

Fédida P., *Crise et contre-transfert*, 1992, PUF.

Fédida P., *Le site de l'étranger*, 1995, PUF.

Laplanche J., *Nouveaux Fondements pour la psychanalyse*, « Vers la théorie de la séduction », PUF, 1994.

Laplanche J., *Sexual*, « Les échecs de traduction » et « Inceste et sexualité infantile », PUF, 2007.

Rolland J.-C., « Précessions », *La séduction à l'origine, l'œuvre de J. Laplanche*, PUF, 2016.

Rosolato G., « Que contemplait Freud sur l'Acropole », *La relation d'inconnu*, Gallimard, 1978.

# ***Un traumatisme de couverture ?***

***Clarisse Baruch<sup>1</sup>***

L'excellent argument de ces Journées nous plonge d'emblée dans ce qui fait l'essence même de la psychanalyse : quelles places respectives occupent donc fantasme et réalité dans l'organisation psychique ? Comment se nouent et se dénouent les fils embrouillés qui tissent la trame névrotique sur la chaîne identitaire (M. de M'Uzan) ? Mais surtout, et il me semble que c'est l'un des fils rouges de l'APF au travers des propositions de Laplanche, comment penser la séduction, que ce soit dans les interactions précoces ou dans la relation analytique ? Elle est toujours absolument indispensable, sans elle, pas de rencontre, pas d'histoire commune, pas de transfert. Laplanche lui a donné une respectabilité bienvenue, qui contraste avec la méfiance épidermique de nombre d'auteurs à son égard. De la séduction généralisée à l'hypothèse de la « situation anthropologique fondamentale »<sup>2</sup>, il nous propose l'hypothèse de l'existence de ces messages énigmatiques chargés de l'inconscient sexuel de l'adulte, à partir desquels se forme l'inconscient de l'enfant et les racines de toute sexualité.

C'est avec l'appui de la séduction que circule la libido entre les protagonistes de la cure, celle du patient qui vient avec le besoin d'être suffisamment apprécié pour être investi par l'analyste, celle de l'analyste qui doit permettre une accroche suffisante pour que le transfert se mette en place – et l'on pourrait décrire de la même façon les premières relations mère-bébé.

Mais alors, si la séduction est aussi nécessaire que positive, à la fois dans la réalité et dans la création du fantasme, quand cela dérape-t-il pour devenir traumatique ? Lorsque l'adulte pervertit la relation pour se l'approprier à son seul profit, déniant alors l'altérité, dans un mouvement où l'objet est un simple instrument au service de l'autoérotisme ? Lorsque la destructivité échappe à l'intrication pulsionnelle pour œuvrer à son compte, désintriquant du même coup une libido qui se retrouve également toxique ? Lorsque les quantités pulsionnelles en jeu dépassent les possibilités d'intégration du psychisme ? L'essentiel du destin du traumatique est économique, c'est la surcharge, l'effraction du pare-excitation, l'impossibilité de rester dans un registre pulsionnel qui amène la bascule dans l'excitation ingérable, voire impensable. Comme l'écrit Le Guen<sup>3</sup> : « Le trauma renvoie avant tout à une problématique de quantité de force et de contre-force : excitation et pare-excitation ; violence du choc lui-même et/ou accumulation de chocs minimes, mais aussi gravité des situations circonstancielles. »

Dans cette représentation, peu importe que l'origine du « premier coup » du traumatisme soit endogène ou exogène, réelle ou fantasmatische. On le sait, Freud n'a jamais remis en question l'effet dévastateur sur le psychisme des agressions ou accidents réels, ni la réalité de traumatismes externes pouvant avoir comme conséquence des ébranlements majeurs de l'économie psychique ; plus encore, il a toujours recherché des éléments vécus, à mettre en lien avec les éléments traumatiques internes. Mais en balance, il a également considéré avec une extrême attention les récits que les patients lui apportaient de souvenirs « objectivement » minimes, pouvant

---

1. Clarisse Baruch est membre titulaire formatrice de la Société de Psychanalyse de Paris.

2. Laplanche J. (2014), *Sexual*, PUF : « La séduction n'est pas une relation contingente, pathologique – même si elle peut l'être – épisodique. Elle se fonde sur la situation à laquelle l'être humain ne peut échapper, ce que j'appelle Situation anthropologique fondamentale. Cette situation anthropologique fondamentale, c'est la relation adulte-petit enfant, adulte-infans ; l'adulte qui a un inconscient tel que la psychanalyse l'a découvert, un inconscient sexuel, essentiellement fait de résidus infantiles, un inconscient pervers au sens des Trois essais. L'enfant, qui n'a pas de montages sexuels génétiques, qui n'a pas d'activateurs hormonaux de la sexualité », p. 97-98.

3. Le Guen C. (2008), Trauma, traumatisme, *Dictionnaire Freudien*, Paris, PUF, p. 1643.

dans la cure être considérés comme déclencheurs de traumatismes majeurs. On peut donc tout autant observer des situations où la réalité a porté un coup « modéré » qui aura effracté le psychisme, que d'autres pour lesquels un coup réel d'une violence extrême aura pu être paré par le psychisme, grâce à son « dôme de fer », ou aura pu être fractionné en quantités tolérables. Seule la résultante des forces compte, et déterminera l'intensité du souffle traumatique et les dommages causés au psychisme. On peut sortir ainsi de l'indécidable dialectique entre réalité du trauma ou organisation fantasmatische, sans avoir besoin de nier ou de minimiser l'importance de chacune.

Il ressort clairement dans ce qui précède que ce ne peut donc pas être de l'extérieur que l'on peut qualifier la valeur traumatique d'un événement. Or nous en sommes à une phase de notre civilisation où l'on voudrait pouvoir tout quantifier, égaliser, normaliser. Tout traumatisme vécu doit pouvoir être situé sur une échelle de gravité, que la justice tente de graduer, afin de définir des peines croissantes aux auteurs en fonction d'une échelle proportionnée. Et c'est bien son rôle. Mais comment objectiver les désordres internes qui en résultent chez ceux qu'on appelle les victimes ? Comment tenir compte de l'importance de la collusion du fantasme et de la réalité ? La tâche est impossible sans un travail psychique approfondi, et une latence qui permet d'apprécier les effets à long terme. Alors, dans un monde qui se veut scientifique, équitable et rapide, il ne reste qu'une solution : supprimer le fantasme, nier le monde interne et la complexité de la souffrance psychique. Seule, la réalité compte.

À l'extrême opposé se trouve le psychanalyste, qui se donne comme tâche d'évaluer les atteintes résultantes de façon subjective, non pas de sa subjectivité à lui, mais de celle de ses patients, en fonction de l'action désorganisatrice vécue par chacun en fonction des résultantes intrapsychiques et du rapport force/contre-force.

## Le deuxième temps

Cette problématique économique se pose un peu différemment lorsque nous nous occupons non pas du coup premier, mais du deuxième temps du traumatisme. Et plus encore si nous nous référons à un premier temps qui se sera déroulé alors que le psychisme n'avait pas encore les moyens de l'intégrer à son champ de représentations. C'est la situation paradigmique de la petite Emma, qui a permis à Freud d'élaborer le concept d'après coup : un événement externe, même apparemment minime, vient donner un deuxième coup psychique qui réactive le premier coup d'un traumatisme infantile. Ce deuxième coup constitue, pour Laurent Danon-Boileau<sup>4</sup>, « une sorte de trauma atténué. Il va toutefois lui permettre de changer après coup la qualité du souvenir de la scène initiale ».

La question de savoir s'il y aurait eu traumatisme initial s'il n'y avait pas eu après coup ne peut pas plus être résolue que celle du chat de Schrödinger<sup>5</sup>.

Il me paraît important de rappeler ici que le modèle du traumatisme en deux temps et des effets de l'après-coup implique, comme le disait Danon-Boileau, que le deuxième temps « devient une scène inconsciente productrice de symptôme phobiques. (...) c'est en cela que réside l'effet d'après coup : c'est la seconde scène qui produit l'effet pathogène de la première ». Il y a donc d'abord la chaîne associative qui va relier le premier et le deuxième temps, chaîne associative à rebours dans l'après-coup, le deuxième temps permettant de créer la représentation psychique de la première restée jusque-là irreprésentée, avec la formation complémentaire d'un symptôme, ici phobique, qui permet à la situation traumatique de trouver une expression psychique. C'est ce symptôme qui fait sens et dont l'interprétation doit permettre, dans l'idéal, de résoudre et de dépasser le conflit.

4. Danon-Boileau L. (2006), L'après-coup : devenir miraculeux ou coup d'épée dans l'eau, RFP, LXX, 3, 727-736. Ici p. 728.

5. Donnet J.-L. (2006), L'après-coup au carré, RFP, LXX, 3, p. 715-726.

« Le traumatisme en deux temps, dont la caractéristique est que les deux scènes sont indissociables et complémentaires, que leur valeur causale respective est indécidable », p. 717.

Passons maintenant à ce que j'appellerais « l'après-après-coup ». Une fois que le traumatisme et ses deux temps a accompli son effet désorganisateur et producteur de symptôme, comment le psychisme peut-il retrouver un fonctionnement qui tienne compte des nouvelles modalités économiques ? Évidemment, bien différemment d'un sujet à l'autre, en fonction de l'ensemble des forces en présence avant, pendant, et après le premier, puis le deuxième temps. Mais en tous les cas il va, comme toujours, faire « au mieux », et notamment tenter d'y trouver des bénéfices secondaires qui seront, comme on dit, toujours ça de pris.

Par exemple, nous voyons fréquemment arriver en première consultation des patients porteurs d'un traumatisme comme carte de visite. C'est ce qui les définit, c'est devenu leur identité, qu'il s'agisse de victime de catastrophes collectives ou de traumatisme individuel. Certains commencent par raconter « leur » traumatisme : on leur a tant dit qu'il fallait parler, raconter, ils l'ont déjà décrit par le menu à leurs proches, parfois à la police, au juge, au psychologue de l'hôpital ou de la cellule de crise. Victimes de viols, d'attentats ou d'accidents, leur vie a été, littéralement, coupée en deux entre un avant et un après. Ils se sont reconstruits comme si leur vie avait commencé là, et ce n'est que difficilement que l'on peut les amener, lors de cette première consultation mais plus fréquemment au cours de celles qui suivent, à retisser une histoire bien plus complète ; ce n'est qu'après un long processus que la place et l'économie de la névrose infantile, avec ses propres intensités et achoppements, vont pouvoir retrouver leur fonction, non pas en déniant la réalité de l'événement traumatique vécu, mais au contraire en l'articulant le plus souplement possible avec la totalité de l'espace psychique.

### **C'est ainsi que j'ai reçu Charlotte**

« J'étais avec le fils d'amis de mes parents, dans une chambre. Il m'a demandé... enfin, j'ai accepté... de lui faire des choses. Là, je me revois très bien, j'étais agenouillée devant lui et il me demandait... enfin... une fellation, je peux dire ça maintenant, mais à l'époque... enfin, j'avais la tête devant son entrejambe. C'est pas que je voulais, mais je ne savais pas comment dire non. Ma mère a ouvert la porte. Elle a regardé la scène. Elle n'a rien dit. Elle est restée comme ça quelques secondes, et puis elle a refermé la porte, sans rien dire. Elle n'en a jamais reparlé. »

Dès le premier entretien, Charlotte me décrit la scène sans trop d'effort, sans angoisse, mais sans non plus la boucle répétitive de la sidération. Elle se donne 6 ou 7 ans au moment des faits, l'ami autour de 16 ans. Ce souvenir traumatique m'a frappée par la précision des détails qu'elle me donnait à me figurer. Je l'entendais tout autant comme une tentative de dépasser la répétition de la charge traumatique en l'expulsant, que comme une séduction signe d'un intense prétransfert qui sollicitait mon voyeurisme, à l'instar de la mère dans l'encadrement de la porte. Il était clair dans le récit du reste de son histoire que l'effraction du pare-excitation causée par cette scène sexuelle avait amené répétitions et agirs, comme témoins des échecs de l'élaboration et de l'actuel du traumatisme.

Lorsqu'elle vient me voir, Charlotte est en panne depuis plusieurs années. Il émane d'elle une angoisse diffuse mais intense. Elle a l'air d'une adolescente un peu androgyne, brune, fine, cheveux mi-longs, vêtue d'un jean et d'un pull. Elle a en fait 36 ans, signe d'un temps qui n'a pas passé, qui est resté coincé quelque part dans un méandre de son labyrinthe.

Après ses études, Charlotte a commencé à travailler dans une « boîte », puis s'est mise à son compte. Mais rapidement plus aucune commande n'est arrivée. De toute façon elle n'est jamais à sa place. Elle se sent nulle et incapable. Elle vit dans un appartement que son père lui a acheté et de l'argent que sa mère lui donne. Et, elle ne

fait rien. « Je suis un parasite, un coucou » me dira-t-elle lors de ce premier entretien. Lorsque je lui ferai remarquer qu'un coucou dépose ses propres œufs dans le nid d'une autre espèce d'oiseau, elle restera étonnée et intéressée par l'énigme qui se trouve ainsi proposée, ouvrant à tous les fantasmes possibles de roman des origines. Je ne comprendrai que bien plus tard ce à quoi cela avait pu la renvoyer, mais j'y ai vu sur le moment un indice de sa possibilité d'investir son propre fonctionnement mental, malgré les mécanismes d'inhibition et la dépression.

Les seuls moments où elle sort de son lit, ce sont pour des soirées organisées par son groupe de copains. Là, l'alcool et les drogues circulent en grande quantité, elle peut s'oublier, se dissoudre dans le groupe. Et là, il y a David qui la fascine, qui l'hypnotise, dont elle ne se dégage pas. Pourtant, en dehors de ces moments particuliers, elle n'est pas amoureuse de lui. Mais il suffit qu'il la siffle, et elle accourt n'ayant plus qu'une idée en tête : il veut bien d'elle ! Elle si indigne, si inintéressante. Inévitablement, après l'avoir « utilisée », il l'efface de son existence, parfois dans la même soirée, en repartant avec une autre. Charlotte disparaît alors pour elle-même. Elle n'existe plus, le vide l'envahit, tout comme la certitude qu'il ne pouvait pas en être autrement. La triste compulsion de répétition est à l'œuvre, tout comme le piège dépressif duquel elle ne peut pas sortir, figée dans un masochisme sans borne qui tente de combler tant bien que mal quelque béance narcissique... Tout cela sera abordé au début de la cure, lui faisant réaliser entre autres, la répétition agie avec David des abus sexuels de son enfance.

Je lui proposai rapidement une analyse, malgré des éléments qui auraient pu me faire douter : la toxicomanie, ce temps figé, ou encore cette incertitude de son existence propre... tous indices d'un fonctionnement limite, bien plus que névrotique. Mais cela était sans compter la place prise par le traumatisme de l'enfance dans la construction de son psychisme qui restait en devenir de l'enfant qu'elle fut. Comment, chez Charlotte, la névrose infantile s'était-elle emparée de l'événement traumatique ? L'hyperexcitation génitale ressentie lors de l'abus avait-elle entravé la relative désexualisation nécessaire aux sublimations ? Seul un travail analytique en profondeur pouvait permettre d'avancer sur ces questions, et j'ai préconsciemment privilégié la qualité de la relation, les éléments névrotiques de son discours, lesquels témoignaient d'inhibitions, de refoulements, sans cesse en activité. Mais surtout peut-être, la qualité de l'angoisse que je percevais, une angoisse liée à l'objet, à sa rencontre avec moi et à ce que j'allais bien pouvoir faire d'elle...

Je lui proposai une cure-type classique, trois fois par semaine sur le divan. Cette proposition l'a plongée dans une ambivalence ravie : je veux bien d'elle, je lui accorde mon écoute, juste pour elle... Elle accepte sans discuter tous les aspects du cadre, marquant une obéissance et une soumission qui me font penser à ce qu'elle m'a décrit de sa relation à David dans le présent, et à son abuseur du passé. De mon côté je me sens vaguement coupable, ce qui atteste également de l'expression de la répétition qui va se mettre en place dans le transfert. Ne suis-je pas moi-même une vile manipulatrice qui va faire d'elle tout ce que je veux ? Est-ce vraiment dans son intérêt ou à mon propre profit ? C'est bien moi qui vais lui demander son argent, qui vais exercer sur elle une emprise anale en la tyrannisant avec le cadre. Ces éléments contre transférentiels mis au jour me permettent d'augurer des manifestations à venir de son transfert négatif, comme de son agressivité passive, lesquels ne manqueront pas de se déployer dans le courant de la cure.

Mais ce premier entretien m'a laissée avec un autre sentiment, plus énigmatique celui-là. Il m'a accompagnée dans tous les temps premiers de cette cure. Le récit de son abus, si précis, amené si facilement lors de notre première rencontre, m'a incitée à m'interroger sur la place de ce souvenir dans l'économie psychique de Charlotte. Ce n'était pourtant pas lié à cette « carte de visite » trop souvent racontée à qui voulait l'entendre, celle que j'ai évoquée plus haut. Charlotte n'avait parlé de cet épisode à personne. Il lui faudra plusieurs années d'analyse avant qu'elle puisse l'aborder avec sa mère, son frère et sa sœur. Comment se faisait-il qu'aucun refoulement ne l'ait accompagné, ou au moins, qu'aucune honte ni retenue n'aient perturbé son récit ? Pourquoi la scène s'est-elle inscrite dans ma mémoire de façon si imagée, fixée comme une photographie, comme un instantané ? Je suis restée longtemps avec cette question sans réponse.

Aujourd’hui, à travers les différents après-coups qui ont émaillé cette cure, je peux penser que ce souvenir traumatique a été repris et retravaillé dans une élaboration psychique. Et c'est cela qui lui a permis, secondairement, de se servir de son trauma comme d'un souvenir-écran vis-à-vis d'un autre traumatisme, autrement plus actif, directement en lien avec sa construction oedipienne. Un traumatisme au service de l'élaboration psychique ? C'est une solution qui permet en même temps de satisfaire la nécessaire répétition traumatique de l'événement, tout en l'utilisant dans une reprise progrédiente du fonctionnement névrotique.

Il n'en reste pas moins que le traumatisme amené d'embrée doit être d'abord pris en compte et (re)travaillé. C'est dans ce premier temps de la cure que le zoom de la caméra va progressivement se déplacer à partir de l'abus sexuel lui-même, de l'entrejambe de l'abuseur entourant la tête de la petite fille, vers la porte de la chambre, vers l'encadrement de laquelle va se tenir la mère. Cette mère qui ouvre la porte, regarde, puis la referme, sans rien dire. Comme souvent dans les abus sexuels intrafamiliaux, la complicité maternelle, consciente ou inconsciente, est l'élément le plus incompréhensible, le plus énigmatique, peut-être le plus traumatique. Il va m'être nécessaire, avec Charlotte, de mettre des mots sur l'image de la porte, frappée, non pas d'un refoulement qui aurait été le témoin d'une réponse que je qualifierais de névrotique, mais d'un déni en bonne et due forme. La mère est là, visible. Elle referme la porte. La porte du psychisme de Charlotte va elle aussi se refermer sur ce point, comme si elle avait vécu un non-événement.

Il sera beaucoup question de sa mère, bien évidemment, dans les débuts de son analyse. L'image est d'abord idéalisée : tellement généreuse, elle lui donne tout ce dont elle a besoin, y compris aujourd'hui en lui payant son analyse. Le portrait est trop beau. Je me demande ce que cette mère aurait de si terrible à se reprocher, pour qu'elle essaie d'expier tout en continuant à donner la becquée à sa fille.

Dans le transfert, j'entends qu'elle se demande si je vais faire comme sa mère : refermer la porte de son inconscient ; fermer les yeux sur la transgression ; rester muette. À l'inverse, je l'interroge par petites touches : « et votre mère n'a rien dit ? » – « elle ne vous en a jamais reparlé ? » puis, « vous êtes-vous demandé pourquoi elle n'avait rien dit ? » – « qu'est-ce qui, dans l'histoire de votre mère, pourrait faire comprendre sa réaction ? » Alors qu'elle s'étonne de mes interrogations, je lui formule des interprétations de transfert comme par exemple : « je ferais comme votre mère et n'en parlerais jamais plus ? ». Petit à petit Charlotte arrive à penser que la complicité de sa mère serait liée à des raisons qui seraient propres à celle-ci, des raisons qui appartiendraient à l'énigme de la sexualité des adultes, en somme à quelque chose qui aurait à voir avec la « confusion des langues ». Elle évoque alors avec hésitation, sans se souvenir de ses sources, une interrogation : qu'est-ce qui a pu lui faire penser que sa mère, elle aussi, aurait été victime, enfant, d'abus sexuels ?...

– « Vous n'auriez donc été qu'un prolongement de votre mère, sans vie propre, sans existence autonome ? »

Je lui souligne ainsi qu'une imago maternelle la maintient dans une répétition à l'infini, et abolit dans le même temps l'altérité. Ces propositions lui parlent. Elle s'approprie les co-constructions de l'analyse, pour se représenter, dans le transfert, une mère dont elle pourrait être distincte.

Une autre illustration marque ce début de cure. Elle avait évoqué, comme marque de son mal-être corporel à l'adolescence, le fait qu'elle enfilait plusieurs collants les uns par-dessus les autres, et qu'elle reliait à sa difficulté à se sentir femme. La figuration de ces multiples épaisseurs de collants m'avait plongée dans une vague inquiétude contre-transférentielle en me représentant cette adolescente si mal en point. C'est un peu plus tard qu'elle réalisera, dans un insight fulgurant, qu'en fait, c'était sa mère qui avait d'abord eu cette habitude pour se protéger du froid et masquer sa maigreur. Identification ou confusion des identités sont alors indiscernables, la répétition s'inscrit dans le transgénérationnel, et la trace mnésique des collants superposés se transforme en souvenirs distincts : d'elle d'un côté et de sa mère de l'autre. L'acte se mue en symbolisation par la levée du refoulement, et cela n'est possible que parce qu'elle a trouvé avec l'analyse un nid qui serait enfin réellement le sien, dans lequel elle peut exister.

Petit à petit la scène inaugurale me laisse donc deviner bien des épaisseurs, comme les superpositions de collants, mais aussi à la façon du bloc-notes magique : il y a ce qui est apparent sur la feuille et ce qui s'est inscrit sur la tablette de cire, invisible au premier abord, traces mnésiques « sans forme et sans image » (Freud, 1914)<sup>6</sup>, présentes en creux, en négatif dirait André Green. Cela, « l'analysé (...) ne le reproduit pas sous forme de souvenir, mais sous forme d'acte » (Freud, *ibid.*). Je continue à attendre que d'autres feuillets apparaissent derrière la netteté du souvenir.

Et le courant de l'analyse la pousse progressivement vers le père. Un père particulièrement peu évoqué aux débuts de l'analyse, apparemment secondaire dans son enfance laquelle reste marquée par la prédominance absolue d'une famille maternelle omniprésente dans la vie quotidienne. Image lointaine mais aimée, le père apparaîtra surtout au décours d'un souvenir où elle avait trouvé une cassette pornographique cachée tout en haut de la bibliothèque. L'irruption du sexuel adulte revient par la fenêtre paternelle, après avoir été chassée par la porte maternelle.

Puis, quelque temps plus tard, un autre courant concernant le père se met en forme. Aux antipodes de la précision du souvenir inaugural, il y a ces lambeaux de souvenirs, cette brume qui envahit tout, ce brouillard d'où émerge ce fragment : une lettre qu'elle trouve préadolescente dans le bureau de son père, écrite par une jeune femme qui prétend être sa fille. Il lui est très difficile de retracer l'événement. Comment se fait-il qu'elle soit tombée sur cette lettre ? Elle a bien dû aller la chercher ? Mais alors... le savait-elle déjà ? Toute la question de la quête des origines, de la pulsion scopique, de l'excitation incestuelle se trouve réactivée. Ce souvenir, pour émerger, doit filtrer par toute l'épaisseur des résistances, du refoulement, porteur d'un fantasme de séduction vis-à-vis du père, la représentation d'un autre nid, ailleurs, dans lequel il aurait déposé un autre œuf...

Puis, de ce fragment s'en détache un autre, encore plus flou, plus impalpable. Beaucoup plus tard dans sa vie, dans la région où se trouve la maison familiale de vacances, un été alors qu'elle se promenait dans un bois avec son père, ils ont croisé cette même jeune femme qui s'est adressée au père pour lui demander si elle était sa fille. Toute une associativité contre-transférentielle autour du petit chaperon rouge s'ouvre dans mon esprit. Mais qui est le loup ? Ce père, dont l'activité sexuelle lui a sauté régulièrement au visage, ou cette jeune femme susceptible de venir détruire toute la construction familiale ? Son père n'a rien répondu, ni oui, ni non, en refusant de parler. La jeune femme est repartie sans sa réponse.

Le plus étrange pour moi est que bien qu'ayant parfaitement entendu ce récit, je l'ai tout de suite oublié, refoulé, comme on oublie un rêve ou un fantasme. De son côté, elle n'y est plus revenue. Du mien, il n'a réapparu que beaucoup plus tard, assorti d'une intense gêne contre-transférentielle : me l'avait-elle vraiment raconté ou bien l'aurais-je inventé ? Le doute était là, la brume aussi, angoissants, oniriques, en miroir de la brume et des doutes de Charlotte. La culpabilité également : quelle analyste étais-je, d'avoir zappé quelque chose d'aussi important ? Bien sûr, aujourd'hui, il m'apparaît que cet oubli avait été nécessaire, que la temporalité de la cure avait conduit à cette forme de latence. Elle avait déposé ces œufs dans le nid de mon inconscient pour que je les couve jusqu'à ce qu'ils puissent éclore lorsqu'elle y serait prête. Alors des éléments de son discours – lesquels, je ne m'en souviens pas – auront permis une sortie du refoulement – le sien ? le mien ? – dans lequel elle les avait plongés pour me faire vivre une forme de « vacillement identitaire ». Dans un effacement de l'altérité, alors qu'elle amenait maladroitement l'émergence du souvenir, Charlotte a inconsciemment effacé le message qu'elle m'adressait, en même temps qu'elle l'inscrivait ; il s'est opéré une contamination des psychismes, touchant des zones plus archaïques que celles d'un simple refoulement. C'est dans le mouvement de la cure que nos limites respectives se sont restaurées de sorte que me sont revenues à l'esprit ses traces mnésiques à elle.

---

6. Freud S. (1914), Remémoration, répétition et perlaboration, *OCF XII*, p. 190.

## Deux qualités de souvenirs

C'est sur la comparaison des deux qualités de souvenirs infantiles de Charlotte que je souhaite insister maintenant. D'une part, le souvenir inaugural du traumatisme de l'enfance, si précis, qui convoque une grande part de sa relation à sa mère, relation marquée à la fois par une transmission transgénérationnelle et une irruption de la sexualité adulte dans son développement psychosexuel. D'autre part, le souvenir ultérieur, plus flou et mouvant, lequel renvoie à la relation oedipienne au père. Cette dernière s'est trouvée réactualisée par l'apparition fantomatique d'une autre fille plus âgée, nouvelle rivale inconnue jusqu'alors, qui convoquait une scène primitive préhistorique du père avec une autre femme que sa mère. C'est bien l'organisation psychique et la construction préalable de sa sexualité infantile qui ont été ici remises en question.

L'hypothèse que je formule est que le souvenir inaugural, authentiquement traumatique, a été repris, réutilisé par Charlotte dans l'après-coup, pour réaménager et protéger son organisation psychique mise en danger par le bouleversement de la rencontre avec la fille putative de son père. Le premier souvenir a pris alors fonction de « souvenir écran », ce que je nommerais un « traumatisme écran ».

Freud a décrit en 1899 les souvenirs-écrans comme étant constitués d'éléments anodins masquant d'autres éléments refoulés de la sexualité infantile. Il s'agit d'un « souvenir isolé, très net, échappé à l'amnésie infantile mais en fait inconsciemment reconstruit (...), un oubli sous forme de souvenir »<sup>7</sup>. La précision et la fixité de l'image caractérisent le souvenir-écran ; l'attention de l'analyste entend cette sorte d'indifférence qui les caractérise. Freud montre à de multiples reprises qu'il s'agit en réalité d'un déplacement sur ce souvenir neutre d'une situation qui a engagé la sexualité infantile. Ce déplacement peut être deviné en suivant la chaîne associative qui conduit de l'un à l'autre.

Mais les souvenirs-écrans doivent-ils nécessairement être anodins ? L'exemple de Charlotte me porte à croire que d'une manière ou d'une autre, tous les souvenirs, y compris traumatiques, peuvent faire office de souvenir-écran, pour autant que l'appareil psychique ait un besoin urgent d'y recourir. Certes, les souvenirs anodins font dresser l'oreille, du fait même de l'étonnement que le patient ait gardé si « fidèlement » en mémoire une image *a priori* si peu notable. Mais d'autres souvenirs peuvent également faire l'affaire, de façon bien plus sournoise. « L'on peut se demander à bon droit s'il existe en analyse des souvenirs qui ne soient pas des souvenirs-écrans », affirmait A. Green<sup>8</sup>. D. Braunschweig<sup>9</sup> de son côté souligne que « tout souvenir-écran est une construction destinée à l'analyste, dans le transfert. (...) le souvenir-écran (nous entendons tout souvenir verbalisé en séance) peut s'analyser comme un rêve, comme un délire, ou comme l'histoire des origines. »

Pour Charlotte, le souvenir inaugural a la précision et la fixité requise par les souvenirs-écrans. Il a induit, chez moi, dès le premier entretien, une figuration de la scène qui m'est particulièrement restée. Il lui fallait me poser d'emblée une sorte de contre-feu en utilisant le récit des abus de l'enfance pour protéger, cacher, ce qui s'est révélé bien plus dangereux et toxique : ses désirs incestueux vis-à-vis de son père. La place de la mère, au premier plan du souvenir traumatique qui s'inscrit dans une version transgénérationnelle archaïque, prend secondairement une toute autre dimension avec sa traduction oedipienne. La réactivation de la problématique incessante et l'activité du fantasme de séduction se trouvent bien au premier plan dans les deux souvenirs, mais il se pourrait bien que l'un masque l'autre, de telle manière que, écrit Freud<sup>10</sup> : « On peut distinguer un souvenir-écran rétrograde ou un souvenir écran anticipateur selon que c'est l'un ou l'autre rapport temporel qui s'établit entre ce qui fait écran et ce qui est recouvert. »

7. Bourdin D. (2008), « Le souvenir-écran », in Le Guen C., *Dictionnaire freudien*, Paris, PUF, p. 1049.

8. Green A. (1990), in *La construction du souvenir*, RFP, XIV, 4, 1990, p. 947.

9. Braunschweig D. (1990), in *La construction du souvenir*, RFP, XIV, 4, 1990, p. 947 : « le souvenir-écran (nous entendons tout souvenir verbalisé en séance) pouvait s'analyser comme un rêve, comme un délire, ou comme l'histoire des origines. »

10. Freud S. (1899), *Sur les souvenirs-écrans, Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, p. 130.

Il est nécessaire de s'interroger plus avant sur la différence entre les deux temps du traumatisme classique, décrits par Freud, et la proposition du « traumatisme-écran » tel que je vous le propose ici. Dans le modèle classique de l'après-coup qui intervient à distance du premier coup traumatique, une chaîne associative relie les deux coups. La représentation véritablement traumatisante du premier coup se forme avec l'irruption du deuxième coup, apparemment moins traumatique et moins excitant – survient alors l'éventuelle création du symptôme. Mais, dans le cas de Charlotte, rien de tel : le traumatisme exposé lors du premier entretien n'est pas associativement relié au deuxième qui émerge plus tard. En effet, les deux souvenirs ne renvoient pas au même flux : une dimension oedipienne de triangulation se retrouve certes dans les deux cas, mère-abuseur-Charlotte dans le premier, père-fille-Charlotte dans le deuxième, mais les charges pulsionnelles portées par l'un et par l'autre ne sont pas du même ordre. Pour Charlotte, la dimension oedipienne positive, impliquant de pouvoir séduire son père, est bien davantage condamnable, et donc bien plus à refouler, que d'avoir été séduite par le garçon, avec la complicité d'une mère plus archaïque qu'oedipienne. La constitution, tardive, d'une névrose caractérisée, remanie en après coup, en particulier à l'adolescence, l'ensemble des expériences vécues préalablement. En revanche il y a bien un traumatisme en deux temps chez Charlotte, mais c'est celui de l'abandon complice de la mère perverse, qui se réactualise dans l'attrance de Charlotte pour des hommes qui ne peuvent que la maltrai et l'abandonner. Ce traumatisme-là, bien réel, est ensuite repris et mis en avant pour masquer la culpabilité oedipienne proprement dite vis à vis du père et d'une rivale supplémentaire qui émerge le temps d'une rencontre.

C'est dans la suite de la cure qu'elle raconte l'abus sexuel de son enfance, d'abord à son frère, à sa sœur puis à sa mère. Il n'y a qu'à son père qu'elle n'en parlera pas. Mis hors champ de cette première histoire, comme si cela ne devait pas le concerter. Ou bien au contraire, si l'on suit mon fil de départ, parce que cela ne le concerne que trop, car derrière l'écran du souvenir d'enfance se cache un Oedipe bien trop chaud, celui-là même qui lui explosera au visage, dans l'après-coup de l'adolescence, lorsque, dans l'intimité du bureau paternel, elle est allée chercher, puis trouvé, une lettre lui révélant l'existence d'une autre fille qu'elle croisera dans les bois, alors que Charlotte se promenait avec son père.

Dans le présent, son frère entrera dans une sainte colère, qui la soulagera grandement. La sœur, elle, commencera par lui affirmer qu'en réalité il n'y a pas de porte à l'endroit que lui décrit Charlotte... pour autant, elle se surprend à rester sûre d'elle, pour résister à l'angoisse d'une incertitude quant à la réalité de ses souvenirs, angoisse qui pourrait la rendre folle.

Quant à sa mère, elle l'a écoutée. Elle lui a dit qu'elle était sincèrement désolée bien qu'elle ait oublié cet épisode. Même si devant les pleurs actuels de sa fille, elle n'était pas vraiment là, pas vraiment bouleversée, qu'importe, Charlotte a eu enfin le sentiment d'avoir été reconnue, écoutée. Cette existence qui se refusait à elle, cette identité qui lui échappait, elle avait enfin la sensation de pouvoir se l'approprier.

Une nouvelle histoire peut donc s'inventer, une histoire oedipienne. Lui revint, dans le fil de ce moment de cure, que son père avait été très câlin avec elle dans son enfance, beaucoup plus qu'avec son frère ou sa sœur. Elle était sa chouchoute. Dans les séances qui suivirent, émergèrent des thèmes concernant sa féminité, son désir, le sien, pas nécessairement celui de l'autre qu'il lui faudrait satisfaire. Avec Sébastien, une relation différente de ce qu'elle a toujours rencontré jusque-là, elle se réapproprie ses propres sensations. C'est grâce à son respect, à lui, de son corps, à elle. Puis, sur le divan, lui revint le souvenir d'avoir surpris, enfant, ses parents en train de faire l'amour. Elle a battu en retraite précipitamment, interloquée. Ses parents, eux qui paraissaient si peu ensemble ! Son fantasme de scène primitive peut s'articuler dans un fonctionnement secondarisé qui prend la place des fantasmes prégenitaux qui, jusque-là, prédominaient. Le couple parental acquiert une consistance, tout comme la scène primitive et son exclusion. Dans la foulée, les souvenirs d'un père qui lui faisait peur parfois, ce « grand bonhomme », se construisent plus qu'ils ne se retrouvent.

## Un curieux incident de séance

Une fois Charlotte plus (r)assurée dans le registre œdipien, la régression sur le divan peut à nouveau se mettre en marche, nous emmenant dans une dimension plus archaïque. Cela suppose d'accepter une dissolution partielle des frontières. Je perçois Charlotte à nouveau floue et angoissée. Je me sens emportée dans un flot d'approximations, de limites mal définies. Un jour, je lui accorde 15 mn de séance en plus. Mais quelques semaines plus tard, 15 mn de moins ! Au-delà de la réparation inconsciente d'un contre-agir par un autre, elle m'entraîne alors dans sa propre difficulté à exister dans un espace et un temps définis, délimités. Mes propres frontières sont mises à mal. Il me faut m'accrocher pour tenir le cap du cadre.

Un jour, j'écoute Fatma, une autre patiente, évoquer de façon très évasive les abus sexuels dont elle a été victime enfant. Aucun rapport en apparence entre ces deux patientes. Pourtant je me surprends à lui dire : « oui, lorsque votre mère a fermé la porte sans rien dire ». Étonnement de Fatma : « de quoi parlez-vous ? Je ne vois pas... ». Mais à la séance suivante Fatma me dit : « ce que vous m'avez dit l'autre fois... sur ma mère qui a vu et qui n'a rien dit ; c'est incroyable, c'est tout à fait ça ! ». Son analyse s'est ouverte alors à de nouveaux horizons.

Il ne s'agit pas ici de parler de Fatma, pour laquelle j'avais perçu inconsciemment la similarité d'une complicité maternelle avec les abuseurs. Charlotte, elle, avait su, une fois encore, provoquer un agir contre-transférential et faire vaciller les limites identitaires. Son histoire était devenue celle de Fatma. J'avais donné sa place à une autre. Ou à l'inverse, la mégalomanie aurait pris toute la place, au point de coloniser mon rapport contre-transférential vis-à-vis de Fatma, jusqu'à la faire disparaître, à l'image du coucou qu'elle se sentait être. De toute cette histoire, Charlotte n'en saura évidemment rien ; un nouveau non-dit qui viendra s'ajouter à tous ceux de son histoire transgénérationnelle. Il y avait une autre « sœur », de divan cette fois. C'est en m'appuyant sur des moments contre-transférentiels de vacillement, sur les figurations oniriques qu'elle m'amenaît, que j'ai pu renvoyer Charlotte à la confusion qu'elle pouvait induire, et par là provoquer certain malaise dans son entourage, amis, collègues, supérieurs professionnels... Elle s'en est progressivement rendu compte, en acceptant cette particularité de son rapport à elle-même et aux autres. Mon pas de côté, de Charlotte vers Fatma, m'a quant à lui peut-être aidé à me décaler d'un transfert envahissant qui avait pu m'empêcher de penser, de symboliser. En écho, Charlotte pourra sortir de sa fusion d'avec l'objet, pour reconnaître dans un moment d'insight qu'elle est bien la source de la confusion.

Je vais m'arrêter ici, avec ce focus pointé sur la façon dont les récits des patients viennent éprouver l'organisation psychique de leur analyste. Un traumatisme peut en cacher un autre, sans qu'une graduation de gravité puisse s'établir. Il n'en reste pas moins que ce qui est traumatique pour l'un ne l'est pas forcément, en tout cas tout autant, pour l'autre. Pour s'y retrouver, comme l'indique Freud, il faut porter son intérêt pour ce qui semble trop anodin, trop simple, ou encore trop évident. Rappelons que les seuls outils dont dispose l'analyste restent la métapsychologie, sa référence à la sexualité infantile, mais aussi sa capacité à pouvoir s'étonner en étant sensible dans son écoute au surgissement d'une surprise.

# ***Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme***

## ***(Le témoignage des sens depuis Freud à la clinique d'aujourd'hui)***

***Kostas Nassikas***

Lorsque notre secrétaire scientifique m'a sollicité pour intervenir sur le sujet de l'abandon de la « Neurotica » par Freud j'ai eu l'impression que l'on n'aurait rien à dire de nouveau sur ce sujet aujourd'hui ; cette évolution avait ouvert, en rompant avec les causalités médicales, aux fondements du fonctionnement psychique, aux processus inconscients et à la clinique psychanalytique telle qu'elle se prolonge jusqu'à nos jours.

Puis, en pensant à ma clinique, à un travail personnel plus ancien sur le trauma<sup>1</sup>, et aux « incompréhensions » qui ont suscité de nombreux travaux<sup>2</sup> concernant les mésententes entre la pensée de Freud et celle de Ferenczi, je me suis rendu compte que le sujet du « témoignage des sens », sur lequel a été fondée la « Neurotica », était loin d'être clos. Aussi bien parce qu'il traverse l'œuvre de Freud, que par sa présence dans nos différentes journées de réflexion et dans nos écrits<sup>3</sup>.

C'est ainsi que m'est venue à l'esprit cette phrase d'Antoine-Laurent Lavoisier (1743-1794) qui concerne les transformations chimiques de la matière mais qui peut aussi bien s'appliquer à la « matière » psychique comme d'autres auteurs l'ont déjà suggéré<sup>4</sup>. J'ai même constaté, à ma surprise, que dans la pensée de Lavoisier se prolongeait celle d'Anaxagore de Clazomènes qui disait déjà dans les années 450 (av. J.-C.) : « rien ne naît ni ne se perd mais des choses existantes se combinent puis se séparent de nouveau ».

### **Neurotica**

Le « témoignage des sens » sur lequel se base la « Neurotica » de Freud dans les années 1895-1897 concerne sa conviction que les névroses, qu'il tente de soigner par l'hypnose après son expérience chez Charcot, ont comme point de départ l'exposition et l'implication réelle de l'enfant dans la sexualité des adultes. Cette exposition-implication a été oubliée-refoulée par la mémoire consciente et revient, en après coup, par les réminiscences inconscientes dans les symptômes névrotiques. La pensée du refoulement et de la sexualité infantile inconsciente, se mêlant dans l'interprétation des scènes vécues, prennent progressivement place dans la pensée de Freud, qui commence ainsi à s'éloigner de la causalité médicale et à découvrir de nouvelles causalités psychiques et inconscientes.

Cependant, cet éloignement n'est pas simple. On perçoit le « vertige » qui accompagne la pensée de Freud sur cette question du témoignage des sens, dans la description **elliptique** qu'il fait à son ami Wilhelm Fliess (lettre du 8.2.97) de la scène, qu'il aurait vue à de multiples reprises, où son père aurait soumis ses enfants à des fellations<sup>5</sup>. Ce vertige serait probablement à la source de son rêve qui suit la mort de son père (le 23.10.96), où

1. Nassikas K. (2002), Trauma et destruction du langage, in *Le trauma entre création et destruction*, Éd. L'Harmattan, Paris.

2. Bokanowski Th. (2005), Variations sur le concept de traumatisme, RFP, n° 3, p. 891-905.

3. La sensorialité et ses traductions...

4. Rolland J.-C. (2005), La loi de Lavoisier s'applique à la matière psychique, *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, n° 2, p. 19-36.

5. Freud S. (1887-1904), *Lettres à Wilhelm Fliess*, Édition complète, PUF, p. 294. Cette lettre, et certaines autres, a été censurée par Anna Freud dans la première édition de cette correspondance, intitulée « La naissance de la psychanalyse » en 1950. Selon certains auteurs W. Fliess aurait été aussi dans la même situation vers l'âge de quatre ans.

« on est prié de fermer les yeux »<sup>6</sup>. La première interprétation qu'il en donne dans la correspondance concerne sa culpabilité d'avoir été avare dans ses dépenses pour la cérémonie d'enterrement. Mais cette référence au gênant témoignage du visible qui concerne son père, continue à le préoccuper. Il le reprend quelques années plus tard dans *L'Interprétation des rêves*. Cela revient dans son trouble devant l'Acropole ou dans les reproches que lui adresse Ferenczi de ne pas supporter le transfert paternel négatif, ce que Freud tente de recouvrir dans le texte « Analyse avec fin et analyse sans fin » (1937). Ce qui est curieux ici c'est le trouble de sa mémoire quand il revient sur ce rêve dans *L'Interprétation des rêves* (1900) alors qu'il dispose d'une très bonne mémoire et des notes à partir desquelles il travaille sur ses rêves. Je le cite : « La nuit précédent l'enterrement de mon père, je rêve d'un placard imprimé, une affiche ou un écriteau un peu comme un écriteau promulguant l'interdiction de fumer dans les salles d'attente des chemins de fer, sur lequel on peut lire :

ou bien on est prié de fermer les yeux,  
ou bien : On est prié de fermer un œil<sup>7</sup>. »

Alors que dans sa lettre à Fliess, écrite peu après la mort de son père, il situe ce rêve au lendemain de l'enterrement, dans *L'Interprétation des rêves*, il le situe à la veille de l'enterrement ! Surprenant défaut de mémoire ! Si le sens qu'il donne à ce rêve est le même que celui qu'il a donné trois ans auparavant, on a ici, à cette deuxième reprise du rêve, une petite ouverture à autre chose : « Le travail du rêve n'a pas réussi à établir un énoncé unitaire, mais en même temps équivoque, pour les pensées du rêve. Ainsi les deux trains de pensée principaux se séparent déjà l'un de l'autre dans le contenu du rêve. Dans les deux cas, la bipartition du rêve en deux parties d'égale grandeur exprime l'alternative difficilement présentable. » Il annonce bien ici qu'il y a deux pensées de rêve ; il a parlé de celle de la culpabilité mais il semble bien éviter d'aborder la deuxième pensée. Est-ce parce que, comme il le dit l'année d'après, « l'œuvre du travail du rêve sert à la dissimulation, à l'intention de cacher »<sup>8</sup> ? Manifestement la deuxième pensée de ce rêve restera cachée et, je maintiens l'hypothèse qu'elle concerne les restes psychiques en lui du « témoignage des sens » du rôle traumatique de son père.

À la suite de ces brèves incursions dans les élaborations de Freud sur les éléments traumatiques de sa vie, qui ont aussi été des stimulations de sa pensée créative, on voit un peu mieux le grand saut qu'il fait en abandonnant sa Neurotica (le 21.9.97)<sup>9</sup> juste quelques mois après la lettre de celle du 8.2.97 où il parlait de la sexualité de son père agie sur ses enfants ! Cet abandon a donné naissance à l'inconscient, à l'imaginaire de la sexualité infantile, à la clinique du transfert, du rêve et de la psychanalyse telle que nous la connaissons jusqu'à aujourd'hui. Néanmoins, la question du « témoignage des sens », dans ses liens avec la causalité binaire de la pensée médicale et avec le traumatique, a toujours gardé une place dans le psychisme de Freud et surtout dans celui de certains de ses élèves.

## **Freud-Ferenczi : le malentendu**

La liaison tumultueuse entre Freud et Sándor Ferenczi a été étudiée par plusieurs auteurs : Freud est son analiste, l'analyste de la belle-fille de Ferenczi, avec laquelle ce dernier souhaite se marier mais qu'il prend en analyse par la suite en se mariant avec la mère de celle-ci sur les conseils de Freud, son mentor, son conseiller en affaires scientifiques, institutionnelles, familiales, etc. Ce lien retient mon attention ici du fait de l'admiration réciproque manifestée dès le début de leur relation, puis surtout, des malentendus – discrets au départ puis devenus facteurs de rupture vers 1930 – qui surviennent lorsque Ferenczi affirme sa conception de la « Neurotica »

6. Lettre du 2.11.96, in *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1979, p. 151.

7. Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, OC, vol. IV, p. 362, PUF, 2003.

8. Freud S. (1901), *Du rêve*, OCF, vol. V, p. 57, PUF, 2012.

9. Freud S., *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1979, p. 190.

et du trauma comme origine des névroses<sup>10</sup> – ce qu'il a toujours pensé – tout en accusant Freud d'être incapable de travailler le transfert négatif à l'égard du père.

Les voyages communs en Italie (1910), au cours duquel Freud s'offusque du comportement infantile de Ferenczi à son égard) et leurs premières divergences sur la conception de la paranoïa, ne semblent pas modifier les attentes exprimées par Freud à l'égard des initiatives de Ferenczi concernant la pratique active de la psychanalyse pour faire raccourcir les cures. Un aspect de communication et de compréhension binaire et empathique, quasi magique, entre l'analyste et son patient, prenait une grande place dans la pensée de Ferenczi dans l'espoir de « guérir » ses patients.

L'intérêt de Ferenczi pour l'empathie était connu de Freud. L'Einfühlung, différente de la sympathie (sentiment d'attriance, fusion affective) vient de l'adverbe « ein » qui signifie « mise en mouvement » et le verbe « fühlen » qui signifie « sentir » ; einfühlen est donc la capacité de se mettre à la place de quelqu'un, de sentir la même chose que lui. Elle exprime l'idée de la « connaissance instinctive de l'autre » ou de « l'expérience constitutive du sentiment de l'autre », donnant accès à la psyché d'autrui. Elle semble avoir fait retour et pris une grande place dans la psychanalyse américaine d'aujourd'hui.

Freud, qui connaissait bien les travaux de Th. Lipps sur l'Einfühlung, s'est montré prudent à l'égard de cette notion. Il a tout de même accompagné Ferenczi, sur leur retour des USA en 1909, lorsque ce dernier a rendu visite au médium Mme Seidler à Berlin<sup>11</sup>, tout en lui conseillant de garder une distance critique à l'égard de cette notion. Ce n'est que quelques années plus tard, quand la notion du transfert sera plus claire dans sa pensée, qu'il conseille aux jeunes analystes d'éviter toute précipitation dans l'Einfühlung et la communication, de laisser s'installer la « relation de transfert » avec le patient, relation qui peut être perturbée et malmenée par l'empathie.

Il y a malgré tout recours quand il est en difficulté clinique et il s'en sert pour faire des déductions sur les modes de pensée de « L'homme aux rats » (1909) et surtout de « L'homme aux loups » (1908) dont il ne connaît pas la culture. Ses appels à la prudence à l'égard de Ferenczi « pour dépouiller le mot de son caractère mystique » finissent par devenir de la confrontation. Ferenczi est en effet passé du « tact » (sa manière d'appeler l'empathie) à « l'analyse mutuelle » qui visait au développement de l'empathie et manquait complètement l'analyse du transfert et du contre-transfert.

On peut penser que leurs désaccords, portant sur des détails au début et qui deviennent de plus en plus forts après les années vingt, sont pour beaucoup dans l'abandon par Freud de cette notion. Il y fait à peine allusion dans l'observation de ce qui massifie les foules (1921), préférant étudier le processus d'identification. Il revient aussi sur ces sujets en développant ses interrogations sur les phénomènes télépathiques dans la 3<sup>e</sup> de ses Nouvelles conférences sur le rêve et l'occultisme (1932). La grande place que Ferenczi fait à l'empathie dans la clinique psychanalytique s'est prolongée chez des épigones en lien avec l'influence du grand développement des neurosciences, des sciences de la communication et des observations sur les interactions et les « accordages affectifs » mère (ou parents)-bébé<sup>12</sup>. Mais ce qui deviendra la principale cause de leur rupture douloureuse et infranchissable après 1932, sera leur désaccord concernant la notion du **traumatisme psychique**. On a même l'impression qu'ils ne parlent pas de la même chose, ce qui amène Freud à revenir, quelques années après la rupture, sur les approches ferencziennes.

Peu avant l'écriture du fameux article de Ferenczi sur « la confusion des langues » qui scellera leur rupture (1932), on trouve, dans leur correspondance, le positionnement clair et sans recul de Ferenczi : « L'opinion critique, qui s'est peu à peu formée en moi pendant ce temps, est que la psychanalyse pratique de façon trop unilaté-

10. Ferenczi S. (1932), Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, p. 125-135, et Ferenczi S. (1934), Réflexions sur le traumatisme, p. 139-147, in *Psychanalyse*, n° 4, Éd. Payot, Paris, 1982.

11. Freud a consacré 3 études pour approfondir la compréhension des processus psychiques engagés dans l'occultisme et la télépathie. La troisième étude « rêve et occultisme » fait partie de la nouvelle suite de leçons d'introduction à la psychanalyse (1931-1936). Voir aussi : L'empathie, RFP, 2004, n° 3.

12. Il y a plusieurs auteurs anglophones qui passent par la notion de l'empathie ou la « rêverie maternelle » pour étudier la naissance du self dans une épigenèse perceptive et interactionnelle, comme par exemple : Ogden Th. (1992), *The edge of experience*, Éd. Jason Aronson, ebooks, Lanhan, Maryland.

rale des analyses des névroses obsessionnelles ou des analyses de caractère, c'est-à-dire une Psychologie de Moi, en négligeant la base organique-hystérique de l'analyse ; la cause en réside dans la surestimation du fantasme et la sous-estimation de la réalité traumatique dans la pathogénèse » (25 décembre 1929<sup>13</sup>). Je fais le lien entre le contenu de cette lettre qui souligne l'importance du **traumatique, entendu comme témoignage des sens inélaborable psychiquement**, avec le contenu de celle qui suit (17 janvier 1930) où Ferenczi parle longuement de sa relation d'adolescent dépendant de Freud, et de son analyse inaboutie avec lui : « Ce que, en particulier, j'ai regretté, c'est que, dans l'analyse, vous n'avez pas perçu en moi et mené à l'abréaction les sentiments et fantasmes négatifs, partiellement transférés. On sait qu'aucun analysant, même moi avec mes nombreuses années d'expérience acquise avec d'autres, ne peut y arriver sans aide<sup>14</sup>. »

Curieusement, ces critiques et désaccords n'ont pas empêché Freud de proposer à Ferenczi d'être candidat à la présidence de l'Association Psychanalytique Internationale lors du congrès de Wiesbaden qui devait commencer le 3 septembre 1932, proposition que ce dernier a refusée<sup>15</sup>. On peut s'interroger, *a posteriori*, sur cette proposition de Freud, au vu du peu de crédit qu'il accordait aux positions de Ferenczi : espérait-il encore que Ferenczi ferait comme lui-même l'avait fait à propos de sa « Neurotica », qu'il « se corrigerait » ? Le considérait-il à ce point comme semblable ?

La déception finale de Freud, à l'égard de la place que Ferenczi accordait au traumatique, est intervenue lors de leur rencontre à Vienne, peu avant le congrès de Wiesbaden et après la lecture de ce que Ferenczi allait y exposer. C'est ce qui a amené à la rupture définitive de leur relation, bien que, cinq années plus tard (dans « l'Analyse avec fin et l'analyse sans fin » et dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*) Freud soit revenu sur les critiques de Ferenczi et sur ses pensées concernant le traumatique. Sa dernière lettre adressée à celui-ci (2 octobre 1932) exprime sa déception, la rupture et probablement, le sujet du traumatique comme le point central du malentendu : « Je ne crois plus que vous vous corrigez, comme je me suis corrigé il y a quelques lustres (...). L'effet traumatique fait défaut chez moi, j'y suis préparé et j'en ai l'habitude. Je pense objectivement, être en mesure de vous pointer l'erreur théorique dans votre construction, mais à quoi bon ? Je suis convaincu que vous êtes inaccessible à la réflexion. Que me reste-t-il donc d'autre que vous souhaiter tout le bien possible, ce qui serait très différent du présent<sup>16</sup>. »

On retient ici la reconnaissance par Freud du « **défaut** » en lui concernant « l'effet traumatique ». On peut penser que ce « défaut » est en lien avec son « témoignage des sens » concernant la violence sexuelle de son père sur ses enfants, violence qui serait du côté du défaut d'élaboration du traumatique et non pas simplement violence oedipienne. C'est probablement ce « défaut » qui le conduit à jouer un rôle « paternant » dans la réalité de sa relation avec Ferenczi, qui empêche le transfert négatif de se manifester et de s'élaborer.

Freud est conscient de ce défaut et, comme il fait d'habitude, il le met au travail. Il poursuit donc la réflexion sur le sujet plus tard en revenant sur les pensées de Ferenczi, sans le nommer. Il tente de faire la part des choses : sans revenir à la « Neurotica », ni remettre en cause toute sa construction du fonctionnement psychique et du processus psychanalytique. Il différencie en effet, et il le dit à Ferenczi, le processus analytique des procédures thérapeutiques basés sur la causalité médicale, qui cherchent le soulagement ou la guérison du patient, là où ce dernier est profondément empêtré tant dans sa propre souffrance que dans l'empathie ou l'analyse mutuelle.

C'est de cet empêtrément dont Ferenczi fait état dans la « Confusion de langue » (1932) où il lie « l'hypocrisie professionnelle » des analystes mal analysés s'occupant des patients gravement souffrant de « témoignages des sens » traumatiques.

13. Correspondance Freud-Ferenczi, lettre du 25.12.1929 reprise dans le Journal clinique de Ferenczi (janvier-octobre 1932), Éd. Payot, Paris, 1985, p. 24.

14. *Ibid.*, p. 25.

15. Lettre du 21.08.1932, in *Correspondance Freud-Ferenczi 1920-1932*, Éd. Calmann-Lévy, Paris, p. 501.

16. Lettre du 2.10.1932, *ibid.*, p. 505.

Malgré ses positions tranchées et l'absence de place faite à la sexualité infantile ou à l'implication de l'inconscient de l'adulte avec celui de l'enfant (séduction généralisée<sup>17</sup>), Ferenczi amène pourtant de nouveaux « points de vue » sur les effets psychiques du traumatisme chez l'enfant et chez l'adulte. « L'identification à l'agresseur » est un de ces mécanismes de survie de l'enfant-victime qui réussit ainsi à maintenir présente la dimension de la tendresse dont il a besoin, ce que le film « Portier de nuit » de Liliana Cavani (1974) a magistralement montré. Ce mécanisme de survie a, bien entendu, plusieurs conséquences sur la personnalité de l'enfant comme celle du **clivage narcissique** et de la **prématurité** que Ferenczi compare à celle des fruits qui ont été piqués par le bec d'un oiseau ou qui ont un ver à l'intérieur d'eux.

C'est dans son article qui suit de près celui sur la « Confusion de langue » et qui a été publié peu après sa mort (« Réflexions sur le traumatisme », 1934) qu'il développe une autre conséquence psychique du traumatisme dans la forme d'Erschütterung, dont le Schütt signifie débris, et qui peut se transformer en clivage narcissique et en folie de persécution. Il mentionne une sorte d'anesthésie de la victime du traumatisme ayant comme conséquence l'arrêt de la perception et de la pensée et « ne laissant aucune trace mnésique de ces impressions ». Ce ne sera qu'à « la condition d'une falsification optimiste (celle qui fait le rêve), que le traumatisme sera admis à la conscience ». Ses tentatives de sortir de l'anesthésie inconsciente des « perceptions non perçues consciemment » par l'intermédiaire de l'empathie de l'analyse mutuelle ou à travers la relaxation et le « langage de sens » resteront sans succès comme il l'avoue lui-même dans son journal clinique de la fin de sa carrière.

## **Retour au « défaut »**

Freud revient à sa manière à ces « perceptions non perçues consciemment », dans son texte sur le traumatisme (Le Moïse de 1936) sans aucune référence explicite à Ferenczi. Ces « perceptions non perçues consciemment », constituent une notion qui a occupé la clinique et la réflexion de plusieurs psychanalystes dont certains sont contemporains<sup>18</sup>. Freud revient aussi, en se justifiant, sur la non-analyse du transfert négatif, recouvert de sa relation amicale avec Ferenczi, reprenant ainsi les reproches de celui-ci et toujours sans le nommer. Ce qui est encore plus à remarquer c'est qu'il reprend, dans ce même texte de 1937, la Erchütterung de Ferenczi, sans la nommer explicitement, comme cause de l'analyse sans fin<sup>19</sup>. Je le cite : « La force pulsionnelle constitutionnelle et la modification défavorable du moi acquise dans le combat défensif, au sens d'une dislocation et d'une restriction, sont les facteurs qui sont défavorables à l'action de l'analyse et peuvent prolonger sa durée jusqu'à une impossible conclusion [...] il faut à vrai dire avouer que ces choses-là ne sont pas encore suffisamment connues. » Il est évident que Freud, portant toujours en lui « le défaut de l'effet traumatique », pense à Ferenczi en écrivant ces lignes. Il revient, presque en lien avec ces réflexions sur l'analyse sans fin, aux reproches de Ferenczi et toujours sans le nommer : « Je voudrais ici enchaîner en traitant de deux problèmes qui résultent directement de la pratique analytique, comme le montreront les deux exemples suivants. Un homme, qui a lui-même exercé l'analyse avec grand succès, juge que son rapport à l'homme comme à la femme – aux hommes qui sont ses concurrents et à la femme qu'il aime – n'est malgré tout pas libre d'entraves névrotiques, et pour cette raison se fait l'objet analytique d'un autre qu'il tient pour supérieur à lui. Cette radioscopie critique de sa propre personne lui apporte un plein succès. Il épouse la femme aimée et se transforme en ami et maître de ses rivaux supposés. Bien des années se passent ainsi, au cours desquelles même la relation à l'analyste d'autrefois se maintient sans nuage. Mais ensuite survient un trouble sans cause extérieure décelable. L'analysé entre en opposition avec l'analyste, il lui reproche d'avoir négligé de lui donner une analyse complète. Il aurait pourtant dû savoir et prendre en considération qu'une relation de transfert ne peut jamais être purement positive ; il aurait dû se soucier des possibilités

17. Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Éd. PUF, Paris.

18. Bottela C. et S. (2007), *La figurabilité psychique*, Éd. In Press, Paris.

Voir aussi : Nassikas K. (2003), « Le trauma et le langage des sens », *L'Évol. Psychiatrique*, 2003, n° 2, p. 199-209.

Et aussi, Nassikas K. (2002), « Trauma et destruction du langage », in *Le trauma entre création et destruction*, L'Harmattan, Paris.

19. Freud S. (1937), « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées problèmes*, PUF, Paris, 1985, p. 236. Ou *OCF XX*, PUF, p. 22.

d'un transfert négatif. [...] Pour ce faire il aurait donc certes fallu recourir à une action inamicale, au sens réel, à l'encontre du patient. Et d'ailleurs il ne faut pas tenir pour transfert toute bonne relation entre analyste et analysé, pendant et après l'analyse. Il y a aussi des relations amicales qui sont fondées dans le réel et s'avèrent viables<sup>20</sup>. »

On voit manifestement ici les propos de Freud organisant sa défense face aux reproches de Ferenczi tout en évitant la question du transfert négatif envers la figure paternelle ; figure paternelle fort probablement associée à son propre « témoignage des sens » négatif, traumatique et non élaborable, en lien avec la violence de son père. Tout en réfléchissant sur les différents types de résistance, venant soit des défenses du moi soit du ça, il revient, peu après, sur les préoccupations ferencziennes concernant la longueur des cures (p. 249). Tout en reconnaissant l'influence de trois facteurs dans la psychopathologie, le facteur traumatique, la force de la pulsion et les modifications du moi, il continue sa réflexion en examinant le troisième facteur sans faire la moindre place au premier, tout en reprenant l'exigence ferenczienne concernant l'analyse de l'analyste (p. 262). Est-il déjà dans la position de la fin de son œuvre (1938) où il affirme, à propos des névroses traumatiques, que « leurs relations avec le facteur infantile se sont jusqu'ici soustraites à nos investigations »<sup>21</sup> ? Ou considère-t-il qu'il en a assez dit sur le sujet dans le chapitre qu'il lui consacre dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, élaboré entre 1934 et 1938 en fuyant le nazisme<sup>22</sup> ?

Le chapitre appelé « L'analogie » est en effet consacré, dans cette œuvre, à la question du traumatisme. Freud revient, quarante ans après, à la question de sa « Neurotica » en étant plus nuancé et perplexe qu'il ne l'était en 1887 et après tous les malentendus avec Ferenczi. Il admet que des « impressions infantiles très précoces » donnent à un « élément quantitatif son caractère traumatique » (p. 100). Il précise, peu après (p. 101), que « ces impressions sont d'ordre sexuel ou agressif (ou) des blessures précoce faites au moi (blessures narcissiques) ». (...) « Les traumatismes sont ou bien des événements intéressant le corps du sujet ou bien des perceptions, surtout des perceptions visuelles et auditives, donc des événements vécus ou des impressions » (p. 102). (...)

« Les traumatismes ont deux sortes d'effets, des effets positifs et des effets négatifs. Les premiers constituent des tentatives pour remettre le traumatisme en valeur (...), des fixations au traumatisme et (...) des tentatives de répétition. (...) Envisager ainsi le problème de la névrose nous permet d'aborder celui de la formation du caractère en général (p. 103). Les réactions négatives tendent vers un but diamétralement opposé. Les traumatismes oubliés n'accèdent pas au souvenir et rien ne se trouve répété ; nous les groupons sous le nom de “réactions de défense” qui se traduisent par des évitements, lesquels peuvent se muer en inhibitions et en phobies. (...) Les symptômes de névrose proprement dite constituent des compromis auxquels contribuent toutes les tendances négatives ou positives issues des traumatismes. (...) Si leur intensité psychique est grande, ils prennent... une indépendance marquée... Ils constituent pour ainsi dire un état dans l'État, un parti inaccessible, impropre au travail en commun, mais qui réussit parfois à vaincre les autres... la réalité psychique interne en arrive à prédominer sur la réalité extérieure et la voie vers la psychose est ouverte (p. 104-105). Assez souvent le processus s'achève par la destruction, le morcellement du moi ou par la victoire sur ce dernier de l'élément précocement dissocié et dominé par le traumatisme » (p. 106).

Nous retrouvons ici de nouveau l'Erchüterung ferenczienne, sans aucune référence à son auteur, et nous restons avec l'énigme sur la nature de ce que l'on peut appeler « corps étranger » dans le psychisme du sujet souffrant, cet « état dans l'État ». L'aspect quantitatif, de la perception traumatique précoce auquel Freud a recours un peu plus tôt dans son texte, ne semble pas correspondre à cet « état dans l'État » – l'affirmation dans « L' Abrégé de la psychanalyse » sur le lien non trouvé par lui entre le facteur traumatique et le facteur infantile le confirme. C'est ce qu'il a nommé comme « défaut » personnel dans sa dernière lettre à Ferenczi.

---

20. Freud S. (1937), *ibid.*, p. 237. Ou *OCF XX*, p. 22-23.

21. Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Éd. PUF, Paris, 1978, p. 54.

22. Freud S. (1939), *L'homme Moïse et le monothéisme*, Éd. Gallimard, Paris, 1948.

## Trauma et perceptif non psychisable

La seule explication que Freud donne ici sur le fait que certaines perceptions deviennent un état inélaborable à l'intérieur du fonctionnement psychique est celle du facteur quantitatif, mais on sait que cette explication n'était pas suffisante pour lui ; c'est ce qu'il formule par le terme de « défaut » dans sa dernière lettre à Ferenczi ou dans le constat final de son « Abrégé » où il confirme que les relations des névroses traumatiques avec le facteur infantile se sont soustraîtes à ses investigations.

J'ai associé, tout au long de ce texte portant sur le malentendu entre Freud et Ferenczi, le caractère intraduisible psychiquement des « impressions infantiles devenant traumatiques »<sup>23</sup>, à la question d'un négatif inabordable ou d'une violence inabordable dans la relation avec le père. Le malentendu a été souligné par Ferenczi dans sa souffrance de ne pas avoir pu élaborer le transfert négatif dans son analyse avec Freud tout en étant lui-même engagé dans des relations empathiques avec des patients souffrant des névroses traumatiques ; du côté de Freud nous avons la reconnaissance d'un défaut en lui autour de cette question et nous savons peu sur son propre transfert négatif à l'égard de la violence de son père et en deçà du complexe d'Œdipe. On peut d'ailleurs penser que cet aspect d'un « témoignage des sens » resté débordant pourrait être à l'origine de son « trouble » sur l'Acropole (survenu en 1904 juste après la rupture avec Fliess) dont Freud n'a pu reparler qu'en 1936 dans sa lettre au sujet de la figure paternelle de Romain Rolland, soit au moment où il prépare son écrit sur *L'homme Moïse*<sup>24</sup>. Le lien œdipien qu'il fait pour expliquer ce « trouble » ne semble pas suffisant vu son intensité et son non-effacement dans le temps.

Suite à ce qui est dit ci-dessus sur l'explication insuffisante par le facteur quantitatif du perceptif traumatique qui devient ainsi « état dans l'État » quand il déborde le refoulement, il nous faut comprendre un peu plus la nature de ce « condensé de témoignage des sens » qui reste dans l'« état » et qui reste impropre au travail en commun avec les autres éléments psychiques. On dirait, de prime abord, que ce « condensé de témoignage des sens » manque de « traducteur » ou d'« interprète », pour passer des signes binaires, avec lesquels il fonctionne, vers des signes ternaires ; ceux-ci sont ceux des représentations psychiques et langagières qui contiennent un contenu psychique ou mental, mais aussi du sens, à la différence des signes binaires sur lesquels est basée la vie biologique de tous les vivants. C'est cette absence ou destruction du « traducteur »<sup>25</sup>, durant l'enfance ou pendant d'autres étapes de la vie, comme cela était le cas d'expériences extrêmes qu'ont été celles des camps de concentration nazis, qui m'a fait associer, il y quelques années, la notion du traumatisme à celle de la destruction du langage<sup>26</sup>.

## Perceptif non perçu conscientement et transfert

Étant donné que je reviens, un peu plus loin, à ce lien entre « trauma et destruction du langage » je m'attarde ici à ce qui est annoncé dans le sous-titre de mon texte à propos des témoignages des sens dans la clinique psychanalytique d'aujourd'hui.

23. Cesar et Sara Botella se réfèrent à ce « perceptif non perçu conscientement » dans leur livre : *La figurabilité psychique*, Éd. In Press, Paris, 2007.

24. « D'après le témoignage de mes sens, je suis maintenant sur l'Acropole, seulement je ne peux pas le croire (...) ce que je vois là n'est pas réel. On appelle cela un "sentiment d'étrangeté" (lié à...) à l'égard du trésor des souvenirs du Moi et d'expériences précoce pénibles (...) désir d'échapper à l'atmosphère familiale (...) critique de l'enfant à l'endroit de son père. » Freud S. (1936), « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », in *Résultats, idées, problèmes*, Éd. PUF, Paris, 1985, p. 225-229.

25. On ne s'attarde pas ici sur cette période du nourrisson, étudiée par plusieurs auteurs où le percept-affect du début glisse vers la représentation de l'objet de la pulsion via l'autoérotisme. Cf. Golse B. (2002), « Le bébé à l'épreuve des sens », in *La vie sensorielle*. J. André et coll., Éd. PUF, p. 19-37.

26. Nassikas K. (2002), « Trauma et destruction du langage », *op. cit.*

## Thémis

Thémis avait du mal à finir son adolescence. Fatiguée de reproduire des relations frivoles, qui la maintenaient dans la méfiance de toute proximité affective, elle se trouvait repliée et par moment désespérée. Elle disait aussi « pianoter » de temps en temps sur le clavier de son ordinateur et visiter des sites de rencontres, sans donner suite aux différentes propositions qu’elle recevait ; elle appelait cela son « passe-temps ».

Quelque temps après, elle est arrivée à sa séance en donnant l’impression d’être complètement transformée et en le disant : l’homme qu’elle venait de rencontrer à travers un site internet lui paraissait être la personne qu’elle avait toujours attendue. Le logiciel du site de rencontres, qui l’avait mise en contact avec lui, faisait apparaître un « accordage parfait » entre eux. Elle était tombée amoureuse de lui avant même de le rencontrer physiquement. Elle avait aussi commencé à manquer des séances, ce qu’elle expliquait par les priorités de sa nouvelle vie. Elle pensait même de plus en plus que l’analyse ne lui était plus utile. Elle n’avait d’ailleurs plus grand-chose à dire d’elle-même quand elle venait, toute son attention étant absorbée par les projets de sa nouvelle vie. Elle a reporté *in extremis* sa décision d’arrêter les séances en écoutant « avec confiance » mon propos sur sa précipitation dans un état d’urgence et d’emballement.

À ma grande surprise, ce récit de plénitude a basculé dans son contraire quelque temps après ; elle est arrivée, à cette séance-là, dans un état d’effondrement et avec un air de stupéfaction. Ce qui la stupéfiait c’était son propre état tel qu’il s’était manifesté devant la mère de son compagnon, lorsqu’ils lui avaient rendu visite. C’était leur première rencontre et son compagnon était assez préoccupé par la façon dont sa mère allait recevoir Thémis. Cette dernière ne se sentait pas spécialement préoccupée mais l’état dans lequel elle s’est trouvée dans cette situation l’avait laissée abasourdie : elle s’est retrouvée dans l’incapacité d’avoir la moindre réaction. Elle n’a presque pas dit un mot et elle n’a rien pu échanger tout au long de cette rencontre. Son état lui paraissait être celui d’une autiste !

Le choc qu’a produit cet état sur elle et sur son compagnon a peu à peu envenimé leur relation. Mon inquiétude était grande pendant cette période. Chacune de ses venues aux séances, qui étaient redevenues régulières, m’apportait la confirmation qu’elle n’avait pas mis en acte ses idées noires. Le cauchemar, dont elle a fait état quelque temps après, semblait prolonger ces constats. Elle en gardait une vague impression, mais c’était la première fois qu’elle gardait quelque chose de ses nuits peuplées d’angoisses et d’insomnies. Elle se voyait être dans une maison en feu ; son étouffement et sa panique ont pris fin à son réveil ; aucune aide n’était visible dans ce cauchemar. Elle est restée un long moment silencieuse à la suite de ce récit en donnant l’impression qu’elle continuait encore à voir et peut-être à vivre l’épouvante du cauchemar. Puis son regard s’est arrêté sur un détail d’une image qui se trouvait sur le tapis du mur du cabinet. Elle le remarquait pour la première fois alors qu’elle l’avait certainement vu d’innombrables fois. Cela lui paraissait être la figure d’un enfant se promenant à côté d’un adulte, d’une femme peut-être (en réalité le tapis mural a des formes abstraites et plutôt géométriques). Cet enfant lui semblait perdu. Ses associations lui ont rappelé les longs et « lourds » moments de son enfance : ceux qu’elle passait dans la pièce à côté de celle où sa mère « s’amusait avec le monsieur de l’épicerie » quand toutes les deux sortaient en ville et que sa mère exigeait d’elle de ne rien dire à son père de ce qu’elle avait vu ou entendu.

Ce que l’on peut souligner du fragment de cette analyse, c’est le croisement de deux actualisations : celle qu’elle vivait dans sa relation passionnelle avec son ami et celle qui se déroulait dans la situation transférentielle. Son cauchemar peut être compris comme un rêve de transfert. Il venait quasiment confirmer mes dires à propos des enveloppes affectives qu’elle cherchait dans sa relation passionnelle, mais il montrait, en même temps, qu’une problématique proche se jouait dans la situation transférentielle. L’arrêt de son regard sur l’image du mur du cabinet, au moment où elle pensait à son cauchemar, montrait la proximité des représentations inconscientes engagées dans les deux processus. Le premier de ceux-là, la passion amoureuse aveuglante, était dans l’impasse, mais le second : l’actualisation de la régression transférentielle à travers le langage perceptif appuyé sur les éléments du contexte – l’image du tapis mural du cabinet – mettait en mouvement la mémoire infantile de ses

états de détresse et de solitude psychique. Ceux-ci seraient probablement proches de ce qu'elle-même qualifiait d'autisme, c'est-à-dire des vécus et des perceptions non liés et non pensés. Nous pouvons manifestement dire que les deux actualisations sont antagonistes. Celle produite par la passion amoureuse va dans le sens de l'externalisation de la vie psychique en « repositivant l'absence » dans un vécu sensoriel proche de l'hallucination alors que celle produite par l'actualisation transférentielle est toute différente. Elle est le produit de l'hallucination négative ; son « langage perceptif » s'exprime à travers les éléments du contexte de la séance et participe à la construction de la figurabilité des vécus inassimilables et non traductibles psychiquement. Ces « états dans l'État » malmenaient sa vie psychique et relationnelle. Leur venue inconsciente par la régression transférentielle a permis aux images du cauchemar de s'associer à un élément perceptif du contexte de la séance, association qui a pu « introduire » les signes ternaires du dispositif analytique permettant ainsi à la représentation de trouver sa fonction de « traducteur ou d'interprète » des vécus traumatiques de son enfance, vécus qui restaient inabordables psychiquement.

On peut voir, dans ces fragments de l'analyse de Thémis, l'investissement massif de l'« objet virtuel » (son compagnon) comme un transfert parallèle qui lui serait nécessaire pour supporter la proximité transférentielle de la situation analytique, proximité chargée de détresses psychiques et de méfiances inabordables<sup>27</sup>. L'objet virtuel réalisait, ici et maintenant, une présence perceptive apaisante et un évitement des représentations psychiques mobilisées par le transfert. La notion de la « maison » avancée par moi pour représenter son investissement sur l'objet virtuel était une sorte d'objet « trouvé-créé », comme le dit Winnicott (1975), par ma propre détresse contre-transférentielle devant ses idées suicidaires. Cet objet a progressivement servi à la création des représentations psychiques pour penser sa détresse et ses débordements pulsionnels, surtout ceux qui s'étaient produits en assistant aux ébats amoureux de sa mère.

On peut penser que c'est la reprise de cette relation pulsion-objet dans la situation analytique qui ouvre à la dynamique de « traduction » des signes binaires du témoignage des sens dont on parle ci-dessus. Cette dynamique est le résultat de la présence d'un « traducteur », tel que Ch. S. Peirce le pense : un signe ou un ensemble de signes faisant partie de la « tiercéité » et du « représentamen » d'une sémiotique déjà existante et présente dans la situation. L'institution à laquelle se réfère le dispositif analytique (société d'analystes, règles concernant la pratique de la « cure », etc.) semble intervenir dans la transformation de la déictique du signe perceptif et binaire en un signe ternaire. Un autre exemple de cette fonction du dispositif vient d'une autre de mes patientes : faisant une pause après avoir raconté un rêve transférentiel érotique avec moi, son regard s'est posé sur une plante du cabinet où elle percevait, hallucinatoirement, une feuille coupée récemment ; elle a pensé que c'était moi qui avais coupé la feuille pour lui faire ainsi signe que le contenu du rêve amenait à la fin de l'analyse. On voit ici le fonctionnement de la présence des tiers (les règles de l'institution analytique) qui interviennent pour mettre des limites à la satisfaction hallucinatoire par l'objet incarné chez l'analyste. Il faut rappeler aussi que cette « incarnation » concerne l'« objet » absent qui prend, de ce fait, forme et existence psychiques.

### **Traumatisme : l'empire des signes binaires**

Les « témoignages des sens » non élaborables psychiquement, comme nous les avons vus dans les situations cliniques ci-dessus, ne concernent pas seulement les impressions infantiles qui débordent le refoulement. Ils concernent tous les traumatismes vécus dans les situations inhumaines et qui hantent les sujets dans une répétition hallucinatoire correspondant à ce que Freud appelle « état dans l'État ». Ces « condensés sensoriels », non traductibles en représentations psychiques déplaçables et capables de collaborer avec les autres finissent quelquefois par détruire les sujets qui les portent. Cela arrive parfois longtemps après l'expérience traumatique et malgré les efforts du sujet pour témoigner ! Les cas de Primo Levi, de Jean Amery, de Bruno Bettelheim et de

27. J.-B. Pontalis développe l'idée du transfert qui amène dans la situation analytique ce qui n'avait pas de lieu psychique pour le sujet et n'en trouverait que par le travail analytique : « Plus ça se répète et moins ça s'use ; plus au contraire ça devient actuel. Ce qui se répète dans le transfert, s'agit dans la passion, n'avait donc pas eu mieux, n'avait pas trouvé son lieu psychique. » In « La force de l'attraction », Éd. du Seuil, 1990, p. 78.

beaucoup d'autres survivants de camps de concentration nazi en sont des exemples avec leur suicide intervenant longtemps après leur internement. Paul Celan a particulièrement mis l'accent sur le « lieu de la destruction » qui ne permettait pas la suite de la vie s'il ne pouvait pas y avoir réparation<sup>28</sup>. Sa poésie et sa rencontre avec Heidegger cherchaient la réparation du « lieu de destruction » qui était dans la langue elle-même détruite par le nazisme. L'échec de sa démarche l'a laissé hors de la langue et l'a poussé hors de la vie.

J'ai qualifié ces « états dans l'État » traumatisques de « condensés du sensoriel », indéplaçables psychiquement, et qui fonctionnent uniquement avec des signes binaires sans possibilité de tiercéisation. Je rappelle brièvement ces termes de Ch. S. Peirce pour mieux comprendre ce dont je parle. Parmi ses trois catégories des signes (qualisigne, sinsigne, légisigne), celle qui concerne notre propos : la catégorie des légisignes. Celle-ci, à la différence des deux autres, est la seule à accorder au signe une identité bien déterminée. Cette détermination est loin d'être aléatoire ou arbitraire comme l'a laissé entendre la pensée inachevée de Ferdinand de Saussure<sup>29</sup> sur la question. Il y a trois types de signes qui participent au fonctionnement psychique : les signes **primaires** qui expriment juste une qualité sensorielle, les signes **binaires** qui expriment une action entre deux éléments (l'action pulsionnelle en fait partie), et les signes **ternaires** qui intègrent les deux autres et qui permettent le développement du contenu de pensée et du sens de ce qui s'y déroule. Peirce nomme *representamen* la structure du fonctionnement de base des signes ternaires. Je le cite : « Le *representamen* est le sujet d'une relation triadique avec son second, appelé son objet, pour un troisième appelé son interprétant. Cette relation triadique étant telle que le *representamen* détermine son interprétant à entretenir la même relation triadique avec le même objet pour quelque interprétant<sup>30</sup>. » Ce sur quoi nous pouvons insister ici, c'est que le *representamen* est déterminé par des conventions sociales invisibles comme le rappelle Roman Jakobson : « Les symboles linguistiques sont donnés comme un exemple frappant de légisignes. Les interlocuteurs appartenant à la même communauté linguistique peuvent être définis comme les usagers effectifs d'un seul et même code embrassant les mêmes légisignes<sup>31</sup>. »

Umberto Eco<sup>32</sup> parle du « couplage » entre des signes binaires (perceptifs) et ternaires. Ce « couplage » contribue à la « convention » dont il parle à propos de la création des signes ; ce sont ces multiples « couplages » qui transforment les éléments binaires d'action sur les places des présents et en même temps de désignation de celles des absents et du contenu de leurs interactions, en éléments sémiotiques de nomination de chacun ainsi que du sens et du contenu de leurs relations<sup>33</sup>.

Mes références condensées à ces notions sémiotiques visent à rappeler que la transformation des signes binaires passe par l'interprétant du *representamen* et que celui-ci est le résultat d'une convention sociale invisible. La pluralité humaine est ainsi présente dans ce processus de sémiotisation indispensable à la vie psychique. Ce serait cette présence des autres, et donc de l'altérité, qui serait détruite chez des sujets subissant des « témoignages des sens » inhumains devenant des « états dans l'État » destructeurs de la vie psychique.

28. Nassikas K. (2011), *S'exiler de la langue...*

29. L'étude approfondie de Johannes Fehr sur la pensée de Saussure montre le virage que les éditeurs Bally et Sechehaye ont voulu donner à la pensée de leur maître vers une doctrine et un système « serrés », là où celui-là s'est abîmé, dans l'effort et la difficulté de penser le « principe absolu du mouvement de la langue » à l'intérieur d'une sémiotique où « aucun symbole n'existe que parce qu'il est lancé dans la circulation ». Fehr J., *Saussure entre linguistique et sémiologie* (1997), Paris, PUF, 2000, p. 83 et 100.

30. Peirce Ch. S., *Écrits sur le signe* (1904), Paris, Seuil, 1978, p. 28.

André Green a repris et développé en France la notion de tiercéité. Voir Green A. (2002), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, chap. 5 : Configurations de la tiercéité, PUF, Paris, p. 249-267. La notion du « tiers analytique », qui a été développé par plusieurs psychanalystes, est le prolongement de celle de la tiercéité : RFP, 2005, n° 3.

31. Jakobson R., « Les fondations du langage », *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963.

32. Eco U. (1976), *La production des signes*, Éd. de Poche, Paris, 1992.

33. On peut faire ici le lien avec la pensée de Walter J. Ong (1982, p. 94 et 101) pour qui l'acte de parole suit le mouvement pulsionnel inconscient vers son objet (le cri du bébé serait le plus démonstratif dans ce sens) alors que la construction du signe suit littéralement les transformations psychiques des re-présentations de ce même objet. Cet auteur nous rappelle en effet que le mot *signe* vient de la racine proto-indo-européenne *skew* qui signifie *suivre* : en effet le *signe* suit l'objet et celui-ci suit le signe en devenant son référent.

On trouve, dans la situation transférentielle, la présence du témoignage des sens et l'action brute (pulsionnelle et binaire) dans laquelle il n'y a pas de place pour une pensée subjective ; la conviction est ainsi absolue pour le sujet quant à la présence des « revenants » dans la scène du transfert. La « mort » de cette modalité de codage binaire se fait *par l'ouverture à la tiercéité de la vie des signes*. Cette ouverture s'opère par le fait que l'action, celle de la pulsion sur son « objet » et inversement, rencontre rapidement la question des *moyens* et des *lois*, étant donné que son « objet » est, pour l'essentiel, un sujet humain disposant d'un espace psychique semblable à celui d'autres sujets (*Nebenmensch*) qui le déterminent. L'interprétant qui contribue à la transformation vers la tiercéité des signes est à la fois l'interprétation de l'analyste mais surtout la présence de la pluralité, des autres, dans le dispositif analytique.

Pour conclure, et en lien avec ce que j'ai présenté ci-dessus sur la présence des signes dans le fonctionnement psychique, il est nécessaire, me semble-t-il, de prolonger la transformation, dont ce texte parle, des propos de Freud sur « le progrès dans la vie de l'esprit » et sur la sublimation. « La victoire de la spiritualité, d'essence paternelle, sur la sensualité, d'essence maternelle » dont il parle dans Moïse<sup>34</sup> est trop schématique. Elle situe en effet le « témoignages des sens » du côté maternel alors qu'ils viennent aussi du côté paternel dès le cinquième mois de gestation. La question est plutôt du côté de la tiercéité, c'est-à-dire si les signes sensoriels et pulsionnels binaires, maternels ou paternels, sont associés à des signes ternaires contenant des « interprétants » pouvant permettre les représentations et leurs déplacements dans le fonctionnement psychique. La peinture de Rothko<sup>35</sup>, où les pleins de sensorialité colorées contiennent un haut degré de spiritualité, demandent à transformer ce que Freud a dit de la sublimation chez les juifs en lien avec l'interdit de représentation (de dieu), quand il considère que cet interdit a influencé le travail de sublimation chez les juifs, les privant de l'harmonie entre activités spirituelles et physiques comme cela s'est passé chez les Grecs. L'œuvre de Rothko montre la transformation de cette séparation entre sensorialité et spiritualité. Est-elle récente ? A-t-elle toujours existé<sup>36</sup> ?

---

34. Freud S., *L'homme Moïse et le monothéisme*, *op. cit.*, p. 153.

35. Exposition Mark Rothko à la fondation Louis Vuitton, du 18.10.2023 au 02.04.2024.

36. Jean François Lyotard reprend cette question du sublime sous l'angle de l'oubli dans son livre : *Heidegger et les juifs*, Éd. Galilée, Paris, 1988.

**DÉBATS DU SAMEDI 2023-2024**  
*Transfert et résistance ou de l'espoir de Prométhée  
au désespoir de Sisyphe*

*Samedi 14 octobre 2023*

# *Transfert, école buissonnière*

*Mi-Kyung Yi*

« Par une sorte de fatalité, les choses dont on parle le plus parmi les hommes sont assez ordinairement celles qu'on connaît le moins<sup>1</sup>. » Ces mots d'introduction de Denis Diderot à la question : « qu'est-ce que le beau ? », me paraissent bien résumer la situation dans laquelle on peut se trouver dès lors qu'on est mis à l'épreuve du transfert aussi bien dans la théorie que dans la pratique. Qu'il soit abordé comme un processus ponctuel dont il importe de cerner la dynamique ou comme un élément essentiel qui soutient voire spécifie le traitement analytique ou encore comme le terrain où se déploie l'essentiel des enjeux de la cure, le transfert constitue le quotidien de la pratique de la psychanalyse. Une sorte de « représentation d'attente » de principe, ou un familier qui a son couvert mis dans la maison analytique et dont la venue est attendue, à moins que sa présence devenue si évidente et si extensive le dispense d'être même remarqué et pensé, sinon comme le milieu naturel ou comme la langue commune de l'expérience analytique.

Est-il nécessaire de rappeler que cette conception est en contraste saisissant avec ce que le phénomène de transfert était pour Freud ? Un invité-surprise, un intrus surgissant « d'une manière frappante et inattendue »<sup>2</sup>. Voilà le risque encouru par celui qui cherche, écrit Freud : trouver souvent plus que ce qu'il souhaitait trouver<sup>3</sup>, c'est-à-dire les découvertes dérangeantes dont il se serait bien passé. En effet, l'histoire de la pensée freudienne montre combien la reconnaissance du phénomène de transfert dans toute son ampleur lui a coûté longueur de temps et réticence. Une malencontreuse liaison réalisée sur le mode : refoulé fraîchement libéré de sa cachette cherche partenaire disponible en la personne de l'analyste, sans consentement et à l'insu de l'intéressé. Une « fausse connexion », une « mésalliance »<sup>4</sup>, qui encombre et trouble la relation thérapeutique censée être raisonnablement amicale et collaborative au service de la guérison. De cette conception initiale formulée dès l'époque des *Études sur l'hystérie*, l'approche freudienne garde l'essentiel : l'effort du travail analytique attend d'être rémunéré par le retour en bonne et due forme – se souvenir – du refoulé par ses soins libéré, mais à la place arrive le transfert, une « déformation par transfert », dit Freud en 1912<sup>5</sup>. Même quand la contrainte de répétition avérée si peu encline à la dynamique conflictuelle s'avère agissante au cœur de l'actualisation transférentielle : l'essentiel du refoulé ne peut revenir en personne mais seulement en s'incarnant dans le présent du transfert. Néanmoins, précise Freud, cette contrainte de répétition ne peut se manifester avec une « fidélité indésirée » avant que le travail de la cure allant à sa rencontre n'ait relâché le refoulement<sup>6</sup>.

Reste que Freud n'a cessé de souligner la fonction paradoxale du transfert dans la cure : une opportunité thérapeutique inestimable parce que l'actualisation transférentielle signale la proximité du refoulé autrement inaccessible ; en même temps, l'arme la plus puissante de résistance capable de mobiliser les forces de contrainte lesquelles semblent y faire cause commune, tout en puisant à des sources multiples et hétérogènes et irréductibles aux seules stratégies défensives du moi.

1. *Articles de l'Encyclopédie*, édition de Myrtille Méricam-Bourdet & Catherine Volpilhac-Augier, Paris, Éditions Gallimard/Folio Classique, 2015.

2. « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » (1914), *OCF/P XII*, 2005, p. 259.

3. *Ibid.*, p. 259.

4. (1893), *OCF/P II*, 2009, p. 330.

5. « Sur la dynamique du transfert » (1912), *OCF/P XI*, 1998, p. 112.

6. « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *OCF/P XV*, 1996, p. 290.

À la fois, notre chance et « notre croix », rappelle Freud, ou espoir de Prométhée ou désespoir de Sisyphe, comme on peut lire dans l'argument du thème de l'année. Cela, venant après Freud, nous le savons. Et pourtant, pour être un des acquis de l'expérience analytique, le transfert n'en garde pas moins son caractère déroutant. Par son pouvoir de réalisation hallucinatoire faisant de la répétition un « événement réel » inédit qu'on vit pour la première fois, la mise en acte de l'inconscient dans le transfert prend l'écoute et la pensée analytiques au dépourvu. On a beau savoir les leçons d'histoire de l'invention freudienne, concernant les modes opératoires du transfert et son utilisation par la résistance, l'expérience de la psychanalyse montre que l'on ne se saisit de l'avènement et de la force du transfert qu'en y étant pris et assujetti. Le temps de la méconnaissance fait partie de la dynamique du transfert. On court après, toujours, et c'est en revenant sur ses pas qu'on cerne le présent de l'événement, après coup. On ne voit pas l'histoire se faire pas plus que l'on ne voit l'herbe pousser, écrivait Boris Pasternak. Encore moins celle du présent hallucinatoire que *fait* le transfert.

De là vient aussi la difficulté à le penser dans la théorie, comme en témoigne la distance temporelle qu'on note chez Freud entre ses conceptions explicites et l'expérience du transfert dans la cure. Il en est de même de la manière empreinte de réticence voire d'ambivalence dont Freud s'est constamment efforcé de circonscrire ce phénomène étrange, tardant à en prendre la pleine mesure. Freud aurait-il refoulé ce que nous appelons aujourd'hui le transfert ? s'interroge Pontalis<sup>7</sup>. Mais la méconnaissance du transfert se repère également dans sa reconnaissance banalisante ou généralisante qui en fait un phénomène somme toute ordinaire : résurgence des personnages de l'histoire infantile dans la scène de la relation analytique, une sorte de jeu de rôles, jeu de « comme si » basé sur le *qui pro quo à contre-temps*<sup>8</sup>. Le mot se retrouve ainsi délesté de ce qui fait la démesure et l'insensé du transfert. Une autre conséquence de cette conception qui peut se traduire par une pratique interprétative du genre « Ici et maintenant avec moi, comme jadis et ailleurs » est que, comme le pointe Pontalis<sup>9</sup>, le transfert se trouve figé en un concept oublié de ce dont il est pourtant porteur : transport, transmission, mouvement. Difficile en effet de se départir de l'impression qu'à se trouver assigné à résidence dans l'appareil théorique, le transfert perd ce qui fait sa capacité productrice de savoir : sa mobilité et son étrangèreté. Car le transfert gagne à ne pas trouver son fin mot, comme l'illustre l'histoire du mari capable de déployer des trésors de mots d'amour pour appeler sa femme, mon ange, mon cœur, mon chaton, mon bijou, ma princesse, que-sais-je encore. Un ami qui assiste à la tendre scène s'exclame : « c'est incroyable que tu puisses appeler ta femme comme ça après 30 ans de mariage ! ». Et l'homme de répondre : « en fait, c'est parce que je ne sais plus comment elle s'appelle... ».

Ce constat implique la question du rapport entre le transfert et le savoir, question essentielle bien attrapée par la célèbre formule de Lacan : « dès qu'il y a quelque part le sujet supposé savoir, il y a transfert ». Mais dans la suite de mon propos, il s'agit en particulier d'interroger comment, source des connaissances théoriques, le transfert peut faire aussi l'objet de la résistance de la pensée théorique ou même de la pensée tout court. On est donc face à la question de la résistance au transfert, et non plus uniquement, à celle de la « résistance de transfert » (*Übertragungswiderstand*), expression freudienne qui désigne le transfert servant la résistance contre le travail de délégation. Tantôt moyen de résistance, tantôt objet de résistance, le transfert s'avère alors doté d'une double nature, pour ainsi dire, à la manière du mot qui contient deux sens contraires, par exemple, comme *Heimlich*, un familier, un intime qui abrite en son sein l'ombre de son opposé, *Unheimlich*. Au fond, le dédoublement du transfert fait écho au paradoxe agissant au cœur même du processus du traitement analytique. Quelque chose qui doit son émergence à la mobilité psychique remise en route par le processus analytique se fige jusqu'à en devenir paralysant. En quelque sorte, quelque chose dans le transfert entrave le transfert. Un étrange phénomène qui incarne à la fois le mouvement et l'immobilisation.

Le « *untoward event* » n'est pas d'un seul tenant. Voilà une affirmation dont je pourrais dire que je l'ai toujours su. Si ce n'est que le mouvement de ce petit détour effectué en guise d'introduction permet de découvrir

7. « L'étrangeté du transfert », in *La force d'attraction*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 59.

8. Expression empruntée à Michel Neyraut, *Le transfert*, Paris, PUF, 1974.

9. *Op. cit.*, p. 57.

la duplicité du transfert porteuse de certaines questions relatives à la résistance, comme celle concernant l'articulation entre *résistance au transfert* et « résistance de transfert ». Selon Laplanche<sup>10</sup>, Freud ne parle jamais de résistance *au transfert* et l'idée même ne lui vient absolument pas à l'esprit pour la simple raison que chez Freud, le transfert entre toujours au service de la résistance. Or, il me semble que malgré l'absence du mot, on peut trouver quelques indices de la présence de l'idée dans la pensée freudienne. À condition de déplacer l'accent, à deux niveaux : d'une part, déplacement de lieu, de la cure au travail théorique, et d'autre part, déplacement effectué au sein même du transfert à l'œuvre dans le processus analytique, entre transferts au pluriel et transfert au singulier, entre répétitions transférentielles éparses et ponctuelles, et transfert porteur/moteur du mouvement de l'analyse. Au carrefour de ces questions se situe un texte de Freud : « Remarques sur l'amour de transfert ». Comment l'article portant sur la manifestation la plus frappante et la plus immobilisante de résistance de transfert pourrait-il s'offrir comme un lieu électif susceptible d'ouvrir sur la question de la résistance au transfert et celle du transfert moteur de l'analyse ? Voilà encore un paradoxe, lequel, ajouté à la double nature du transfert, a de quoi bousculer la théorie dans son attachement à la belle totalité. N'en déplaise donc à la théorie tentée de lui faire l'école, le transfert ne tient pas en place ; il préférerait courir les champs. Promenons-nous donc dans les bois. Transfert y es-tu ? Entends-tu ? Que fais-tu ? Et il arrive sous un des dehors les plus résistants, en 1915, soit presque 20 ans après les premières observations freudiennes sur la mésalliance.

« Contraindre un esprit à sortir du monde souterrain pour le renvoyer ensuite sous terre sans l'avoir interrogé, comme si on n'avait fait alors qu'appeler le refoulé à la conscience pour le refouler de nouveau avec effroi<sup>11</sup>. » Telles sont, selon Freud, l'impasse et la tentation contre-transférentielles dans lesquelles peut se trouver l'analyste sous le coup de la crise provoquée par l'irruption du sexuel infantile sous sa forme passionnelle, massive et agie. Un « changement complet de la scène, comme si une pièce avait cédé la place à une réalité effective faisant subitement irruption, un peu comme quand retentit le signal de l'incendie pendant une représentation théâtrale ». La fameuse métaphore du feu au théâtre décrit la menace critique que l'exigence impétueuse de l'amour de transfert fait peser sur le dispositif et la relation analytiques : mise à l'arrêt du travail de représentation sous l'action violente d'un « actuel » intransigeant, et rupture du cadre suite à la confusion spatiale. Le présent absolu comme temps unique, et un seul espace parce que débarrassé de toute distance entre la scène et la salle, de tout écart entre le divan et le fauteuil. Règne de l'implacable « ici et maintenant », emprise de l'« autre scène », d'autant plus impérative et exclusive qu'elle s'exerce en toute méconnaissance de sa réalité.

Face à une telle manifestation de débordements, l'analyste peut être tenté d'y répondre en écho sur le mode du sauve-qui-peut. La récusation freudienne de ce type de réponses participe du motif technique : consiste-t-elle en une concession partielle faite à la sollicitation passionnelle sans y consentir directement, dans l'espoir de l'apaiser ? Ce serait ignorer qu'en la matière, l'appétit vient en mangeant : Ferenczi l'a appris, à ses dépens et à notre profit. Au contraire, la réponse prendrait-elle la forme de la leçon morale en vertu de la répression pulsionnelle ? Ce serait méconnaître que « face aux passions, on obtient peu de choses avec des discours sublimes ». L'erreur est donc d'ordre technique dans la mesure où ces réponses entrent au service du refoulement et à l'encontre du principe du travail de délaisson, précisément comme la passion transférentielle sert la résistance à la poursuite de l'analyse. Il importe donc de tenir bon mais analytiquement parlant : maintenir ce qui est mobilisé dans la demande passionnelle sans chercher à la satisfaire, ni à la réprimer, en somme, garder l'attitude de neutralité froide de manière à laisser subsister chez le malade besoin et désirance, en tant que force poussant au travail et au changement.

Le texte de 1915 se présente ainsi comme un complément des écrits techniques pour aborder cette « situation si inévitable et si difficile à résoudre », dont la discussion aurait comblé, note Freud, un « besoin vital de

10. « Du transfert : sa provocation par l'analyste » (1992), *Le primat de l'autre en psychanalyse. Travaux 1967-1992*, Paris, Champs/Flammarion, 1997, p. 420.

11. « Remarques sur l'amour de transfert » (1915), *OCF/P XII*, 2005, p. 204.

la technique analytique ». Pourtant il lui a fallu deux décennies pour s'en emparer. Selon Martin Bergmann, cité par Joyce McDougall<sup>12</sup>, le texte freudien répondrait à la situation marquée par la diffusion internationale de la psychanalyse et l'émergence d'une nouvelle génération de psychanalystes. La question de l'amour de transfert devient urgente, car il faut prévenir les jeunes praticiens contre le danger et l'impasse de l'amour de transfert, notamment contre la méprise sur la nature de la réalité de la passion transférentielle. En effet, les pages consacrées à cette dernière question mettent en garde contre l'illusion quant à la réalité de l'amour de transfert. Si ce n'est que l'analyse freudienne met en lumière la part folle du transfert impossible à régler en termes d'opposition réel/fictif. Car authentique, l'amour de transfert l'est au même titre que l'amour dans la vie réelle ; mais pour autant, il n'est pas réel parce qu'il est suscité par la situation analytique. Si l'amour est la folie de courte durée, la folie de l'amour de transfert l'est encore davantage comme le note M. Gribinski<sup>13</sup>, le transfert reproduit la perte de réalité, en même temps qu'une réalité autre y trouve son lieu pour la première fois.

Cela dit, le maniement technique du phénomène de transfert est loin d'être l'unique objet du souci freudien. Un autre enjeu de taille est clairement perceptible dans le véritable tour de force opéré par Freud à travers l'exemple de la passion de transfert. En effet, se saisissant de cette manifestation transférentielle utilisée comme moyen de résistance particulièrement rebelle et, qui plus est, agitée par les adversaires de la psychanalyse comme le chiffon rouge – voilà une méthode dangereuse –, Freud vise également à la mettre en relief comme la preuve *in vivo* de ce qui fonde la psychanalyse comme pratique et comme théorie : l'importance du sexuel infantile et la violence des motions pulsionnelles dans la vie psychique. N'est-ce pas en raison même de sa puissance spectaculaire que le transfert passionnel rend tangibles la démesure et la force de reviviscence des motions pulsionnelles refoulées sous-jacentes aux névroses ? Le transfert est donc un agir, une passion quand bien même il ne se manifeste pas sous une forme bruyante et brûlante. À ce titre, le fait du transfert est « la preuve la plus inébranlable que les forces de pulsion de la névrose proviennent de la vie sexuelle »<sup>14</sup>.

Il est donc illusoire de croire que les maladies névrotiques pourraient être vaincues par des opérations aux petits moyens inoffensifs ou édulcorés, conclut Freud. Qui veut frayer avec le diable ne devrait pas craindre ses flammes infernales. Non seulement la psychanalyse menée dans les règles de l'art ne peut pas éviter de faire les frais du sexuel infantile, mais elle doit aussi se servir, tel le chimiste prudent et scrupuleux, des motions pulsionnelles, aussi dangereuses puissent-elles se révéler dans le transfert.

Ne pas redouter d'affronter des motions pulsionnelles à potentialité explosive, en faire le moteur même du mouvement analytique autrement menacé d'immobilisation. Tel est précisément le sens de la démarche freudienne par rapport à la brûlante forme du transfert, aboutissant à la réaffirmation puissante du sexuel infantile comme la source vive de l'analyse. Pour en saisir toute la portée, il faut encore se reporter à la fin du texte où Freud rappelle différents terrains où pour défendre le travail analytique « non édulcoré », l'analyste est appelé à mener un combat : primo, au-dedans de lui-même, contre les puissances agissant à l'intérieur de sa propre vie psychique, susceptible de le détourner de sa position analytique ; secundo, à l'extérieur de l'analyse, contre les adversaires toujours tentés de contester l'importance des pulsions sexuelles ; enfin, à l'intérieur de l'analyse, contre ses patients partagés entre le rejet et la surestimation de la vie sexuelle, et susceptibles d'utiliser leur dispositions passionnelles libérées comme un moyen de résistance jusqu'à tenir l'analyste dans une impasse.

N'est-il pas saisissant que le premier texte traitant de la forme de « résistance de transfert » la plus enclue à immobiliser le mouvement de la cure et à enchaîner la relation analytique, se découvre à la fin comme une sorte de manifeste de résistance de la psychanalyse contre différentes forces d'entrave ? En effet, loin d'être une

12. « Passion dans l'histoire de la psychanalyse », in *De la passion*, sous la dir. de Jacques André, Paris, PUF, coll. Petite Bibliothèque de psychanalyse, 1999, p. 119-120.

13. « L'hallucination amoureuse », M. Gribinski & J. Ludin, *Dialogue sur la nature du transfert*, Paris, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2005, p. 32.

14. « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » (1914), *op. cit.*, p. 254.

pièce ajoutée aux écrits techniques, le texte s'inscrit dans une démarche qui vise, pour le défendre, à illustrer ce qui est au fondement de l'expérience analytique, et cela sur fond de crise provoquée par la résistance venant de l'intérieur du mouvement psychanalytique. Il fait suite à la première histoire de l'invention freudienne pour contrer les dissidences jungienne et adlerienne. Un complément clé qu'il était urgent d'apporter du fait de la prise de conscience du rapport conflictuel entre théorie et pratique, et de la fonction de fermeture que la théorie peut jouer, au risque de contribuer au refoulement des leçons de l'expérience analytique.

Transfert et résistance : voilà deux expériences inaugurales et fondatrices de la psychanalyse comme méthode et théorie, rappelle Freud au début de sa première histoire de la psychanalyse. C'est la découverte des forces s'opposant aux efforts de guérison, qui conduit de façon indissociable à l'invention de la méthode analytique et à la théorie du conflit. Le traitement analytique prend en compte la résistance comme un processus qui l'accompagne à chaque pas, et le transfert en tant que compromis entre ces forces d'opposition à la guérison et les exigences de sa méthode d'investigation. C'est pourquoi selon Freud, toute recherche digne du nom de psychanalyse doit prendre ces deux faits comme point de départ, quand bien même elle pourrait produire des résultats différents des siens<sup>15</sup>. Il importe de noter la priorité donnée aux « expériences » constitutives de la pratique analytique, expériences survenues de façon « frappante et inattendue », qui trouve une expression théorique dans la doctrine du refoulement. Celle-ci est constituée des acquis de l'expérience et non des présupposés philosophiques ou spéculatifs.

L'insistance freudienne tient aux implications des constructions théoriques de Jung et d'Adler fondées l'une comme l'autre sur le rejet ou les réinterprétations déformantes des découvertes freudiennes, en particulier l'inconscient sexuel et la violence des motions pulsionnelles : considérer la psychanalyse comme un système théorique constitué et maintenu au prix de se détourner complètement de l'observation et de la technique de la psychanalyse ; transformer la situation analytique en un champ d'application de ces discours théoriques à visée morale et éthique ; déformer le traitement analytique en un procédé thérapeutique « édulcoré » faisant l'impasse sur la méthode de délaisson et les résistances par elle inévitablement ravivées et provoquées, ainsi que le retour *in vivo* du refoulé dans la relation analytique, l'actualisation transférentielle de l'inconscient sexuel. Bref, Freud constate à travers et au-delà de l'appropriation théorique dissidente – entendez, désexualisante – des « acquis » de l'expérience analytique, que l'activité et le savoir théoriques ne sont pas un long fleuve tranquille qui coule, tout droit et sans heurts, de sources cliniques, mais un processus, un mouvement fait de détours, répétitions, déformations ; une résistance équivalente à celle qui s'observe dans la cure peut y être à l'œuvre sous la pression des contraintes de son objet de connaissance. La théorie elle-même s'avère une expérience touchée par le travail du refoulement.

En réponse à cette force de résistance à l'œuvre dans la théorie qui se traduit par des tentatives de réinterprétation des vérités péniblement acquises par l'expérience analytique, Freud lance un acte de défense de l'expérience de l'inconscient, sous une forme à première vue surprenante par sa prématurité, mais au fond fidèle à la démarche analytique : écrire l'histoire en effectuant un mouvement de retour aux sources pour retracer la trajectoire non linéaire du mouvement des découvertes constitutives de la psychanalyse, car en déroulant l'histoire de cette genèse on montre mieux ce qu'est la psychanalyse qu'en recourant à une présentation systématique<sup>16</sup>. L'écriture de la première histoire du mouvement psychanalytique est aussi révélatrice de la portée de cette page manquante, celle sur le transfert en général et la passion transférentielle en particulier. Tout se passe comme si la résistance à l'analyse en provenance de l'intérieur du mouvement analytique donnait la pleine mesure de la force de répétition et de résistance à l'œuvre dans la cure. Pour le coup, il apparaît que le transfert dans ce qu'il a de brûlant et d'explosif par lequel il s'est fait initialement connaître (la mésaventure de Breuer avec Anna O) reste un problème tenu prudemment en marge, comme l'esprit qu'on a contraint à faire sortir de sa tanière mais qu'on est tenté de renvoyer sous terre sans l'avoir interrogé, de peur de ce qu'il pourrait répondre ou questionner.

15. *Ibid.*, p. 258-259.

16. *Ibid.*, p. 263.

C'est donc en constatant le ressort et les conséquences de la résistance que la théorie peut opposer à l'expérience du transfert, à son pouvoir d'actualisation et de déchaînement des motions pulsionnelles, que Freud aborde frontalement la question de « résistance de transfert », à travers l'exemple de l'amour de transfert ; il y réaffirme le sexuel infantile comme source vive de la psychanalyse en exposant ce que l'analyse peut provoquer de déchaînement-enchaînement. Au risque d'aggraver son cas aux yeux de ceux qui trouvent démesurée l'importance que la psychanalyse donne au facteur sexuel, Freud y souligne avec force la solidarité d'essence entre la méthode de délégation et le sexuel infantile : car c'est en se mettant au contact du mouvement de son objet, en lui emboitant le pas dans son mouvement régressif, que la méthode analytique se met en quête de la libido refoulée. Manière d'inciter l'inconscient à venir prendre ses aises dans la situation analytique comme s'il y était chez lui. C'est à cette intimité entre l'exigence de tout dire et la contrainte de l'irruption pulsionnelle, que l'on doit la scène emblématique de l'analyse de l'homme aux rats<sup>17</sup>. Le patient résiste, parce qu'à peine le récit du supplice sadique amorcé, ça, cette « jouissance à lui-même ignorée », agit en lui sous le coup de la règle fondamentale brouillant la frontière entre dire et faire, entre raconter et réaliser ; sous l'emprise de ce qui l'agit de l'intérieur, ici et maintenant, et, indistinctement, rongeur enfermé dans le pot du supplice et supplicié pénétré en direct par l'excès de fantasme mordant, il tente d'échapper à la torture jouissive de dire/accomplir les détails du récit. Je ne suis pas le capitaine cruel, aucun penchant pour la cruauté, rassure Freud. Pas de feu au théâtre, la représentation doit continuer. Car la règle est la règle, pas plus que vous, je n'ai le droit d'y déroger, surmonter les résistances, c'est un « commandement », rappelle à l'ordre le militaire cruel revenu par la fenêtre de la méthode analytique inflexible.

À l'instar de la scène exemplaire de la cure de l'homme aux rats, le traitement analytique repose sur le pari de la dynamique du traumatisme ménagé du fait que, sur fond de neutralité bienveillante de l'analyste et de constance du dispositif, la méthode de délégation implique nécessairement un caractère effractant, comme l'est l'irruption de l'inconscient. À cette force intrusive et excitatrice de la méthode, l'analyste lui-même se trouve soumis, si ce n'est qu'il l'est dans l'exacte mesure où il en assure la mise en œuvre et le maintien. On conçoit alors qu'il lui arrive de reculer devant ce que l'analyse peut déchaîner de violence pulsionnelle et la puissance hallucinatoire que le transfert peut réaliser. Que Freud place la résistance interne à l'analyste en premier lieu du combat à mener par l'agent de la méthode analytique en dit long sur la difficulté de la tâche, notamment s'agissant de manier les passions agies sans mesure, comme l'amour de transfert. Cette importance particulière accordée aux dispositions internes de l'analyste se comprend en effet à l'aune de la démesure du transfert agissant comme « Vénus toute entière attachée à sa proie » jusqu'à enchaîner le processus analytique à cet objet d'investissement exclusif que l'analyste est devenu. Mais il y a tout lieu de penser que sa véritable portée dépasse le problème de contre-transfert en réaction aux manifestations transférentielles. Elle peut s'éclairer à la lumière des infléchissements que Freud donne à sa conception de la fonction transférentielle de l'analyste et qui ont à voir avec ce que la part passionnelle du transfert exige et permet de penser : la composante narcissique du transfert. Dans ce qui suit, avant de clore mon propos, il s'agit d'explorer quelques pistes de réflexions autour de la double nature du transfert, ouvertes par la question du narcissisme.

Remarques : parallèlement au mouvement de résistance qui se produit au niveau de la théorisation désexualisante, la question du narcissisme constitue un autre motif majeur des considérations freudiennes sur l'amour de transfert. À ceci près que le mot y est absent... Chose curieuse, en effet, puisque les deux textes, écrits juste à quelques mois d'intervalle, font écho l'un à l'autre autour de leur objet commun : la passion amoureuse. Comme le texte sur « l'histoire du mouvement analytique », « Pour introduire le narcissisme » trouve un prolongement immédiat dans « Remarques sur l'amour de transfert ». Je serais même portée à soutenir que les trois textes freudiens forment un triptyque organisé autour de différents lieux ou sources de la résistance au mouvement analytique : théorie, transfert et narcissisme.

---

17. « Remarques sur un cas de névrose de contrainte » (1909), *OCF/P IX*, p. 144-148.

Venons-en à la question du narcissisme, telle qu'elle est abordée à travers la passion amoureuse. La découverte du moi comme source et réservoir des investissements libidinaux, celle du conflit entre libido narcissique et libido objectale, ainsi que l'observation des atteintes que le narcissisme peut porter à la mobilité pulsionnelle. Ces découvertes trouvent une illustration condensée dans la passion amoureuse, notamment, telle qu'elle peut se produire dans et grâce à la cure, la « guérison par l'amour »<sup>18</sup>. Il s'agit, selon Freud, de la seule voie de guérison à laquelle croit le névrosé : son moi étant appauvri dans ses investissements libidinaux en raison des tendances sexuelles qui ne sont plus soumis à contrôle, il tend à chercher une voie de restauration de son narcissisme en se choisissant un objet selon le type narcissique. C'est en quelque sorte l'analyse qui lui ouvre cette voie car c'est au moment où à la faveur du traitement, son incapacité névrotique d'aimer se trouve réparée jusqu'à un certain point, que le patient se soustrait à la poursuite du traitement pour faire un choix amoureux. Cette issue serait acceptable, conclut Freud, si elle ne comportait pas tous les dangers d'une dépendance accablante envers ce sauveur. Et un des dangers majeurs en question a pour nom bien connu : une cure interminable sous le poids de la force d'immobilisation du mouvement analytique, exercée par Narcisse bien à l'abri, sous le dehors d'une libido d'objet massive. Il n'est donc pas étonnant que cette impasse de la « guérison par l'amour » sur laquelle clôt l'introduction du narcissisme ouvre sur une question jusque-là gardée par Freud comme objet de réticence, l'amour de transfert. Ce qui rend encore plus remarquable que cette dernière question soit explorée principalement sous l'angle de la passion de l'inconscient, sans faire explicitement référence à l'implication de la dimension narcissique dans le transfert. Freud semble faire l'impasse sur l'éénigme du pouvoir de résistance des investissements narcissiques abrités derrière les investissements objectaux, à savoir, le paradoxe du transfert qui consiste à conjuguer à force également radicale une ouverture objectale et une fermeture narcissique, sauf sa remarque concernant la résistance des patients pris dans une « surestimation de la vie sexuelle » dont l'analyste fait les frais jusqu'à s'en trouver enchaîné et figé.

Mais à relire « l'amour de transfert » sous le coup du narcissisme, on peut être frappé par le point suivant : malgré l'absence du mot narcissisme, la problématique de la passion amoureuse, ce « débordement des investissements du moi sur l'objet »<sup>19</sup> dans le transfert paraît conduire Freud à opérer une ouverture théorique sur le transfert. L'idée freudienne princeps à propos du transfert consiste à voir dans la « productivité » névrotique l'unique source des répétitions transférentielles, en limitant la fonction transférentielle de l'analyste au statut des « restes diurnes permanents et privilégiés », propices à servir de support d'actualisation des éléments refoulés cherchant à reprendre vie. Or, à partir de ses considérations sur la réalité effective de la passion transférentielle et les enjeux de l'attitude interne de l'analyste convoquée par cette « résistance de transfert », Freud paraît être amené à lui apporter des infléchissements. Bravant le risque d'affronter le fantôme scabreux de la suggestion, il pointe que c'est la situation analytique elle-même qui engendre l'amour de transfert, en fournissant les conditions de sa production : « En engageant le traitement analytique pour guérir la névrose, il (l'analyste) a fait surgir cet état amoureux. » Loin d'être imputable à la seule disposition des névrosés au transfert, le mouvement transférentiel est ainsi le « résultat inévitable d'une situation médicale analogue à la dénudation corporelle d'un malade ou à la communication d'un secret d'importance vitale »<sup>20</sup>. Ce qui est indiqué en pointillé comme source du transfert c'est, pour le dire en toutes lettres, l'exigence d'ouverture de l'intime portée par l'invitation de tout dire et appuyée sur la dissymétrie de la relation analytique. Le transfert ne témoigne pas seulement de la répétition des conflits névrotiques hérités de l'histoire infantile, mais plus fondamentalement il est provoqué voire inauguré par la situation analytique. En amont et au-delà d'une répétition transférentielle, à chaque fois singulière, existe donc un transfert coextensif au processus analytique, dès l'engagement de l'analyse. Nous voilà donc face à la question de la double nature du transfert, ouverte par le défi de l'impasse que peut créer la composante narcissique du transfert.

18. « Pour introduire le narcissisme », *OCF/P XII*, *op. cit.*, p. 244.

19. *Ibid.*, p. 243.

20. « Remarques sur l'amour de transfert », *op. cit.*, p. 209.

Question ouverte ? Ou plutôt question réouverte, devrait-on dire, dans le sens qu'elle permet de convoquer deux formulations freudiennes de la division du transfert plus ou moins conservées sur fond d'une conception unitaire du transfert. Celle-ci tend à englober l'ensemble du processus analytique dans un unique transfert, notamment à la faveur de la notion de névrose de transfert définie comme une sorte d'unité de réédition de la névrose infantile. Comme le rappellent Laplanche et Pontalis<sup>21</sup>, malgré l'usage extensif et globalisant du transfert qui en vient à imposer l'idée du transfert au singulier structurant l'ensemble du processus analytique, Freud a toujours maintenu de façon implicite l'idée initiale des transferts au pluriel, partiels, ponctuels, incarnant les motions pulsionnelles refoulées. Une autre idée freudienne de division du transfert doit sa formulation plus explicite, précisément à la question de la résistance : comment le transfert devient une des armes les plus puissantes de la résistance ? Impossible d'en rendre compte, écrit Freud<sup>22</sup>, sans se rappeler que le transfert se divise par deux, positif et négatif, et que le transfert positif lui-même se décompose en sentiments tendres ou amicaux aptes à rester conscients, et en sentiments érotiques puissant aux sources inconscientes. La résistance vient donc du transfert négatif ou du transfert positif porté par les motions érotiques refoulées. Si bien qu'au fond le qualificatif – positif ou négatif – se détermine moins par la nature des affects en jeu dans le transfert que par leurs effets, levier ou obstacle, sur le déroulement de l'analyse.

À envisager d'abord la duplicité du transfert selon sa fonction pour l'analyse, moteur ou/et force d'en-trave, on peut saisir l'articulation de ces deux dimensions de la relation analytique autrement que comme le vin inaugural du transfert positif qui tourne au vinaigre du transfert négatif sous l'action des produits inquiétants échappés de l'inconscient suite au travail de déliaison. Par exemple, du fait de l'implication de sa dimension narcissique, le transfert passionnel ne saurait s'expliquer simplement par l'idée d'un transfert positif initial devenu surchargé de motions sexuelles refoulées. Ensuite, on peut appréhender une question jusque-là restée suspendue : quelle est la nature précise du transfert dit positif pour qu'il remplisse la fonction de moteur et soit porteur du mouvement du travail analytique ? La question ne fait pas l'objet de l'attention freudienne pour la simple raison que, dans le fond, le transfert ne l'intéresse que dans la mesure où il devient négatif, c'est-à-dire une résistance. Chez Freud, c'est un postulat qu'il y a une sorte de transfert de base sur lequel repose l'ensemble du travail d'analyse et qu'il décrit par différents termes : « transfert positif tempéré et non exprimé », « transfert efficace », « rapport véritable » au sens d'un lien d'attachement fondé sur ce qu'un intérêt sérieux de l'analyste à l'égard du patient vise à produire : « l'association de l'analyste aux imagos des personnes de l'enfance qui furent dispensatrices des marques d'amour »<sup>23</sup>.

Ce transfert porteur du mouvement analytique, s'il est concerné par la résistance, c'est en tant qu'objet de résistance en ce sens qu'il peut être parasité par les répétitions transférentielles utilisées comme une résistance : les « déformations par transfert », les « résistances de transfert ». Il importe, souligne Freud, que « soit éliminée la perturbation du transfert par les résistances transférentielles émergeant l'une après l'autre »<sup>24</sup>. Transfert perturbé par les transferts... la formulation risque de paraître baroque, si l'on ne garde pas présente à l'esprit l'idée du transfert de fond, distinct des « transferts » au pluriel. Reste que le transfert positif de base y apparaît moins objet de résistance directement visé que comme une sorte de victime collatérale des résistances transférentielles portant sur le travail de déliaison. En revanche, il y a une situation où la pensée freudienne laisse deviner l'existence d'une résistance au transfert, celle de l'engagement du traitement. Freud note que l'instauration de ce « transfert positif tempéré et non exprimé » elle-même nécessite souvent de vaincre la première résistance portant sur l'engagement du traitement. Résistance inaugurale contre l'analyse, se traduisant par le refus de se soumettre à l'exigence de la règle fondamentale ou du dispositif analytique. Cette résistance, quand elle accède à la parole, s'avère portée par une association qui relie la situation analytique aux représentations empreintes

21. « Transfert », *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967. Voir aussi, J. Laplanche, « La transcendence du transfert », *Problématique V. Le baquet. Transcendance du transfert*, Paris, PUF, p. 242-253 ; J.-B. Pontalis, « L'étrangeté du transfert », *La force d'attraction*, op. cit.

22. « Sur la dynamique du transfert » (1912), *op. cit.*, p. 113-116.

23. « Sur l'engagement du traitement » (1913), *OCF/P XII*, p. 180.

24. *Ibid.*, p. 184.

d'une dimension effractante, comme celle d'une agression sexuelle ou d'une séduction homosexuelle. C'est déjà un transfert sur la personne du médecin, tenant d'emblée lieu de résistance, écrit Freud<sup>25</sup>. Donc, un transfert négatif qui précède le transfert positif censé constituer la base et qu'il importe de mettre à découvert. Ou plus exactement, les deux formes du transfert se mêlent l'un à l'autre dès le moment inaugural de la cure, faisant de ce moment d'engagement du traitement un travail analytique à part entière.

Au fond, la dynamique inaugurale de l'analyse repose sur la confrontation entre deux exigences inséparables sollicitées et portées par la situation analytique, mouvement d'ouverture et mouvement de fermeture. De cette confrontation fondatrice de la cure, la passion (l'amour) de transfert offre une illustration condensée. C'est que comme le souligne Jacques André, le transfert passionnel se rapproche au plus près des fondements infantiles de l'amour. « La passion condense le modèle infantile de l'amour d'objet (de l'objet) et la plus radicale clôture opposée à celui-ci par le narcissisme primaire : ouverture bâinte sur l'altérité et enfermement sur la monade<sup>26</sup>. » À ce titre, les réflexions sur les difficultés engendrées par le paradoxe de la composante narcissique du transfert permettent de formuler les questions comme « pourquoi, pour pouvoir éprouver et reconnaître en soi l'étranger, avons-nous besoin d'un autre étranger ? »<sup>27</sup>, comment la situation analytique pourrait-elle tenir lieu de mouvement d'ouverture et d'adresse à l'autre, c'est-à-dire, comment peut-elle devenir une offre fondatrice et productrice du transfert<sup>28</sup>.

Une autre question, celle d'un enfant : « Est-ce que ça fait mal de tomber quand on tombe amoureux ? ». À l'exemple de ces mots d'enfant, il arrive au moi de craindre de ne pas pouvoir se relever d'être tombé amoureux, de se défaire, par moments, de moi-même. Alors, l'invitation de l'analyse aux déliaisons et au mouvement d'ouverture pourrait recevoir cet écho : « promenons-nous dans le moi pendant que le vous n'y est pas »<sup>29</sup>. À moins que comme dit cette patiente, le moi ruse avec l'objet : « Trois séances par semaine ? Vous allez être mon seul lien avec le monde extérieur... L'analyse c'est comme un saut à l'élastique sans élastique. Non, l'élastique, c'est vous... ». Moi, moi ? telle est la figure de l'étranger que l'analyste risque de trouver au-dedans de lui-même, constatant comme Freud que celui qui cherche trouve souvent plus que ce qu'il souhaitait.

---

25. *Ibid.*, p. 179.

26. « Passionnément... », *De la passion*, *op. cit.*, p. 5.

27. Pontalis J.-B., « L'étrangeté du transfert », *La force d'attraction*, *op. cit.*, p. 89-90.

28. Laplanche J., « Du transfert : sa provocation par l'analyste », *op. cit.*

29. Expression tirée de la chanson de Serge Gainsbourg, *Ce grand méchant vous*, 1962.

# ***Résistance : une position paradoxale dans la cure***

***Arlette Robo***

En premier lieu : remerciements au comité scientifique,

Dans l'argument du thème de cette année, l'insistance est portée sur la place paradoxale du transfert dans la cure analytique : le transfert à la fois moteur et frein de la cure.

Dans « La technique psychanalytique »<sup>1</sup>, S. Freud note : « Il faut se demander d'abord pourquoi les névrosés développent, au cours de leur analyse, un transfert bien plus intense que d'autres sujets non analysés. En second lieu, nous en sommes à nous demander, pourquoi, dans l'analyse, c'est le transfert qui oppose au traitement la plus forte des résistances, alors qu'ailleurs il est considéré comme l'agent même de l'action curative et de la réussite » (p. 52).

Dans ce même écrit, il souligne combien le transfert amoureux peut agir comme une résistance au processus de la cure. La cure de Dora en témoigne, en effet le destin de sa cure n'est pas uniquement le fait de la résistance de la jeune fille. J.-B. Pontalis<sup>2</sup> note que « la résistance est l'effet d'un processus auquel sont soumis l'analyste et son patient, le patient et son analyste ». Autrement dit : analyste et analysant interprètent le même scénario sur des scènes différentes.

Dans la cure de Dora, Sisyphe semble avoir mis en échec Prométhée. Je vous propose de revenir quelques instants sur les éclairages de Freud sur la compréhension de la névrose hystérique et d'autre part la place de la répétition du fantasme de séduction dans la cure et la réponse contre-transférentielle de Freud lui-même.

Il présente l'interruption prématurée de son analyse par Dora comme une forme d'erreur, de négligence dans son écoute du matériel présenté. Une partie lui resta inconnue (« Cinq Psychanalyses », p. 88-89). Il négligea le premier rêve dans lequel Dora prévient qu'elle va quitter sa cure comme, autrefois, la maison de M. K. Selon Freud, la prise en compte de ce matériel, c'est-à-dire le rêve, lui eut permis de faire une interprétation du transfert.

Dans celui-ci, Sigmund Freud devint M. K., homme de mauvaises intentions. Par le truchement de cette intervention, l'analyste aurait trouvé l'accès à un matériel nouveau, sans doute constitué de souvenirs réels. Mais, dit Freud, « je négligeai ce premier avertissement. Je me dis que j'avais encore largement le temps puisque ne se présentaient pas d'autres signes de transfert et que le matériel de l'analyse n'était pas encore épuisé ».

Nous connaissons la suite. Dora a mis en acte une importante partie de ses souvenirs et fantasmes au lieu de la reproduire dans la cure. Ce que Freud présente ici en termes de négligence est la marque de son contre-transfert. Dans ce même écrit, S. Freud transmet une précieuse indication concernant l'importance du repérage du transfert dans la cure, il écrit : « Là où on arrive de bonne heure à englober le transfert dans l'analyse, celle-ci se déroule plus lentement et devient moins claire, mais elle est mieux assurée contre de subites et invincibles résistances. »

Le second terme de l'intitulé de nos débats du samedi est prononcé : la résistance. C'est en partie à l'appui de l'analyse de cas de névroses depuis sa collaboration avec J. Breuer cf. : « Études sur l'hystérie », en passant

1. Freud S., La technique psychanalytique...

2. Pontalis J.-B., Perdre de vue, p. 98.

par ses échanges avec Fliess cf. : « Naissance de la psychanalyse » et bien d'autres de ses écrits, que Freud construit sa 19<sup>e</sup> conférence d'introduction à la psychanalyse.

Dans « Résistance et Refoulement » il communique une de ses avancées centrales. Elle fait le lien entre processus morbide de la névrose et processus analytique. Voici quelques mots qui ouvrent sa conférence. « Pour nous faire des névroses une idée plus adéquate, nous avons besoin de nouvelles expériences. Et nous en possérons deux très remarquables et qui ont fait beaucoup de bruit à l'époque où elles ont été connues. »

Dans cet article, c'est sur le non-respect de la règle fondamentale et de l'interprétation des rêves qu'il s'appuie pour discuter avec son auditoire du concept de résistance.

Résistance, terme fort, ce concept n'est pas d'origine psychanalytique, c'est un terme guerrier qui évoque d'emblée des forces opposées avec en arrière-plan le fait de se soumettre, de concéder, de conquête. Dans son écrit intitulé « Les hommes ne veulent pas guérir » (2002), C. Chabert souligne que dans le texte de Freud il est question de guerre et de conquête, conquête du conscient sur l'inconscient, une guerre interne qui se rejoue sur la scène des séances de la cure analytique.

Cette représentation guerrière est présente dans la façon dont Freud introduit ce concept de résistance dans son article. Nous pouvons lire sous sa plume les pensées suivantes : « Premièrement, lorsque nous entreprenons d'œuvrer au rétablissement d'un malade, de le libérer de ses symptômes de souffrance, il nous oppose une résistance violente opiniâtre qui persiste pendant toute la durée du traitement. Le malade lui aussi produit tous les phénomènes de ses résistances, sans la reconnaître comme telle. C'est déjà un succès que de l'amener à se faire à cette conception, à compter avec elle. La résistance des malades est très variée, extrêmement subtile, souvent difficile à reconnaître, elle passe d'une manifestation à l'autre de façon protéiforme. Il s'agit pour le médecin d'être méfiant et de rester sur ses gardes vis-à-vis d'elle » (p. 297-298).

« En posant cette règle technique fondamentale, nous aboutissons à ce qu'elle devienne le premier point d'attaque de la résistance. Le malade cherche à s'arracher par n'importe quel moyen à ses stipulations. » Freud nous décrit une conduite psychique, inattendue de la part du patient, une attitude contradictoire à la demande de soulagement de ses souffrances et de ses symptômes.

Il me semble que dans ce texte daté de 1916, ce sur quoi le père de la psychanalyse n'insiste pas est qu'entre autres choses, la règle fondamentale réinscrit une dissymétrie qui reproduit ce que J. Laplanche nomme : La Situation Anthropologique Fondamentale – celle qui s'instaure dès l'entrée dans la vie entre l'adulte et l'enfant.

À propos de l'attitude du patient, Freud nous propose une série d'exemples concernant le mécanisme de résistance, ses moyens d'expression dans la cure de parole à partir de la posture du patient et de son attitude vis-à-vis de la règle fondamentale. Il nous précise qu'aucun patient n'échappe à la résistance. Aussi, l'analyste doit éviter tout droit d'exception à la règle fondamentale. Les modes d'expression de la résistance selon la structure psychique du patient ont des aspects protéiformes.

La résistance met les symptômes à son service. Parmi les exemples, Freud nous emmène en séance avec une patiente atteinte de névrose de contrainte et une autre de névrose hystérique. Dans le premier cas, il s'agit pour la patiente de mettre en doute ou de faire croire à l'analyste qu'elle partage avec lui une théorie sans y croire vraiment. Dans l'exemple qui nous est donné, nous entendons en arrière-plan une forme de séduction de la part de la patiente à l'égard de l'analyste, via le savoir.

Fantasme de séduction que Freud ne nomme pas explicitement dans son texte, il y a une subordination de l'intellect à la vie affective. Les positions psychiques de la patiente barrent la voie à la perlaboration. Freud retient notre attention en insistant sur le fait que la résistance se manifeste pendant toute l'analyse de façon variable. Elle augmente toujours quand on s'approche d'un nouveau thème. Elle est maximale au sommet de l'élaboration de ce dernier et s'affaisse à nouveau avec la liquidation du thème.

Loin d'attaquer de façon frontale l'expression de la résistance, Freud insiste sur le fait qu'au cours de l'analyse, les résistances doivent nécessairement se faire jour et que leur surmontement est l'opération essentielle de l'analyse, seule cette part du travail nous assure que nous sommes arrivés à quelque chose avec le malade.

Il y a une mobilisation de forces puissantes qui s'opposent à une modification de l'état du patient. Ce sont celles-là même qui en leur temps ont imposé par leur contrainte cet état maladif.

La résistance en tant que levier :

Dans la névrose, le processus pathogène est le refoulement et il contribue à la formation de symptômes qui sont des compromis entre la satisfaction du désir et son interdit. Mais est-ce vraiment le refoulement qui produit le symptôme ou son échec signé par les tentatives contrariées de retour du refoulé ?

Dans la cure, la résistance nous permet d'avoir une connaissance de ce qui s'est passé lors de la formation du symptôme. Il s'agissait alors d'empêcher un désir inconscient de devenir conscient.

Le processus analytique permet une remobilisation de désirs inconscients qui se sont vus interdire l'accès à une satisfaction consciente et une répétition de la rébellion initiale qui a eu lieu lors de l'instauration de l'organisation psychique du patient.

C'est en cela que la résistance a une place paradoxale. Elle est une sorte d'indicateur de noyaux de désirs inconscients et de conflits, tout au long de la cure. Elle contribue à l'inscription et à l'expression de mouvements d'ouverture et de fermeture qui vont de pair avec les mouvements de liaison, déliaison des pulsions ou des motions pulsionnelles. Le contre-transfert de l'analyste lui permet d'adapter sa posture et ses modes d'intervention au plus près du matériel de la cure et des mouvements psychiques du patient.

Du côté du patient, la résistance va permettre entre autres choses de prévenir des déliaisons excessives qui pourraient désorganiser le moi, quelle que soit la structure psychique du patient. Dans son propos Freud précise que le refoulement n'est pas remarqué par le moi, il est inconscient et la résistance l'est tout autant (pour le moi).

Revenons au plus près de l'article de S. Freud (Résistance et Refoulement) :

Dans un premier temps, afin de comprendre le mécanisme du refoulement, Freud recourt à la métaphore spatiale des systèmes (Inconscient, Préconscient, Conscient) et au travail du rêve comme modèle de la première topique. Selon lui, cette compréhension du refoulement devrait s'appliquer aussi bien à la névrose qu'à la vie<sup>3</sup> psychique normale.

Il écrit, « le refoulement est la condition préalable à la formation d'un symptôme psychique névrotique. L'analyse permet une compréhension de l'intention des symptômes névrotiques, elle nous initie sur la vie sexuelle du malade ».

S. Freud termine sa conférence en déclarant : « Messieurs, tout ce que je dis ici sur le refoulement, la formation du symptôme et la signification du symptôme a été obtenu à partir de trois formes de névroses, l'hystérie d'angoisse, l'hystérie de conversion et l'hystérie de contrainte. Et que d'ailleurs, cela n'est tout d'abord valable que pour ces formes. Ces trois affections que nous avons l'habitude de regrouper sous le nom de névroses de transfert circonscripent également le domaine dans lequel la thérapie psychanalytique peut s'exercer. »

3. Freud S., Introduction à la Psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, 1961, p. 280.

S. Freud souligne que les autres névroses avaient été beaucoup moins bien étudiées par la psychanalyse à son début. Selon lui, dans le groupe de celles-ci, c'est certainement l'impossibilité apparente d'une influence thérapeutique qui a été une des raisons de leur mise à l'écart. La psychanalyse est une piste pour comprendre ces autres affections qui ne sont pas des névroses de transfert. L'investigation comparative sur les autres affections en dehors des névroses de transfert montre que « ces malades [...] souffrent d'une privation, la réalité leur refusant la satisfaction de leurs désirs sexuels ».

La conférence de Freud se termine sur la sexualité infantile, sa place, son mode d'expression dans la vie psychique. La 20<sup>e</sup> leçon d'introduction à la psychanalyse intitulée « la vie sexuelle de l'être humain » va apporter des éléments de réponse aux dernières objections soulignées par Freud dans cette conférence.

En résumé, dans ce texte, Freud, dans un premier temps, identifie la résistance, puis, ses modes d'expression dans la cure.

Dans un deuxième temps, à partir de la dynamique de la résistance, il met en évidence ses liens avec les symptômes et les fonctions de ces derniers par rapport aux désirs infantiles qui n'ont pas eu accès à la conscience et qui se satisfont à partir de ces derniers (les symptômes).

Troisième temps, Freud identifie les forces engagées dans la résistance afin de maintenir inconscient les désirs qui n'ont pas eu accès au conscient. Il nomme cette force ou mécanisme en jeu le refoulement.

Le quatrième temps, il revient sur la dynamique entre processus de refoulement et formation de symptômes. Notons que dans cet écrit, Freud utilise le terme générique de refoulement. Il n'aborde pas la question du refoulement origininaire.

L'élargissement du champ de la psychanalyse à d'autres organisations psychopathologiques nous révèle la place de la distorsion de l'organisation du moi, celle de la représentation de l'objet et du rapport à la réalité. Toutefois, notons que de façon constante se pose la question du destin de la séduction de même que celui des fantasmes originaires au décours de toute cure, quelle que soit la structure psychique du patient.

À partir de ma pratique clinique je poserai l'hypothèse que dans les affections non névrotiques, la résistance porte la marque des mécanismes de défense qui ont cours dans le fonctionnement psychique du patient.

À partir de l'expression de la psychopathologie de certains adolescents, nous percevons le défaut de refoulement. À la place viennent des mécanismes de projection, de déni, de clivage, et des agirs de toutes sortes. Dans le processus de la cure analytique, leur mobilisation dans, via le transfert, – associée à la posture de l'analyste – participe à l'instauration d'instances refoulantes.

## **Présentation clinique**

### Présentation d'Ornella

Ornella est âgée d'à peine une dizaine d'années lorsqu'elle m'est présentée dans mon bureau par le chef de service. Quelques semaines plus tôt dans la brève présentation clinique que le pédopsychiatre de l'IME faisait d'elle, il ne figurait aucune notion de troubles graves de la personnalité. L'accent portait sur des troubles de l'attention et des troubles cognitifs. La MDPH adressa sa candidature à l'Institut médico-éducatif en cours d'année

et assez rapidement l'équipe pédagogique soutenue par la psychologue clinicienne interpellait le médecin à propos de l'étrangeté de la jeune patiente. Au-delà de son intelligence troublée, son rapport à la réalité interpellait les éducateurs spécialisés. Elle se montrait dans un état d'affabulation quasi permanent. Ces professionnels ne savaient comment se situer par rapport aux discours qu'elle leur adressait. Dans son rapport aux autres enfants, elle suscitait pareil inconfort. Elle identifia une autre petite fille comme étant sa meilleure amie et le collage narcissique effraya cette dernière.

C'est après l'obtention de l'accord de ses parents que Ornella m'est adressée pour une psychothérapie. Ce qui brillait par son absence dans le bref tableau clinique qui m'en était fait, s'impose lors de notre toute première rencontre. En effet, elle m'investit d'emblée comme un bon objet, comme le dirait Mélanie Klein. Et immédiatement, elle m'adresse une plainte. Elle m'indique que dans les transports, l'accompagnatrice a porté contre elle une accusation injustifiée.

Elle me dit qu'elle jouait avec son voisin de siège et que l'adulte en question l'a accusée d'embêter son camarade. L'accompagnatrice dit « n'importe quoi, les adultes sont fous » me dit-elle. Je me permets alors de reprendre sa phrase, ce qu'elle confirma en me regardant fixement, plongeant son regard dans le mien. Derrière son apparence effrontée à l'égard du chef de service, je perçus une certaine détresse chez cette encore fillette d'alors.

De même, son propos m'interpellait, et, je me demandais comment ces derniers mots : « les adultes sont fous » allaient s'actualiser dans la cure et sous quelle forme. J'en profitais pour demander à Ornella si elle serait d'accord pour venir me parler d'elle et des questions qu'elle se pose. Elle accepte. Je lui présente rapidement le cadre et le rythme des séances, deux fois par semaine. Elle viendra régulièrement à ces séances. Au décours de ces dernières, à côté de la détresse, j'identifiai un vide important, la place du double et un imaginaire foisonnant entraînant un trouble du rapport à la réalité.

Aussi dans l'institution, elle ne manquait pas d'inquiéter les éducateurs qui l'accompagnaient. Pendant la première année de cure, le dessin sera privilégié comme médium. Le thème du double sera recrudescent, accompagné de défenses narcissiques. Elle se réfugie dans l'imaginaire qui lui permet d'éviter des vécus d'abandon et des angoisses plus archaïques telle l'angoisse de dévoration par des objets persécuteurs, monstres, fantômes, etc. À cette époque, dans le transfert, le vécu de persécution n'est jamais loin. Ornella a l'art de dire « Je ne sais pas », « J'ai oublié », « Je peux pas réfléchir », la négation n'y figurait pas. Peu à peu, les mouvements transférentiels sont moins projectifs. La confiance s'installe. Dans ma posture, je favorise une conduite de pare-excitation et un holding qui tamponne ses angoisses.

Comme je le note ci-dessus, le thème du double figurait régulièrement dans les propos d'Ornella, et ses dessins. Il pouvait prendre les traits de deux petites filles dessinées de façon très stylisée. Un jour, Ornella les dessina et elle y associa une histoire : elles étaient en classe avec leur maîtresse, celle-ci leur disait de se maquiller avant d'aller à la piscine. Je vais souligner la bizarrerie de l'enseignante, ce qui amusa ma patiente. Mon intervention va lui permettre d'émettre une critique sur le personnage féminin adulte de son récit et de dire qu'à l'école ça ne se passe pas comme ça.

Dans ses séances, je l'accompagne dans ses commentaires et récits et l'aide à clarifier ses pensées. Elle va développer une capacité certaine d'insight et elle aura moins peur de ses pensées.

Lors d'un entretien avec la mère, le père ne l'ayant pas accompagnée – entretien qui avait pour objet de me présenter aux parents –, je fus frappée par la ressemblance entre la mère et la fille. Ce fut pour moi l'occasion d'être informée de deux événements survenus à la neuvième année de ma patiente.

Il s'agit de :

- La naissance de son petit frère et,
- de la mort du grand-père maternel de qui elle était très proche.

Les effets du pubertaire :

Il y a bientôt deux ans, l'arrivée de la puberté et ses effets au niveau corporel et psychique (le pubertaire) vont modifier le matériel de la cure. La « puberté est au corps ce que le pubertaire est à la psyché »<sup>4</sup>. Le sexual (sexuel pulsionnel infantile) et les effets du pubertaire vont occuper la place centrale. Dans le matériel qu'Ornella m'adresse depuis bientôt un an, la sexualité est constamment présente, associée à de nombreux agirs en dehors de ses séances.

La présence de la bande des pairs lui est devenue quasiment indispensable, de même que ses sorties au skatepark. La libilité de la pensée est moindre, toutefois l'adolescente passe d'un état d'excitation, d'agitation et d'expansivité à des moments d'abattement, durant lesquels elle semble complètement éteinte.

Dans l'institution, elle fonctionne en double passionnel avec un adolescent d'à peu près le même âge.

À propos du transfert et de la résistance.

Au tout début du printemps dernier, dès que débute sa séance, Ornella se met à me parler. Elle est le plus souvent volubile, elle commence sa séance sur le mode habituel mais quand elle me dit « Je vais vous raconter quelque chose mais je sais que vous ne serez pas contente », son attitude est clairement séductrice et chargée d'excitation. Elle me fit le récit d'un après-midi au skatepark. Elle s'y est rendue sans l'autorisation de ses parents.

Elle était en compagnie de sa meilleure amie. Elles ont été abordées par des garçons. Ça la faisait rire, elle trouvait ça drôle, tandis que l'amie n'était pas d'accord. Elles se sont disputées et son amie est partie fâchée. Je lui dis que son amie est partie fâchée et qu'elle est arrivée en me disant qu'elle va me raconter quelque chose et qu'elle sait que je ne serais pas contente ou pas d'accord. Elle acquiesce, puis se met à me parler d'autre chose :

Une promesse faite par son père de l'accompagner au skatepark afin de lui apprendre à faire des descentes, c'est-à-dire à descendre les pentes. En fin de séance, je lui dis « Tu pensais que je ne serais pas contente. » Elle me dit oui parce que j'ai fait des choses. Je lui demande pourquoi elle désire me dire quelque chose tout en sachant que je ne serais pas contente, pourquoi elle cherche ma désapprobation ?

Elle me regarde un peu interloquée.

Après un moment de silence, je poursuis. « Comment réagissent tes parents lorsqu'ils ne sont pas contents ? » Elle me répond pratiquement du tac au tac sans hésitation.

Mon père m'engueule et il me frappe. Et elle me pointe une partie de son corps là (elle indique le haut de sa cuisse). Puis elle se récupère en me disant « Oh, mais il ne le fait pas souvent ». Elle rajoute « Avant, il me donnait des fessées. Maintenant, je suis trop grande. » Elle m'adresse ce message en me regardant, comme à son habitude elle soutient mon regard.

C'est la fin de la séance.

---

4. Gutton Ph., « Le Pubertaire », Paris, PUF, 1991.

Elle quitte le bureau en me disant : « Au revoir Madame R. »

Les jours qui suivent, Ornella ne viendra pas à ses séances, elle ne viendra pas à deux voire trois séances successives.

Les deux premières séances manquées, en me croisant dans les couloirs de l'institution, elle faisait comme si elle ne me voyait pas. La semaine suivante, je fus informée qu'elle était souffrante.

Entre-temps, le chef de service m'informa d'une conversation rapportée par une jeune éducatrice qui attendait un bébé. Ornella lui aurait dit qu'elle ne voulait plus avoir Mme Robo pour thérapeute et l'éducatrice lui aurait répondu qu'elle pouvait demander à changer de thérapeute.

Quelques mots à propos de cette jeune éducatrice. Quelques semaines plus tôt elle avait annoncé à ma patiente et à d'autres jeunes de son groupe qu'elle attendait un bébé. Ornella aurait été bouleversée par cette nouvelle, toutefois elle n'en parla pas en séance.

De retour à sa séance, Ornella me dit qu'elle ne voulait plus parler des choses sexuelles en séance avec moi parce qu'elle en avait honte.

Les choses sexuelles en question étaient le fait de regarder des films pornographiques, et son comportement auto-érotique (masturbation) à chaque fois qu'elle était énervée (termes de la patiente).

Un nouveau mouvement apparut alors dans la psychothérapie d'Ornella.

Au début, Ornella n'était pas porteuse de la demande, elle était celle de ses parents, l'équipe et le médecin. Après la brève suspension de ses séances, il en sera autrement, c'est elle qui en devient porteuse, tout en accompagnant sa demande d'un « mais ». « Je veux bien, mais. » Expression de la résistance ou mise en garde adressée à l'objet de transfert séducteur. L'analyste est à la fois le transitaire et le destinataire, comme le propose J.-B. Pontalis dans son écrit : « La force d'attraction ».

Beau mouvement de projection, c'est elle qui me séduisait via ses récits en séance, et c'est moi qu'elle perçut comme séductrice. Tout porte à penser que malgré son mouvement de résistance ou par son mouvement de résistance, Ornella par le truchement de mes questions interprétatives, avait pris conscience d'une part de sa propre attitude séductrice en séance.

Le nouveau mouvement se déploie dans la cure. Ornella va m'adresser la représentation d'un père séducteur avec des conduites et des déclarations plus que suggestives qui ne manqueront pas de l'interroger..., etc.<sup>5</sup>.

Depuis la rentrée scolaire (2023-2024), elle me dit qu'elle exige de ses parents qu'ils la laissent sortir. Elle dit faire des crises lorsque son père tente de s'y opposer. En outre elle a trouvé une certaine complicité avec sa mère. Le lien transférentiel tient. Certaines conduites défensives présentes au début de la cure s'estompent. Il en va ainsi des réponses telles que : je sais pas », « j'arrive pas à réfléchir » ou encore « j'ai le droit ». Ornella est moins volubile et son discours se ponctue de silences réflexifs. Elle peut me parler clairement du vide qu'elle ressent, son rapport addictif aux images pornographiques associées à la masturbation, son rapport au Puff (vapeuse) et sa consommation occasionnelle de cannabis.

---

5. La confidentialité et la déontologie ne nous permettent pas d'en faire état.

Dans les séances récentes :

Elle associe la masturbation à son besoin de ressentir quelque chose et par moments de se calmer. Elle se masturbe quand elle est énervée. Elle rajoute : « un copain m'a dit que si tu n'aimes pas le sexe, c'est que tu n'aimes pas la vie ». Puis abruptement, elle demande : « Madame R, les adultes ne pensent pas au sexe hein ? » Je lui adresse un discret « hum », à la suite de quoi Ornella ajoute : « Pour moi, les adultes ne pensent pas au sexe. »

Après un long silence, je lui réponds : « est-ce que cette pensée te rassure ? » (Je pense à sa façon de fuir son milieu familial excitant et déstructurant.) Elle m'adresse un sourire comme elle le fait habituellement lorsque je tombe juste. Après un silence, je lui dis : « Peut-être que tu te demandes pourquoi je parle de sexualité avec toi ? » Elle me dit oui. Je lui demande ce que ça lui fait. Elle me dit c'est bien parce que vous m'écoutez et vous répondez à mes questions.

Silence à nouveau, je lui dis, serions-nous en train de parler de choses interdites ? C'est la fin de la séance.

Après son départ, je repensai à la construction qu'elle venait de m'adresser c'est-à-dire « si tu n'aimes pas le sexe, c'est que tu n'aimes pas la vie », elle se prolongea dans mon élaboration par : « si tu n'aimes pas le sexe, tu n'existe pas ». À propos de sa conception « des adultes (qui) ne pensent pas au sexe », je m'interroge sur la fonction protectrice de cette pensée contre ses fantasmes de séduction face à un adulte excitant (son père qu'elle perçoit comme tel, moi et la jeune éducatrice qui attendait un bébé).

La conception qui fait de celui qui n'aime pas le sexe un être qui n'existe pas ou un être mort, pourrait être porteuse d'une ombre désorganisatrice qui s'inscrirait entre le meurtre de l'objet et la dimension mélancolique de la mère morte.

Malgré le caractère bruyant de la symptomatologie de cette adolescente, je perçois au fil du traitement la mise en place d'une activité refoulante qui tente d'intégrer psychiquement la scène primitive et le fantasme de séduction. Le fantasme de castration pose problème de par la persistance d'une grande fragilité narcissique et la place importante du vide dans sa vie psychique.

N'omettons pas son environnement et plus particulièrement ses parents qui sont eux-mêmes très fragiles psychiquement, avec des fonctionnements dans la vie quotidienne très peu contenus et peu rassurants. Le manque de repères qui offrirait une limite à leur fille ouvre une voie à la complicité, la manipulation et la permissivité dans leur modalité relationnelle.

Cette présentation nous éclaire sur un possible destin de la séduction dans la cure d'une jeune adolescente, de même, elle confirme la place de l'activité refoulante dans la cure et celle de la résistance.

Chez Ornella, la question du traumatisme se pose, celui du traumatisme de la séduction. De nouvelles formes de liaisons permettent de donner forme et de maîtriser l'irruption pulsionnelle. Pour Jean Laplanche « la liaison est toujours traitement de la pulsion mais ses modalités sont multiples allant de la liaison narcissique à la liaison symbolique » (Problématique III, la Sublimation).

Au niveau métapsychologique, il existe une divergence entre S. Freud et J. Laplanche à propos de la séduction. S. Freud renonce à la Neurotica (réalité matérielle de la séduction) et la remplace par le Fantasme de Séduction. Tandis que J. Laplanche avec la Théorie de la Séduction Élargie opte pour un système plus complexe qui fait entrer en jeu le sexual fantasmatique et la sexualité innée (cette dernière n'apparaît qu'à la puberté et remanie le système fantasmatique préexistant). Toutefois, ces deux psychanalystes partagent la conception qui accorde une place centrale au refoulement dans l'organisation de l'appareil psychique.

Dans l'intitulé du thème des débats du samedi, apparaissent Prométhée et Sisyphe. Pour Jean Laplanche, Prométhée est un héros culturel qui est du côté de la renonciation. Dans la cure analytique, le refusement de l'analyste participe à ce qu'il soit perçu tel que Prométhée, « ce héros précisément du refoulement du sexuel et même de sa répression » (Problématique III, p. 248). « Prométhée n'est pas le héros de la jouissance et de la transgression, hypothèse que n'envisage pas S. Freud, c'est au contraire *le héros du renoncement* » (p. 164). J. Laplanche prolonge sa pensée en précisant que la plupart des modèles de la sublimation sont des modèles liés à un refoulement (p. 249). Dans la conduite de la cure d'Ornella, au niveau contre-transférential, ma posture tend vers pareille fonction.

Lorsque après un moment de résistance ou un mouvement de résistance agi, Ornella réinvestit sa cure, elle peut déployer au sein de ses séances des scènes de séduction dans lesquelles son père en est l'auteur.

S'agit-il alors d'un mouvement psychique qui tente de s'approprier ce qui jusque-là était impossible à se représenter ? Cette nouvelle scénarisation permet tout à la fois de dégager l'analyste de la place du séducteur ou de la séductrice excitante et d'introduire une certaine triangulation.

Nouvelle configuration fantasmatique qui semble ouvrir une place propice à l'intériorisation de l'interdit oedipien.

Autre question, assiste-t-on à un glissement du moi idéal vers l'idéal du moi qui porte l'empreinte de l'interdit oedipien ?

Tel en est le pari, car dans son quotidien, cette jeune adolescente appartient à une famille elle-même en grande difficulté psychologique avec leurs propres solutions psychiques et comportementales. Quelle sera leur capacité à supporter et accompagner les modifications du fonctionnement psychique d'Ornella dans son quotidien ?

De même, l'institution qui accueille la patiente saura-t-elle surmonter ses propres résistances et lui proposer une scène sur laquelle elle puisse déployer les enjeux de la liaison et de la déliaison de ses motions pulsionnelles intensifiées par la puissance du pubertaire ?

Ces différents interlocuteurs sauront-ils faire travailler les mobilisations psychiques (résistances) qu'elles suscitent chez eux ? Ici, nous touchons aux limites de la portée soignante des institutions.

Dans la cure d'Ornella, la résistance s'inscrit comme une réponse aux tensions psychiques mobilisées dans le processus analytique par le biais du transfert, les effets de déliaison-liaison pulsionnelles sans oublier le refusement de l'analyste.

Chez Ornella, la résistance n'est pas au service du refoulement, en effet, chez cette jeune adolescente, la projection et le déni sont à l'œuvre et la résistance en porte la marque. Comme nous l'avons souligné plus haut, sa cure permet l'émergence de forces refoulantes.

Il nous paraît important de retenir aussi que dans la cure d'Ornella (et sans doute dans toute cure), le cadre et la scène analytique se donnent comme porteurs d'une réalité avec laquelle la patiente se devait de communiquer, de commercer ou de négocier. Cette néo-réalité met à l'épreuve les différentes instances psychiques, tout particulièrement le moi. La prise en compte des caractéristiques du processus de la cure analytique confirme que la résistance peut œuvrer du côté d'une sauvegarde du moi, celle de son unité.



*Samedi 20 janvier 2024*

*Samedi 20 janvier 2024*

# ***Une double migration***

***Élaine Patty***

## **Préambule**

Sous quel éclairage aborder ce vaste thème, transfert et résistance ? Du transfert, Freud nous dit, dans « La dynamique du transfert », qu'il est « le plus efficace facteur de la réussite » en même temps que « le plus puissant agent de la résistance ». [Voir la bibliographie en fin d'article.]

Agent de la résistance à cause de la part hallucinée, porteuse de l'obscur mémoire d'expériences infantiles qui se répètent dans un agir inconscient, facteur de réussite grâce à la part plus mobile qui permettra de transformer ces traces mnésiques en remémorations pensées et parlées.

J'ai intitulé mon texte : « Une double migration ou un transfert latéral comme forme de résistance au transfert ». Mais avant d'aborder la cure d'un patient que j'appellerai Hugo, quelques mots en guise de préambule.

L'autre jour j'étais accoudée au comptoir d'un café et j'entendais deux messieurs discuter avec vivacité d'intelligence artificielle et notamment de ChatGPT, cet outil de conversation automatisé. L'un d'entre eux dit d'un air inspiré et le plus sérieusement du monde : « Tu ne sais pas ce que je lui ai demandé ? ChatGPT, as-tu un inconscient ? » Et l'autre de répondre : « Si ça se trouve, il pourrait même t'analyser... » Puis les deux hommes sont sortis, la suite de la conversation s'est évanouie dans la rue, me laissant perplexe. L'époque est décidément peu amène avec la psychanalyse...

Je doute qu'un jour l'intelligence artificielle soit capable de saisir toute l'étrangeté, toute l'ambiguïté et toute l'équivoque de cette notion paradoxale qu'est le transfert, terrain d'action du psychanalyste, aux confins du fantasme et du réel, dont nous savons qu'il est à la fois répétition et nouveauté. Le champ de l'analyse constitue une sphère intermédiaire où se confondent les réalités, les espaces, les époques, et où circulent et se déplacent de multiples éléments psychiques.

La résistance pour un psychanalyste serait soit de se prendre pour le seul destinataire du transfert soit au contraire de le dévier sur une imago du passé en se confondant avec elle, ce qui pourrait le conduire à dire de façon réductrice : « Comme avec votre mère ou comme avec votre père... »

Modéré, le transfert s'avère moteur dans la cure ; trop passionné, il s'allie aux résistances pour freiner ou bloquer le processus. Comment pourrait-il en être autrement ? Le patient se trouve pris dans une double peur : celle de la séduction et de l'emprise incestueuse et celle de l'abandon et de la perte d'amour.

La résistance dans l'analyse, armature du processus, à la fois entrave et outil, a partie liée avec la soumission à la sexualité infantile, le refus de la passivité et de la dépendance et les effets du mortifère dans le courant de la cure et de la vie.

À propos de transfert, je pense à celui de Freud lui-même sur son ami Wilhelm Fliess, dans un contexte de résistance à la psychanalyse au début du XXème siècle. Résistance à la psychanalyse qui redevient d'une brûlante actualité... Dans l'environnement scientiste de l'époque, la découverte freudienne de l'inconscient et de la sexualité infantile faisait scandale mais Fliess, bien que médecin otorhino, montrera un vif intérêt pour les théories de Freud sur l'étiologie sexuelle des névroses. Il aura une fonction d'écoute et de soutien et sera à la fois le destinataire et le transitaire d'un amour de transfert passionné. L'admiration que Freud lui porte, avant de le désidéaliser une douzaine d'années plus tard, est perceptible dès les premières lettres en 1896 :

« Des êtres comme toi ne devraient jamais disparaître... quels remerciements ne te dois-je pas pour la consolation, la compréhension, l'encouragement que tu m'apportes dans ma solitude ; tu m'as fait saisir le sens de l'existence et dernièrement tu m'as rendu la santé, ce que nul autre n'aurait pu faire. C'est avant tout ton exemple qui m'a permis d'acquérir la force intellectuelle de me fier à mon propre jugement... Pour tout cela accepte mes simples remerciements ».

C'est au cours d'années de correspondance et de rencontres que Freud lui confie ses idées et ses découvertes, ses goûts, ses luttes et ses difficultés. Difficultés personnelles aussi tenant à des changements d'humeur, à des troubles névrotiques, à des intermittences dans sa capacité à écrire et à transmettre. La présence de Fliess lui est si nécessaire que le moindre retard dans les réponses de son ami provoque chez lui une inquiétude excessive et il supporte mal les périodes qui les séparent.

À la suite d'une période de souffrance particulièrement aiguë et d'inhibition à écrire, il adresse ces lignes à Fliess :

« Quelque chose venu des profondeurs abyssales de ma névrose s'est opposé à ce que j'avance encore dans la compréhension des névroses et tu étais impliqué. L'impossibilité d'écrire qui m'affecte semble avoir pour but de gêner nos relations ».

Ce moment dépressif relève-t-il de la résistance ? Résistance provoquée par une lutte acharnée entre des affects contradictoires ? Il fallut à Freud la longue, douloureuse et audacieuse aventure de son auto-analyse pour arriver à mettre au jour l'hostilité inconsciente qui teintait son ardente amitié pour Fliess, hostilité au fond adressée à son père aimé et admiré.

Un désaccord scientifique servit de prétexte à la rupture des deux amis et c'est plus sereinement que Freud put par la suite poursuivre son œuvre.

N'est-ce pas le chemin que tout analysant est censé parcourir ? Connaître une certaine désillusion par rapport aux idéalisations aliénantes du début, pour enfin parvenir à une déprise transférentielle libératrice ?

## Hugo

« Longtemps j'ai pleuré dans mon lit d'enfant », murmure Hugo en s'asseyant en face de moi la première fois, après avoir jeté un coup d'œil furtif au divan. Il a traversé le bureau d'une démarche indécise, très maigre, un peu voûté déjà malgré ses quarante ans, ses yeux d'un bleu vif fouillant tous les recoins de la pièce. Sa voix modulée est teintée d'un léger accent belge.

Depuis longtemps il se sent déprimé et éprouve le besoin de faire une analyse. Travaillant dans un domaine littéraire, il rêve d'écrire un roman mais l'inspiration ne vient pas. Inhibé, il l'est aussi dans sa vie amoureuse ; il a vécu quelques années avec une jeune femme mais dans un statut presque « sororal ».

La nostalgie de sa terre natale, la Belgique, va imprégner nos premières rencontres émaillées de souvenirs perceptifs et sensoriels : déambulations au crépuscule le long des canaux, bruine des tristes fins d'automne, grelot joyeux des carillons... Son pays, il l'appelle son « lieu originel ». Il le fuit parce qu'il y étouffe mais aspire à y retourner pour pouvoir s'immerger dans l'atmosphère de brume, d'eau et de ciel.

Tout ceci n'est pas sans évoquer un irrésistible mais angoissant appel vers le maternel primaire. Ces mots portaient-ils déjà en germe les résistances qui s'érigeront par la suite, la lutte inhérente à toute analyse entre le désir de rester passionnément attaché à ses objets d'enfance et celui de s'en arracher ?

Ses parents, aujourd'hui disparus, se disputaient fréquemment au sujet de l'éducation de leur fils unique. Il trouvait alors refuge dans le grand jardin de la maison de son enfance. Son père, Hugo l'admirait et le craignait. Scientifique reconnu, il régnait de façon despotique sur son entourage. Dur, intransigeant, il pouvait lui arriver de s'emporter violemment et d'entrer dans des colères noires. « J'avais si peur de ne pas être à la hauteur de ce qu'il attendait », dit Hugo.

« Ma mère, elle, était mon constant recours, une présence indéfectible. Elle veillait à tout. Mais comme moi elle craignait mon père. Je redoutais le moment où après une dispute, son visage allait s'abîmer dans les larmes. »

Première séance d'analyse après trois entretiens :

En s'allongeant sur le divan Hugo se remémore certains détails de sa chambre d'enfant. « En face de mon lit étaient encadrées des xylographies des "Simulacres de la Mort" de Hans Holbein. La scène qui me fascinait le plus était celle où le squelette de la Mort attend triomphalement Adam et Ève à leur expulsion du paradis. Je n'arrivais pas à dormir, je guettais le moindre craquement venu du fond de la maison. » Je lui dis : « Les bruits dans la chambre de vos parents ? » « Oui. J'éprouvais pour ma mère une peur panique de sa mort à cause de la brutalité de mon père. »

Cette figuration de scène primitive vire au cauchemar : la passivité n'est pas ici imaginée comme une réceptivité liée au plaisir mais comme une soumission à un bourreau qui mène à l'anéantissement.

Au début de l'analyse, Hugo me séduit par un discours riche, un langage châtié, souvent poétique, étoffé de rêves, de souvenirs, de fantasmes... Un jour, quelle ne fut pas ma surprise de trouver au milieu de l'argent

posé sur le bureau un délicat petit dessin tracé au crayon, représentant une jeune fille debout. Entre ses pieds un chat noir, assis, de dos. Le corps est plutôt celui d'une nymphette ; une robe transparente met en valeur ses seins naissants et son sexe imberbe. Mais le visage immobile, hiératique, un regard absent de somnambule, dégage une impression mystérieuse et désaffectée.

C'est bien la première fois qu'un patient adulte me laisse un dessin. Geste intentionnel ? Acte manqué ? Je me promets de lui en parler dès qu'un fil associatif m'en donnera l'occasion. Mais curieusement pendant long-temps je vais complètement l'oublier. Signe de résistance s'il en est...

Au fil du temps commence à transparaître chez Hugo une certaine virulence jusque-là recouverte d'un voile de douceur et de tristesse, au travers par exemple de propos toujours plus véhéments (sur la politique, sur les Français...) ou alors dans des rêves de plus en plus crus et sexualisés.

En voici un :

« Mon père joue du violoncelle, le violoncelle c'est mon corps, j'ai la tête en bas, les jambes en l'air, l'archet me scie le ventre et me torture. » Il se tait longuement. Je lui demande s'il entend une musique. « J'écoute le rythme : il est martelé, comme une suite de battements. » S'ensuit un silence pesant. Puis : « Dans la forêt de Soignes en Belgique il existe une chapelle dédiée à la Vierge qui s'appelle Notre-Dame de Bonne Odeur. J'imagine une chapelle ardente. C'est moi qui suis dans le cercueil et Papa allume des cierges tout autour de moi. Mais pourquoi je pense à Notre-Dame ? » Je dis : « Ce serait comme une part féminine de vous ? » « Peut-être. On dirait que je m'offre à mon père, comme dans le rêve du violoncelle. »

Le fantasme masochiste d'« Un enfant est battu » semble présent en toile de fond (celui de la deuxième phase, consciente chez mon patient : mon père me bat, mon père m'aime).

Pour l'instant c'est l'emprise exercée par le père qui m'apparaît, avec son cortège de fantasmes homosexuels, avec l'excitation et la culpabilité qui en découlent.

Je commence à me trouver un peu sadique avec lui, observant par exemple une ponctualité excessive, le laissant attendre à la porte même lorsqu'il sonne avec une demi-minute d'avance. J'interviens de façon trop active, trop directe, un peu rentre-dedans. Physiquement sous tension, j'ai comme la sensation de dépenser trop d'énergie. Est-ce par crainte de me laisser aller à la passivité, au piège d'une séduction incestueuse ? Peut-on parler de défense phallique à l'égard d'une écoute régressive et d'une attention trop flottante ?

Quelque chose s'est aussi modifié dans le phrasé du patient et dans le timbre de sa voix. Il bafouille un peu par moments – ce qui est inhabituel chez lui –, et la fin de ses phrases est à peine audible, comme s'il retenait quelque chose. Des pensées sexuelles ? Meurtrières ? Je m'agace : « Mais à la fin, pourquoi vous débrouillez-vous pour que je n'entende pas ? » Cette intervention formulée sèchement et sur un ton de reproche met le feu aux poudres. Il crie presque maintenant, il se plaint : de ma froideur, de ma « maniaquerie »... « Vous me faites penser à mon père. »

S'ensuit le récit d'une scène violente de son enfance :

« Nous jouions à un jeu de société qui s'appelait le Nain Jaune. Sur la boîte figurait un petit personnage grimaçant, au bonnet pointu, vêtu d'un pourpoint jaune, qui me terrorisait jusqu'au malaise physique. Mon père

prenait un malin plaisir à me faire croire que ce nain maléfique se cachait dans la maison et allait surgir pour me dévorer tout cru. Un jour j'ai osé dire à mon père, en le regardant droit dans les yeux : "Tu es méchant. Fous le camp." La gifle qui partit fut si violente qu'Hugo tomba à la renverse, se cogna la tête et perdit connaissance. »

C'est à la suite de l'évocation de la scène de la gifle et après m'avoir dit que je lui faisais penser à son père, qu'Hugo commence à manquer des séances et à mettre en acte un transfert latéral qui prendra presque toute la place. Il noue une relation passionnée avec une jeune femme de vingt-deux ans, Jeanne, rencontrée dans une bibliothèque et qui l'a tout de suite « cravaté », précise-t-il. Leurs relations sexuelles satisfaisantes le rassurent sur sa virilité et il rapporte en séance les détails de leurs ébats, comme pour attiser ma jalousie. D'une beauté intimidante, exigeante et possessive, Jeanne le tyrannise, le mène par le bout du nez et lui fait faire tout ce qu'elle veut. Elle sait aussi se montrer tendre, affectueuse et consolante.

« En sa présence, dit Hugo, je ressens toujours un certain coup au cœur. » Les coups au cœur vont bientôt se doubler de coups tout courts. Profitant de l'ascendant qu'elle a sur lui, Jeanne l'initie aux pratiques sado-masochistes lors de soirées BDSM. Dans cette relation de soumission, Hugo répète sa recherche de position d'enfant passif, battu, donc aimé.

J'ai beau lui faire remarquer qu'il s'arrange pour vivre à l'extérieur la violence et l'excitation qu'il a peur de voir éclater dans les séances comme avec son père, rien n'y fait. *A posteriori* je me suis rendu compte que ces mots « comme avec votre père », trop précis et trop explicites, dénotaient chez moi à ce moment-là une orientation défensive vers une seule facette du transfert.

Progressivement la relation latérale va tout accaparer ; pendant plusieurs semaines les menaces d'interruption de l'analyse se multiplient. Les rares fois où le patient vient, c'est pour parler de Jeanne, ma rivale transférentielle. Évidemment plus je m'entête à vouloir le persuader de rester, plus il fuit. Nous sommes véritablement au bord du lâchage.

Je me sens dans la position d'enfant exclu, comme le petit garçon inquiet qui guette les bruits de la maison. Dans un carcan physique et psychique, je n'arrive plus à jouer ma partie, ma pensée est comme enrayée.

Un jour Hugo raconte que Jeanne s'habille en petite fille pour ces soirées libertines, comme un personnage de manga. Petite fille... C'est alors que me revient subitement en mémoire le dessin laissé sur mon bureau des mois auparavant. Mais pourquoi l'avais-je occulté durant tout ce temps ? Je repense à l'image de Freud dans « Le début du traitement » qui compare la névrose à « une jeune fille venue de loin. Ne sachant pas d'où elle vient, on s'attend à la voir un jour disparaître ».

Je finis par mentionner le dessin à Hugo ; il dit qu'il n'a pas fait exprès de le laisser. Il en possède toute une collection car il s'amuse à crayonner à ses heures perdues : des personnages, des jeunes filles surtout. Le mystère adolescent le fascine, le corps encore enfant, incomplet, en devenir... Puis brusquement il se tait, en proie à une vive émotion.

C'est qu'un souvenir tragique lui revient et le submerge :

« À l'âge de six ans j'ai assisté de près avec ma mère à une scène qui m'a profondément troublé. Par un chaud après-midi d'été, au bord du canal, j'ai observé les manœuvres d'un plongeur et de deux hommes mon-

tés dans une barque. J'entendais qu'une jeune fille de seize ans venait de se noyer. Je me souviens de la lente émersion d'un corps sans vie, dénudé, retenu sous le bras gauche par une petite ancre fixée à une grosse corde. Le cadavre mince ruisselait de l'eau du canal, la longue chevelure collée au cou comme une Ophélie. C'était la première fois que je voyais une fille nue et c'était en même temps, tout à coup, la réalité de la mort. Quelque chose de terrible venait de faire irruption dans ma jeune vie. »

À travers le récit de cette lente sortie des profondeurs de la jeune noyée, terrible image de castration, Hugo me fait ressentir l'effroi du petit garçon d'autrefois : l'effarement devant la vision, nouvelle pour lui, d'un corps féminin nu mêlé à la sidération face à l'implacabilité de la mort.

Ce besoin récurrent de dessiner des jeunes filles constitue sans doute pour lui une tentative d'élaboration de cette scène traumatique. S'identifie-t-il à cette adolescente ? Il s'interroge : « Son amoureux l'aurait-il poussée dans l'eau après une dispute, un viol ? S'est-elle suicidée ? Était-elle folle ? Comme ma grand-mère qui s'est jetée dans l'Escaut alors que ma mère n'avait que huit ans. » C'est là que j'apprends la dépression grave dont souffrait la grand-mère maternelle d'Hugo. « Quand ma mère était triste, se souvient-il, elle venait trouver refuge auprès de moi. »

Le surgissement dans ma mémoire du souvenir du dessin a été un point de bascule qui a permis une sorte de réveil psychique. « Il est arrivé quelque chose » pour reprendre le titre du livre de Marie Moscovici. Le fil associatif de mon écoute, un temps interrompu, me mène à présent des mères tristes et des Ophélie noyées aux troublantes adolescentes des tableaux de Balthus, notamment à « La leçon de guitare » : dans cette scène érotique on voit une femme jouer de la guitare avec le corps d'une jeune fille, qui fait écho au rêve d'Hugo dans lequel son père joue du violoncelle avec son corps.

Et si l'empire du père masquait celui de la mère ? Jusqu'ici tout s'était passé comme si des résistances m'avaient contrainte à me polariser uniquement sur l'emprise exercée par le père et sur l'angoisse de castration suscitée par lui. Peut-être ne me déplaisait-il pas d'incarner transférentiellement un homme, un père. Mais sous l'image du père idéalisé nous savons que se dévoile celle de la mère phallique toute-puissante, imago aux multiples facettes, vitale et mortifère à la fois.

Ce n'est que tardivement que cet aspect du transfert m'est apparu, ce qui pourrait en partie éclairer la migration hors de l'analyse de la flambée libidinale d'Hugo. Pendant un temps, des défenses communes avaient laissé dans l'ombre l'importance de la place psychique occupée par la figure maternelle : mère œdipienne bien sûr mais surtout mère primitive. L'angoisse de castration phallique-œdipienne est infiltrée de l'angoisse de castration primaire avec les terreurs archaïques de perte de soi qu'elle véhicule.

Le garçon fantasme une mère dotée d'un pénis pour faire face à sa propre angoisse de castration. Mais tôt ou tard il finit par s'apercevoir que ce phallus chimérique masque la bêance féminine, ce lieu mystérieux de l'origine. Inévitablement la quête fusionnelle et le fantasme de retour dans le sein maternel s'accompagnent de terreurs d'engloutissement et d'anéantissement. Pourrait-on dire que le fantasme d'enfant battu constitue aussi un moyen de lier l'excitation provoquée par la mère phallique, réunissant à la fois un désir de fusion et la tentative de s'en dégager, le père intervenant alors comme tiers ?

Le refus du féminin et de la position féminine passive est souvent évoqué à propos des résistances. Le « roc d'origine », refus du féminin dans les deux sexes, « ne peut être rien d'autre qu'un fait biologique », nous dit Freud dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ».

Mais pour d'autres auteurs, par exemple Jean Laplanche avec la théorie de la séduction généralisée, puis Jacques André dans la même veine, la position féminine passive trouve son fondement archaïque dans l'impuissance et la dépendance absolue du nourrisson offert à la séduction maternelle.

L'asymétrie de la relation analytique ravive les vicissitudes de la relation précoce à la mère primitive et l'on peut comprendre les résistances à la psychanalyse que cette position passive soulève. Le refus du féminin se retrouve aussi dans la difficulté pour un analyste à se laisser aller à une attention flottante, avec ce que cela implique de passivité, de déliaison et de risque d'effacement des limites entre soi et l'autre.

La résistance, c'est aussi le refus de « la relation d'inconnu » dont parle Guy Rosolato. Ce qui façonne cette relation d'inconnu, à l'origine de l'angoisse, c'est la relation originelle à la mère, zone d'ombre et de mystère, plus cachée que la référence au père. Rosolato insiste sur l'importance du corps maternel et des éprouvés sensoriels qui s'y rattachent, traces d'une initiale séduction. Mais l'inéluctable séparation de la naissance ainsi que l'interdit de l'inceste vont rendre l'intérieur du corps de la mère inconnu et inaccessible, énigmatique et impénétrable. L'ombilic est le stigmate à la fois du lien et de la séparation d'avec le corps de la mère. L'ombilic, c'est aussi cet endroit insondable du rêve qui se rattache à l'inconnu au-delà duquel, nous dit Freud, on ne peut plus interpréter. L'ombilic du rêve, la relation d'inconnu et l'éénigme du continent noir ont partie liée.

Chez Freud le thème de la féminité originale apparaît peu sauf dans le magnifique texte du « Motif du choix des coffrets », inspiré de scènes de Shakespeare, où il noue un lien intime entre la femme-mère et la mort.

Les trois Parques qui symbolisent la destinée, celle qui fabrique le fil de la vie, celle qui le déroule et enfin celle qui le tranche, inexorable déesse de la Mort, représentent les trois images de la mère au cours de la vie d'un homme : la génitrice, l'amante qu'il choisit en fonction de l'image de sa mère, et enfin la destructrice mais aussi la plus ensorcelée, la Terre-Mère silencieuse qui le reprend dans son sein.

Freud fait de l'antagonisme entre pulsion de vie et pulsion de mort l'un des ressorts de la résistance à la guérison. Le refus du féminin témoignerait-il donc d'une lutte contre l'attraction exercée par la Mort faite femme, cette fatale tentatrice ?

Revenons à Hugo. Évoquant la jeune fille noyée : « Je me rends compte – dit-il avec une remarquable intuition – de la sombre et puissante latence au plus profond de moi-même de la vision de cette scène. »

Cette scène en condense plusieurs. On pense au suicide de sa grand-mère maternelle. « Lorsque ma mère pleurait – murmure Hugo – j'imaginais que c'était à cause des disputes avec mon père. Mais peut-être pensait-elle aussi à sa mère morte. Son regard semblait égaré, j'avais douloureusement pitié d'elle. En même temps, je me sentais désespéré et impuissant à la consoler. »

Hugo semble être entré en collusion avec le narcissisme maternel, mettant en évidence un vécu dépressif commun. Je mesure l'énorme pression qu'a dû faire peser la mère sur son fils pour qu'il l'aide à colmater sa dépression, pression qu'à son tour il a exercée sur moi, dans un transfert maternel primaire contre lequel je résistais.

Il poursuit : « Quand maman se couchait à côté de moi, j'avais la sensation d'un CONTACT TOTAL, ressenti aussi bien par le toucher que par la vue et l'odorat. » Je dis alors : « C'est par peur d'un CONTACT TOTAL par la pensée que vous voulez vous enfuir d'ici ? » Hugo : « Peur de rester captif, oui peut-être, et d'y laisser ma peau. Vous savez, souvent avant de venir ici, je bois du whisky. » Je lance sans réfléchir : « Comme le capitaine Haddock ? » Il rit : « Ah je vois que vous connaissez vos classiques belges ! Tant que nous ne sommes pas comme Dupont et Dupond, tout ira bien. »

Dupont et Dupond, ces doubles narcissiques un peu ridicules, qui multiplient les gaffes, répètent tout ce que l'autre vient de dire... Comme un couple analytique qui s'enlise désespérément dans une impasse ?

Pourquoi ces traits d'humour ont-ils fusé à ce moment-là ? Sans doute était-il nécessaire dans la mélancolie ambiante, qu'Éros effectue un certain rééquilibrage pulsionnel. La convocation de ces personnages rocambolesques combine une certaine décharge d'agressivité et un plaisir partagé de retrouvailles avec l'enfance.

Quelques mois ont passé. Hugo a fini par quitter Jeanne et l'objet interne a pu réintégrer le territoire de l'analyse. Il commence à prendre conscience que c'est avant tout en lui-même que se loge l'aliénante nostalgie du monde de son enfance et non pas seulement à Bruxelles, Anvers ou Ostende, pas plus que dans la personne de son analyste. Un mouvement de désintrication de sa dépression d'avec celle de sa mère commence à s'ébaucher. L'image de son père gagne en ambivalence ; il arrive même à se figurer qu'un lien d'amour a pu exister entre ses parents en dépit des conflits. Dans les fantasmes originaires, notamment celui de la scène primitive, l'enfant occupe une position passive, difficile à penser et douloureuse à accepter.

Sans doute cette période de résistance a-t-elle été utile pour laisser à l'infantile le loisir de se déployer. De mon côté il aura fallu ce temps pour parvenir à une écoute plus mobile et plus souple et pour consentir, sans trop de barrages défensifs, à l'incarnation des différentes figures transférentielles, y compris celle d'une morte ou celle d'une destructrice.

Garder le cap de la réalité psychique reste fondamental mais peut parfois s'avérer ardu, tant le transfert nous maintient sur une ligne de crête entre dedans et dehors, imaginaire et monde réel, espace latéral et champ de la cure.

## Le mot de la fin

Dans l'analyse d'Hugo, des résistances de part et d'autre ont failli provoquer l'arrêt de la cure par une scission entre la sphère analytique et le monde extérieur. La phobie de la mère archaïque, avec la peur de l'emprise qu'elle fait naître, constitue à mon sens l'un des facteurs de la résistance, tout comme le refus du féminin par crainte de son impact passivant et déliant.

Mais la passivité n'est pas la passivation, la bisexualité psychique règne dans l'analyse. Elle caractérise notamment l'écoute analytique, subtil alliage d'activité et de retrait. J'en veux pour illustration les mots de Freud dans « Le début de traitement ». Il parle de l'analyste qui a, je le cite, « le pouvoir de déclencher un processus extrêmement complexe », puis il écrit : « Mais en somme, une fois amorcé, le processus va droit son chemin, sans que sa direction puisse être modifiée ou son cours détourné, et l'ordre des différentes étapes reste le même ». Et de dire enfin : « À franchement parler, la psychanalyse exige toujours beaucoup de temps. »

Références bibliographiques :

- Freud S. (1912) : « La dynamique du transfert », in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1992, p. 52.  
(1913) : « Le début du traitement », in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1992, p. 87 et p. 89.  
(1919) : « Un enfant est battu », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1988, p. 219.  
(1913) : « Le motif du choix des coffrets », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 61.  
(1937) : « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 267.  
Pontalis J.-B. (1990) : *La force d'attraction*, Éditions du Seuil, 1990, p. 86.  
Rosolato G. (1999) : *Les cinq axes de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1999, p. 158 à 164.  
Smirnoff V. (1982) : « Le contre-transfert, maladie infantile de l'analyste », in *Un promeneur analytique*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, p. 214.

# *Transfert, résistance et supervision*

*Nicole Mesplé-Somps*

« Celui qui reconnaît que transfert et résistance sont les axes du traitement, celui-là, que voulez-vous, appartient irrémisiblement à la troupe sauvage. » C'est ce qu'écrit Freud à Groddeck en juin 1917. Il répond à une longue lettre de ce dernier qui lui demande s'il peut se compter au nombre des psychanalystes. Cette lettre est prise dans le transfert ambivalent de Groddeck à Freud et sa résistance à admettre et à reconnaître en lui ce qu'il doit à son prédécesseur, comme l'écrit F. Gantheret dans la préface à la correspondance des deux hommes. Où l'on voit comment transfert et résistance sont au cœur de la transmission de la psychanalyse.

« Dites ce qui vous vient à l'esprit » : ce fondement de la méthode est aussi un reliquat de l'hypnose après l'abandon du toucher et de la force de persuasion. Ce sont les échecs de l'hypnose, la non-soumission de certains patients à la suggestion qui amènent Freud à prendre cette résistance en considération. Parce qu'exclue du champ de l'hypnose, elle va du coup en assurer l'échec. Freud réalise que la résistance est de fait le moyen d'accès au refoulé. Le refoulement, découverte essentielle de la psychanalyse, permettant de penser et de rendre intelligible le transfert et la résistance qui sont tout à la fois obstacles et leviers de la cure.

C'est par le « Dites ce qui vous vient », première, dernière et unique injonction de l'analyste que s'instaure la scène où se mettront en œuvre transfert et résistance. La résistance s'empare de cette consigne de libre association pour ne pas s'y soumettre, tant la liberté des associations est dangereuse pour le moi. Elle va s'emparer du transfert pour agir plutôt que de se remémorer. La cure pose alors, comme le dit G. Favez, un double défi : celui du transfert « je veux que l'on réponde à mon désir », et celui de la résistance « non, je ne céderai pas ».

La cure de Charlène se termine dans une forme de désinvestissement progressif : absences de plus en plus fréquentes aux séances avec un amenuisement des fils associatifs. Elle se retire sur la pointe des pieds et ne dit rien de ce mouvement annonciateur d'une séparation. Ce dont il est question touche plus à la force qu'au sens de ce qui peut être dit, représenté. La fin de l'analyse est du côté de l'irreprésentable car du côté du meurtre. Il s'agit d'une cure de plusieurs années avec un véritable travail psychique, porteur de changement pour Charlène. Sa vie professionnelle est maintenant source de satisfaction et d'un certain épanouissement. La contrainte qu'exerçait son angoisse de ne pas y arriver est moins pesante. Elle a pu accéder à une vie amoureuse, réunissant autant que possible, le courant tendre et le courant érotique dans une relation à un homme qui étant déjà père, lui apporte l'enfant qu'elle n'a pas eu. Cette relation amoureuse lui permet donc d'être belle-mère d'une petite fille. L'accès à la maternité était interdit pour Charlène, elle qui est la fille d'une mère qui a des phobies d'impulsion, qui avait peur de lui faire du mal, de la tuer dans les soins quotidiens de la petite enfance. Elle ne pouvait s'occuper de son enfant qu'en présence de son mari, le père de la patiente. Charlène raconte que sa mère lui faisait part de ses peurs et des stratégies qu'elle mettait en place pour lutter contre ses démons. La route du devenir femme ou de l'accès au féminin, était dans une impasse. Elle était coincée entre, d'un côté, une identification terrifiante à cette mère meurtrière, et d'un autre côté, toute séparation, différenciation, individuation, était un équivalent de mise à mort de la mère réelle, de la mère en elle. Un long temps a été nécessaire, temps du récit de son enfance. Raconter sa mère, comme pour la soigner et ainsi pouvoir accéder à sa propre vie psychique.

C'était une cure supervisée dans le cadre de mon parcours de formation. À la fin de cette cure, postérieure à la fin de la supervision, j'ai eu un sentiment d'inachevé voire de déception. D'un côté reconnaissance, ou son illusion et de l'autre, déception peut-être tristesse. D'un côté, de l'autre... Un côté serait celui de l'analyste en

formation et l'analyste superviseur, l'autre serait celui de l'analyste et la patiente. Mais, les côtés sont-ils séparés ? Et par où sont-ils en contact ? La déception témoigne d'une attente, mais attente de quoi ?

Ma question est donc : dans ce dispositif cure/supervision, comment circulent le ou les transferts et comment, par les enjeux qu'elle porte pour l'analyste en formation, la supervision peut être le lieu de résistance et de quelle résistance s'agit-il ?

Victor Smirnoff dans « le contre-transfert maladie infantile de l'analyste » écrit, je le cite : « Être psychanalyste ou être psychanalyste de quelqu'un : ces deux propositions ne suscitent pas quand on parle du contre-transfert, le même type de réflexion. C'est peut-être là que se situe un des pièges lorsque l'on aborde le contre-transfert. Si on veut lui conférer son sens le plus large, c'est-à-dire tout ce qui, du côté de l'analyste détermine ses attitudes à l'égard du patient, il serait utile de distinguer deux registres. » Victor Smirnoff développe sur un premier niveau, ce que l'on peut ramener à la définition de Freud du contre-transfert : « l'influence qu'exerce le patient sur la sensibilité inconsciente de l'analyste » et un deuxième niveau de contre-transfert qu'il va nommer non pas contre-transfert originaire comme J.-B. Pontalis, préférant plutôt parler des fondements du contre-transfert, qui je le cite, « trouvent leur source dans les conflits pulsionnels les plus archaïques, dont l'expression vient s'enrichir au fur et à mesure des apports narcissiques et identificatoires ».

Revenons à Charlène : je me disais, « c'est MA patiente de contrôle. Je suis son analyste et je vais devenir analyste ». Être analyste et dans le même temps le devenir. Voilà deux espaces définis par la question qui est, être analyste, mais pour qui ? Aux yeux de qui ? D'un côté je suis l'analyste de Charlène et de l'autre j'espère cette reconnaissance par l'institution. Cela peut agir comme représentation-but à la conduite de la cure. Un surinvestissement, une attente, un espoir même... mais nous nous situons là sur un plan conscient. L'aboutissement attendu de la validation curriculaire va influer sur nos décisions qui sont déterminées par un objectif ou un but. La notion de représentation-but ne concerne bien sûr pas seulement les pensées conscientes mais aussi le registre préconscient et inconscient. Il s'agit alors du mode de liaison des représentations entre elles, liaisons déterminées par la force d'attraction de certaines représentations particulièrement investies. On pourrait peut-être alors parler de représentations attractives, leur force d'attraction déterminant l'associativité, tant dans la parole du patient que dans l'écoute de l'analyste. Leur liaison est donc facilitée. D'ailleurs « facilitation » est la traduction en espagnol de « bahnung », frayage. C'est bien le passage qui fait la trace. C'est dans « Esquisse pour une psychologie scientifique » que Freud dans un modèle neurophysiologique, décrit le phénomène qui est que le passage d'un influx nerveux dans les conducteurs neuronaux est plus facile en se répétant. L'excitation doit vaincre ou affaiblir une force qui s'oppose, c'est-à-dire une résistance et le passage est d'autant plus facilité, plus rapide que le chemin a été frayé, déjà utilisé. C'est plus tard dans l'interprétation des rêves que Freud reprend cette notion en se dégageant du modèle neurophysiologique pour en faire une notion psychanalytique : le frayage permet à un souhait conscient de réveiller un désir inconscient auquel il est associé et dont il se fortifie. C'est en 1920 avec, « Au-delà du principe de plaisir » que Freud aborde la question du rôle du frayage dans les rapports du système inconscient au système conscient. Rien ne se perd dans le système inconscient. Freud écrit : « la conscience apparaît à la place de la trace mnésique ». Le fantasme inconscient est là, le sexuel infantile avec toute sa force constitue donc un point aimanté orientant l'associativité du patient et aussi activant l'écoute de l'analyste. L'égal suspens de l'écoute de l'analyste subit aussi le déterminisme inconscient de sa propre associativité.

Et le transfert ? Par l'irrigation pulsionnelle qu'il crée et qui se heurte au refusément, pilier éthique de l'analyste, il va permettre d'actualiser le conflit pulsionnel latent, par la frustration. Pourrait-on dire que dans la situation de supervision, le sexuel infantile de l'analyste est activé par son transfert sur l'analyste superviseur ? Son outil d'écoute est doublement activé, d'une part par le phénomène de transfert/contre-transfert de la cure elle-même et de l'autre par son transfert sur l'analyste superviseur. Ce transfert-là n'est pas étranger au contre-transfert de l'analyste sur ou avec son patient. C'est ce qui en fait tout l'intérêt. J'ai l'image des poupées russes ou matriochka. Une poupée en contient une autre qui elle-même en contient une autre, etc. elles sont identiques et en même temps individualisées, singulières. Les matriochkas, que l'on pourrait traduire par petites

mères sont symbole de prospérité et offertes traditionnellement pour les noces : mères contenant d'autres mères ou des filles devenant mères, jusqu'à la dernière qui ne s'ouvre pas et qui est souvent un bébé ! Il n'y a pas beaucoup de père dans tout cela. Mais malgré sa rondeur, sa contenance, la matriochka me paraît bien puissante et phallique. Elle en a, dans son ventre...

Le transfert sur le superviseur n'est pas seulement constitué de la part déplacée ou transportée qui s'origine dans les mouvements transférentiels de la cure elle-même. Il est fait aussi d'une part personnelle de l'analyste en formation : transfert résiduel de son analyse personnelle, de ses supervisions précédentes institutionnelles ou non. L'analyste superviseur est aussi un représentant de l'institution avec à la fois un rôle formateur et évaluateur, même si ces deux fonctions à l'APF sont traitées séparément. La part narcissique côtoie une part objectale dans le transfert sur l'institution, avec des figures de l'APF, de la psychanalyse, avec les amis aussi et toute l'ambivalence que cela suppose. Comme dans la cure, l'analyste-superviseur va être l'objet de transfert d'autorité, c'est ainsi que le nomme Freud dans l'*« Abrégé de psychanalyse »* : il s'agit du transfert de l'autorité du Surmoi sur l'analyste. Ce nouveau Surmoi permet de procéder à une post-éducation du névrosé. Ce transfert d'autorité, dans la situation de supervision élit l'analyste superviseur à la place d'analyste Idéal, support d'un processus de formation elle-même idéale. L'Idéal du Moi de l'analyste en formation est ainsi mobilisé : une personne est mise à la place de son Idéal que l'on pourrait résumer par « tu dois être ainsi » et les identifications en jeu peuvent nourrir un sentiment d'infériorité ou de... rébellion. Comme dans la cure cela constitue la part positive du transfert de base nécessaire pour que se déroule la supervision. Freud nous met en garde bien sûr sur le maniement de cette dimension transférentielle en nous enjoignant de ne pas perdre de vue que si tentant que puisse être pour l'analyste de devenir l'éducateur, le modèle et l'idéal de ses patients, quelque envie qu'il ait de les façonnner à son image, il lui faut se rappeler que tel n'est pas le but de l'analyse. Et c'est d'ailleurs le refusément, vécu par l'analysant comme dédain de l'analyste, qui sera le moteur d'un retournement du transfert. Sur le modèle de la névrose de transfert, la supervision peut ou doit créer une maladie transitoire et néanmoins réelle et qui est aussi un outil essentiel. Edmundo Gomez Mango l'appelle névrose de formation. Il écrit : « comme celle du transfert, la névrose de formation existe : elle tend – elle aussi – à organiser dans la nouvelle scène, les relations, les rôles d'un ancien théâtre ; on en souffre, on en jouit, on s'en plaint, on résiste, on y tient, on y croit. Le soubassement des idéaux de formation est fait de rage narcissique, de clivage et de projection, d'agressivité envieuse contre les sœurs et frères rivaux, contre les pères idéalisés et menaçants, contre la mère-institution, qui n'est jamais suffisamment bonne, et presque toujours froide et éloignée. La névrose de formation est habitée par le démon de l'identification : il faut devenir autre pour se trouver soi-même ; il faut accepter les identifications héroïques pour les dépasser ; pour pouvoir accoucher de soi-même, les filiations symboliques et leur reniement sont des étapes nécessaires ».

Au sujet de la supervision, je me suis appuyée sur le travail d'André Beetschen, présenté dans la revue *Topique* (N° 103) et intitulé « Sur le maniement de la supervision ». Dans le parcours de formation, la supervision suppose un troisième : le troisième de l'adresse à l'institution via l'épreuve, l'expérience de la validation qui implique une autre parole de l'analyste. Un tel objectif, valider, comme nous disons, peut être au service d'une forme de résistance où il y aurait un analyste, le contrôleur, le superviseur, qui sait, contrôle et valide. Les mots parlent d'eux-mêmes et nous n'en avons pas d'autres... Pour contourner cet obstacle on peut penser qu'il s'agit pour l'analyste de parler d'une cure et de s'entendre parler, à un autre analyste plus expérimenté. Mais est-ce si simple ? Comment parler d'une cure ? Il peut s'agir de raconter, raconter les séances, ce que le patient dit et plus difficilement ce que l'analyste lui dit. Comme dans la cure, le récit, la narration est souvent une résistance car ce mode de parole privilégie une mémoire historique, chronologique, quasi hypnotique : pensons à l'aide ou au piège des notes de séance. D. Widlöcher, dans une conférence dit que ce qui intéresse le superviseur c'est le travail mental du « candidat » : grâce au concept de co-pensée, il insiste sur l'attention que porte le superviseur sur ce que l'activité mentale du patient induit dans l'activité mentale de l'analyste. Il s'agit de la seule réalité que le superviseur puisse connaître : le travail de co-pensée tel que l'analyste est capable d'en rendre compte. Le superviseur réalise une co-pensée au second degré. C'est encore et toujours en revenant à la méthode que l'aventure de

la supervision peut prendre un tour analytique. C'est grâce à une forme de libre association dont le fil conducteur est la cure du patient. Parole entre remémoration nécessaire et associativité, témoin et continuation de l'écoute vivante de l'analyste en séance. Donc parole du patient, pensées de l'analyste, questions, oubli, silence, images apparues dans la cure et au fil de la supervision, idées incidentes, rêves du patient et aussi rêves de l'analyste, tant sa vie psychique est en mouvement sous l'effet de la parole et du transfert du patient et de son transfert de formation. Sa parole est un tissu associatif fait des fils du transfert du et sur le patient et de la trame du sexuel infantile de l'analyste, tout cela pris dans une relation également transférentielle sur l'analyste superviseur. Il dit ses interprétations, ses constructions, ses doutes et ses certitudes et il est alors possible de penser par quoi il est agi, tout cela grâce à l'écoute en second du superviseur. L'attention est également portée sur la suite des associations, des représentations, pas seulement sur leur contenu et aussi sur les changements observés dans ces enchaînements au cours d'une interprétation. La supervision met en lumière, donne plus de place au déploiement continu du travail de construction et d'anticipation. Le superviseur incarne, réalité, imagination, l'analyse, sa théorie et sa pratique et forcément la question de devenir analyste. Or vouloir être analyste, ne serait-ce pas un symptôme ?

Cela m'amène à poser la question suivante : dans ce dispositif, ce transfert, de quelles répétitions est-il le terrain ? Qu'est-ce qui s'y actualise pour l'analyste ?

Dans la cure de Charlène, j'ai eu comme pensée : je la fais mère, elle me fait analyste. Il s'agit d'un fantasme de l'analyste pris dans ce dispositif cure/supervision. C'est un « sang mêlé », une formation psychique intermédiaire entre conscient et inconscient, mais aussi comme le dit L. Kahn, plus un mouvement qu'un état, un passage. Passage entre instance, passage entre cure de Charlène et supervision. Le fantasme de Charlène est « une mère tue une fille » que l'on peut déplier en « une fille tue une mère », « une fille est tuée par une mère », « une mère est tuée par une fille ». Charlène dans la cure sera à toutes les places, mère, fille, et aussi le verbe ou plutôt l'acte de tuer dont le contraire pourrait être : faire, être, devenir, tenir, donner naissance, des mots ordinaires devenus mots de la cure. En relisant l'ébauche de ma conférence, mon attention est attirée par ce que j'avais écrit : « sa mère avait de *véritables* phobies d'impulsion », plus spécifiquement sur l'adjectif véritable : pourquoi cet adjectif ? Quel est son sens ? Sa fonction ? Le travail d'élaboration nécessaire à l'écriture me fait prendre conscience que ce véritable s'oppose au fantasme, il pose une limite, une séparation nette entre la réalité de cette mère et la vie psychique de Charlène. Le vrai du véritable est loin et ailleurs, du côté de la mère. Phobies d'impulsion, terme psychiatrique, tait la force du fantasme. Cet agir d'écriture a une fonction d'exportation du crime hors de la scène transférentielle. Se répète ce qui s'est passé dans la cure : un mouvement de passage de la réalité de cette mère à la vérité du transfert.

« Je la fais mère, elle me fait analyste » est aussi un échange de bons procédés au service de la résistance ! Car l'analyste est loin alors d'être sans désir ni mémoire. Ce pacte détermine une visée à la cure analytique : la disparition du symptôme, le sien, le mien, le nôtre ? La résistance, tout comme le transfert, n'est pas un obstacle à évacuer mais bien une force à utiliser et un indicateur de la poussée du refoulé et c'est bien par le transfert que l'approche de ce jeu de force en présence est possible. Ce fantasme de toute puissance m'indique l'intensité du transfert et sa part homosexuelle. Il y avait finalement une grande proximité entre l'objectif conscient, validation de la cure et les représentations idéalisées qui y sont arrimées et une part du transfert sur le superviseur, part vécue et non remémorée, part agie, car « Elle me fait analyste et je la fais mère » peut aussi s'entendre du côté de l'analyste superviseur, un symptôme de ma névrose de formation. Une recherche de filiation : les mères font des filles mais peut-être que les filles font les mères... transfert et transmission s'emboîtent et s'entremêlent. Si l'amour tempéré règne, comme le dit J.-L. Donnet, tout va pour le mieux... mais l'amour démesuré, l'idéalisat, l'envie, en un mot la haine s'invite dans ce parcours. Le sexuel infantile de l'analyste joue un rôle de moteur et d'entraîne dans sa formation. Que serait une formation analytique sans transfert ni résistance ? une formation analytique sans inconscient.

À la fin d'une séance de supervision, au moment de régler le montant de la séance, je m'entends dire au superviseur : « je vous donne bien ce qu'il faut ? ». Mon trouble est grand et il émerge grâce au silence de

l'analyste superviseur. C'est ce précieux silence qui permet un dégagement par rapport à la répétition, une voie d'accès à l'inconnu. Un silence interprétation, un silence interprétatif. Silence-interprétation contient l'action de ce silence, l'adjectif interprétatif, quant à lui, amène une intention à ce silence. Or ce silence est sans intention, il est écoute. Ce silence permet de ne pas abraser toute la conflictualité psychique qui est mienne et qui est le produit de cette situation singulière où je parle d'une patiente absente à un analyste superviseur qui lui-même est absent dans les séances d'analyse de Charlène. Grâce à ce jeu d'absence et de présence quelque chose prend corps, littéralement. Mon trouble, sorte de vertige n'a rien de désincarné. Voilà donc le surgissement du passé dans la banalité du présent. Mais de quel passé s'agit-il ? Celui de la patiente, le mien ? Comment et par quoi sont-ils liés ? Formons-nous une foule à deux ? Qui parle à qui ? Et pourquoi tant vouloir chercher à discerner, séparer, différencier ? L'autre, l'étranger n'est-il pas avant tout en moi ? Et je vis là son retour.

Ce « je vous donne bien ce qu'il faut ? » est-il un agieren ? Un intraduisible : agir, agissement, répétition agie de transfert. Pour moi qui ne suis pas germanophone cette difficulté à la traduction est aussi difficulté à sa saisie dans la clinique. La langue allemande contient la force, la puissance de ce mot et son mystère aussi, comme si agieren, par sa brièveté, son étrangeté, était plus proche de la chose inconsciente que tout autre mot français le traduisant. La langue allemande de l'origine produit une mise en abîme : le mot est au plus près de la chose inconsciente qu'il désigne. Le mot agieren est pour moi un agieren à lui tout seul, plus porteur des forces du désir et de l'interdit que de sens. Les mots n'ont pas un genre dans toutes les langues, mais ils ont un sexe !

Donner ce qu'il faut pour satisfaire, donner ce qu'il faut pour ne pas subir de représailles, avoir ce qu'il faut aussi. Ne pas être décevante. Freud dans la XXXIII<sup>e</sup> conférence sur la féminité écrit que l'acte de se détourner de la mère se produit sous le signe de l'hostilité et que la liaison à la mère débouche dans de la haine. Le reproche le plus fréquent, nous dit-il, est que la mère n'a pas donné assez de lait. Ce reproche n'est pas systématiquement fondé car l'avidité est insatiable et l'enfant ne se remet jamais de la douleur d'avoir perdu le sein maternel. C'est bien que la réalité psychique s'ancre dans la pulsionalité. Dans le cas de Charlène dont la mère avait et a toujours, alors que sa fille est adulte, ses phobies d'impulsion de la tuer, il y a un écrasement quasi traumatique du réel de cette mère sur la vie psychique de Charlène.

La plus forte source d'hostilité de la fille envers la mère est que la mère l'a dépourvue de pénis comme elle-même en est dépourvue. Elle ne lui a pas donné ce qu'il faut ! Cette phrase maintient vive la logique phallique du tout ou rien : ou on l'a ou on ne l'a pas. Le fantasme de la faire mère et de me faire analyste est le tout, phallique et tout-puissant. La conviction de ne pas donner ce qu'il faut est le rien de l'impuissance et de la dépression. « Je suis nulle, dit-elle, prof depuis tant d'années et je n'ai pas demandé ma titularisation ! » C'est en parlant d'un reportage télévisé sur les survivants d'un séisme et le témoignage de personnes qui « tiennent » grâce à leurs enfants qu'au fil des associations, elle va dire : « ma mère s'est soignée avec ma naissance ». Ce qui est un retournement de ce que j'avais entendu jusqu'alors : « c'est ma naissance qui l'a rendue malade ». Elle a donc le pouvoir de sauver ET de détruire sa mère. Charlène est arrivée en analyse avec une question obsédante : « Est-ce que je suis comme ma mère ? Folle ? Meurtrière ? »

Le « je vous donne bien ce qu'il faut ? » contient bien sûr le complexe de castration féminin. Pour le donner encore faut-il l'avoir ! L'hostilité est retournée en crainte ou conviction d'être décevante, décevante pour l'analyste superviseur, décevante pour la patiente qui n'a pas le pouvoir de guérir sa mère. L'introjection de l'agressivité vis à vis des figures décevantes nourrit la cruauté du surmoi.

Charlène a pu dans le temps de la cure, par les entrecroisements transférentiels, redistribuer les cartes du lien à la mère, se mettant et me mettant tout à tour à toutes les places. Elle était enkystée dans les fantasmes, projections et confidences maternelles dont elle était l'objet. Quelque chose a pu progressivement se remettre à vivre, le transfert permettant la réanimation du jeu des identifications et des conflits, par irrigation libidinale. L'un des premiers signes a été un rêve qu'elle commentera en disant « j'ai eu deux mères » faisant allusion à la place et au rôle fondamental de son père dans les premiers temps de sa vie. Il est un support identificatoire majeur. Pour ma part, je l'ai entendu comme un rêve transférentiel, témoin de son investissement dans l'analyse

avec la deuxième mère analyste et la figuration de la tendresse reçue, de l'amour non contaminé par une fantasmatique mortifère et à la base du transfert positif permettant l'avancée de la cure. Elle qui dit « je ne veux pas faire un transfert sur vous » alors que je lui faisais remarquer que son silence lors d'une séance avant l'interruption des vacances était peut-être en lien avec mon absence future. Ce n'est pas une résistance au transfert mais une parole défensive face à l'intensité des affects mis en jeu. Entre nous pas de sentiments ! En tout cas pas en excès ! J'associais avec les nombreux rituels de lavage, la peur des microbes, de la toxicité, de la contamination... le transfert comme maladie nosocomiale de la psychanalyse, elle qui n'a jamais cessé de m'appeler docteur. Je prends conscience au décours de l'écriture de cette conférence que le pseudonyme de Charlène m'est apparu très spontanément, dès que j'ai pensé parler de cette cure. Le pseudonyme n'est pas seulement garant de la confidentialité mais il est aussi nécessaire à la construction et l'élaboration par le dégagement qu'il permet par rapport au prénom réel et son pouvoir d'assignation. Il ouvre un espace de créativité. Pourquoi Charlène ? Pour la haine que ce prénom contient. Comme de nombreux prénoms féminins il est constitué d'une part masculine. Voilà pour le plus accessible. Il y a charnelle dans Charlène, une déformation et un retournement en son contraire. Le dégoût de la chair apparaît quand il y a un débordement d'excitation : la mère alcoolique et ses humeurs, le corps et ses sécrétions, la maternité sans le bouleversement somato-psychique que constitue une grossesse, un accouchement et les premiers temps de vie d'un nourrisson.

Son absence très régulière à une séance hebdomadaire lui permet de tempérer l'intensité transférentielle. C'est un compromis fait de résistance et de maintien d'une quantité d'énergie suffisamment élevée pour permettre la poursuite du travail analytique et suffisamment tempérée pour permettre une symbolisation qui pourrait être formulée par « ce n'est pas ma mère pour de vrai ». L'absence sert à contenir le versant négatif du transfert fait d'amour érotique et d'hostilité tout en maintenant la part positive ou tendre. Je suis l'analyste-bobine au bout de la ficelle du jeu de fort-da, présente, absente, objet de ses mouvements psychiques qui permettent de traiter l'énergie petite quantité par petite quantité. Mais ce jeu de la bobine n'est pas seulement au service de la tempérance transférentielle. Il met aussi le meurtre en acte. Ce n'est pas elle qui est absente, c'est moi qui suis éliminée.

C'est mon silence, ma difficulté à penser, à imaginer autour de ses absences-symptômes, l'intensité de l'attaque de mes associations dans mon écoute et en dehors aussi, qui vont me mettre sur la voie. Pour soulager ce « mort » en moi, je vais être tentée par un agir contre-transférorentiel. Je vais prendre les choses en main et je vais acter cette élimination, en lui proposant de passer à deux séances par semaine. C'est moi qui décide ! Que suis-je tentée d'agir par cette décision ? Par quoi suis-je agie moi-même ? D'où me vient ce souhait de décharge ? J'apprends que pour des raisons manifestes d'organisation, il ne lui est pas possible de venir à cette séance et rejoindre son compagnon et sa fille pour la soirée. Il lui faudrait choisir entre l'analyse et sa vie amoureuse, entre sa mère et son homme. Mais c'est cette question du choix que je m'approprie car, quand elle est absente à sa séance elle me paye sans discuter. Elle paie son écot à son surmoi pour cette élimination et pour ses satisfactions amoureuses et maternelles. Justement, elle ne choisit pas et cela peut être considéré comme un progrès pour elle. Elle met à l'abri sa vie sexuelle, à l'abri son homme de la séduction maternelle. Quand j'imagine comme issue à mon malaise contre-transférorentiel de supprimer cette séance, je suis prise dans une contre-identification maternelle ; la laisser vivre, la laisser tranquille, la laisser s'éloigner de moi, accepter qu'elle me quitte. Soigner plus qu'analyser même si ces deux termes ne sont pas nécessairement incompatibles. De la liaison plus que de la délégation dans cette scène de crime. Cette contre-identification maternelle est aussi résistance de ma part car elle maintiendrait à l'abri de l'analyse toute cette part refoulée.

Mais est-ce que nous ne touchons pas là une limite, limite de cette analyse ? Limite de l'analysable pour Charlène ?

Pour tenter de penser cela, je me suis tournée, extra-territorialité oblige, vers nos collègues du Quatrième Groupe et la théorisation de la supervision à travers le concept d'analyse quatrième. Lors d'une journée scientifique de décembre 1976, J.-P. Valabrega expose sa pensée dans une conférence intitulée « Fondement théorique

de l'analyse quatrième ». La théorie du contrôle est basée sur la notion de résidu, de reliquat transférentiel et d'interprétation latente. Ce reliquat n'est pas touché, n'a pas été analysé par l'analyse didactique de cette époque, il touche au désir, à la décision de devenir analyste, sous forme de « prendre la place de son analyste ». L'analyse quatrième est l'occasion, l'expérience de la levée du scellé apposé sur le transfert résiduel qui devient apparent et saisissable sous les formes du contre-transfert. Elle permet une mise au travail de l'interprétation latente pour qu'elle devienne consciente, manifeste car, toujours selon cette théorisation, elle est à l'origine de l'acting contre-transférant. L'analyse quatrième ne se confond pas avec l'analyse *stricto sensu*, elle a une fonction signalétique.

N. Zaltzman dans « Entre modèle et fiction : ce que je dois à l'analyse quatrième comme théorie du contrôle » nous dit : « la dimension analytique de la supervision ouvre à l'analyste en formation l'occasion de remettre sur le métier les investissements qui l'ont engagé sur cette voie ». La question fondamentale est le « devenir analyste » niché dans le transfert résiduel, qui est là dès le début. Le mot désir me paraît soigneusement évité, sûrement trace du contexte historique. Il est question de décision, d'intention d'être analyste, ou de projet. Ces termes renvoient au registre de la conscience et d'une pensée élaborée et privent du soubassement infantile d'un tel projet. Une part inconsciente est abritée par et dans le projet de devenir analyste qui devient alors, je cite : « l'évitement d'un conflit identificatoire vitalement nécessaire à préserver et indéfiniment à confirmer et à reproduire à travers sa propre pratique ». Donc l'inanalysé se déplace sur la pratique et l'analyse quatrième est pensée comme permettant la poursuite de l'auto-analyse à partir des indices transférentiels qui circulent dans ce dispositif.

Donc s'agit-il de limite ? Ou d'une part en réserve, à l'abri de l'analyse qui va passer, va se déplacer dans un autre espace de travail analytique : la supervision, l'auto-analyse, l'écriture de cette conférence. Nous passons peut-être là de la résistance de l'analyste à la résistance de l'analyse et de son interminable mouvement. Car c'est bien quand l'analyste résiste, cesse de l'être dans ses « ratés », butées, répétitions, surdité ou point-aveugle que quelque chose de l'analyse peut exister à nouveau dans un après-coup souvent, pour une élaboration ou perlaboration de ses propres résistances. La déception, la désillusion, la frustration font exister l'analyse.

Si le « je vous ai bien donné ce qu'il faut ? » est une part d'un transfert résiduel et déjà là au début, il pose aussi la question de la dette : dette de l'analysant vis à vis de l'analyste, dette de l'analyste vis à vis de l'analysant et de l'analyste superviseur. Cette question me ramène à un temps antérieur, avant que ne commence la supervision, à la source. Voici le contexte : j'ai pris RDV avec le superviseur et je ne l'ai pas encore rencontré. À la fin d'une séance, je fais remarquer à Charlène qu'elle me doit une séance. Elle ne m'a pas réglé la séance précédente où elle était absente. Elle me dit qu'elle était bien là lors de la séance précédente. Je lui demande donc le paiement d'une séance qu'elle ne me doit pas. J'étais troublée et culpabilisée par la charge agressive de cet agir. Au-delà de l'agressivité manifeste de mon acte manqué, j'exigeais d'elle le paiement d'une troisième séance hebdomadaire, elle qui avait refusé fermement trois séances en me disant : « trois non mais deux oui ». Donc le « vous me devez une séance » était en fait « vous me devez une troisième séance », sûrement pour avoir et donner ce qu'il faut à l'analyste superviseur, porteur, réalité, imagination, projection d'un idéal analytique. Elle, la patiente ? L'analyste superviseur ? devait me faire analyste... Tout le long de ce processus, j'ai pu passer d'une disposition contre-transférentielle d'exigence à une position de proposition, voire d'offre d'un espace analytique conforme aux attendus institutionnels mais surtout permettant un déploiement de la méthode. Il en est de même avec l'analyste superviseur passant psychiquement pour moi d'exigence surmoïque ou idéale à une place de mise à disposition d'un espace créatif d'associativité, de jeu possible et de recherche. C'est la plasticité du transfert donnée par la bisexualité et son jeu, activité/passivité, dedans/dehors, soumission/domination qui a donné accès à la conflictualité psychique de Charlène et au déploiement de la dimension analytique du parcours de supervision.

Apurer une dette, liquider une dette comme on liquide le transfert, le rendre plus fluide, non fixé et à nouveau capable d'irriguer de nouvelles contrées. Mais il est des dettes que l'on ne peut apurer et qu'il nous faut

accepter. En allemand le mot *schuld* signifie culpabilité, faute et aussi dette. La langue allemande avec ses homonymes relie la dette et la culpabilité. Si désirer être analyste c'est prendre la place de son analyste, le meurtre est là avec la culpabilité. Ce parcours de formation, du devenir analyste est fait d'identifications successives support à la transmission. Identification nécessaire et qui contient une part destructrice dans sa dimension cannibale. L'analyse doit permettre une mobilité des identifications et de ses dégagements.

Pour conclure, c'est quoi devenir analyste ?

Devenir analyste n'est pas prendre la place de son analyste ou superviseur, ce n'est pas faire ou être comme lui, ou surtout ne pas faire et ne pas être comme lui. D. Widlöcher nous dit qu'il s'agit de poursuivre le travail psychique déjà là, acquis et développé au cours de notre analyse. C'est finalement demeurer le patient que l'on a été ou que l'on est. Une position et non une identité ; et cette position d'analyste nous oblige au mouvement et à la formation que j'ose qualifier d'in-finie.



*Samedi 16 mars 2024*

# *Usages transférentiels de la métis Remarques sur la résistance*

*Patricia Attigui*

« *Car un patient jamais n'oublie ce qu'il a découvert dans le transfert. Cette découverte a une force de conviction plus grande que tout ce qu'il peut acquérir par d'autres moyens.* »  
S. Freud<sup>1</sup>

« *Je suis consterné quand je pense aux changements profonds que j'ai empêchés ou retardés chez des patients appartenant à une certaine catégorie nosographique par mon besoin personnel d'interpréter.* »  
D. W. Winnicott<sup>2</sup>

## **Préambule**

Pour communiquer ses propres rêves, Freud dut se « résigner à exposer aux yeux de tous beaucoup plus de (sa) vie privée qu'il ne (lui) convenait et qu'on ne le demande à un auteur qui n'est point poète... »<sup>3</sup>. Cette nécessité, reflet de son exigence scientifique, a inspiré mon propos.

« *J'ouvre l'agenda sur lequel habituellement j'inscris les rendez-vous que je donne aux patients et je m'aperçois qu'en lieu et place des créneaux horaires se trouvent des images très colorées de costumes de théâtre, on y voit des danseuses qui s'envolent dans de grands écarts spectaculaires, des icônes du cinéma hollywoodien... je cherche néanmoins à inscrire les rendez-vous, mais c'est presque impossible...* »

Il serait aisément d'interpréter ce rêve, contemporain de l'écriture de cette conférence, comme la perte d'une disponibilité psychique pour l'analyse et son travail. Serait-il le signe de ce qui résistait en moi face à la tâche à accomplir, ou bien vient-il obscurément saisir ce qui me pose problème dans une des cures que je mène actuellement ? De quoi ces « grands écarts » sont-ils le signe ? Les détails guident bien souvent nos interprétations.

Si le rêve chemine assez librement aux côtés du transfert, c'est parce qu'il fournit de précieux indices sur la situation transférentielle, et dit quelque chose qu'on ignore au moment où on l'énonce ; il permet de retrouver une énergie, un élan créatif – vecteur de sublimation, « le vif de notre rapport à l'analyse et de notre rapport personnel à l'inconscient »<sup>4</sup>. La difficulté tient à la restitution du moment clinique, celui qui a laissé en nous une vive impression et dont nous espérons le rendre partageable. Peut-être est-ce en raison du primat du visible dans le rêve, que ma perception transférentielle est presque toujours attirée par la dimension scénographique des récits des patients, comme si le rêve donnait place à ce qui a été déjà-vu, mais qui serait devenu invisible. Le rêve est, par essence, l'espace le plus ouvert de notre psyché, il construit de la mémoire<sup>5</sup>.

1. Freud S. (1938),  *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985.

2. Winnicott D. W. (1971), *Jeu et réalité – L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975, p. 120-121.

3. Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967 (1980), p. 2.

4. Laplanche J. (1987), *Problématiques V, Le baquet – Transcendance du transfert*, Paris, PUF, p. 207.

5. Comme le souligne C. Dejours (2001), « Le rêve, par le refoulement, construit de la mémoire (au sens psychanalytique du terme), c'est-à-dire en enrichissant l'inconscient secondaire : mémoire inconsciente », in *Le corps d'abord*, Paris, PB Payot, 2003, p. 59.

Federico Fellini, cinéaste de génie, fut l'auteur de ce grand livre de l'âme intitulé : *Le livre de mes rêves*. En le suivant dans ces larges espaces de l'imaginaire, on ne peut que constater que le rêveur a une plus grande latitude que le metteur en scène, probablement parce qu'il n'est pas contraint par la technique cinématographique. Pourtant ses films, qu'il considérait comme des rêves sur de la pellicule, gravent en nous des images souvent indélébiles. Pour lui, filmer c'était rêver, et il « acceptait les rêves comme un éclair fugitif de révélation sur l'inconnu »<sup>6</sup>. Mon approche du transfert me semble imprégnée de cette conception qui nous demande de prendre en considération la figurabilité des pensées du rêve, même si je sais bien que la pulsion peut s'énoncer sans forcément se figurer. Il existerait « un en-deçà de la représentation – sans doute le champ de la pulsion de mort – quand la pulsion reste fixée à des «représentants» qui s'actualisent directement dans l'*agir* compulsif ou que *répète* le destin ; un au-delà, plus problématique, de la représentation, où le pulsionnel, toujours présent, produit l'espace ouvert de l'œuvre et de l'action »<sup>7</sup>.

Vouloir rendre compte de l'expérience *du transfert* et *dans le transfert* nous oblige à des allers-retours entre clinique et théorie, afin de maintenir les perspectives d'autant plus ouvertes dans l'un et l'autre pan, que le transfert, cet intrus, est lui-même résistance. La question peut se poser de savoir s'il est question de résistance à l'analyse ou de résistance de l'analyse, même si ces deux types de résistances me semblent indissolublement liées. La résistance à l'analyse est, nous en faisons l'expérience chaque jour, inévitable. Elle ne se déploie pas seulement dans la cure, mais aussi dans l'usage qui est fait de l'analyse, ou même de son enseignement. Si Freud rappelait à *L'Homme aux rats*<sup>8</sup> de ne jamais perdre de vue qu'une résistance continue accompagne le déroulement de la cure, il nous invite aussi à ne pas nous contenter d'une trouvaille, et nous mène à penser qu'il y a toujours, comme dans la cure, encore un pas de plus à accomplir. Changer c'est, pour la plupart des patients, risquer de mourir un peu, d'où cette résistance tenace au changement. Alors qu'ils réclament un soulagement de leurs souffrances, et d'en finir avec leurs inlassables répétitions visant à éviter les souvenirs pénibles, ils agissent souvent pour que rien ne se passe. Mais ce désir du rien organise les représentations « selon une structure formelle, celle du dilemme mystificateur, complétée par celle de l'énoncé contradictoire avec son énonciation, qui bloque les possibilités de renouvellement de la pensée, et l'évolution de la personne. Ici la représentation devient résistance »<sup>9</sup>. La résistance au processus analytique ne signifie donc pas un échec du patient, elle vient révéler au sens photographique du terme les nuances du conflit interne. Il convient d'en mesurer l'ampleur pour ne pas mettre en péril certaines défenses parfois si chèrement acquises par un patient, et de considérer jusqu'où résistance dans l'analyse et défenses du moi peuvent se trouver profondément liées. Respecter le tempo défensif d'un patient traduit la dimension contre-transférentielle de l'écoute analytique qui s'appliquera ainsi à une sorte de lent démontage.

De nombreux auteurs<sup>10</sup> ont pensé que le contre-transfert précédait le transfert, dans la mesure où des parties du soi de l'analyste s'offraient inconsciemment au patient, comme autant de points d'appel au transfert de celui-ci. C'est dire que ce qui relève de la résistance *au transfert* et *du transfert*, concerne également le contre-transfert, à entendre comme la réponse transférentielle au transfert du patient. Cette résistance-là est donc le signe de l'intolérance de l'analyste aux affects et aux modes de fonctionnement mental du patient. C'est précisément cela que nous peinons à reconnaître et dont il est pourtant crucial de prendre conscience, car ce n'est qu'après cette perlaboration des mécanismes défensifs relatifs au transfert, et à notre contre-transfert, que le travail d'interprétation pourra se déployer, à condition toutefois qu'il ne soit pas prématuré car il risquerait d'annihiler la créativité du patient.

6. Fellini F. (2007), *Le livre de mes rêves*, Paris, Flammarion, 2010, p. 16.

7. Pontalis J.-B., La pénétration du rêve, in *L'Espace du rêve*, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 5, Printemps 1972, Paris, Gallimard (NRF), p. 264.

8. Freud S. (1909), Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats), in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954 (1973).

9. Anzieu D. (2009), Le cas du taureau ratiocineur, 1974, in *Le travail de l'inconscient*, Paris, Dunod, p. 493.

10. Searles H., Neyraut M., Anzieu D.

Si le recours à la théorie indique ici le signe dialectique d'une mise à l'épreuve, il cesse d'être défensif dès lors que clinique et théorie travaillent ensemble, sans trahir le vif de l'expérience transférentielle. L'écriture clinique nous oblige à rester attentifs aux éventuels effets d'accélération ou, à l'inverse, de fixation des mouvements psychiques – à condition que ce qui se traduit du transfert par l'écriture reste vivant, à l'image de la production de précipités véridiques de rêves. Ajoutons que l'enceinte instauratrice du schéma du « baquet » proposé par Laplanche concernant le transfert, dérive d'un autre baquet, celui du rêve, « seul vêtement tissé de notre propre corps – corps d'enfance dans le fantasme – qui donne à découvrir la vérité d'être nu »<sup>11</sup>. Si, en revanche, l'écriture venait figer le transfert, alors il nous faudrait déployer quelques ruses pour mettre en pièces une potentielle résistance qui deviendrait alors, et encore, celle de l'analyste.

## Inhibition et sentiment de culpabilité

Lors de cette invitation à traiter de la résistance et du transfert, j'ai traversé une phase d'enthousiasme, persuadée que le thème proposé serait d'une grande facilité. Puis, envahie par des récits de cures anciennes, j'étais soumise à la tentation de les reprendre, comme si je n'avais plus rien d'autre à dire que ce que j'avais déjà écrit. Dans un second temps, je procéda à une sorte de déconstruction de ces récits parfois anciens. Il me fallut alors réaliser que ces mises en pièces étaient à considérer comme des actes manqués contre-transférentiels. Que se passait-il donc pour que je ne puisse plus rien écrire d'autre ? Je compris qu'en reprenant du matériel ancien, je m'épargnais d'exposer des cures qui étaient en cours, ce qui aurait engendré chez moi une certaine culpabilité à l'origine de mon inhibition. Je ne voulais pas trahir la discréction nécessaire.

Il me semble ici intéressant de rendre compte de la dimension somatique à laquelle l'analyste peut se trouver parfois confronté, situation clinique qui n'est pas sans mobiliser un certain type de transfert, tout autant que de résistances. Avec quelle oreille ai-je entendu ce premier patient atteint de la maladie de Parkinson ? Comment ai-je décrypté l'énigme des messages que son histoire d'enfant contenait, messages mêlés à ceux muets du soma ? Lorsqu'au fil des séances il évoqua la fin tragique de son père qui, très déprimé, s'était laissé couler pour se noyer dans une mer glacée, sous les yeux d'une épouse indifférente, toutes mes tentatives pour créer des liens dont il aurait pu se saisir, n'eurent que peu d'effet sur le poids mélancolique qui l'accabla. Les longs moments de silence, dans ces séances en face à face, furent bien difficiles à supporter, d'autant qu'aucune élaboration ne venait en ponctuer le cours.

« Parmi toutes les expressions de la psyché en conflit dont l'homme est capable, les manifestations psychosomatiques sont, de loin, les plus mystérieuses et forment peut-être la borne la plus lointaine de ce qui, chez le sujet, est analysable. La création psychosomatique a-t-elle, en fin de compte, une fonction défensive<sup>12</sup> ? » Quel est le poids d'une telle histoire alors que chez ce patient déjà malade depuis quelques années avant d'entreprendre son travail psychothérapeutique, un cancer très agressif se déclare chez son épouse ? Il lui cachera sa maladie pendant deux ans pour « ne pas ajouter (dira-t-il), du malheur au malheur ». Ces moments vécus comme des équivalents de commotion psychique l'ont anesthésié, provoquant du même coup arrêt de perception, et arrêt de pensée. Cette sorte de déconnexion vécue au jour le jour laissa ce patient sans protection. S'il peut sembler surprenant d'ouvrir de telles questions, il reste que les facteurs psychiques peuvent s'avérer « aptes à produire une brèche dans le bouclier immunologique d'un sujet »<sup>13</sup>. Mais que doit faire l'analyste dès lors, conseil éminemment freudien, qu'il se sent convoqué à « écouter la matérialité de toute parole comme s'écoute un rêve »<sup>14</sup> ? Lui faut-il, là encore, faire preuve d'une humilité créative et savoir se délester du poids d'une culpabilité à être parfois trop actif dans le transfert ? Franchir la frontière entre le psychique et le somatique permettrait de ne pas

11. Fedida P., L'hypocondrie du rêve, in *L'Espace du rêve, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 5, Printemps, 1972, Paris, Gallimard (NRF), p. 226.

12. McDougall J. (1974), Le psyché-soma et le psychanalyste, in *Aux limites de l'analysable, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 10, Automne 1974, Paris, Gallimard (NRF), p. 131.

13. *Ibid.*, p. 135.

14. Fedida P. (2000), *Par où commence le corps humain – Retour sur la régression*, Paris, PUF, p. 46.

rejouer, dans le transfert, le rôle d'une mère qui, avec ses jumelles, ultime vengeance d'une épouse trop souvent bafouée, regarde de loin son mari se noyer sous ses yeux. Dans ces cas complexes mêlant, dans l'enfance, sexuel et vécus d'effroi, et où ce qui tient à *la personnalisation*, au sens winnicottien du terme, c'est-à-dire à « l'installation dans le corps de cette autre partie de la personnalité, reliée solidement à... (la) psyché »<sup>15</sup>, on se demande, à chaque séance, quelle chance donner au travail interprétatif, quand la seule passerelle qui tienne encore entre le monde réel et le patient s'incarne dans la personne de l'analyste. Être là, est-ce une façon de lui venir en aide ? Peut-être rien de plus, pour accueillir en soi le non-représentable de l'autre... ? Ou selon Winnicott : *survivre*, c'est-à-dire maintenir le fil de l'analyse et rester analyste. Ou bien sommes-nous en face de ce que Freud, dans *L'inquiétante étrangeté*, appelait un *imprononçable de l'échange* « tel que l'effectue le rêve raconté dans la situation analytique »<sup>16</sup> ? Notre écoute reçoit alors bien plus qu'une intention de communication, car c'est « pour ainsi dire *hallucinatoirement* que l'analyste perçoit le régressif et forme dans sa propre régression l'interprétation »<sup>17</sup>. La régression serait un moyen de déjouer l'organisation défensive ? Mais, dans ces moments vécus comme la répétition du vide, comme l'empîtement d'un extérieur traumatogène, comme l'importation directe dans l'appareil psychique de l'analyste d'un conflit fondamental du patient que ce dernier n'arrive même pas à nommer, il reste que « le transfert s'accroche toujours, à un moment ou à un autre, sur tel ou tel aspect de l'histoire personnelle de l'analyste, de ses points vulnérables, de ses difficultés graves ou des changements importants de sa vie actuelle »<sup>18</sup>. Je ne peux ici que me souvenir de l'analyste qui m'adressa ce patient, analyste qui fut le mien, et avec lequel il me fallut dénouer, dans ma propre histoire, les fils emmêlés de la psyché et du soma.

### « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage »<sup>19</sup>...

Même si analyste et patient connaissent par expérience cette vérité de l'injonction que Boileau adresse aux poètes, il reste qu'en proie au deuil, ou au trauma, certains patients ne parviennent qu'avec grande difficulté à détacher leur libido de la représentation de l'objet, dans l'espoir de pouvoir continuer à supporter de sévères douleurs. Le travail de l'analyse est alors travail de détissage, tel celui de Pénélope attendant le retour d'Ulysse et qui, pour se débarrasser des prétendants, « tisse dans le seul but de détisser, c'est-à-dire de gagner du temps pour le moment où son Ulysse reviendra. Mais on peut bien supposer l'inverse : peut-être ne fait-elle que détisser pour tisser, pour pouvoir tisser une nouvelle toile. Il s'agirait donc d'un deuil, le deuil d'Ulysse. Mais Pénélope ne coupe pas les fils, comme dans la théorie freudienne du deuil, elle les démêle patiemment pour pouvoir les recomposer d'une autre façon »<sup>20</sup>.

Travail nocturne, loin de la conscience, répétitif, qui demande du temps, il a cependant une fin possible, car on peut espérer que, pour un temps, la nouvelle toile ne soit pas détissée. Même si dans l'œuvre freudienne il ne semble pas qu'il y ait une allusion explicite à Pénélope, il est cependant remarquable de constater que Freud, pour le travail du deuil, et peut-être aussi, comme nous l'indique Laplanche, pour le travail de l'analyse selon le terme grec *analuein*<sup>21</sup>, s'approche de la même métaphore. À cette dimension, nous pourrions en ajouter une autre qui consiste à reconnaître dans la technique analytique le rôle que joue la ruse nommée par les Grecs : *mètis*. Pénélope en use, c'est certain, n'oubliions pas qu'elle est l'épouse d'Ulysse, lui-même expert en ruses variées.

15. Winnicott D. W. (1989), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (2000), Paris, Gallimard (NRF), p. 264-265.

16. Fedida P. (2000), *Par où commence le corps humain – Retour sur la régression*, Paris, PUF, p. 48.

17. *Ibid.*, p. 48.

18. Anzieu D. (2009), À la recherche d'une nouvelle définition clinique ou théorique du contre-transfert, 1983, in *Le travail de l'inconscient*, Paris, Dunod, p. 499.

19. Boileau N. (1674), « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage : Polissez-le sans cesse et le repolissez ; Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. » in *L'Art poétique*, Chant I, *Œuvres poétiques*, Vol. 1 & 2, Paris, Imprimerie Générale, 1872, 203-211.

20. Laplanche J. (1990), Le temps et l'autre, in *La révolution copernicienne inachevée – Travaux 1967-1992*, Paris, Aubier, 1992, p. 377.

21. Homère employait le terme *analuein* pour désigner l'action sans cesse reprise chaque nuit par Pénélope dénouant les fils de sa tapisserie. L'analyse trouve ici son fondement étymologique qui nous mène à délier, dénouer, dissoudre les pièges illusoires des mécaniques symptomatiques dans lesquels patient et analyste peuvent se trouver pris.

Et tel un filet formé d'une maille conjonctive, la *mètis* est vivante et spécifie une forme particulière d'intelligence qui met en jeu prudence et habileté. Elle est aussi vigilante, multiple, ondoyante, qualités qui s'attachent à la technique analytique lorsqu'elle se fixe pour objectif – perspective certes *idéaloducte*<sup>22</sup> – de mener, en dépit des obstacles, le navire à bon port. Néanmoins elle demande à l'analyste de laisser se déployer son écoute selon un certain polymorphisme, voire une polyvalence, une *plasticité* dirait Ferenczi, afin de pouvoir saisir des réalités fluides et mouvantes. Revenir sur les traces de la pensée grecque nous permet de laisser encore un peu « vagabonder » notre associativité, une façon de déjouer les pièges de la résistance.

Rappelons ici la fécondité freudienne qui « oppose la séance comme scène de théâtre, imaginaire, et un réel sous la forme d'un signal, un signal de feu qui fait irruption »<sup>23</sup>. Prométhée, héros rusé, éminemment paradoxal<sup>24</sup>, dérobe le feu aux dieux ; quant à Sisyphe il se joue de Zeus et sera châtié pour avoir divulgué des secrets divins. Les récits mythologiques des terribles châtiments<sup>25</sup> nous mènent à penser l'argument, entre l'espoir de Prométhée et le désespoir de Sisyphe. Pourtant, nous ne pouvons nous contenter d'une simple opposition fictif/réel : il nous faut la dialectiser aux fins de retrouver une sorte de décalage qui ouvre l'écoute, ce que le patient et son analyste cherchent parfois à fuir, un déport qui « n'est autre que celui du non-sexuel au sexuel, ce qui nous mène à pressentir que le “transfert” lui-même..., serait à rapporter comme à son origine à ce décalage premier et fondateur »<sup>26</sup>.

Dès 1920, Freud soulignait que « la résistance émane du principe de plaisir ; elle épargne au moi ce qui lui est pénible »<sup>27</sup>. Il ajoutera en 1937 : « Notre effort thérapeutique oscille constamment pendant le traitement entre un petit fragment d'analyse du ça et un petit fragment d'analyse du moi. Dans l'un des cas nous voulons rendre conscient quelque chose du ça, dans l'autre corriger quelque chose dans le moi. » Et il précise, lucide : « Le fait décisif est en effet que les mécanismes de défense opposés aux dangers d'autrefois font retour dans la cure en tant que résistances opposées à la guérison<sup>28</sup>. »

### « Les douleurs sont des folles et ceux qui les écoutent sont encore plus fous. »

Il est des formes de résistances que nous rencontrons parfois lors de phases particulières d'une cure où la surabondance passagère de rêves vient nous mettre en alerte<sup>29</sup>. Dans le fragment de cure d'un autre patient, cette surproduction onirique dura longtemps et il me fallut l'intégrer comme une donnée essentielle des avancées de

22. Rosolato G., La psychanalyse idéaloducte, in Idéaux, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1983, 17, p. 34-64.

23. Laplanche J. (1987), *Problématiques V, Le Baquet – Transcendance du transfert*, Paris, PUF, 1987, p. 241.

24. Laplanche J. (1980), in *Problématiques III – La sublimation*, Paris, PUF, 1980 (p. 158-167) : Prométhée, héros de la transgression, de l'appropriation de la jouissance sans frein, et également héros du renoncement à la jouissance qui consiste à éteindre le feu. « Les dieux qui sont trompés, les dieux jouisseurs, c'est le “ça”, en nous ; c'est le ça qui est trompé puisque précisément Prométhée a privé le ça de sa jouissance ; non pas pour apporter cette jouissance à quelqu'un d'autre mais pour imposer un renoncement définitif » (p. 164). => La conquête du feu serait donc un exploit antisexuel. Prométhée (dixit Laplanche) « sera puni par où il n'a pas péché » (p. 165).

25. Graves R. (1958), *Les mythes grecs*, Paris, Fayard, 1967.  
Prométhée est un héros rusé, et paradoxalement – Prométhée pria Athéna « de le faire entrer secrètement dans l'Olympe... il alluma une torche au char de feu du Soleil et il en détacha un morceau de braise incandescente qu'il glissa dans la tige creuse d'un fenouil géant. Puis, éteignant sa torche, il s'enfuit sans être aperçu et donna le feu aux hommes. Zeus jura de se venger... (il) fit enchaîner Prométhée, nu, à une colonne dans les montagnes du Caucase où un vorace vautour lui dévorait le foie toute la journée, du début à la fin de l'année. Et il n'y avait pas de terme à sa souffrance, car toutes les nuits (...), son foie se reconstituait » (Le foie, chez les Anciens, est le siège de toutes les passions et de tous les désirs), in *Les mythes grecs*, Paris, Fayard, 1967, p. 157-164. Zeus donna l'ordre à son frère Hadès de mener Sisyphe au Tartare et de lui infliger un châtiment éternel pour avoir divulgué des secrets divins mais Sisyphe, ayant plus d'un tour dans son sac, ne voulait pas se soumettre et chercha à user de multiples ruses, mais finalement, « Les juges des Enfers lui montrèrent un énorme rocher..., et lui donnèrent l'ordre de le rouler en lui faisant remonter la pente jusqu'au sommet d'une colline et de le rejeter de l'autre côté pour qu'il retombe... Aussitôt qu'il est prêt d'atteindre le haut de la colline, il est rejeté en arrière sous le poids de l'énorme rocher, qui retombe tout en bas, et là, Sisyphe le reprend péniblement et doit tout recommencer... », in *Les mythes grecs*, Paris, Fayard, 1967, p. 233-237.

26. Laplanche J. (1987), *Problématiques V, Le Baquet – Transcendance du transfert*, Paris, PUF, 1987, p. 242.

27. Freud S. (1920), Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse (1915-1922)*, Paris, PB Payot, 1981, p. 58-59.

28. Freud S. (1937), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, in *Résultats, idées, problèmes, II 1921-1938*, Paris, PUF, 1985 (1995), p. 254.

29. Freud S. (1912), Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse, in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953 (1975).

cet homme d'une soixantaine d'années, venu me consulter à la demande de sa femme qui le jugeait excessivement colérique. Les moments de grande tension, énigmatiques avant tout pour lui-même, qu'il infligeait à ses proches, étaient sur le point de faire vaciller tout son équilibre familial et professionnel. Au début de l'analyse, il semblait peu motivé et resta ainsi plusieurs mois en face à face, jusqu'à ce que je lui propose de s'allonger, tout en lui suggérant que s'il se souvenait de ses rêves, cela nous aiderait à sortir d'un récit assez répétitif dont il se plaignait, concernant soit ses difficultés de couple, soit ses colères.

À partir de cette période, il n'y eut pas une séance où il ne rapporta pas plusieurs rêves dont, avec une maîtrise certaine, il pensait toujours avoir la clé. Il me fallait alors réouvrir de nouvelles perspectives pour tenter de le dérouter. Les moments où je lui faisais part de mon étonnement face à cette abondance de rêves, il l'entendait comme un reproche et me rétorquait assez vivement : « Je ne fais que répondre à votre injonction ! Vous m'avez dit : "arrêtons de parler de soi !" »

Si parler de soi va de soi dans l'analyse, je me demande alors ce qu'est le « soi » de ce patient, car dans ses rêves, c'est bien de ce « soi » dont il est question. Beaucoup de rêves nous ramènent à sa passion, la montagne, mais aussi à son travail en milieu rural, en tant qu'ingénieur agronome. Mais il en est quelques-uns qui retiennent plus mon attention car ils semblent condenser certains traits psychiques saillants. « Voici un rêve que je vous avais promis ! » Comme pour tous ses rêves, il lui donne un titre : « Rolls Royce » : « Il y a le garagiste – un vérificateur qui arrive avec ses chaussons, ses gants blancs. La voiture est une traction arrière, il ouvre le coffre en passant par l'arrière. Le moteur est impeccable. La réputation n'est pas travestie ! Je conduis alors la voiture pour nettoyer le coffre immense avec un jet, alors que ça doit se faire avec un chiffon. Un jeune touriste arrive et me montre le programme du voyage. Je remarque qu'il y a une coquille, c'est inadmissible. Je suis dépassé, mon épouse ajoute une question, c'est trop pour mon cerveau qui n'est pas disponible. »

Ce qui apparaît, c'est l'importance du protocole de nettoyage au service, dit-il, « d'une voiture de légende ». Cette Rolls Royce serait-elle une représentation d'un Soi grandiose ? Il se dit perturbé par cette succession « d'éléments humains : le jeune touriste, le vérificateur, son épouse ». « C'est comme dans la vie, je ne veux pas être pollué, si on me dit : "C'est pas la peine de s'énerver pour ça !", je m'énerve encore plus ! Même si j'ai l'impression d'avoir rompu l'engrenage. Mais ce qui m'énerve c'est d'être pris en défaut. Tout ce qui contrarie mon injection ! » Face à ce lapsus qu'il associe au moteur de la voiture, il revient sur l'injonction.

Je lui propose alors de penser l'injection comme l'administration d'un traitement, ce qui lui permet de revenir à ce qu'il appelle « l'événement premier ». Mais avant cela, je note sans rien lui souligner – car je le sens peu disposé à accueillir mes hypothèses interprétatives – qu'il ne fait aucune association ni sur « le vérificateur qui ouvre le coffre à l'arrière », ni sur le climat de tension du rêve, comme si la tonalité homosexuelle venait à contre-courant. Je préfère alors le laisser avancer sur cet « événement ».

Lorsqu'il avait environ cinq mois, sa mère qui avait déjà quatre enfants, reprit le travail et le confia à son père qui, pour le nourrir, avait acheté en pharmacie du lait maternisé. Malheureusement, celui-ci était frelaté et il fut victime d'un empoisonnement se traduisant entre autres par un eczéma purulente qui dura selon lui, plusieurs mois. Il évoquera les longs moments à attendre qu'on vienne s'occuper de lui, seul dans une chambre, serré dans ses langes. Cette perception de la contention pour éviter qu'il ne se gratte, lui laissera un sentiment marqué de rage contenue. C'est comme si cette colère, motif de sa venue en analyse, et réaction à la défaillance de l'environnement primaire, était restée presque intacte. Colère à l'égard d'une mère jugée indifférente, et d'un père auquel il reproche de l'avoir empoisonné, même s'il sait en se raisonnant que ce n'était pas volontaire. Si ces moments très précoces sont difficiles à interpréter, Freud indique que la fonction entière de la remémoration peut être en avance chez certains sujets, notamment lorsqu'elle est reliée à des « impressions qui ont provoqué un affect puissant »<sup>30</sup>. Il ajoutera : « Le contenu le plus fréquent des premiers souvenirs d'enfance consiste d'une part en circonstances qui ont provoqué de la peur, de la honte, des douleurs physiques..., d'autre part en événe-

---

30. Freud S. (1899), Sur les souvenirs-écrans, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 115.

ments importants tels que maladie, mort<sup>31</sup>... » L'expression « événement premier » m'a menée vers l'hypothèse traumatique, et non vers ce qu'on pourrait qualifier de souvenirs-écrans. Les images mnésiques ni anodines, ni n'escamotant rien du vécu précoce, s'appuient peut-être aussi sur des récits qui auront pu être faits au patient dans l'après-coup.

Reprenons le tableau qu'il me dépeint : lui, pauvre chose repoussante, avec ses plaques sur le visage, il ne retiendra l'intérêt de personne, ni d'une mère qui ne semble pas pouvoir lui répondre, ni même de ses frères et sœurs. Confronté à l'expérience de ne pas pouvoir obtenir en retour ce que lui-même tentait de donner..., il regardait mais ne se sentait pas vu, comme si son développement émotionnel avait été empêché. Faute d'échanges organisateurs de la psyché, entre le visage de la mère, précurseur du miroir, et lui-même qui se décrit démunis<sup>32</sup>, comme atrophié, chétif jusqu'à la fin de son adolescence. Ce n'est qu'après cette phase, où il quitte sa famille pour faire ses études, qu'il deviendra « un solide gaillard, montagnard », comme il se plaisait souvent à me le dire.

Ce qu'il qualifiait d'événement premier m'a toujours paru comme une sorte d'artifice, de recette fabriquée destinée à me perdre dans le labyrinthe de ses résistances, comme si je craignais d'être embarquée dans un scénario trop évident, alors que c'est en avançant sur ce terrain de jeu du transfert, qu'il me sera peut-être possible de m'orienter. Aussi, lui ai-je demandé au sujet du rêve : « Le psychanalyste n'est-il pas une sorte de vérificateur ? » Proposition quelque peu surmoïque qu'il accepta, eu égard à ce qu'il appelait : « la rigueur du protocole ». Et il ajouta : « Pourquoi vérifie-t-il le capot et non le moteur ? Je ne suis pas angoissé à venir vous voir. » Ce à quoi j'ai alors répondu : « Que vient faire cette « réputation travestie » ? » « – Je savais que j'allais me la prendre ! Me travestir pour me faire accepter. C'est l'histoire de ma vie ! » Au début de l'analyse, il avait en effet rapporté que jeune marié, il aimait porter des bustiers, des corsets, dans l'intimité conjugale. Ce qui aurait pu m'entraîner sur la piste d'une économie érotique où le travestissement jouerait un rôle fétichiste de premier plan, me conduisit plutôt à lui formuler l'hypothèse qu'entre les langes serrés et le corset, il y avait peut-être une recherche de contention, et de contact qui lui avait fait défaut ? La décharge émotionnelle qui suivit, joua un rôle important dans la confiance qu'il m'accorda. Comme si le corseté adulte/versus le « nourrisson » contenu dans ses langes, avait permis à l'expérience primaire traumatique de sortir de la répétition, grâce à ce que l'on pourrait qualifier d'abréaction, tout en faisant apparaître l'élément clivé féminin chez cet homme.

Cet eczéma à valeur hautement paradoxale – car motif à l'appel aux soins et en même temps peur, voire refus d'être touché –, cause de brûlures, et d'irritations provoquant les tendances au grattage, avait joué comme un rempart entre son corps et l'accomplissement des soins corporels prodigues par la mère. Nous sommes ici face à des phénomènes de réalité où l'exogène vient se conjuguer à l'endogène. Mon hypothèse me mène alors à considérer que c'est le corps érogène tout entier qui, privé du contact peau à peau, ne peut se sexualiser que selon les voies de la colère, ou de la honte. Comment le nourrisson qu'il était a-t-il pu interpréter les longs moments d'attente, seul dans cette chambre où, me dit-il, on ne venait presque pas lui rendre visite ?

Est-ce que « l'événement premier » serait la traduction d'un défaut d'organisation fondamentale où la phase de séduction précoce dans la relation pré-oedipienne avec la mère n'aurait pu se déployer et permettre l'éveil des sensations de plaisir dans l'organe génital<sup>33</sup>, pour reprendre Freud, puisque les soins corporels qui lui étaient prodigues devaient être prodigieusement douloureux et complexes. Les bases d'une réflexion profonde sur le *Moi Peau* posée par D. Anzieu nous invitent à penser que c'est « grâce à l'attachement, de nature non sexuelle (que) l'enfant cherche la relation avec le corps de l'adulte et y provoque des sollicitations, en particulier cutanées, qui suscitent en retour chez ce dernier des comportements de soin »<sup>34</sup>. Mais, pour un tel patient, quels ont été les effets des stimulations tactiles ? Ont-elles permis une restauration narcissique ? Ou bien ont-elles

31. *Ibid.*, p. 115.

32. Pour reprendre l'expression winniciotienne de « *deprived child* ».

33. Freud S. (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 162.

34. Dejours C. (2001), *Le corps d'abord*, Paris, PB Payot, 2003, p. 172.

brouillé les traces entre excitation érogène et violence traumatique ? Dans quelle grammaire peut-on lire ce qui relève du fantasmatique à partir de l'accusation portée contre une mère distante, contre un père qualifié d'empoisonneur, ou à partir des traces laissées par les carences sur le fonctionnement psychique ? Il reste la trace d'une chansonnette populaire que le père fredonnait souvent : « Les douleurs sont des folles... » qui laisse peu de place à l'écoute de la douleur si ce n'est celle réservée à la folie ? Cette figuration transférentielle viendrait alors nous dire que tous ses rêves permettraient à l'écoute de se maintenir ? Une façon de me signifier : « Tant que je vous apporte des rêves, je suis certain d'être écouté ! »

D'autres rêves amèneront les images d'une « *laiterie barricadée* », ou « *d'enceintes mal placées dont il faut modifier la position* » – rêves qu'il fit lors de l'arrivée d'un nouveau petit-fils. Reprendre ces expressions lui fait dire : « Si on va chercher ça ! L'injustice d'être arrivé au mauvais moment ! Mon énervement, c'est ça ! Pouvoir le dire, ça répare 80 %. Être écouté pour ce qui n'a pu être dit, sauf maintenant, j'en ai les larmes... »

Son eczéma lors de cette phase de complète dépendance fut la conversion somatique de l'angoisse d'effondrement psychique. Ceci m'amène à poser que dans le transfert, laisser se développer diverses figurations mises en scène par le rêve, permettrait que l'appel désespéré à un Moi auxiliaire trouve dans la personne de l'analyste un appui réel, aussi longtemps que le patient en aura besoin pour sa construction. « La gravité de l'altération de la peau (...) est en rapport avec l'importance quantitative et qualitative des failles du Moi-peau<sup>35</sup>. »

Ces voies psychiques très profondément enfouies nous demandent de savoir contourner les moments de résistance, avec leur surabondance de rêves venant ourler les contours des séances<sup>36</sup>. Pourtant cet excès laisse sur le chemin du travail analytique quelques traces que j'aurais pu regarder comme un témoin passif, spectatrice de rêves. Ainsi, il y aurait deux voies à considérer car elles peuvent nous aider à penser certaines résistances comme des moments mutatifs, ou comme des défenses vitales parfois difficiles à distinguer et qui peuvent se côtoyer au sein d'une même séance :

– La voie où le rêve est un rempart entre le rêveur et l'analyste ; ici nous sommes sur le versant de la résistance au processus analytique où l'espace du rêve devient un territoire, le rêve est alors l'objet intouchable du rêveur. « Le rêveur s'attache à ses rêves pour ne pas aller à la dérive et il trouve (...) dans l'objet constant et stable qu'est pour lui l'analyste le “corps mort” qui lui garantit son ancrage<sup>37</sup>. » Si l'attention analytique était captivée par une telle attraction – celle de la chambre où résonnent les cris de désespoir du nourrisson –, elle ne ferait que renforcer dans le transfert la résistance au processus analytique, répéter inlassablement les défaillances d'adaptation de l'environnement, rester sourde ou aller du côté d'une *perversion du rêve*<sup>38</sup>.

– Mais il est une autre voie, celle qui consiste à ne pas être tenté d'interpréter prématurément, en « étiquetant » le matériel présenté par le patient. Cette autre voie pourrait l'aider à se sentir enfin l'auteur d'une histoire où son Moi-peau puisse devenir, dans le transfert, le contenant de ses propres contenus psychiques, qu'il soit ainsi, par expérience, dans l'analyse et avec l'analyste, ce que Didier Anzieu, appelait : un *Moi-pensant*<sup>39</sup>. Cette voie est source d'espoir.

Ces remarques m'amènent à poser que l'analyste ne doit pas trop rapidement se voir comme vecteur de la résistance, même s'il l'est toujours un peu malgré lui. Nous gagnerions ainsi à considérer les résistances dans la cure comme des réactivations de mécanismes de défense anciennement utilisés par le moi<sup>40</sup>. Ce patient me dit à l'issue de cette séance : « Vous pouvez vérifier que je tiens mes engagements dans l'analyse », et il ajoute : « Aller au-delà de ce que je ne suis pas, pour être à la hauteur de celui que j'ai donné l'illusion d'être... est-ce

35. Anzieu D. (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, p. 34.

36. Freud S. (1912), *Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse*, in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953 (1975).

37. Pontalis J.-B., *La pénétration du rêve*, in *L'Espace du rêve*, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 5, Printemps 1972, Paris, Gallimard (NRF), p. 267.

38. *Ibid.*, p. 268.

39. Anzieu D. (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, p. 150.

40. Freud S. (1937), *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, in *Résultats, idées, problèmes, II 1921-1938*, Paris, PUF.

cela se travestir ? » Cette formulation assez énigmatique fit naître en moi l'idée qu'il avait sans doute été très important pour lui d'avoir été simplement accompagné par mes questions, ou mes relances, sans que j'aie cru bon de prouver la pertinence d'une interprétation. Ce travail est un *Work in Progress*, qui témoigne de la part active que peuvent prendre ensemble un analyste et son patient dans la découverte du soi, quand l'écoute permet enfin au sujet d'être entendu, et de s'entendre avec lui-même, dans le *hic et nunc* du transfert.

## **Épilogue**

La chansonnette paternelle dont il se souvient, s'enracine dans l'expérience qu'a vécue son père confronté, lors de la seconde guerre mondiale, à la médecine de guerre. Traumatisé, il était resté méfiant à l'égard des médecins tout au long de sa vie, sauf à la fin où, atteint d'un cancer détecté trop tard, il se réconciliera avec le corps soignant. « C'est cela la malédiction familiale, je vois les dégâts qu'il y a à ne rien dire ! » – « dire mal ou ne pas dire ? », ai-je souligné. Il reviendra sur la rancœur à l'égard de sa femme qui doutait du travail psychique qu'il avait entamé autrefois avec un autre praticien. « Vous auriez pu refuser ce qu'elle disait » ai-je ajouté. Et dans un sanglot, il dira : « Si je suis venu ici c'est pour répondre à la demande de ma femme... J'étais comme ces Bourgeois de Calais, attaché, lié de force. Je lui en ai voulu pendant un an ! » Ceci correspondait bien à cette période où j'avais perçu l'ampleur de ses résistances ancrées dans un transfert allant de la mère à l'épouse. L'expression de toute cette réprobation fut un pas de plus vers le dénouement des entraves, celles des Bourgeois de Calais/les siennes. La production de rêves qui s'ensuivit a permis d'ouvrir un nouvel espace où le transfert positif put devenir capacité de réalisation, comme si rêve et transfert se prêtaient désormais, au moins pour un temps, un appui mutuel.

# *Creuser un passage, connaître du nouveau*

## *Dominique Robredo Muga*

*« Il est si difficile d'amener le patient à se convaincre de l'existence de la réalité de l'inconscient et de lui apprendre à connaître du nouveau qui contredit sa connaissance consciente. »*

S. Freud<sup>1</sup>

Il a fait de la résistance sa modalité d'existence et c'est sans doute par là que cette cure m'est venue à l'esprit alors que je commençais à penser à cette conférence.

Cette connexion immédiate s'est imposée à moi, devenant la piste à suivre, malgré les doutes qui l'encadraient, ou peut être devrais-je dire, grâce à eux. Quel lien en effet établir entre cette modalité défensive du moi, résister, s'opposer et la résistance inconsciente, son expression transférentielle telle qu'elle se manifeste dans la cure comme force s'opposant au retour des éléments refoulés ? L'une comme l'autre susceptibles d'en entraver le cours ? Et jusqu'à quel point la possibilité d'en perlaborer certaines pourrait-elle agir sur les autres ?

J'ai poursuivi donc dans ce choix sans ignorer la dimension contre-transférentielle dans lequel celui-ci était pris : la plus manifeste étant peut-être, une ruse de mes propres forces conservatrices, tentées d'emprunter quelque chose à son art de la résistance, au moment de m'engager moi-même, vers du nouveau.

La proposition du comité scientifique nous invite à penser cette année, comme des objets n'ayant rien perdu de leur caractère saisissant, ces deux expériences majeures de la psychanalyse que sont la résistance et le transfert dans leur conjonction et leur coordination. Il n'est pas sans intérêt de saisir la manifestation de ces résistances sur le trajet même de la réflexion qui cherche à les penser. C'est dire ce que cette pensée doit à l'inconscient. C'est aussi reconnaître les inflexions qu'elle subit en rapport avec les différentes filiations transférentielles qui nourrissent le Surmoi institutionnel auquel elle se confronte alors. Il me faut donc penser résistances et transfert dans l'analyse en ayant fait l'expérience comme patiente, comme analyste en formation, comme analyste et en refaire l'expérience dans l'écriture même : chacune de ces expériences apporte la preuve du lien structurel qui unit résistance et transfert à l'analyse. Elles sont le témoin de ce qui la fonde : le déterminisme inconscient et son refoulement. On pourrait presque dire de ce fait qu'elles nous sont chères... Et en faire l'éloge comme le fait P. Merot<sup>2</sup> dans son texte « Éloge de la résistance » par lequel il conclut en 2002, les Entretiens de l'APF sur ce thème.

C'est d'abord contre « la règle fondamentale » que dans la cure, les résistances se lèvent. Elles se reconnaissent sous la forme de toutes les déviations et déformations qu'elles lui font subir et qui signalent à chaque fois la proximité du désir inconscient, le maintien par le moi du refoulement, l'action de la censure. La règle est ainsi le premier point d'attaque des résistances. Mais celles-ci traversent la cure et la travaillent tout du long, qu'elles le fassent de façon souterraine ou de manière explosive. Sans résistance, pas d'analyse, et le transfert, « cette résistance amoureuse qui partage avec l'inconscient la langue hallucinatoire », comme le souligne M. Gribinski<sup>3</sup>, le transfert, donc, est reconnu comme expression la plus forte de la résistance mais aussi la plus précieuse. On

1. Freud S. (1910), « De la psychanalyse », in *OCF X*, PUF, Paris, p. 38.

2. Merot P., « Éloge de la résistance », in *Résistances*, Entretiens de l'APF, 2002.

3. Gribinski M., « L'hallucination amoureuse », in *Dialogue sur la nature du transfert*, Petite Bibliothèque de psychanalyse, PUF, Paris, 2005.

se souvient des mots de Freud<sup>4</sup>, « le transfert, destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse, devient son plus puissant auxiliaire. Si on réussit à le deviner chaque fois et à en traduire le sens au malade ».

Statut paradoxal donc accordé à la résistance dans la cure, qui veut que d'obstacle elle devienne levier, voie d'accès à l'inconscient qui ne se connaît qu'au travers des déformations que la censure lui impose. Ces résistances font alliance avec le refoulé et s'opposent ainsi à sa connaissance. Les termes d'obstacle, de résistance, engagent l'analyse sur la voie de la métaphore mécanique, celle du travail. Par le jeu des forces psychiques engagées, l'obstacle, la résistance placent également la cure sur le terrain de la lutte, d'une force contre une autre force. Une lutte conduisant Freud à puiser dans un lexique d'affrontement par lequel il figure la scène analytique comme une arène. Il s'agit « de faire plier le patient »<sup>5</sup>, « de lui jeter l'interprétation à la figure » comme le matalor porterait la dernière estocade au taureau.

Mais, comme le souligne C. Chabert<sup>6</sup>, « l'affrontement conquérant des premiers temps a progressivement fait place à une patience infinie, une attente mesurée, une endurance à toute épreuve ». Un autre destin de la résistance se noue donc dans la cure, contemporain peut être de l'issue hors du seul empire de la guérison du but analytique. Un destin nouveau qui s'inscrit dans le temps long, fait jouer la question du tact de l'analyste, sa propre capacité de résistance. Un analyste devenu d'ailleurs, bien plus Sisyphe que Prométhée, même s'il ne s'agit sans doute pas d'avoir à trancher entre ces deux figures mais bien plus souvent, dans la cure, à en reconnaître leur entrecroisement.

Lui, mon patient, est donc celui qui ne cède sur rien ni à personne, qui tient tête, qui a refusé le chemin tout tracé qui lui était destiné, qui n'a pas fait les choix qu'on lui suggérait de faire. Dans les premiers temps de la cure, cet usage du « on » tente d'impersonnaliser ceux qui font en réalité l'objet de ses attaques, le couple parental, à qui très vite il donnera une place centrale dans les séances. Malgré sa cinquantaine – il n'est plus un jeune homme – et son accès relativement récent à la paternité et à une vie conjugale stable, il poursuit son œuvre de résistance en menant une vie matérielle précaire, « savamment entretenue », portant haut, comme un étendard, son refus de la compromission. Il est peintre et sa vie de peintre est marquée par l'attente douloureuse d'une reconnaissance qui ne vient pas mais dont il peut tout aussi bien s'enorgueillir de son défaut. Ne rien devoir à personne semble être pour lui la solution imparable au risque de la soumission.

Au premier plan donc, cette sorte d'armure caractérielles<sup>7</sup>, cette déformation du moi qui porte le refus de la blessure narcissique. Une déformation dont Freud a montré qu'elle constituait une des résistances parmi les plus fortes au travail de décomposition de l'analyse.

Mais derrière cette première ligne, je devine un autre front. La résistance y occupe là une fonction d'étayage. Elle serait alors armature pour le moi qui lutterait contre une menace plus radicale, celle de sa dissolution, celle d'une régression sans fin. Une forme de résistance qui serait dans un rapport essentiel avec la vie psychique, qui lui serait constitutif. Face à cette configuration qui pousse à la conservation de ce qui s'impose comme nécessité vitale, l'analyse doit-elle abandonner toute visée de changement et s'en voir même remodelée ? Ou bien, comme j'ai tenté de le penser avec ce patient, respecter la résistance dans sa fonction d'étayage, donner à sa répétition une place dans l'analyse, assurerait par le maintien à minima de l'activité qu'elle représente, la fonction de protéger contre une passivité qui pourrait s'avérer mortifère. Cette protection « protégée » ouvrirait à la possibilité d'un travail par petites quantités sur la part plus mobile de la résistance, celle qui s'oppose au retour du refoulé. Une position ouvrant au paradoxe suivant, qu'il faudrait conserver pour changer. Et prendre l'armure pour l'armature.

4. Freud S. (1905), « Fragment d'une analyse d'hystérie », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 88.

5. Freud S., « Lettre à Wilhelm Fliess du 27-10-1897 », in *La naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1956.

6. Chabert C., « Les hommes ne veulent pas guérir », in *Féminin mélancolique*, Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF, Paris, 2003, p. 123.

7. Villa F., *La notion de caractère chez Freud*, PUF, Paris, 2015.

Je ne pouvais, en l'écoutant, qu'entendre la passion qui le liait à son sort, et me demander qu'elle pourrait bien en être alors, « la monnaie d'échange ». Une formulation qui inscrit l'analyse sur la voie du troc, du déplacement, de la substitution ; voie du troc qui consiste pour D. Widlöcher<sup>8</sup> « à substituer à l'illusion de la satisfaction, l'expérience d'un désir insatisfait ». Ce troc, verrait les conditions de sa possibilité dans l'avènement, au sein de la situation analytique, d'une nouvelle création psychique, désormais attendue, espérée. « Un royaume intermédiaire entre la maladie et la vie, à travers lequel s'effectue le passage de la première à la seconde » comme écrit Freud<sup>9</sup> qui désigne ainsi la névrose de transfert : une maladie artificielle, une nouvelle organisation symptomatique. L'avènement de ce nouvel état amoureux place l'analyste au cœur des projections et des déformations qui caractérisent l'actualisation dans le transfert du sexuel infantile. Pris dans ce transfert dont il incarne le centre, il s'agit pour l'analyste, comme le souligne Freud dans le même article, « de tenir bon, de maintenir ce qui est mobilisé dans la demande passionnelle sans chercher à la satisfaire, ni à la réprimer, en somme, garder l'attitude de neutralité froide de manière à laisser subsister chez le malade besoin et désirance en tant que force qui pousse au travail et au changement ».

Avec mon patient, l'espoir est à la mesure de la crainte que le transfert se voit enrôlé par la résistance du côté de la répétition à l'identique, lui faisant perdre alors toute sa dynamique. Résistance au transfert ou bien passion transférentielle ne permettant ni la poursuite de la cure ni peut-être même son commencement, prendraient la place de nouveaux trophées dans l'économie psychique de ce patient. Du fait de la double nature du transfert, notion qu'a développé Mi-Kyung Yi dans sa conférence d'octobre, on peut se demander, alors, qui, de sa composante narcissique, du côté de la clôture, de l'impasse, ou de sa composante objectale, porteuse d'ouverture et de changement, l'emporterait ?

C'est l'échec du « système », de son système, cette partition du moi selon des lignes de clivage jusque-là plus ou moins protectrices, garantes de sa résistance, c'est cet échec donc, qui l'a conduit à s'adresser à moi. Pendant une quinzaine de jours alors qu'il est resté seul à Paris pour travailler dans son atelier, il a été assiégé par des images violentes, comme des flashes, de courtes scènes provoquées par la vue de n'importe quel objet contendant, qu'il se voit saisir pour commettre des actes meurtriers à l'encontre de ses enfants, ses deux jeunes garçons qui sont à ce moment-là loin de lui, restés en vacances avec leur mère.

L'intolérable de ces représentations, tellement discordantes avec ce qu'il sait de son amour profond pour eux, a ouvert une voie, comme on parlerait d'une voie d'eau. Il est contraint de reconnaître en lui quelque chose de radicalement étranger, qui relève de l'effraction. Cette « chose étrangère » est à la fois proche et lointaine de ce que Freud<sup>10</sup> décrit comme « terre étrangère interne » : ce que le refoulé est pour le moi. Ici, la modalité quasi hallucinatoire du symptôme tente de maintenir par la projection, un événement extérieur au moi, comme appartenant à un territoire extérieur externe, terme par lequel Freud dans le même article, désigne la réalité.

Est-il possible qu'il se rende un jour, et quand, vraiment coupable d'une telle violence ? Qu'il puisse être ainsi le jouet de quelque chose dont il ignore tout ? Devenir fou ? La tentation est grande de faire comme à son habitude « mettre tout sous le tapis, et ne compter que sur ses seules forces ».

La tension est encore très vive et palpable lors des premiers entretiens. Elle cède progressivement avec le retour des enfants, les images terrifiantes venant se briser sur la réalité matérielle, l'intégrité physique et la vitalité des jeunes garçons. Elle cède probablement aussi du fait de l'adresse à l'autre dans la situation analytique, adresse qui en réorganisera le scénario.

Ces symptômes, hallucinations ou phobies d'impulsions, ont trouvé depuis, dans la cure, un statut étrange, de ceux qui la hantent. Ni vrai ni faux, ni illusion ni réel, mais « sang-mêlé » à quoi Freud<sup>11</sup> compare le fantasme.

8. Widlöcher D., Delattre N., *La psychanalyse en dialogue*, Éditions Odile Jacob, Paris, 2003.

9. Freud S. (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », in *OCF XII*, PUF, Paris.

10. Freud S. (1932), « XXXI<sup>e</sup> leçon, la décomposition de la personnalité psychique », in *OCF XIX*, PUF, Paris.

11. Freud S., « L'inconscient » in *Métapsychologie, OCF tome XIII*, PUF, Paris.

Un fantasme dans lequel on peut reconnaître celui de « On tue un enfant » tel que le décrit Serge Leclaire<sup>12</sup> dans son texte éponyme comme « fantasme de meurtre de l'enfant idéal que nous portons en nous ». Mais, s'y reconnaît aussi, dans ce fantasme, la rivalité avec les fils, et, comme avant et comme toujours, avec les frères. En ces débuts, une scène, un fantasme, constitue ainsi le fond énigmatique sur laquelle la cure se déploie.

Sa demande d'analyse se formule de façon explicite : il s'agit pour lui de se « réamalgamer ». De retrouver ainsi une unité qui, par le ré de réamalgamer se dit comme perdue. D'emblée l'analyse est sollicitée du côté de la fusion en faisant amalgame avec l'analyste et l'idéal du moi projeté sur lui. Espoir fou mais vital pour ce patient d'en finir avec ce matériau composite qui le constitue et dont il éprouve la fragilité.

S'engager dans le travail avec ce patient serait s'engager à déjouer les risques de l'amalgame à deux, amalgame impénétrable, clos sur lui-même, fabrication résistante à tout travail de délégation, laissant peu de chance à l'altérité de se maintenir comme telle.

Une autre pensée me vient qui émane celle-ci d'une autre scène, plaçant à l'horizon de la cure le cadre oedipien : le réamalgamer devient alors l'expression du désir d'un nouvel amalgame qui ne devrait rien, celui-ci, au précédent. Un fantasme d'auto-engendrement, véhiculant la récusation définitive de la scène primitive, et avec elle, celle de la différence des sexes et des générations.

J'interroge après coup ce qui m'a conduit à lui proposer le dispositif en face à face plutôt que celui du divan-fauteuil. Le risque chez ce patient, que l'ébranlement des frontières entre instances – ces frontières entretenues jusque-là à grand frais – que cet ébranlement, provoqué par l'analyse et sa méthode, ne le laisse aux prises du seul registre hallucinatoire, le ça débordant sur les capacités du moi à se maintenir. Ou bien, au contraire que le clivage résiste et que rien ne se passe.

Dans le choix de ce dispositif, le paradoxe est le suivant : d'un côté, la visée identifiée est celle de contenir, envelopper, rassembler ; de l'autre, il s'agit de ne pas céder sur l'exposition répétée du patient au travail de la délégation interprétative, de la fragmentation telle que Freud<sup>13</sup> l'énonce dans *Analyse avec fin et analyse sans fin* (1937). Il écrit : « Notre effort thérapeutique oscille constamment pendant le traitement entre un petit fragment d'analyse du ça et un petit fragment d'analyse du moi. »

Dès le début, les séances prennent un tour particulier en ce qu'elles sont le siège d'un discours à la Hyde Park, une sorte de Speakers Corner, comme s'il n'avait rien entendu de la règle, ou plutôt que celle-ci se voyait attribuer immédiatement un destin transférentiel particulier. Il y déploie avec conviction l'idée selon laquelle toutes ses douleurs, ses échecs et ses inhibitions, se déduisent logiquement, dans un rapport de cause à effet, de son histoire familiale marquée par le secret qui a été entretenu jusqu'à la fin de son adolescence, sur l'origine juive du père. Ainsi, tout ce qui a trait au caché, au secret, à la judéité nourrit sa parole dans les séances et l'ordonne. C'est comme compagnon d'armes que je me sens sollicitée, comme s'il presupposait chez moi un acquiescement « naturel » à sa théorie, une théorie, celle du secret des origines, qu'il pense dans le droit fil de la théorie psychanalytique, ma théorie.

Les premiers effets de séduction passés, je perçois ces mêmes mots, comme une « grille de lecture » et par là, comme une résistance, une parade à la règle fondamentale. Je me représente ce secret familial comme un secret anti-secret, un secret éclipsant celui dans lequel pourrait être maintenu, à l'insu de la cure, tout ce qui aurait trait au sexuel infantile.

Autre phénomène, témoignant du même mouvement : nos séances sont systématiquement doublées par les discussions qu'il a avec sa sœur, sa cadette, qui est par ailleurs, son aînée en analyse. Un redoublement de la résistance, un garde-fou contre le surgissement de l'idée incidente. Ces longues conversations, dont il me rapporte les conclusions, sont celles, toujours recommandées, de la dénonciation commune comme infamie, du pacte passé entre les parents, condition mise par la mère à leur union. Une condition acceptée par le père, sans

12. Leclaire S., *On tue un enfant, un essai sur le narcissisme primaire et la pulsion de mort*, Éditions du Seuil, Paris, 1975.

13. Freud S. (1937), « L'analyse finie et l'analyse infinie », in *OCF XX*, PUF, Paris.

discussion, désesparé avait-il dit, devant le déferlement émotionnel avec laquelle sa jeune fiancée avait accueilli l'annonce de sa judéité. Le pacte est scellé : il permet le mariage et soude le couple parental en une combinaison singulière, une masse à deux, qui exclut ceux qui ne sont pas dans le secret.

La nécessité pour lui de doubler nos séances par celles qu'il a avec sa sœur, m'interroge. Je m'interroge sur ce que cet aménagement particulier aurait à voir avec un transfert latéral. Un aménagement singulier qui permettrait de gagner du temps sur ce que le transfert naissant pourrait importer de conflictualité sur la scène analytique ? S'en défendre ? En régler l'intensité par les variations que cet effet de doublure permet ? La doublure entendue là comme la pièce de tissu qui renforce la structure du vêtement mais aussi celle, qui permet d'y glisser quelque chose, à l'intérieur. Ici, contrairement au transfert latéral qui peut être longtemps ignoré, cet aménagement ne me laisse pas de côté ; ce que je mesure au moment même où, piquée au vif par la reconduction permanente en lieu et place de l'analyse attendue, de ce que je nomme intérieurement « un produit frelaté », je lui dis : « c'est comme si votre sœur était toujours là avec nous ? », traduisant bien mon implication dans la scène. Je réalise l'effet produit sur moi par ce doublage au moment même où je m'en déprends : une intervention qui fait interprétation pour le patient comme pour moi et permet, un temps, la sortie hors de la confusion incestueuse.

Il semble surpris, comme s'il ne se doutait de rien mais associe sur une scène récente : il est en voiture avec son père, ils se rendent ensemble à la déchetterie, haut lieu de leurs retrouvailles quand il est en séjour dans la maison familiale : la déchetterie les identifiant comme hommes-déchets ? Mais aussi la déchetterie comme métaphore d'un érotisme anal qui les réunit. Pendant tout le trajet, il n'est question entre eux que de la sœur dont le sujet occupe toute la conversation. D'ailleurs il se reproche de l'avoir abondamment nourrie, se plaçant ainsi activement dans l'ombre. Je pense alors à ce qu'il a pu dire du sentiment que sa propre naissance avait constitué une déception pour ses parents, alors qu'il venait après deux garçons. Il avait ajouté ce jour-là qu'il se sentait un peu comme l'ébauche de la fille venue juste après lui. Se faire aimer du père sous les traits d'une femme, comme ici, pour adoucir la rivalité et la menace de castration ? L'être déjà, pour qu'elle n'ait pas lieu ?

Progressivement, il se défait de cette identité d'emprunt qui me semble avoir été et être toujours au service du maintien d'une combinaison à deux fabriquée en miroir de la représentation qu'il donne du couple parental. Sa parole se libère un peu de la gangue identitaire dans laquelle elle était retenue et devient plus associative. Le carcan narcissique se défait avec l'amorce d'une fragmentation de la défense contre l'homosexualité. Je peux par petites touches, commencer à construire ce que je me représente de la catastrophe interne qu'il a dû traverser précocement et que d'une certaine manière il traverse toujours, comme une onde ne trouvant pas de point de butée. C'est l'enfant dont la famille quitte l'Afrique où il est né, peu de temps avant la naissance de sa sœur et qui laisse derrière lui « le boy » qui travaillait à leur service, le seul par lequel il s'était senti aimé, comme aucun des autres enfants ne l avaient été. C'est, plus tard, l'enfant sale et brouillon, illisible, moqué par les camarades d'école et parfois les professeurs, trouvant, rarement, à « faire corps » avec les frères aînés, et qui ne se reconnaît pas dans le regard des parents.

Il rapporte un cauchemar qu'il dit avoir été récurrent dans l'enfance : il se voit dérivant dans l'univers, enfermé dans une combinaison de cosmonaute qui l'isole de la terre lointaine dont il ne perçoit plus que l'ombre. Personne pour le voir ni pour l'entendre. Ce cauchemar prend place dans la cure comme un objet intouchable, vestige d'un autre temps, sa force imageante fonctionnant comme résistance pour lui, mais peut-être même pour nous deux, comme un écran. Et pourtant, il me semble parfois que la cure, sa trame associative, en constitue la perlaboration.

Paradoxe d'un costume – la tenue de cosmonaute – qui, par sa vertu isolante, assure la survie ; mais par cette même vertu isolante, pourrait être aussi la cause de la mort. Être hors du monde pour survivre, mourir de ne pas être dans le monde. Dans *Le choix de la résistance*, M. Gribinski<sup>14</sup> distingue, « une forme de résistance qui semble toucher à l'être même ». Quelque chose qui ne cédera pas, quelque chose qui concerne la limite entre

14. Gribinski M., « Le choix de la résistance », in *Résistances*, Entretiens de l'APF, 2002.

la réalité intérieure et la réalité extérieure... Il poursuit : « Si cette résistance cède, le danger est que l'animé se répande et quitte la personne. » Il ajoute : « le danger est de rencontrer sa propre mort ».

Retour en force de la résistance avec le déferlement soudain, dans la cure, de l'ironie et du dénigrement, quand, avec mépris et rage, il me lance à la figure « les mots ne disent rien ! » et qu'il questionne « à quoi peut bien me servir de venir vous voir ? » puisque « tout n'est que non-sens » ajoute-t-il. C'est son surnom alors, surnom donné par son père qui en a donné un à chacun de ses enfants, celui de « bête de cirque » qui me revient. La bête de cirque, cette bête étrange, exhibée pour sa sauvagerie, mais domptée ; un animal dénaturé, rendu ridicule, qui parade pour la gloire du dompteur, pour son seul plaisir. Je pense à une scène homosexuelle que le père répète à l'envi dans le surnom donné au fils. Et que lui répète ici, avec moi, nous précipitant l'un et l'autre dans la honte commune d'un travail cantonné aux limites du dérisoire. Dénaturés, désactivés, désanimés, tentatives répétées pour lui de retour au point zéro de l'excitation.

Ce jour-là, quelque chose d'inattendu s'était produit. Il était entré dans le cabinet et avant de s'assoir, avait saisi les deux bras du fauteuil avec force, comme pour le déplacer, mais finalement n'en avait rien fait et l'avait laissé à sa place habituelle. J'avais eu le temps de voir ce mouvement avant qu'il ne se ravise et surprise, avait laissé échapper : « Il se passe quelque chose ? » Il avait pensé à ce scénario sur le trajet conduisant à sa séance, il l'avait répété plusieurs fois dans sa tête. Il aurait voulu m'imposer sa décision, celle de donner au fauteuil une autre orientation, et que j'en prenne acte. J'avais dit « comme faire main basse sur la séance ? ». Ce qui avait eu pour effet de le faire sourire, témoin de ce que cette formulation avait apaisé en lui. Mais également apaisé la tension qui m'avait envahie, m'expulsant hors du régime de l'écoute flottante, devenue trop vigilante : j'avais eu le sentiment d'être moi-même malmenée physiquement et psychiquement, pas loin de m'incarner dans les bras du fauteuil, me sentant également bousculée, comme mise en désordre. Le rejet chez lui de la passivité avait mis à l'épreuve ma passabilité comme mon apathie. Faire main basse condensait la dimension sexuelle et meurtrière de sa tentative avortée. À propos du cadre et de son pouvoir métaphorisant, André Green<sup>15</sup> écrit « qu'il transforme la relation duelle analyste/analysant en relation de tiercéité ». Pour mon patient, c'était peut-être là, une manière de transgression en écho à la transgression maternelle qui avait effacé par le pacte l'origine du père, et ce faisant, son inscription symbolique.

Il a cherché sa mère en arrivant dans la maison familiale. Elle était introuvable comme elle l'est toujours pour lui ajoute-t-il. Quand il la croise enfin, elle lui fait le reproche d'avoir tardé à venir lui dire bonjour. Elle poursuit : « Je n'étais pas si loin pourtant, juste dans ma chambre ! » Il crie en me rapportant la scène et s'exclame « Mais qu'est-ce qu'elle voulait, que j'aille la chercher jusque dans l'alcôve ? » Il reste silencieux et me regarde, désemparé. Est-ce que j'avais entendu ce qu'il venait de dire ou plutôt ce qu'il avait laissé dire ? Il ajoute « Je ne sais pas pourquoi j'ai parlé d'alcôve... Il n'y a pas d'alcôve dans leur chambre. » Ce questionnement sur sa propre parole me surprend par sa nouveauté. J'ai alors cette interprétation immédiate, je dis : « Parce que l'alcôve est le lieu du secret ? Celui de l'intimité des parents ? »

À peine formulée, cette interprétation prend pour moi une résonance particulière : comme si, avec elle, je venais de lui infliger le coup de grâce, ce coup mortel, celui qui, au sens figuré, précipite la perte ou la ruine de quelqu'un. « L'analyste a horreur de son acte » écrit Lacan<sup>16</sup>, quand il s'agit, comme ici, d'infliger au moi la violence du sexuel en levant le voile sur la vérité nue du corps de la mère abandonnée aux bras du père.

Après un court silence, je l'entends prononcer faiblement ces quelques mots « mais si c'est vrai ce que vous dites, alors tout vient de moi et je ne suis rien d'autre qu'un stupide et incorrigible enfant ». Moment de vacillement dans la séance qui me fait craindre le redoublement du repli narcissique, le rabattement du moi sur sa ligne de défense, cette déchirure laissée en lui par le clivage.

---

15. Green A., *Illusions et désillusions du travail psychanalytique*, Éditions Odile Jacob, Paris, 2010.

16. Lacan J., *Lettre au journal Le Monde du 24 janvier 1980*.

Dans son article *La double nature du clivage*, Évelyne Séchaud<sup>17</sup> revient sur la distinction, présente chez Freud, entre clivage pathogène et clivage structurant. Elle fait l'hypothèse selon laquelle le clivage pathogène témoignerait de l'impossibilité du moi à penser le sexuel originale. Elle questionne son irréversibilité telle que l'a énoncé Freud « cette blessure qui grandira avec le temps », pour évoquer la possibilité d'un renversement. Un renversement, qui, grâce au travail de la cure, redonnerait au clivage sa fonction structurante, au service de la différenciation psychique, et par là même, permettrait au moi d'assurer le refoulement.

Là, dans la séance, avec mon patient, tout se passe comme si, au contraire, le clivage, l'irréversibilité de cette opération radicale visant à éviter toute conflictualité, semblait, en quelque sorte, l'emporter.

Au retour de mes vacances – c'est moi qui pars –, je le retrouve amaigri et anxieux. Cela fait plusieurs nuits qu'il ne dort plus, plusieurs nuits passées à ne pas trouver le sommeil, plusieurs nuits pendant lesquelles il garde les yeux grands ouverts sur le noir. Le relâchement nocturne propice aux rêves, a fait place à une hypervigilance. Plus d'extinction des feux, ni d'alternance nuit jour. Mais, à la place, un temps arrêté, clos sur lui-même, sans ailleurs, dans lequel nous nous trouvons lui et moi, enfermés. Nous sommes maintenant deux dans la combinaison de cosmonaute, amalgamés. Il compare ses nuits d'insomnie à une torture sans fin comme s'il était sous l'effet d'un sortilège.

Je me sens progressivement gagnée par un état d'alerte permanent : j'attends avec anxiété et impatience son arrivée pour mesurer « l'étendue du mal ». Je suis tentée, plus d'une fois, de quitter ma place d'analyste pour « faire le docteur » et je me surprends à chercher les solutions médicales que je pourrais apporter. Je lui en veux de me faire assister, impuissante, à son « agonie ». Un enfant tué, on tue un enfant, lui ? Par moi ? Retour de l'infanticide déjà porté par les hallucinations qui précédaient l'entrée dans la cure. Comme un prolongement de ce premier vacillement, je suis moi-même une enfant en détresse qui interroge « et s'il ne dormait plus, plus jamais ? » équivalent d'un : « et si elle ne revenait plus, plus jamais ? », la mère...

Je repense à une des premières constructions de la cure, cette représentation que je m'étais faite dès le début, mais que j'avais oublié depuis, ou plutôt mise de côté, devant cet homme au corps sec, portant des vêtements élimés, sales et déchirés comme flottant dans une peau mal ajustée. J'avais appris plus tard que c'était à sa mère qu'il confiait le soin d'y coudre des patchs de tissu pour en dissimuler les trous. Un « rapièce-moi » sadique adressé à la mère, la coupable, la traîtresse, dans lequel se voient condensés les courants narcissique et sexuel.

C'est aussi la métaphore du tissu qui sous-tend l'apparition récente d'une petite phrase en moi qui insiste et que, pourtant, je balaye systématiquement de mon esprit. La petite phrase répète depuis plusieurs semaines « aujourd'hui, il ne faut pas que je porte trop de couleurs », aujourd'hui nommant les jours de ses séances. La gêne augmentant, il m'a bien fallu, presque à contrecœur, c'est-à-dire contre résistance, accorder un peu de prix à cette idée singulière. Je l'aurais volontiers pourtant renvoyée au statut de simple artefact, ou plutôt j'aurais souhaité pouvoir la conserver en l'état pour son apparente légèreté. Retour du contre-transfert, j'allais dire « à l'ancienne », pensé comme un fauteur de trouble, quelque chose à éliminer dans le but de poursuivre la visée idéale d'une plus grande pureté de l'écoute, non entachée par des sentiments inopportuns. Mais, c'est bien au contraire comme « obscurcissant l'écoute et permettant du même coup son intelligence » que M. Neyraut<sup>18</sup> parle du contre-transfert, lui reconnaissant, à la suite de Paula Heimann, sa fonction d'outil précieux dans la cure. Ce « trop de couleurs », message adressé à celui qui est peintre, message inconvenant qu'il me faudrait retenir, puisque j'y résiste. Message aux couleurs de l'attraction qui fait écho ou pendant au silence dans lequel il plonge, dans la cure, son travail de peintre. Un bastion curieusement défendu, maintenu résolument à l'écart du travail sans en avoir l'air, en en donnant pourtant régulièrement des nouvelles comme : « ça avance plutôt bien », « ce n'est pas trop mal en ce moment » ou « ça ne donne rien ». Force est de constater qu'il se serait constitué autour de son travail artistique, dans la cure, une poche de résistance, qui aurait trouvé dans nos séances ce que Freud<sup>19</sup>

17. Séchaud E., « La double nature du clivage », in *Les divisions de l'être*, Libres cahiers de la psychanalyse, Éditions in Press, 2001/2.

18. Neyraut M., *Le transfert*, Le fil rouge, 2004.

19. Freud S. (1915), « XIX<sup>e</sup> Leçon : Résistance et refoulement », in *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, OCF XIV, PUF, Paris, 2000.

désigne comme « un vrai droit d'asile ». Face à ce secret maintenu, quelles autres actions possibles que la per-laboration de la résistance contre-transférentielle d'une part, et le maintien en appui sur cette autre capacité de résistance de l'analyste d'autre part : celle qui fait supporter d'attendre...

Progressivement et avec l'aide du père – médecin –, il consulte, et trouve des remèdes à son insomnie qui cède peu à peu. Bénéfice de ce trouble qui le rapproche du père protecteur, presque cajoleur, qui semble amoindrir ainsi la figure du rival dont il est encore difficile de dire si c'est du père ou de la mère qu'il s'agit. Dans le même temps il a pris la décision de réduire sa mère au silence, en ne répondant plus à ses appels, en ne lui donnant plus de nouvelles. Par ce silence, il dresse entre eux une barricade, une frontière dont il veut dorénavant régler lui-même l'ouverture ou la fermeture. Je m'interroge sur ce que cette exclusion, ce crime parfait, a comme effet sur le cours de l'analyse qui se poursuit et à propos de laquelle il m'arrive de plus en plus fréquemment de constater le changement qui s'y produit. Il occupe différemment les séances, laisse bien plus librement courir sa pensée, ce qui témoignerait d'un aménagement nouveau : sa capacité à être seul en présence de l'autre. Pourtant, quand il m'apostrophe ce jour-là, je me sens ramenée de force dans la séance, là où j'étais plus libre, plus flottante. Il dit « au fond ce que vous assurez ici, c'est juste un aménagement de peine, rien d'autre ».

D'un coup, d'un nouveau coup, nous voilà à nouveau dans l'arène, pour y reprendre le combat. Quelle surprise alors de l'entendre dire, développant sa pensée, que « de toutes façons il est mortel et le restera ; ce destin ne lui sera pas évité, l'analyse ne l'en guérira pas ».

Chimère des inconscients qui veut que sa formulation trouve de fortes résonances avec le film dont le souvenir m'a accompagnée dès les débuts de la cure et de son écriture, objet extraterritorial dont l'évocation se répétait sans que j'y prête jusque-là une attention particulière.

Il s'agit d'un film, écrit et réalisé en noir et blanc par Robert Bresson, et qui a pour titre, « Un condamné à mort s'est échappé ».

En 1943, un résistant est arrêté par les Allemands et emprisonné à la prison Montluc à Lyon. Le film est le récit de son évasion, une évasion vue sous son seul angle technique. Il s'attache à montrer avec la plus grande précision chacun des gestes qu'effectue le résistant, la lente progression de son travail, par petits bouts, petits fragments, on pourrait dire « petites quantités » qui ouvre la voie qui mène hors des murs. Avec quelques objets seulement, subtilisés au quotidien d'une prison, l'homme creuse lentement dans les parois de l'édifice, un passage, puis un autre. La dernière image du film est celle de sa disparition dans la nuit profonde après qu'il s'est silencieusement laissé glisser le long du mur de l'enceinte, sans éveiller l'attention de ses geôliers.

Le condamné à mort qui s'est échappé n'est pas pour autant devenu immortel. Il trouve, malgré ce destin tragique auquel il n'échappe pas, pas plus que les autres, une liberté gagnée sur l'enfermement, des voies de passage.

Quelque chose dans le lent travail de ce résistant qui consiste à se frayer des chemins, m'a fait penser à ce que Dominique Scarfone<sup>20</sup> dans *L'impassé, actualité de l'inconscient* écrit :

« L'analyste fraie des chemins, permet le Durcharbeitung qu'il y a tout lieu d'entendre comme «creuser un passage». »

---

20. Scarfone D., « L'impassé, actualité de l'inconscient », in *Revue française de psychanalyse* 2014/5, vol. 78, PUF, Paris.

***SAMEDI DE CLÔTURE***  
***Scientificité de la psychanalyse***  
***Activités scientifiques : qu'en attend-on ?***

*Samedi 25 mai 2024*

# ***Introduction***

***Philippe Valon***

Le comité scientifique a soutenu cette réflexion à la suite des commentaires entendus dans les temps intermédiaires de nos réunions au sujet de la qualité scientifique, ou non, des conférences présentées. Une discussion avec Dominique Suchet a également nourri la présentation brève que je vais faire pour commencer cet après-midi.

Nous avons aussi sollicité les six conférencières des débats du samedi de cette année en leur demandant, à partir de la représentation qu'elles ont de nos activités dites scientifiques, de donner leurs réflexions sur cette question du caractère scientifique de nos activités dites telles, au travers de ce qui leur a fait choisir la forme de leur exposé, au fond plus à titre d'exemple individuel qu'une réponse globale.

Depuis les débuts de l'APF, dès le Bulletin n° 2 de 1967, sont regroupés sous le nom d'activités scientifiques les conférences et Entretiens de psychanalyse. Le terme de scientifique est bien sûr un point d'accroche habituel des critiques envers la psychanalyse, dénoncée comme non scientifique depuis sa naissance ou quasi, et il est évidemment contestable. Il faudrait déjà définir ce qu'est une science, et là-dessus les avis divergent. Si le mot est attesté dès le 11<sup>e</sup> siècle dans la *Chanson de Roland*, il n'acquiert ses significations modernes qu'au 17<sup>e</sup> siècle : sur le mode sérieux chez Pascal, pour s'en moquer chez Molière. Et il faudrait aussi s'entendre sur la valeur des connaissances, réelles bien que non scientifiques, d'un certain nombre d'activités humaines. Car souvent, il s'établit une hiérarchie plaçant en haut les connaissances scientifiques et plus bas les autres, pour autant qu'on leur accorde même la qualification de connaissance. Lors d'un congrès, un médecin psychiatre fort certain de faire de la science dénialait à la psychanalyse toute valeur scientifique et ne reconnaissait aucune vérité à la somme de connaissances sur le psychisme qu'elle avait pu apporter, la comparant avec dénigrement à de la littérature. Il terminait sa diatribe sur sa totale inutilité. Gérard Bayle qui devait débattre avec lui, autant qu'il était possible, le souffla en déclarant un peu perfidement : « Cher confrère, vous avez parfaitement raison, la psychanalyse est tout aussi inutile que la littérature, que les arts en général. Mais avez-vous imaginé ce que serait un monde sans littérature, sans peinture, sans sculpture, sans musique ? Rejeter la psychanalyse dans la littérature est un honneur que vous lui faites et je vous en remercie vivement. »

Si l'on suit les critères actuels pour déterminer ce qui serait science de ce qui ne le serait pas, la psychanalyse à l'évidence ne serait pas une science. La non-reproductibilité de sa pratique pour son aspect de science appliquée, la non-réfutabilité pour son aspect théorique de science abstraite, l'exclut immédiatement – encore que sur ce dernier point il y aurait beaucoup à dire. Cependant on peut critiquer une telle logique binaire : inclusion, exclusion. Il est de nombreux domaines de la connaissance auxquels une telle logique ne s'applique pas, ou même n'a pas de sens. Pour ce qui concerne la psychanalyse, sa pratique selon une méthode stricte et la théorisation qui en découle, permet une certaine accumulation de connaissances dont le résultat est une meilleure compréhension du psychisme, qu'il soit considéré comme ordinaire ou pathologique. Cependant nous fonctionnons là à l'inverse de la proposition de Karl Popper pour qui la théorie précède les observations, lesquelles viennent réfuter ou corroborer la théorie. Mais la conception de Popper est beaucoup plus complexe que l'usage restrictif qui en est souvent fait, et je ne m'aventurerai pas plus avant sur ce terrain que je ne connais pas suffisamment.

Si j'ose une comparaison qui hérisse parfois, la psychanalyse et la médecine sont des disciplines qui, pour n'être pas scientifiques au sens strict, n'en établissent pas moins des connaissances qui rendent compte d'une réalité observable, et, pour ce qui nous concerne, celle du fonctionnement psychique.

Mais à la suite de Freud, qui parlait de la « jeune science » à propos de la psychanalyse et affirmait en 1930 dans sa 35<sup>e</sup> conférence que, contrairement à la philosophie, la psychanalyse n'avait pas, ne définissait pas, ne promouvait pas, une vision du monde propre à elle, mais se conformait à la *Weltanschauung* scientifique. Nous continuons de parler de nos activités scientifiques, et manifestement nous attendons qu'elles correspondent à l'idée, à la théorie implicite que nous en avons.

Si l'on reprend les conférences de cette année, qu'en est-il de leur caractère scientifique ?

Et d'abord qu'est-ce qu'une conférence scientifique par rapport à une qui ne le serait pas ? Quelles sont ces théories implicites qui existent puisque c'est avec elles que le jugement, scientifique ou non scientifique, est établi dans les discussions « off » ? Notons en effet que ce jugement n'est jamais proféré en commentaire officiel durant la discussion, il vient pendant la pause, pendant le cocktail qui conclut nos après-midis de travail. Ici apparaît parfois un autre jugement : ceci est ou n'est pas psychanalytique. Là aussi une théorie implicite ou explicite est nécessaire. La communication qui vient d'être donnée pourrait faire figure de test au sens de Popper pour réfuter ou corroborer les critères théoriques qui permettent l'inclusion ou l'exclusion.

Il semble à entendre ces commentaires « off » que les conférences qui soutiennent une position métapsychologique seraient scientifiques et celles qui décrivent une situation clinique ne le seraient pas. Au passage on s'extasie ou s'agace de la présence d'une clinique détaillée dans nos manifestations en disant souvent combien c'est nouveau. Étant à l'APF depuis 29 ans, cela fait 29 ans que j'entends cela, presque la moitié de l'existence de l'APF dont nous fêterons les 60 ans le mois prochain ! Et la première conférence à laquelle j'assistais en 1995 était par Françoise Brelet, et largement clinique. En tout cas pareil jugement pose la question de la place de l'expérience dans la science et donc de la clinique dans la psychanalyse. Notre discipline a ceci de particulier qu'elle est à la fois expérimentale et d'observation et qu'elle inclut l'observateur dans l'expérience. Dans les sciences expérimentales, l'observation de l'expérience est un temps qui appartient en propre à la recherche scientifique, et toute l'attention doit être portée aux conditions de l'observation, à sa méthodologie, avant même la collation des résultats et leur interprétation. Dans les sciences de la nature, l'observation est supposée exclure au maximum l'observateur qui ne fait *a priori* pas partie du champ. Notre discipline se révèle encore plus complexe puisque les conditions de l'expérience ne sont que partiellement standardisées. Si la plupart des notions et concepts de la psychanalyse sont issus de situations analysantes, l'observation directe des enfants a toujours eu sa part, petite ou grande, à commencer par Freud lui-même attentif à ce qu'il pouvait voir dans la nurserie de ses six enfants, mais aussi Fliess avec son fils et Abraham aussi.

Notre laboratoire central, pour reprendre une expression de Max Jacob qui avait séduit Pontalis, reste la cure, la nôtre, et celles de nos patients, celles aussi rapportées par nos collègues en supervision, soit, la cure sous toutes ses formes. Décrire des observations est pour nous aussi, telle est ma position, un élément de la recherche. Ne serait-ce que par l'évaluation de la rigueur de la méthode mise en place pour une telle observation. C'est me semble-t-il ce que nous ont proposé les interventions des conférencières de cette année. Chacune a délimité son champ d'observation, incluant à chaque fois l'observateur par la prise en compte du transfert et du contre transfert. Clinique de l'enfant dans une institution de soins, avec Arlette Robo, résistance de l'analyste par refoulement d'une partie du matériel avec Élaine Patty, résistance dans la supervision pour Nicole Mesplé Sompé, pour Patricia Attigui, résistance au transfert par un transfert qui prend la forme d'une subversion de la méthode, avec l'abondance de rêves, de complaisance aurait peut-être proposé Freud. Et enfin avec Dominique Robredo, la résistance opposée par l'armure caractérielle qui impose de proposer ce curieux troc : « substituer à l'illusion de la satisfaction l'expérience d'un désir insatisfait ». Des champs d'observation différents, des dispositifs différents, des éclairages sur des situations analysantes ou qui tentent de l'être. Chacune a aussi montré au travers de la clinique évoquée les assises métapsychologiques qui soutiennent leur écoute, guident leur méthode interprétative, et orientent leur perlaboration. Certes nous soutenons que l'élaboration théorique vient après l'expérience clinique, mais il nous faut aussi admettre que nos choix métapsychologiques préexistent à l'écoute de nos patients. En dehors de notre propre analyse, serions-nous comme l'infans qui certes ne parle pas mais naît dans un bain langagier ?

Pour ce qui est des conférences dites « métapsychologiques » c'est-à-dire sans cas clinique détaillé, ni de vignette illustrative, à laquelle la conférence de Mi Kyung YI appartient : qu'en attend-on ? Elles peuvent être des plus descriptives aux plus inventives. Les premières plantent le décor des positions classiques de la métapsychologie, freudienne ou post-freudienne. On pourrait critiquer la chose en faisant à ce type de conférence le reproche d'être une énième répétition du déjà connu, et du coup exclure ce travail du champ de ce qui est scientifique. On pourrait d'autant plus l'exclure que c'est une exégèse qui ne prend pas appui sur une observation clinique. Mais alors : une exégèse de diverses théories ne serait pas scientifique ? Alors toutes les méta-analyses en seraient exclues ? (Même si la méthodologie des méta-analyses est souvent largement critiquable.) Il n'empêche que ce type de travail qui fait le point sur l'état théorique d'une question est nécessaire pour mettre un peu de clarté dans le foisonnement des publications.

Les conférences qui présentent des avancées, des découvertes métapsychologiques ou présentées telles ne sont-elles pas souvent, d'ailleurs, des manières de présenter du déjà connu ? Ce qui permet de réfléchir à nouveau sur ce qu'il est difficile d'intégrer (je pense par exemple aux signifiants de démarcations, aux signifiants formels, aux pictogrammes). Et ne reposent-elles pas sur une clinique ?

Sans clinique, ne risque-t-on pas de basculer vers une philosophie, ou une psychologie, ou encore une idéologie ? La clinique est, à cet égard, notre garde-fou contre les jeux de pensée certainement séduisants, mais qui échappent à la méthode. « Le compte-rendu d'un cas clinique expose l'analyste, sa théorie et sa pratique bien plus que ne peut le faire aucun texte théorique », énonce Piera Aulagnier dans *L'Apprenti historien et le maître sorcier*. Mais sans les jeux de la pensée théorique, ou plutôt théorisante, la clinique seule peut aussi devenir une folle sans garde, si rien ne garantit plus les directions de la pensée.

On peut donc regretter que parfois certaines cliniques ne soient pas étayées par une métapsychologie solide pour en tirer toutes les leçons, mais alors n'est-ce pas aux auditeurs de faire ce travail ou par la discussion de le commencer et d'amener l'orateur à le poursuivre. Au fond un exposé clinique laisse toujours entrevoir sur quelle métapsychologie il s'appuie, parfois pas entièrement consciente à l'orateur lui-même. N'est-ce pas un des rôles de la discussion que de l'éclairer ?

Il ne faut pas non plus négliger le fait que dans notre discipline, le refoulement est en permanence actif sur des questions qui agitent notre inconscient sexuel infantile, et que nous avons besoin d'entendre et de réentendre les positions les plus classiques et les plus convenues, avec lesquelles au fond nous ne sommes jamais totalement en accord, quel que soit notre acquiescement de surface, pour des raisons et surtout des déraisons infantiles inconscientes. Au Congrès des Psychanalystes de Langue Française, Liliane Abensour avait évoqué le fait que pour écrire son rapport, elle avait relu certains textes canoniques de Freud. Dans l'assistance un malotru demanda la parole pour lui en faire reproche : les analystes n'arrêtaient pas de dire j'ai relu ce texte, une coquetterie qu'il jugeait agaçante et cuistre. Liliane Abensour ne releva pas la grossièreté du propos mais répondit que c'était toute la différence entre un analyste lecteur de Freud et certains lecteurs académiques – elle visait précisément son contradicteur. Ces derniers connaissaient jusqu'à la pagination des citations connues par cœur, alors que les analystes, du fait de leur transfert sur ces textes et sur la psychanalyse, refoulaient ces mêmes textes. C'est bien à cause de (et grâce à) ce refoulement qui leur fait oublier une grande partie de ces textes, qu'il leur faut inlassablement les relire, pour y redécouvrir ce qu'ils ont écarté, pour aussi y découvrir ce que lors des premières lectures leurs résistances n'avaient pas permis de voir et de comprendre.

À cet égard que penser des commentaires satisfaits et étonnés pendant les discussions et les moments intermédiaires, par exemple à propos du rappel de la 19<sup>e</sup> conférence d'introduction de 1916 « Résistance et refoulement », ou des conséquences de l'introduction du narcissisme sur la théorie de la résistance et du transfert ? Bien sûr nous connaissons tous le lien entre l'établissement du transfert et la constitution de la névrose de transfert, homologue de la névrose infantile. Nous savons aussi combien l'introduction du narcissisme a modifié la métapsychologie freudienne, nous savons enfin que la théorie de la régression, la régression dans la cure, et celle du transfert, de son maniement et de son interprétation, ont été alors remodelées, comme elles le seront

encore avec l'introduction de la seconde théorie des pulsions et la seconde topique. Mais si nous le savons si bien, pourquoi nombreux sont ceux pour qui ces points n'étaient certes pas une découverte, mais un sujet de relance de la réflexion ? Pourquoi ? Parce que l'entendre dire à nouveau a ramené ce qui avait été plus ou moins radicalement écarté, et que nous avions besoin de nous en convaincre à nouveau.

Daniel Widlöcher a beaucoup parlé de la différence entre la recherche *sur* la psychanalyse et celle *en* psychanalyse. La première pouvant être menée par des chercheurs d'autres disciplines suivant leurs propres méthodes de travail, mais la seconde ne pouvant être faite que par des psychanalystes et suivant la méthode psychanalytique. C'est en ce sens que la clinique du transfert, des transferts, y compris le contre-transfert, semble partie intégrante de ce que nous pouvons nommer scientifique, même si ce n'en est qu'une partie.

La fonction des réunions dites scientifiques peut cependant parfois être celle de permettre à des chercheurs de présenter le résultat de leurs recherches. Mais là encore avec Pontalis méfions-nous des grands mots. Toujours dans *Le Laboratoire central* il écrit à ce propos : « Quelle prétention dans l'utilisation du mot recherche, quelle inflation ! [...] Soit, chacun est un chercheur ; l'analyste et le patient plus encore, le détective (modèle Dupin), le chien de chasse, l'adolescent qui se cherche, et d'abord l'enfant, ah ! ce petit Hans à qui le grand Freud doit tant ! » (p. 178). Nos réunions, plus modestement, ne sont-elles pas plus souvent un lieu pour réfléchir ensemble aux implications théoriques que l'exposé d'une pratique révèle et masque en même temps ?

Ne sont-elles pas enfin le lieu et le moyen de lutter en faveur de la chose psychique contre nos mécanismes de défense internes, contre nos résistances personnelles et groupales à la psychanalyse ?

## *Tenter la théorie comme recherche ou expérience de l'inconscient*

*Mi-Kyung Yi*

« Un jour, j'irai vivre en Théorie, parce qu'en théorie, tout se passe bien », entend-on dire quelque part. Ma conférence, que certains seraient tentés de qualifier de « théorique », impliquait déjà un questionnement de différents points qui se trouvent suggérés dans le texte d'invitation du Comité scientifique :

– Opposition entre clinique, pratique et théorie, basée sur l'idée de « théorique », « métapsychologique » comme une superstructure, sans lien avec la clinique si ce n'est au titre d'une théorie implicite qui guide, oriente la pratique.

– Faire un état de l'art reviendrait à faire une mise au point des connaissances et des avancées des recherches : n'est-ce pas une idée sous-tendue par le système de connaissance cumulatif ?

– Lire Freud : est-ce un travail d'« exégèse » ? Ou une visite d'hommage et de courtoisie aux sacro-saints textes du fondateur ou au mieux dans une approche historique ? Ou encore, une histoire d'idées à retracer dans une position de surplomb de celui qui connaît la fin ?

Ce qui préside à ma conférence n'est ni une visée exégétique, ni une mise au point synthétique. Mais à partir du constat de la conception théorique édulcorante sinon banalisante du transfert, il s'agit d'interroger la fonction refoulante de la théorie au regard de ce qui fait l'étrangeté et l'étrangèreté de son objet – en l'occurrence, le transfert, mais l'inconscient et le sexuel infantile, en général. Pour mieux situer la source de cette interrogation, il convient en effet de rappeler ce qui fait la singularité épistémologique de la psychanalyse.

N'en déplaise au modèle expérimental de la science. Sans être une science de l'observation, la psychanalyse peut prétendre à un statut scientifique au sens d'une discipline disposant d'un champ spécifique, d'une méthode permettant la production et la validation des connaissances susceptibles d'être organisées en un système théorique. Reste ce qui singularise sa démarche épistémologique. À ce sujet, l'essentiel est souligné par la définition freudienne de la psychanalyse : d'abord une méthode d'investigation de processus psychiques à peine accessibles autrement, avant d'être un mode de traitement clinique et thérapeutique basée sur elle et un ensemble de connaissances acquises grâce à elle, susceptible de constituer une discipline scientifique<sup>1</sup>. Cette priorité donnée à la méthode tient à la nature singulière du rapport entre la méthode de délégation et son objet – la méthode non seulement adaptée à son objet mais « agie, aimantée » par son objet. Or, cette priorité donnée à la méthode, quand elle est remarquée, passe pour un relent de l'attitude scientiste qui ignore que toute méthode est déjà un discours de méthode, autrement dit, construite par le discours théorique qui la précède et la conçoit. Ce faisant, on connaît aussi le lien fondateur entre la méthode analytique et son objet : la méthode de décomposition inventée à mesure de la découverte de l'existence et du mode d'agissement de l'empire de délégation qu'est l'inconscient.

Aussi la priorité de la méthode revient à souligner implicitement le rapport « conflictuel » que la théorie a avec l'objet et la méthode. Théorie de l'inconscient : presque un oxymore. Parce qu'elle est nécessairement soumise aux exigences de la pensée rationnelle – comprendre, expliquer, construire –, et passablement sensible à la

1. Freud S. (1923), « Psychanalyse » et « théorie de la libido », *OCFP XVI*, Paris, PUF, 1991, p. 183.

séduction de la « belle totalité », parce qu’elle s’oppose ainsi en tous points au *modus operandi* de l’inconscient, la théorie est condamnée à manquer son objet dans le geste même qu’elle réalise. Elle ne saurait donc jamais le saisir totalement et ne pourrait l’appréhender qu’asymptotiquement. Elle ne peut qu’essayer encore en espérant « échouer mieux »<sup>2</sup>. Mais à toute malédiction, son bonheur. Car dans ce hiatus, dans ce raté réside la promesse du mouvement théorique sans cesse relancé, l’assurance pour la théorie de rester *open to revision* : « à l’aune énigmatique de son objet, la théorisation en psychanalyse est un mouvement sans fin – ou sans autre fin que la psychanalyse elle-même »<sup>3</sup>.

À ce mouvement d’« ouverture » de la théorie résistant à la tentation de s’instituer en un système de savoir clos, contribue une autre singularité du rapport entre la théorie et son objet. Étranger à ce qui caractérise la théorie, l’inconscient n’est pas seulement l’*infiniment inconnaisable objet*, extérieur à l’activité théorique. Il est aussi un objet agissant sur celle-ci, un agent animateur à l’intérieur de celle-ci. Un moteur voire une source d’activité de théorisation. En psychanalyse, l’objet de la recherche d’investigation est aussi sa source, comme chez l’enfant, le sexuel est à la fois l’objet et le moteur du désir de savoir. De ce fait, le point d’hiatus entre la théorie et l’inconscient est indissociablement le point de contact, donc, source de conflits. C’est ce rapport conflictuel et instable à son objet – ce que Laplanche appelle l’« exigence de l’objet » – qui rend l’activité théorique nécessairement inquiète et mouvementée. C’est justement ce qui permet à la théorie d’assurer une fonction d’ouverture et de tenir lieu d’expérience analytique, malgré elle. Une expérience, et non une expérimentation.

C’est ce rapport conflictuel du mouvement de théorisation entre ouverture par l’exigence de l’objet et fermeture par nature, qui imprime ses marques sur l’histoire de l’œuvre freudienne faisant pour le coup de celle-ci non un corpus mais un corps vivant traversé par des mouvements contraires, répétitifs, oubliieux de ses « acquis », parce qu’il est animé et agie par l’exigence de son objet : pas une progression linéaire, mais faite de continuités et de ruptures. Tout le contraire d’un système de savoirs cumulatifs !

C’est aussi cette singularité épistémologique qui impose à chaque analyste un incessant retour aux sources de l’invention freudienne : retracer, non plutôt reparcourir le cheminement freudien fait des découvertes fondatrices de la psychanalyse, aussi de leurs occultations et déformations. Rappelons que c’est face à la résistance à la psychanalyse en provenance de l’intérieur du mouvement analytique que Freud s’est fait historien de sa propre pensée. Que l’activité et le savoir théoriques ne soient pas un long fleuve tranquille qui coule de source clinique, mais un processus, un mouvement fait de détours, répétitions, déformations ; que cette « dissidence » théorique se traduisant par une reformulation édulcorante de l’inconscient sexuel s’accompagne de la déformation du traitement analytique en un procédé thérapeutique « édulcoré » « inoffensif », bref de cette fonction refoulante de la théorie, Freud en fait le premier constat à l’heure des débats avec Jung et Adler, précisément au moment où forte de ses expériences éprouvées en tant que pratique et théorie, la psychanalyse pouvait espérer se transmettre aux disciples du père fondateur par la voie balisée, celle des savoirs théoriques. Freud observe que deux expériences inaugurales de la psychanalyse se trouvent menacées par l’appropriation dissidente des « acquis » de l’expérience psychanalytique. Transfert et résistance.

Le constat soulève en toile de fond la problématique plus générale de l’appropriation des découvertes psychanalytiques par… la psychanalyse elle-même. C’est dire que les acquis de l’expérience analytique ne jouissent pas du statut du patrimoine qu’il suffirait de recevoir en héritage : ce que tu as reçu de tes pères, si tu veux le posséder, gagne-le ! La meilleure manière de le gagner consiste à remonter aux sources de l’invention freudienne : « c’est en déroulant l’histoire de sa genèse et de son évolution qu’on montre mieux ce qu’est la psychanalyse, plutôt qu’en recourant à une présentation systématique. » Et au premier psychanalyste lui-même d’ouvrir la voie en opérant une sorte de « retour à Freud » avant la lettre, pour retracer la première histoire du mouvement psychanalytique. Non, la psychanalyse ne résulte pas d’un système théorique. Au contraire, son point de départ est un imprévu, un insu : la résistance. Telle est une des leçons de la première histoire de la psychanalyse, visant à

2. Samuel Beckett, « Ever tried. Ever failed. No matter. Try again. Fail again. Fail better », in *Cap au pire*.

3. Jacques André, « Le féminin et le théorique », *Le féminin autrement*, Paris, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, 1999, p. 143.

contrecarrer la résistance qui se manifeste au travers d'une théorie se donnant indûment pour le fondement de la psychanalyse. Leçon qu'on se doit de renouveler en essayant de remonter à ce qui fait la source de l'expérience freudienne inaugurale, incessamment menacée d'être recouverte, y compris par Freud lui-même, car il est impossible de ne pas craindre les flammes tout en tenant à frayer avec le diable. C'est aussi dire qu'au fond, qu'elle soit abordée comme méthode, clinique/traitement thérapeutique, théorie, ou sous l'angle de l'épistémologie ou de la recherche scientifique, la psychanalyse se singularise comme une recherche (*Forschen*).

Pour finir, quelques remarques sur l'ambiguïté de l'usage freudien du mot *Forschung*. En tant que démarche se soumettant au mouvement de son objet d'expérience, la psychanalyse peut produire des connaissances et des effets thérapeutiques. Freud évoque même une « conjonction » entre analyser et guérir, entre investiguer/décomposer et connaître, entre guérir et chercher (*Heilen und Forschen*). Quant à cette « conjonction », parfois rendue confuse par la traduction française en « conjonction entre cure ou traitement et recherche », la position freudienne semble se contredire car il lui arrive d'affirmer, à juste titre, la nécessité pour l'analyste de s'abstenir, pendant le traitement, de toute élaboration dictée par l'intérêt scientifique.

Cette oscillation tient à la double signification du mot *Forschung* chez Freud : le terme désigne tantôt la méthode analytique elle-même, tantôt une recherche scientifique en général. Mais plus fondamentalement, elle tient au paradoxe sur lequel repose la conjonction de ces trois actes psychanalytiques : c'est à demeurer en l'état de suspens que les connaissances et la guérison peuvent advenir comme effets de la méthode associative-dissociative. De même qu'elle remplit sa fonction thérapeutique de surcroît, la méthode analytique ne peut devenir une modalité de connaissances qu'à condition de s'abstenir et de se méfier du désir de savoir. Affirmée sans ambages par Freud comme scientifique, elle ne peut l'être que rétrospectivement. Nul besoin de souligner que cette originalité de la démarche épistémologique de la psychanalyse est sources de nombreuses questions techniques, méthodologiques et éthiques pour la recherche clinique.

Défi pour la recherche clinique, la singularité scientifique de la démarche psychanalytique est un scandale au regard des exigences de la science conçue sur le modèle de l'épistémologie expérimentale. Un *skandalon*, une pierre d'achoppement, de part et d'autre. Mais on peut y buter, non sans profit, comme en témoignent certains débats en psychanalyse, dont quelques textes de cet ouvrage tentent de prolonger les échos. Qu'en est-il quant à la théorie de la science qui impose avec une efficacité significative et grandissante de faire du modèle épistémologique extrapolé des sciences exactes le fondement du projet d'une science unitaire au total mépris de la spécificité des sciences humaines ?

Il existe, on le sait, une multitude de questions qui rendent tout à la fois précieux et complexes les débats entre psychanalyse et théorie de la science fondée sur le positivisme. Que la psychanalyse implique et même incarne – au sens de l'actualisation transférentielle – une démarche de connaissance qui, par sa singularité à nulle autre pareille, défie et met en crise le paradigme de l'épistémologie expérimentale n'est sans doute pas étrangère à la place qu'elle se voit sommée d'occuper dans les controverses fortement nourries de positions scientifiques. Circonstance aggravante : sans l'avoir cherché, la psychanalyse offre des outils théoriques et méthodologiques à certaines réflexions issues de la philosophie politique ou de la sociologie critique, en quête d'instruments d'analyse affûtés pour porter leur fer au cœur des impensés et des conséquences informulées ou inavouées de la science moderne. Par exemple, l'idée d'« autoréflexion », tenue à la fois pour objet d'étude, méthode analytique et visée de la psychanalyse, fait l'objet d'un usage fécond dans le cadre d'une analyse de l'« intérêt » de la connaissance de la science positiviste<sup>4</sup>. Pour la *Science* moniste et détournée du travail de réflexivité jugé inutile au nom des méthodes expérimentales supposées le remplacer avantageusement, il paraîtrait le comble de l'ironie que la psychanalyse puisse ainsi se voir élevée au rang de la « science critique par excellence », qui plus est, à visée émancipatrice.

---

4. Habermas J. (1968), *Connaissance et intérêt*, Paris, Gallimard, 1976.

Prenons le débat par le petit bout de la lorgnette qui rejoint le fil de la psychanalyse comme recherche : l'expérience analytique comme argument de force et illustration *in vivo* pour réhabiliter et penser à nouveau ce qui se trouve excommunié par, et de la science moderne, et de l'homme contemporain qui se trouve pour le coup dépossédé. Il s'agit de... l'expérience. La pensée positiviste n'a pas seulement remplacé la théorie de la connaissance par la théorie de la science. Elle a conjointement remplacé l'expérience comme événement par l'expérience balisée de bout en bout au service de la connaissance, en la rebaptisant du mot expérimentation. Procédant au confinement de l'expérience dans le champ de la connaissance régi par l'unique sujet – le *Cogito* cartésien –, la science moderne expulse les sujets de l'expérience de manière à ce que celle-ci s'effectue autant que possible en dehors de l'homme. Pour prendre la mesure des sources de cette « expropriation de l'expérience »<sup>5</sup>, rappelons ce passage de Francis Bacon : « L'expérience, lorsqu'elle se présente spontanément, s'appelle hasard, et expérimentation lorsqu'elle est expressément recherchée. Mais l'expérience commune est comme un balai aux crins déliés ; elle procède à tâtons, comme celui qui erre nuitamment de-ci de-là, en espérant trouver le bon chemin, alors qu'il serait bien plus utile et plus prudent d'attendre le jour et d'allumer une lampe avant de s'engager. Suivre l'ordre véritable de l'expérience, c'est commencer par allumer la lampe ; puis tenter d'aller de l'avant, en partant de l'expérience bien ordonnée et bien mûre, au lieu de suivre à rebours l'expérience désordonnée ; il s'agit de déduire les axiomes avant de procéder à de nouvelles expérimentations » (cité in Agamben).

On y voit bien ce que la méthode analytique de déliaison suivant le mouvement de l'inconscient peut avoir de radicalement critique – au sens d'une mise en crise – pour le projet de la science expérimentale. À l'opposé de la méfiance de celle-ci envers l'expérience, la psychanalyse comme expérience et pratique de l'inconscient renoue avec l'expérience en s'y fiant au-delà de celle d'une subjectivité. Au-delà de l'*Erlebnis*, une *Erfahrung*, un mouvement de traversée au contact du mouvement de l'objet recherché.

---

5. Agamben G. (1978), *Enfance et histoire*, Paris, Petite bibliothèque de Payot, 2002, p. 29.

## *Activités scientifiques : qu'en attend-on ?*

*Arlette Robo*

Ce samedi la question centrale porte sur la représentation et les attentes que nous avons de ces rencontres.

Le deuxième point porte sur l'argumentaire de Philippe Valon, qu'il construit à partir de commentaires « in » et « off », qui l'ont conduit à mettre en tension deux termes : scientifique et psychanalytique.

L'objet de pensée des débats du samedi de l'APF c'est la psychanalyse. Pour moi, ces rencontres sont dans la lignée des séances du mercredi soir à Vienne, au domicile de Freud. L'objectif d'alors était de discuter et de mettre au travail la toute nouvelle discipline, c'est-à-dire la psychanalyse.

Aussi la représentation que j'ai de nos rencontres du samedi ne se pose pas en termes de psychanalytique ou pas ni en termes de scientifique ou pas.

Les débats du samedi seraient des temps de rencontre de l'ensemble des psychanalystes de l'APF. Moment de partage et d'échange de savoirs, d'expériences et de connaissances qui s'inscrivent dans différents champs et courants de pensée. Ce peut être aussi un moment d'émergence d'une communauté de pensées et un temps de transmission voire de formation. Si ce moment peut venir renforcer notre identité professionnelle en tant que psychanalystes, membres et analystes en formation de l'APF ce peut être aussi le lieu de la controverse, de discussions qui peuvent être passionnelles comme ce fut peut-être le cas quelquefois (par le passé).

Ces débats sont des moments propices à faire travailler notre clinique dans leur rapport à la théorie, de même qu'ils le sont pour faire travailler les concepts psychanalytiques et les théories avec lesquelles nous travaillons et écoutons de façon consciente ou pas des patients. L'essentiel pour moi étant qu'y soient présentes l'écoute, la tolérance et la bienveillance.

Dans l'argumentaire de Philippe Valon, j'entends les propos *off* tels que « ce n'est pas psychanalytique » comme une sorte d'alerte, de garde-fou face à un risque de dérive de l'or pur de la Psychanalyse *versus* le plomb de la psychothérapie.

Mes attentes sont concordantes avec ma représentation des débats du samedi et elles ont évolué avec le temps. Dans le cadre de l'APF, les 15 premières années, je participais assidûment à ces rencontres de même qu'à différentes autres activités que nous pourrions dire scientifiques qu'il s'agisse des entretiens de psychanalyse et des séminaires. La dimension formatrice était alors primordiale accompagnée du renforcement de mon identité d'analyste.

Aujourd'hui je suis à l'APF depuis vingt-cinq ans, ma représentation des débats du samedi demeure constante comme moment de mise en discussion de savoirs et d'expériences ; plus précisément ce sont des moments qui permettent la mise au travail et à l'épreuve de la théorie psychanalytiques et ses concepts dans la rencontre avec des psychopathologies nouvelles de même que celle de notre rencontre et compréhension de la société actuelle.

Au mois d'octobre, dans mon propos, il s'agissait d'une mise à l'épreuve de l'approche psychanalytique en institution. Je présentai des fragments d'une psychothérapie psychanalytique d'enfant avec sa richesse, sa complexité ; l'institution venant s'inscrire comme un frein ou un obstacle au processus de la cure. Je proposais une mise au travail des concepts de transfert et contre-transfert, de résistance dans le cadre institutionnel, à partir de Sigmund Freud, de Jean Laplanche et de J.-B. Pontalis, ce en plaçant la séduction au cœur de la cure. Je soulignais l'effet de la cure sur la patiente à partir du transfert et ses effets sans omettre les enjeux et le jeu croisé

des transferts. Mon hypothèse était que dans le processus de cette cure la résistance favorisa la mise en place du refoulement ou d'une force refoulante.

Pierre Férida disait de la psychothérapie que c'est une psychanalyse compliquée. Dans ma présentation, j'ai presque pris une position politique. Depuis de très longues années, les psychanalystes d'enfants et ceux qui travaillent en institution rencontrent la réticence des sociétés psychanalytiques à reconnaître l'existence d'une psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent. Et cette réserve se retrouve lorsque Philippe Valon note que certains sont contents d'entendre une présentation clinique et que ce sont les mêmes qui vont dire que ce n'est pas psychanalytique ou de la psychanalyse.

Pour conclure, une petite histoire :

Philippe Valon nous rappelle que « depuis le début de l'APF, dès le Bulletin n° 2 de 1967, sont regroupés sous le nom d'activités scientifiques les conférences et les Entretiens de psychanalyse ».

Une question : était-ce là une volonté que la jeune société APF soit reconnue comme une société à caractère scientifique ? Ce, après la rupture des membres fondateurs de l'APF avec celui qui portait l'aura de la psychanalyse française : Jacques Lacan ?

Il me revient le souvenir d'un samedi débat consacré aux cinquante ans de l'APF. Les questions qui portent sur la scientificité et sur ce qui est psychanalytique étaient présentes, associées à celle de la transmission et la Formation à l'APF. Ce sur quoi certains nous interpellent, ne serait-ce pas sur la question de l'identité de l'APF et celle de son devenir dans une société qui maltraite la souffrance psychique. Les collègues dont Philippe Valon rapporte les propos, ne pourraient-ils pas être considérés comme des gardiens du temple ?

Comment porter une pensée créative tout en respectant la pratique psychanalytique et la métapsychologie sinon en les faisant travailler comme avait coutume de le proposer Jean Laplanche ?

Je remercie le Comité scientifique et Philippe Valon d'avoir attiré notre attention sur les deux termes Scientificité et Psychanalyse dans une société qui promeut les neurosciences et le comportementalisme, c'est-à-dire une société qui ne promeut pas l'existence de la vie intrapsychique.

## *C'est très spécial une société de psychanalyse...*

*Élaine Patty*

« Freud était capable de supporter l'ambiguïté, voire l'ubiquité et surtout le caractère fragmentaire, plein de lacunes, de son objet et de sa connaissance. Il écrivait d'une main “notre SCIENCE” et de l'autre forgeait et rédigeait une théorie sans cesse en mouvement, marquée d'emprunts à d'autres sciences mais ne s'y réduisant résolument pas, intimement habitée de littérature et de fiction – sans que jamais la main gauche ignorât ce qu'écrivait la main droite. Consentement que bien des psychanalystes ont beaucoup de mal à s'arracher à eux-mêmes. »

Tout est dit, me semble-t-il, dans ces lignes clairvoyantes de Marie Moscovici dans « L'Ombre de l'objet ».

La réflexion d'aujourd'hui s'inspire de « on dit » au sujet de la qualité scientifique ou non des conférences : celles qui expriment un point de vue métapsychologique seraient scientifiques, celles qui exposent une situation clinique ne le seraient pas. Le nombre soi-disant croissant des présentations cliniques est ainsi source d'insatisfaction pour ceux qui se plaignent en coulisses.

J'ai été quelque peu étonnée que ces bruits de couloir soient ainsi relayés par le Comité scientifique, ce qui n'enlève rien au plaisir que j'ai eu à écrire et à vous dire ma conférence.

Donc certaines présentations seraient trop cliniques, d'autres trop métapsychologiques ! Existerait-il un mode d'emploi à respecter dont nous n'aurions pas connaissance ? Je n'ai pas le souvenir au début de ma formation d'avoir reçu un livre de recettes de conférences...

Et pourquoi ces commentaires ne sont-ils pas faits séance tenante ? N'est-ce pas le but des discussions que de permettre aux conférenciers d'élargir leur propos et de continuer à penser ? Pour certains d'approfondir les théories qui sous-tendent leur pratique, pour d'autres d'apporter des observations cliniques qui étaieraient leurs théories ? Je parle bien de discussions, pas de remarques parfois narcissiquement blessantes qui ferment le débat plutôt que de l'ouvrir.

Pour ma part je ne m'étais pas préalablement demandé si ma conférence serait scientifique ou pas, mais plutôt si elle serait suffisamment analytique, c'est-à-dire si elle pourrait permettre de réfléchir au fonctionnement psychique grâce à la prise en compte du transfert et du contre-transfert.

J'ai eu envie de faire une présentation clinique pour pouvoir partager mes interrogations quant à la complexité du maniement du transfert et à la difficulté que représente parfois l'observation rigoureuse de la méthode.

L'écoute et l'interprétation du transfert sont nécessairement sous-tendues par une théorie implicite. Science expérimentale, la psychanalyse se fonde sur des observations et, comme l'écrit Laurence Kahn dans « L'Écoute

de l'analyste » : « nous sommes contraints de concevoir le fait psychique à partir de son effet et, dans le même mouvement, de nous figurer l'appareil qui le produit ».

De mon point de vue ces samedis-débats sont un des lieux où devrait pouvoir se poursuivre la transmission de la psychanalyse, si chère à l'APF.

Transmettre, former des générations futures d'analystes, oui, mais comment ? Vos héritiers sont-ils destinés à devenir des prolongements narcissiques ou alors des enfants qui trouveraient chacun leur propre forme, certes imparfaite mais unique ?

Autre point : le fait que ces plaintes détournées qui ont toujours existé soient tout à coup montées en épingle pour meubler cette journée, n'est-ce pas le signe d'un malaise ?

Malaise d'abord dans le monde psychanalytique en général... Depuis longtemps critiquée de l'extérieur, la psychanalyse est dans le creux de la vague et nous ne pouvons qu'espérer un jour la survenue d'une nouvelle crête.

Mais aussi malaise et insatisfaction au sein de l'APF en pleine période de transition à plusieurs niveaux : je pense entre autres au changement de lieux, à tous les deuils auxquels notre association a dû faire face ces dernières années, sans compter les désaccords avec certaines idées de l'IPA...

Lieux d'enrichissement, de partage et de pensée, les institutions psychanalytiques peuvent aussi devenir des microcosmes oppressants où s'arriment transferts entremêlés et résistances tenaces.

Écoutons Pontalis dans son roman autobiographique « Le Songe de Monomotapa » :

« Je dois beaucoup à l'APF : échanges d'expériences et d'idées, rencontres fécondes, amitiés durables. Mais c'est très spécial, une société de psychanalyse, cela ne ressemble à aucun autre groupe.

Certes on y trouve à l'œuvre, comme partout, des rivalités, des enjeux de pouvoir. Parfois s'y forment des clans, des alliances et s'y opèrent des renversements d'alliances. On y redoute que l'un des membres ne prenne trop d'ascendant, n'abuse de son influence.

On se tutoie, on s'embrasse, on s'observe. Plus qu'ailleurs peut-être.

Les narcissismes s'affrontent, un rien les exacerbé.

Vous vous trouvez donc pris dans un réseau de transferts – et c'est d'une force incroyable, le transfert, et ça ne se liquide jamais. Une société d'analystes est, comme toute famille et ce qui tend à y ressembler, une tribu endogamique, un petit monde clos sur lui-même, un bouillon de culture de névroses. »

Pour conclure : la lutte permanente entre Éros et Thanatos est notre lot quotidien. Je forme le vœu que la psychanalyse déjà attaquée du dehors n'en arrive jamais à s'affadir et à se détruire de l'intérieur et que le plaisir et la liberté restent au cœur de notre investissement de l'analyse, toujours dans le respect attentif de la méthode.

# ***Le manque de scientificité, un symptôme ?***

***Claire Trémoulet***

Le comité scientifique s'est saisi d'une remarque des coulisses sur le moins de scientificité de nos débats du samedi. Comme dans la cure, nous avons rendez-vous avec l'angoisse<sup>1</sup>.

Cette insatisfaction au sujet du manque de scientificité, et de débats, dans nos rencontres scientifiques est un symptôme récurrent à l'APF, et ce depuis sa création, en témoignent les rapports moraux de nos présidents<sup>2</sup>. Une plainte qui se fait symptôme, peut-être une déception face à nos exigences d'idéal et de perfection.

Je ne m'essaierai pas à affronter de face ce symptôme, mais me demande à qui il s'adresse, comment il se déplace et quel est le latent derrière ce manifeste, aujourd'hui ?

Est-ce que, comme Nicole Mesplé-Somps l'a proposé, nous vous donnons bien ce qu'il faut<sup>3</sup> ? S'ouvrent alors les questions de la formation, de la transmission, de la filiation et de la dette<sup>4</sup>, indissociables de celles de nos débats du samedi. Résistances et transferts règnent chez les deux partenaires de la formation.

Ou bien est-ce une question de narcissisme, comme Mi-Kyung Yi l'a développée<sup>5</sup> ? Narcissisme de vouloir être ou de nous croire toujours les meilleurs, libres et créatifs, centrés sur la recherche et la qualité de la pratique, sans appétit de pouvoir ni prétention dogmatique<sup>6</sup>. Narcissisme logé aussi dans les lieux de nos rencontres scientifiques : à Vaucresson, de 1965 à 1997, puis à la Fondation Dosne, plus spacieuse, et enfin ici, depuis 2023, car nous ne sommes plus aussi riches. Et bientôt, nous allons devoir quitter la prestigieuse adresse de notre siège depuis 1972, Place Dauphine, avec peut-être le sentiment de n'être plus ni séduisants, ni séduits, juste rabaisseés.

Mais à qui nous adressons-nous à travers ce symptôme ? Peut-être à nos fondateurs, tous disparus, alors que nous allons fêter en juin 2024 les 60 ans de la création de leur Association, seuls, sans eux, un peu perdus peut-être, comme la petite patiente d'Arlette Robo<sup>7</sup>. Ils ont fondé l'APF en débattant avec Lacan<sup>8</sup>. Avons-nous l'impression de n'avoir plus d'interlocuteurs avec lesquels débattre, ni de dédommagements suffisants de ces pertes<sup>9</sup> ?

Ou est-ce encore, comme le propose Dominique Robredo-Muga<sup>10</sup>, l'éternelle difficulté de substituer à une réalisation hallucinatoire, l'expérience d'un désir insatisfait ? Bonne nouvelle que de redonner sa valeur à la frustration, moteur d'une possible pensée créatrice !

Philippe Valon évoque une déception par rapport à une attente implicite. Serait-ce seulement possible de tout expliciter ? Faudrait-il faire une enquête de satisfaction après chaque réunion, normer les conférences,

1. Georges Favez, *Un rendez-vous avec l'angoisse*, in « Psychanalyste où es-tu ? », Éd. de l'Harmattan.

2. Bulletins et Documents & Débats. *Rapports moraux* des présidents de l'APF.

3. Nicole Mesplé-Somps, « *Transfert, résistance et supervision* », conférence APF du 20/01/2024.

4. Roger Dorey, D & D 22 ; Raoul Moury, D & D 38 ; Roger Dorey, D & D 40.

5. Mi-Kyung Yi, « *Transfert, école buissonnière* », conférence APF du 14/10/2023.

6. « L'avenir s'invente en rêvant le passé » avec H. Trivouss-Widlöcher, D. Widlöcher, F. Pascal de Mont-Marin et C. Trémoulet, Penser/Rêver « C'était mieux avant », n° 19, Éd. de l'Olivier, printemps 2011.

7. Arlette Robo, « *Résistance : une position paradoxale de la cure* », conférence APF du 14/10/2023.

8. Victor Smirnoff, D & D 13 ; Jean-Claude Lavie, D & D 18.

9. Pierre Fedida, D & D 33 ; André Beetschen, D & D 65 et 67 ; Laurence Kahn, D & D 74 et 77.

10. Dominique Robredo-Muga, « *Creuser un passage, connaître du nouveau* », conférence du 16/03/2024.

administrer le débat<sup>11</sup> ? Quand on entend une belle conférence, on se dit qu'on n'arrivera jamais à en faire une ! Et après une conférence qui nous plaît moins, on sort déçu, frustré, insatisfait. Nous sommes une association dans laquelle chacun de nous n'attend pas et n'entend pas la même conférence<sup>12</sup>. Qui ou quoi s'agirait-il de satisfaire ?

Prendre le temps de la perlaboration, attendre, nous a proposé Patricia Attigui<sup>13</sup>. Parfois, quand arrive l'impression dans une cure qu'il ne se passe rien, c'est un possible moment de travail de perlaboration<sup>14</sup>. Sommes-nous en train de perlaborer à nouveau la conception de la formation, voire celle de la cure dans notre association<sup>15</sup> ? Ou encore, plutôt qu'un mouvement mélancolique, de perlaborer nos deuils ?

Elaine Patty a développé les difficultés du transfert latéral<sup>16</sup>. À côté de nous, il y a l'IPA et ce qu'elle devient. Avons-nous peur de nous professionnaliser, de nous adapter et d'arracher les « crocs à venin » de la découverte freudienne<sup>17</sup> ?

La fondation de l'APF s'est faite sur un idéal, nécessaire et fructueux<sup>18</sup>. Mais d'emblée, la transmission a été saisie par les contraintes du transfert, les résistances, les différences et les divergences, les haines fratricides et le meurtre. La transmission est rude, parfois cruelle, gourmande, cannibale<sup>19</sup>, ce n'est pas un chemin de roses<sup>20</sup>.

Que se passe-t-il à nouveau, aujourd'hui ? Ce symptôme pourrait-il être entendu comme le déplacement d'un conflit venu d'une autre scène ? Conflit d'idées, conflit de personnes ou encore déception de notre chère APF, en retour de l'idéalisat<sup>ion</sup> dont elle est l'objet ?

Nous sommes rassemblés aujourd'hui autour de notre désir d'analyse, du plaisir de nous retrouver, de penser et de travailler ensemble, en particulier avec la métapsychologie, assortis de l'insatisfaction inévitable, de la perte et du manque ; avec en plus pour ce samedi l'éternelle question de la scientificité. Ne sommes-nous pas à nouveau dans le questionnement de notre conviction et de notre conception de l'analyse ? Ne sommes-nous pas à nouveau face à l'ambivalence vis-à-vis de notre association ? Transfert et résistance encore.

Le but de l'APF est de former des analystes selon les normes et la rigueur qui lui sont spécifiques<sup>21</sup>. Depuis sa fondation, l'APF est soucieuse de garantir que le gain de liberté acquis au cours de l'analyse personnelle, puis par l'oscillation des identifications et des désidentifications transférentielles tout au long du cursus, ne se dissipe pas dans une forme de reproduction du même<sup>22</sup>. Mais aujourd'hui, cette inquiétude sur le moins de scientificité est peut-être aussi un signe, une mise en garde contre une autre répétition, celle, redoutable, de la résistance des analystes à l'analyse, celle qui cherche à la dépouiller de la méthode et de la métapsychologie.

À nous de continuer à maintenir notre chère APF analytiquement vivante, chamarrée et peut-être toujours chahutée.

---

11. Victor Smirnoff, D & D 13 et 14 ; Pierre Fedida, D & D 34.

12. Daniel Widlöcher, D & D 10.

13. Patricia Attigui, « *Transfert et résistance ou de l'espoir de Prométhée au désespoir de Sisyphe* », conférence APF du 16/03/2024.

14. Pierre Fedida, *Topiques de la théorie*, in « *L'absence* ».

15. Leopoldo Bleger, « *Analyse en présence, analyse à distance* », Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF.

16. Elaine Patty, « *Une double migration ou un transfert latéral comme forme de résistance au transfert* », conférence APF du 20/01/2024.

17. Georges Favez, Bulletin 1 ; Laurence Kahn, D & D 77 ; Dominique Suchet, D & D 110 et 114.

18. Pontalis J.-B., D & D 8.

19. « *L'avenir s'invente en rêvant le passé* » avec H. Trivouss-Widlöcher, D. Widlöcher, F. Pascal de Mont-Marin et C. Trémoulet, Penser/Rêver « C'était mieux avant », n° 19, Éd. de l'Olivier printemps, 2011.

20. Victor Smirnoff, D & D 1.

21. Site de présentation de l'APF.

22. Pontalis J.-B., D & D 8 ; Pierre Fedida, D & D 33.

# ***Pouvoir, savoir, faillir***

***Nicole Mesplé-Somps***

Nos activités scientifiques, qu'en attend-on ? Une analyse, la formation analytique, qu'en attend-on ?

On en attend tout... Derrière l'attente manifeste, ne plus souffrir, être comblé, être heureux en amour, être un psychanalyste comme ou mieux que son psychanalyste, se cachent des renoncements impossibles. L'analysant attend rarement (jamais ?) de son analyse qu'elle le fasse renoncer à ses désirs infantiles, à ses objets d'amour et de haine œdipiens. Cela ne se passe pas comme on l'attendait.

Je ne saurais vous dire ce que j'ai attendu de l'écriture d'une conférence cette année. Mais l'expérience d'écriture sur le thème Transfert et résistance, la lecture de l'ouverture de notre après-midi par Philippe Valon, sur la question de la scientificité, m'ont évoqué trois mots, que je vais tenter de décliner : pouvoir, savoir et faillir.

Pouvoir : pouvoir du transfert, pouvoir du désir. Mais aussi pouvoir de la répétition, du fantasme et de l'interprétation. Pouvoir écrire une conférence grâce à la mobilisation libidinale due à la sollicitation du comité scientifique. La clinique en devenant objet d'écriture subie une transformation, et c'est l'écriture, par son pouvoir de mise en forme qui peut permettre l'accès à une théorie parfois insoupçonnée. Le pouvoir est aussi celui de l'analysant sur ou dans son analyste, c'est ce qu'on appelle le contre-transfert. Pouvoir écrire révèle aussi la dimension sexuelle de l'inhibition à l'écriture.

Le pouvoir ne va pas sans le contre-pouvoir. Le contre-pouvoir passe par l'interdit, le refusement, le renoncement, le douloureux renoncement au pouvoir du savoir, savoir médical, savoir psychologique.

Savoir : ce qui est scientifique ou ce qui ne l'est pas. Ce qui est psychanalytique ou ce qui ne l'est pas...

Pour ma conférence, je suis partie d'une situation clinique de supervision et j'ai tenté modestement de savoir ce qui s'y jouait, ce qui se déployait à mon insu, en suivant les fils du transfert et de la résistance, thème de l'année. La psychanalyse a ceci de particulier que le savoir ne s'oppose pas à l'ignorance. Entre savoir et ignorance, il y a l'expérience, de la cure personnelle, des cures de nos patients, de nos supervisions. L'expérience amène avec elle le refoulement ou sa mise à jour et par là la conviction. Notre savoir est arrimé à l'expérience analytique, sans cesse soumis au refoulement. Nous savons (!) qu'il existe un savoir sur la psychanalyse et un savoir analytique sur la psychanalyse, vivant et donc mortel et sans cesse à reconquérir, génération après génération.

Comment passer du témoignage clinique à la théorie ? Il s'agit entre autres de passer du cabinet de l'analyste à la salle de conférences. Passage de l'intime au commun. Cela suppose de se tourner vers d'autres qui ont écrit à ce sujet. J'ai donc pris par-ci, par-là, assimilé et tenté d'accompromettre ce que d'autres avant moi ont pensé, écrit, théorisé, débattu. Découvrir ce qui est déjà connu et par ce mouvement même, tenter de participer au travail culturel commun. C'est sûrement ce chemin qui a plus de valeur que son aboutissement. La voie du singulier au général et non pas au reproductible, passe par la métapsychologie. Freud, dans « L'analyse finie et l'analyse infinie » :

« Sans spéculation ni théorisation – pour un peu j'aurais dit : fantaisie-métapsychologiques, on n'avance pas ici d'un pas. »

La spéculation, la théorisation sont ici associées ou plutôt intriquées à la fantaisie, l'imagination ou la créativité. Cette intrication nous oblige à accepter les défaillances, à les mettre au travail et à tenter d'en rendre compte.

Faillir donc : pouvoir, savoir sont des verbes mais aussi des noms ; le ou les pouvoirs, le ou les savoirs. Le faillir n'existe pas. C'est la faillite, telle la faillite financière ou la faillite morale des élites politiques par exemple. Le verbe faillir contient l'échec mais aussi l'évitement, manquer de peu, se ravisier, changer d'avis comme le fait remarquer Claro dans son essai intitulé « L'échec » et au sous-titre inspiré par Samuel Beckett, « comment échouer mieux », essai sur la traduction et la littérature. Faillir et falloir ont une origine commune et des sens contraires. L'échec, la défaite et le devoir, l'idéal, point d'horizon de la méthode. Pouvoir, savoir sont traversés par cette faille. Je l'imagine comme une perte, un manque, une ou des absences, trace de notre échec mais aussi de l'idéal et de l'exigence. Cet espace, cette brèche, ce trouble traversent notre pratique, nos activités d'écriture et d'élaboration, nos échanges inter-analytiques, notre institution et peut-être nos activités scientifiques ?

Continuons alors d'échouer mieux !

# *Activités scientifiques : qu'en attend-on ?*

*Patricia Attigui*

La théorie ne peut se passer d'exemples réels, en un mot d'observations. Mais, que faut-il attendre de nos activités scientifiques ? Permettez-moi un détour par l'histoire pré-psychanalytique.

Freud a posé, sans le savoir, les fondements de la psychanalyse en 1892, dans une de ses premières publications qui s'intitule *Un cas de guérison hypnotique...* À cette époque pré-analytique, il avait entrepris le traitement d'une jeune femme mentalement paralysée par ce qu'on devait appeler plus tard un conflit psychique. Quand elle voulait donner le sein à son enfant, une compulsion l'en empêchait. En 1892<sup>1</sup>, cette conduite semblait inexplicable. Cependant Freud usa d'un néologisme pour appréhender cette apparente absurdité. Ce néologisme, c'était *Gegenwille* – contre-volonté. C'est le premier exemple d'une conceptualisation psychanalytique.

Mais, que gagne-t-on à l'invention de ce mot ? On évite les solutions superstitieuses (mère ensorcelée ou punition divine pour les péchés qu'elle aurait commis) et les erreurs scientifiques (court-circuit dans les conducteurs neurologiques).

Freud, à ce moment-là, n'apporte pas encore de solution. Son néologisme ouvre un problème beaucoup plus qu'il n'apporte une réponse. Que fait-il ? Il propose un terme provisoire qui va lui permettre de construire une métapsychologie, où ce mot *Gegenwille* ne figurera pas, remplacé par l'expression *psychischer Konflikt*. Freud procède comme un botaniste qui a trouvé une espèce nouvelle, et lui donne un nom : comme pour les noms des plantes, on pourra les classer ; avec les termes *psychologiques*, on pourra faire la *psychanalyse*. Ce « vocabulaire » va permettre de faire parler les observations ; il est encore rudimentaire, mais il est déjà sur le chemin de l'interprétation. C'est un travail scientifique, fut-il modeste, empirique. D'autres mots : résistance, pulsion, etc., permettront d'exprimer ou d'enrichir de façon conceptuelle les observations cliniques. Nous sommes face à une collection de mots qui traduit des observations – et c'est ce qui va constituer la théorie analytique. La validité de ces constructions se reconnaîtra d'abord au fait qu'on peut parler des observations avec une certaine logique, en premier lieu entre observateurs, puis rapidement entre analystes et patients...

Quant au rapport de Freud à la science, il ne comporte aucune ambiguïté<sup>2</sup>. La psychanalyse n'aurait pas pu se constituer dans une culture non dominée par la science. Elle est un produit de l'esprit scientifique<sup>3</sup>, même si elle est apparue – mais c'est souvent le cas – comme « un produit inattendu »<sup>4</sup>. Elle a trouvé, dans la culture scientifique, la place que jusqu'alors rejettait la science : que faire des actes manqués, des lapsus ?

1. Freud S. (1892-1893), « Un cas de guérison hypnotique, accompagné de remarques sur l'apparition de symptômes hystériques du fait de la « contre-volonté » », in *Résultats, idées, problèmes, I (1890-1920)*, Paris, PUF, 1984, p. 31-43. [« Ce sont les séries de manifestations réprimées, et laborieusement réprimées, qui ici, par suite d'une sorte de contre-volonté, sont transposées en action quand la personne a succombé à l'épuisement hystérique. Peut-être même, parfois, le rapport est-il plus intime, la répression laborieuse produisant cet état hystérique – que d'ailleurs je n'ai pas entrepris ici de caractériser psychologiquement. Je ne m'occupe ici que d'expliquer pourquoi – étant présupposé cet état de prédisposition hystérique – les symptômes se produisent tels que nous les observons effectivement », p. 41.]

2. Les premières découvertes de Freud naissent à la Salpêtrière quand il découvre qu'une paralysie hystérique peut concerner un territoire anatomique non repérable dans la cartographie neurologique. Sans mettre en doute la vérité et l'exactitude de la neurologie, il va faire l'hypothèse qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'imaginaire dans ces paralysies. Les hystériques bafouent la science des neurologues. Si la psychanalyse n'essaie pas de réfuter la neurologie, elle tracera néanmoins une frontière avec elle. Freud n'est pas en contradiction avec la neurologie, mais avec une idéologie : *le positivisme*.

3. Lacan a essayé d'énoncer les problèmes analytiques dans des sortes d'équations, mais comme la mesure fait défaut, le travail de Lacan ne ressemble pas du tout à ce que sont les équations dans les sciences fondamentales (géométrie, astronomie, physique...). Ce sont des graphes qui sont comme des plans ou des figures où se résument des propositions de la langue courante. Ce sont, au fond, des illustrations.

4. Mannoni O. (1986), « La psychanalyse et la science », in *L'objet en psychanalyse – Le fétiche, le corps, l'enfant, la science*, Paris, Denoël, 1986.

Mais un *grand intrus* : le transfert, vient complexifier la question. Comment en rendre compte sans perdre le fil des enjeux scientifiques de la psychanalyse ? Nos observations cliniques doivent pouvoir être soumises<sup>5</sup> à un débat ouvert. Nous avons à rendre partageables nos observations cliniques qui peuvent nous mener sur la voie de l'interprétation, en nous gardant d'user de *mots mannequins*<sup>6</sup> qui nous couperaient du maillage subtil et complexe du rêve et du transfert. L'écriture clinique nous oblige à rester attentifs aux éventuels effets d'accélération ou, à l'inverse, de fixation des mouvements psychiques – à condition que ce qui se traduit du transfert par l'écriture reste vivant, à l'image de la production de précipités véridiques de rêves. Ainsi, rendre compte de ce qui peut survenir en situation transférentielle dans les « états de séance »<sup>7</sup> nous oblige à envisager le refoulé comme *terre étrangère interne*<sup>8</sup>, nous plaçant dès lors dans cette écoute singulière, suspendue, flottante. Freud, dans ses récits cliniques et leurs théorisations, nous a montré la voie<sup>9</sup>. Les hypothèses, ou les modèles, que nos observations issues de notre écoute nous permettent de formuler, nous mènent souvent du côté du sensoriel, et peuvent permettre de trouver dans l'analyse et dans le transfert ce qui peut manquer à la théorie, ou ce qui lui résiste. Pour ma part, je ne saurais emprunter d'autres voies.

---

5. Freud S. (1915), « Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

6. Reik T. (1935), *Le psychologue surpris*, Paris, Denoël, 1976, p. 111.

7. Botella C. S. (2001), « Figurabilité et régrédience », *La figurabilité*, RFP, Tome LXV, Spécial Congrès, octobre-décembre 2001, Paris, PUF, 1149-1239.

8. Freud S. (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 80.

9. Laplanche J. : « ... Popper, tout à fait passionnant, c'est celui qui a dit finalement – je reprends cette formule, je ne sais pas si c'est de lui, je la connais depuis fort longtemps – « La nature ne dit jamais oui, elle dit toujours non. » C'est-à-dire que la nature n'affirme jamais une vérité mais qu'elle est toujours à notre disposition pour réfuter une assertion fausse. C'est évidemment quelque chose qui a l'air purement négatif, alors que c'est en réalité très positif, car cela ouvre la possibilité à toute une imagination créative de modèles. L'homme est créateur de modèles. Des modèles qui essaient de s'adapter le plus possible à la réalité qu'il étudie. Mais ces modèles ensuite sont soumis à « réfutation ». Ils ne sont pas pour autant soumis à « vérification », en ce sens qu'on ne cherche pas à montrer que x fois cela sera réussi, mais on cherche le point où cela pourrait être faux. Évidemment, c'est ce point-là qui peut tout mettre en l'air. Il est clair que le poppérisme que je décris là est un peu radical. Le poppérisme depuis Popper s'est beaucoup adouci. Popper ne dirait plus de nos jours, et les poppériens ne diront plus, que tout un système de pensée va s'effondrer sur la foi d'une seule expérience négative. Il y a des expériences qui ne touchent qu'à une partie périphérique d'un système, alors que le centre s'avère lui beaucoup plus dur, et résiste bien aux expériences négatives », in Entretien, publié dans *Il Manifesto* (Roma), « Journées Internationales Jean Laplanche », Lanzarote (Espagne), juillet 2006. Version mise au point par Alberto Luchetti, Vincent Magos et Francis Martens et revue par Jean Laplanche.

# *Les activités scientifiques : qu'en attend-on ?*

*Dominique Robredo Muga*

Je crois n'avoir jamais opposé à une conférence des arguments scientifiques, mais régulièrement en revanche, m'être posée la question de ce qu'elle m'apportait au sujet du thème proposé, question qui sans doute de façon implicite n'échappait pas aux exigences de la scientificité. Il m'est arrivé de m'agacer car j'avais le sentiment que certaines conférences ne tenaient pas suffisamment serrée la réflexion parfois même que certaines se dérobaient aux contraintes du thème ; je ne crois pas avoir mis en lien ces reproches, en tout cas jamais de façon systématique, ni avec un excès de clinique ni même un excès de métapsychologie, mais plutôt avec la difficulté du thème, les résistances qu'il avait pu susciter chez le conférencier, ou bien encore, les capacités de celui-ci à transmettre le fruit de sa réflexion. Mais je n'oublie pas le fait que souvent, à distance de l'après-midi, je pouvais m'apercevoir que contrairement au premier mouvement, ces conférences avaient en fait contribué (de quelle manière, par quelles voies ?) à relancer ma pensée. L'inverse a pu être vrai aussi : une conférence très satisfaisante sur le moment ne me laissait aucun souvenir. Effets des résistances, du refoulement, effets d'ailleurs imprévisibles, non reproductibles.

À l'écoute de certaines de ces conférences, j'ai pu éprouver de la frustration. Je suppose donc que la question qui anime ce quatrième samedi est issue de cette même frustration.

Le texte de Philippe Valon ouvre des pistes de réflexion qui ont le grand mérite de nous sortir de l'opposition frontale, « métapsychologie-scientifique/clinique-non scientifique », opposition assez peu représentative de notre expérience analytique telle que nous la vivons dans notre pratique. Je partage l'idée selon laquelle le temps de la discussion qui suit la conférence est important en ce qu'il est une reprise mais aussi une poursuite du travail engagé par le conférencier, permettant souvent un éclairage sur une métapsychologie trop dense, difficile à pénétrer surtout à l'oral, ou sur une clinique dans laquelle le thème proposé semble s'être perdu. La discussion relance la réflexion en réintroduisant l'écart théorico-pratique qui spécifie l'expérience psychanalytique permettant alors qu'un véritable travail de pensée collectif s'effectue.

On pourrait se demander ainsi en quoi, ou s'il y a lieu de penser, qu'une conférence structurée par la clinique empêcherait ce travail ? J'ai entendu à la suite de ma conférence, des propos tels que : « je n'ai rien dit car j'ai du mal à intervenir sur la clinique en grand groupe » ; c'est-à-dire que se pose à ceux qui écoutent la conférence la même responsabilité qu'à celui qui l'écrit.

Quel usage faire de la clinique dans le contexte d'une conférence ? La cantonner à la seule illustration du propos métapsychologique exposé ? Ou bien, théoriser, en partant de l'expérience même c'est-à-dire de la cure, y mettre à l'épreuve les concepts, y éprouver leur pertinence ; observer les effets de la théorie sur la cure et réciproquement.

Je n'attendais certainement pas une position de superviseur de la part de la salle. Mais le même travail que celui auquel je m'étais consacrée. J'avais choisi ce cas pour, à travers lui, explorer mon hypothèse initiale que je tenais d'ailleurs de lui. J'avais jalonné son récit d'éclipses artificielles (ne pas tout dire, faire des choix) afin de rendre plus claires les zones plus spécifiquement marquées par les effets de résistances et de transfert. Il me fallait régulièrement interroger la construction métapsychologique que je tentais d'en faire : la valider, l'invalider, ce qui m'imposait de prendre en compte et d'élaborer... ces mêmes effets de résistance et de transfert par lesquels elle pouvait être traversée, pour que, à l'instar de ce qui se passe dans la cure, d'obstacles, ils deviennent levier pour théoriser.

*L'APF INVITE à PARIS : Francis Baudry  
Correspondance Sigmund Freud Marie Bonaparte*

*Samedi 25 mai 2024*

## *Brève présentation de Francis Baudry*

*Évelyne Sechaud*

Francis Baudry est né en France en 1931 et sa famille a émigré à New York en 1941. Il a d'abord fait des études de Psychiatrie à l'Institut Psychiatrique de l'État de New York (NYPSI) puis une formation psychanalytique au Centre Universitaire de Columbia, fondé en 1945, dont il est devenu Membre titulaire formateur. Il se rattache au mouvement de l'Ego Psychologie dont Kriss, Hartman et Loewenstein sont les fondateurs. Lui-même a bien connu Lowenstein qui a été son superviseur. Il a publié une quarantaine d'articles sur des sujets variés, notamment sur le caractère, sur la supervision (la question du double transfert), le changement en psychanalyse, et aussi de nombreux textes de psychanalyse appliquée, sur des peintres : Rembrandt, Vermeer, le Caravage ; sur des écrivains comme Montaigne ; sur des films, en particulier *Au revoir les enfants* de François Truffaut. Alors qu'il a quitté New York pour s'installer en bord de mer à Cape Cod, il reste aujourd'hui très actif, proposant des séminaires, des supervisions notamment pour des thérapeutes ukrainiens, mais aussi en enseignant les écrits de Freud en particulier pour des étudiants chinois.

# ***La correspondance<sup>1</sup> entre Freud et Marie Bonaparte (1925-1939), une relation intime***

***Francis Baudry***

*Revue et augmentée par Frédéric de Mont-Marin*

## **Résumé**

Cet article explore le contraste entre le concept théorique du transfert dans l’œuvre de Freud depuis 1920, et sa gestion dans le réel de la cure. Plusieurs hypothèses seront élaborées pour expliquer cet écart.

## **I) Introduction**

Nous sommes extrêmement chanceux de pouvoir étudier la correspondance récemment publiée entre deux écrivains particulièrement érudits et sincères : Sigmund Freud et Marie Bonaparte, princesse d’origine grecque si fière de ses liens avec le grand Napoléon. La lecture de cette correspondance – près de 1 000 pages entre 1925 et 1939 – nous ouvre une fenêtre sur la personnalité fascinante de ces deux auteurs ainsi que sur la détérioration de la situation politique en Europe. Enfin, on assiste à la naissance du mouvement psychanalytique français lequel dépendit fortement de l’influence et de l’aide financière de Marie Bonaparte. Nous devrions également être très reconnaissants envers l’auteur de cette traduction française car bon nombre de ces lettres, griffonnées à la hâte (il y a de nombreuses photos de l’écriture de Freud dans le livre) sont quasiment illisibles. Marie Bonaparte aurait certainement apprécié la parution d’un tel livre tant elle était avide de publicité et de gloire. Avait-elle en tête le désir que cette énorme correspondance soit un jour publiée ?

Ce qui suit donne un nouvel aperçu de la rupture entre la compréhension théorique du transfert et sa gestion dans le réel du cadre et d’une situation clinique particulière. Cette correspondance révèle une confusion dans les échanges par un mélange qui conjugue le personnel et professionnel. Marie était une princesse grecque dotée d’une énorme fortune qui lui offrait une vie luxueuse que Freud ne pouvait se permettre.

Quelques mots sur son enfance s’imposent. Elle a failli mourir à la naissance d’un accouchement au forceps. Sa mère, quant à elle, est décédée un mois plus tard. À l’âge de 3 ans et 4 mois, elle attrapa une grave congestion pulmonaire avec hémoptysie. Elle en dit : « Le résultat de cette congestion fut décisif pour me rendre ensuite plus obéissante. Je devais me souvenir toujours avoir si été malade pour n’avoir pas obéi aux grandes personnes. » Le médecin appelé à son chevet déclara que sans doute, elle ne passerait pas la nuit. Aussitôt, on télégraphia à son père de revenir de Bulgarie. « Quand il revint, j’étais sauvée » (14 août 1926).

Malheureusement, Marie a toujours été, semble-t-il, perçue dans sa famille comme une enfant maladive : « Toute mon enfance ensuite on parla mystérieusement d’un danger terrible auquel j’aurais échappé, sans me dire jamais lequel, ce qui m’irritait. » Cette menace de mort qui imprégnait toute sa vie aurait-elle participé à ses angoisses, à ses phobies ? Celles-ci toutefois furent partiellement atténuées lors de ses nombreuses visites analytiques à Vienne. Le père de Marie quant à lui était décédé depuis deux ans avant qu’elle ne consulte Freud.

---

1. Correspondance intégrale, Flammarion, Paris, 2022.

Quelques mots sur la personnalité complexe de Marie donneront une vision éclairante sur sa correspondance. Très belle, elle témoignait d'un talent d'écriture extraordinaire. Tout au long de sa vie, elle a écrit plus de 15 livres, parmi lesquels deux livres à destination des enfants ou encore un autre inspiré par la mort de son père. Le plus intéressant pour un lecteur psychanalyste provient du fait qu'elle a retrouvé, après la mort de son père, cinq cahiers écrits par une petite fille [Marie donc] alors âgée de sept ans et demi à dix ans. Leur découverte eut deux conséquences : la première la pousse à consulter Freud ; la deuxième, leur lecture intégrale par Freud permit à ce dernier la reconstruction d'une scène primitive à laquelle Marie fut exposée enfant. Fait qui sera confirmé plus tard, lorsque Marie en parlera à ses proches encore en vie.

L'engagement dans une telle activité littéraire et épistolaire exigeait un haut degré de conviction, de créativité et de sublimation, lequel n'était pas forcément accessible aux femmes de cette époque. Mais le courage de Marie ne la faisait reculer devant aucun obstacle.

Elle était par ailleurs arrogante et déterminée à faire ce qui lui plaisait, au moment présent, sans se soucier le moins du monde des conséquences possibles. D'un appétit sexuel incontrôlable, elle avait la capacité de séduire et d'exercer son contrôle sur tous les hommes qu'elle approchait, parmi lesquels des hommes politiques tel Aristide Briand, ou encore des médecins. Il est clair qu'elle aurait voulu avoir des relations sexuelles avec Freud, mais, ni l'un ni l'autre ne se le permirent. Elle voulait aussi se « venger » d'être une femme, injustement privée par son père de l'organe masculin. L'attitude de Freud qui, selon elle, l'aidait à développer ce qu'elle imaginait être un cerveau masculin, agissait en guise de compensation paternelle. Au départ de leur correspondance, ses lettres s'adressaient en premier lieu à son « maître aimé ». Mais rapidement et jusqu'à la fin de sa correspondance elle s'adressa à son « cher père » ou à « l'être aimé ». La plupart de ses lettres débordaient de mots d'amour tendres.

Dotée d'une intelligence psychologique aiguë, très curieuse d'explorer son monde intérieur, elle en révélait à Freud toutes les facettes, sans filtre ni crainte des répercussions.

Il apparaît peu douteux, qu'à certains moments, elle eut des symptômes quasiment psychotiques, perdant tout sens des limites et des frontières. Par exemple elle permit à son fils adolescent, allongé près d'elle au bois de Boulogne, de toucher sa poitrine tout en notant qu'il avait une érection et qu'elle était elle-même très excitée !

D'une grande générosité, elle mit toute son énergie dans la traduction française des œuvres de Freud, quitte à rémunérer plusieurs traducteurs. Elle fut également, avec René Laforgue et Édouard Pichon, à l'origine de la fondation de la première société de psychanalyse en France (La Société Psychanalytique de Paris). Enfin, elle acheta la correspondance de Freud avec Fliess pour empêcher qu'elle puisse tomber entre de mauvaises mains.

## II) La vie de Marie et le monde extérieur

Il est essentiel d'expliquer à quoi ressemblait la vie d'une princesse grecque à la fin des années vingt. Une vie émaillée de multiples cérémonies, dîners et réceptions, comme des rencontres sociales sans fin avec d'autres membres de la royauté européenne ou encore avec des hommes politiques. Dans son monde, pour une femme, point de place pour des activités intellectuelles indépendantes et encore moins pour se plonger dans ce nouveau domaine si inconnu, controversé et subversif de la psychanalyse. Le 23 avril 1926 elle écrit : « Je sens autour de moi les murs de la censure, je ne puis me remuer sans m'y heurter » ou encore : « Pourquoi la vie a-t-elle fait de moi un esprit savant emprisonné dans la peau d'une princesse ? [...] Je dois me glisser au travail comme un voleur, au travail que mon rang social absurde me défend comme un crime ! Je dois me cacher sous de faux noms pour poursuivre les recherches que vous savez... »

Il serait possible d'observer l'évolution de cette correspondance à travers diverses lentilles. Tout d'abord comme une étudiante vis-à-vis d'un professeur idéalisé, rapidement leur relation s'enrichit de plusieurs facettes : celle d'une analysante vis-à-vis de son analyste ; celle d'une amitié naissante, celle d'une relation horizontale entre deux alter ego, celle d'échanges théoriques complexes avec leurs différences, en particulier sur la sexualité féminine ; celle enfin d'une implication maternelle auprès d'un Freud de plus en plus malade.

Chacun de ces aspects peut être considéré du point de vue analytique comme ayant des composantes conscientes, préconscientes et inconscientes qui s'entremêlent. On y retrouve des éléments de transfert et de contre-transfert évolutifs et complexes, marqués de temps à autre par diverses mises en acte, à la fois dans et en dehors du cadre. Freud, à l'époque, à l'aise avec sa technique encore en évolution, ne semblait pas troublé par la variété des sentiments intenses suscités par la proximité entre lui-même et son analysante. Il me paraît important de ne pas adopter une attitude trop critique vis-à-vis du cadre analytique de cette époque. Cent ans se sont écoulés, durant lesquels notre vision et notre compréhension de la cure n'ont cessé d'évoluer pour construire ce que nous considérons aujourd'hui comme une technique appropriée.

Voyons donc ce que nous pouvons découvrir tout en gardant une attitude bienveillante.

### III) Premières lettres – juillet 1925 à février 1926

Dans cette partie, j'étudierai l'échange de lettres au cours des deux premières tranches d'analyse, chacune d'une durée d'environ six semaines. Elles offrent un aperçu considérable sur la naissance de leur relation, en dehors de facteurs externes. On peut par exemple le constater dans le travail de traduction française de Bonaparte du Léonard de Vinci. Un premier article qu'elle se sentait d'aborder en toute liberté car il ne traitait pas directement de son analyse qui n'en était qu'à ses débuts.

Les toutes premières lettres se concentrent sur une difficulté : bien que souhaitant être analysée, Marie, obligée de rentrer régulièrement à Paris pour être auprès de son fils, ne pouvait rester à Vienne plus de 3 mois. Freud lui répondit qu'il ne voulait pas accepter une limite dans le temps pour son traitement, quitte à ce qu'il soit entrecoupé d'absences. Les lettres ne décrivent pas le traitement en lui-même lequel débuta en octobre 1925. Celles-ci exposaient avant tout les préoccupations sexuelles de Marie, centrées sur sa frigidité. En dépit de son attachement à la métapsychologie freudienne, elle n'a jamais renoncé à croire que sa frigidité reposait en premier lieu sur un dysfonctionnement anatomique : une trop grande distance entre le clitoris et le méat urinaire. Pour autant, elle n'a jamais vraiment expliqué le fondement sur lequel s'appuyait cette conviction. C'est sous le pseudonyme de Narjani qu'elle publia tout un corpus de données susceptible d'étayer sa croyance.

On sait que lors de son premier séjour à Vienne, elle consulta, sous la recommandation de Freud, Carl Fleischmann, le gynécologue qui a mis au monde tous les enfants du psychanalyste viennois. Mais Marie se tourna finalement vers le professeur Josef Halban lui aussi gynécologue mais aussi chirurgien. C'est avec ce dernier qu'elle va entreprendre plusieurs interventions chirurgicales (1927, 1930, 1931) sensées la « guérir » de sa frigidité par le rapprochement du clitoris au méat urinaire.

Deux jours à peine après son départ de Vienne pour Paris (le 19 décembre 1925), elle éprouve le besoin d'écrire à celui qu'elle appelle déjà « Mon maître et mon ami ». Bavarde, elle s'adresse à lui comme à un confident pour lui dire qu'en regardant son horloge à 11 heures et à 17 heures (soit à l'heure de ses séances) que : « quelque chose en moi a froid ». Elle évoque aussi ses « frères » – ceux qui ont pu rester à Vienne pour leur analyse auprès de Freud – dont elle « envie le bonheur ». Elle rajoute : « Je n'ai pu attendre plus de deux jours avant de vous écrire deux feuillets. Je m'étais pourtant dit qu'il faudrait un peu plus longtemps vous laisser vous reposer de moi, mais je n'ai pas pu : c'est trop triste » et de conclure par « mais vous êtes plus puissant que le pape ou le « roi Salomon » ! je vous vénère et vous aime ».

Sa lettre du 27 décembre n'est pas moins passionnée. Elle semble déjà assumer d'être incomprise par sa bonne société : « Il faut d'ailleurs, comme vous me l'avez si magnifiquement dit, s'habituer à n'être pas compris.

À ce prix seul on peut être, exister dans sa plénitude, et sans faire dépendre son propre épanouissement de l'infirmité du jugement des hommes. » Elle y explique que son entourage qui ne « comprend » rien échafaude divers mobiles quant à son séjour à Vienne. « Pour les uns, j'y fus afin de rejoindre un amoureux viennois ; c'est une thèse très répandue. Pour les autres, afin de fuir un amant parisien qui m'aurait excédée. Pour d'autres encore, je ne partis que pour fuir ma maison, mon ménage, pour accomplir ou préparer mon divorce. Car on sait en général que mon ménage n'est pas des plus assortis [on suppose que son mari entretint une passion homosexuelle avec son oncle prince du Danemark]. Mais que je sois allée à Vienne dans un but intellectuel, spirituel, qui n'est d'ailleurs pas dénué de passion, cela semble à la plupart des gens inimaginable ! [...] Or les besoins de mon esprit ne vont qu'en croissant... » Je soupçonne qu'au niveau préconscient, toutes ses suppositions contenaient une part de vérité, tant Marie débordait d'enthousiasme lorsqu'elle partageait tous les détails de sa rencontre avec Freud.

Toujours dans cette lettre du 27 décembre, elle s'enflamme à l'idée de le retrouver : « Dans neuf jours j'aurai ce bonheur. Il me semble que pendant mon absence j'ai rassemblé des forces pour mieux venir à vous, quelque chose comme ce que font le léopard ou le tigre quand, avant de bondir, ils se replient sur leurs jarrets. » Bien que cette lettre se termine par : « Et laissez-moi vous dire comme je vous aime », il n'est pas bien difficile de deviner l'agression sous-jacente ! Cette image animalière découle peut-être d'une peur infantile des hyènes, peur qu'elle reliera à l'image de son père la portant sur son dos en la ramenant la nuit dans son lit (lettre du 17 mai 1926). Pour l'enfant Marie, la hyène représentait également une dévoreuse de cadavres ! Dans ses associations, on percevra qu'elle est les deux à la fois : l'enfant au lit, et la hyène puisqu'elle rapporte qu'elle a continuellement faim. Toujours dans cette lettre du 27 décembre elle témoigne encore combien sa maternité comme sa vie de famille ne lui laisse pas l'espace que réclame son esprit « qui ne peut ainsi s'épanouir ». Et de rajouter : « Et tout cela parce que la nature me fit ce don terrible, quand je n'étais encore qu'un embryon : un cerveau d'homme encombré en dessous d'un sexe féminin ! Dante dans son *Enfer* n'imagina pas de pareil supplice, ce déchirement de l'être "par le dedans". C'est pourquoi j'ai besoin de vous, de vous ! Pour me comprendre, pour renaître ! Pour prendre enfin le courage du triomphe de ce qui en moi mérite de régner ! » S'agirait-il d'un triomphe du masculin ? Irait dans ce sens la plupart de ses rêves dont elle dit qu'ils concernent avant tout une forme d'envie du pénis. Voulait-elle par là se conformer à la théorie freudienne du développement féminin ?

Une lettre du 22 mai 1926 peut se lire comme une séance d'analyse : des souvenirs d'enfance qu'elle relate, avec une intuition authentique, à des angoisses actuelles et passées. Je me demande dans quelle mesure ces angoisses ont affecté l'organisation de base de son caractère.

Dans une lettre ultérieure, elle se plaint d'être jalouse de l'affection que porte Freud à l'égard de « Wolf », le chien qu'il a donné à sa fille Anna et dont il a été séparé lors de son séjour dans un centre de réhabilitation pour chien. On constate par ailleurs que Marie a été rapidement capable de s'intégrer au sein de la famille viennoise avec qui elle partage quotidiennement leur routine. En mars 1926, elle remercia Freud pour le joli panier de friandises que Mme Freud lui avait apporté à la gare alors qu'elle s'en rentrait pour Paris. Dans cette même lettre, elle commente la lettre chaleureuse et affectueuse qu'Anna, la fille de Freud, lui avait écrite. Elle termine par « Je vous aime tendrement ».

Avec le temps, les lettres de Marie deviennent encore plus personnelles et intimes. Elle partage tout son univers, ses angoisses, ses interprétations auto-analytiques, sans omettre des détails très concrets à propos de ses rencontres sexuelles, sans exception. Elle va jusqu'à lui envoyer des dessins détaillés de son anatomie ou encore des positions respectives des amants. En écrivant de longues lettres, sa correspondance lui procure le sentiment d'une présence continue avec Freud. Elle n'a aucune idée du poids qu'elle fait peser sur lui. On peut imaginer qu'elle compense en partie son insistance en s'impliquant activement dans la traduction française de ses textes tout en mettant sur pied l'organisation de l'introduction de la psychanalyse en France. Elle le fit contre la résistance de certains collègues, lui reprochant de n'être pas médecin, et une femme qui plus est ! À cette époque,

la profession médicale continue de considérer que les analyses conduites par des non-médecins constituent une violation illégale de la pratique médicale.

C'est en partie pour cette raison que l'enthousiasme suscité par les résultats de la psychanalyse, et son tout nouveau vocabulaire, s'est heurté à une opposition substantielle de la part des psychiatres français qui se méfiaient de cette chose venant d'Autriche. On peut citer pour exemple, l'un des traducteurs de Freud, Pichon. En dépit des objections de Marie, ce dernier a voulu omettre de son vocabulaire le mot « libido » en le remplaçant par le mot français « aimance ». En conséquence de quoi, Marie a alors commencé plus activement à prendre elle-même en mains certaines traductions, en embauchant d'autres personnes pour l'aider dans cette tâche, notamment Loewenstein. Le souci d'être très précis dans le travail de traduction était très exigeant. Marie se montrait d'une extrême attention aux détails en posant des questions très pointues. Par exemple, lorsqu'elle traduisit plus tard le cas du Petit Hans, elle demanda à Freud la façon traduire « Wiwimacher » ou « Lumpf » en français « Fait pipi » ? Freud lui répond alors qu'elle pourrait contacter une servante pour savoir sur quoi s'appuie le génie latin pour ces mots !

Avant de poursuivre, il est temps d'examiner comment Freud a réagi à ce déluge de lettres comme à leurs élans d'amour et d'affection. On peut constater en premier lieu qu'il écrit beaucoup moins de lettres qu'elle. En effet, entre décembre 1925 et mars 1926, Marie écrivit 20 lettres et télégrammes alors que Freud ne lui répondit que 6 fois. En deuxième lieu, on peut noter qu'il passa de « Votre altesse royale » à « Ma Chère Princesse », et enfin le 14 mars à « a poor body ink » en référence à la façon dont son père l'appelait lorsqu'elle était enfant et qu'elle renversait de l'encre sur ses doigts. Ce n'est qu'en mai 1926 qu'il passe à « ma chère Marie » puis, en juin 1926, à « Mimi », qu'il continue, jusqu'en 1939, d'alterner avec « ma chère Marie » dans la plupart de ses lettres. Dans une lettre du 2 mars 1926, après l'introduction par « ma chère princesse », il écrit : « je n'utilise pas le langage du transfert. Je n'écris pas "Marie" ou encore moins "Mimi", mais je ne compte pas cacher mes sentiments cordiaux à votre égard car je crois que notre relation peut confortablement exister indépendamment du transfert même s'il est vrai qu'elle n'aurait pas été installée sans lui ».

L'intensité de la relation de Marie avec Freud conduit à davantage de passages à l'acte. À Paris, elle rencontra un analyste d'origine polonaise, Rudolph Loewenstein (il deviendra plus tard l'une des figures marquantes de la psychologie du moi à New York). Après avoir participé à la traduction des œuvres de Freud en français, il devint plus tard l'amant de Marie et accepta même par la suite de la prendre sur son divan. Les choses ne s'arrêtent pas là puisque plus tard il prit le fils de Marie en analyse alors même que celui-ci découvrit, par une lettre de Loewenstein à sa mère, qu'elle en était l'amant. Pour finir, Loewenstein adressa sa propre sœur à Marie en vue d'une analyse.

#### IV) Approfondissement des relations 1926-1927

À son retour à Paris fin février 1926, Freud aborde avec elle ses soucis de santé. Il l'informe de l'apparition de douleurs thoraciques qui témoignent d'une insuffisance cardiaque. Le cardiologue tente de le convaincre, sans succès, de réduire sa consommation de tabac. Il demande à Marie de ne pas trop lui en tenir rigueur, comme s'il imaginait un ralentissement sensible de ses activités, la préparant peut-être même à son éventuelle disparition. Terrifiée à l'idée de cette perte, Marie écrit : « ... je fais le vœu de vivre de votre pensée ! Je vais travailler pour vous, finir la traduction, lire peu à peu votre œuvre. L'esprit du sublime père que j'ai trouvé en vous ne peut du moins m'être dérobé. Cela, je l'aurai tant que je vivrai, tant que mon cerveau, du moins dans sa santé, sera capable de vous comprendre » (lettre du 5 mars 1926). Freud de son côté s'inquiète de l'attachement excessif qu'elle lui porte. Il l'avait mise en garde lors de son premier séjour à Vienne de ne pas trop s'attacher à lui : « Je ne vivrai pas longtemps. Je suis vieux. Je suis malade » (lettre du 8 mars 1926). Pour autant, dans une lettre en

date du 3 avril 1926, il lui confie qu'il admet à quel point Marie est devenue « une partie importante de sa vie et de toutes nos vies ».

Plusieurs fois Freud se plaint que les missives, presque quotidiennes, étaient tout simplement trop difficiles à gérer. Marie ne se laissa cependant pas facilement décourager et, malgré la demande de son maître aimé, elle continua, à l'image d'un train express, à lui envoyer de longues et quotidiennes correspondances.

## V) Maintien de la proximité personnelle

Les centaines de pages suivantes de leur correspondance détaillent l'intensité de leurs liens tant personnels que professionnels. Ruth Mack Brunswick, une analyste américaine en traitement avec Freud, devint partie intégrante du cercle croissant d'amis et de patients. Marie fit la navette de Paris à Vienne pour partager avec Ruth les détails intimes de la vie de Freud et de leur analyse avec lui. Pour le reste du livre, deux questions domineront une grande partie de son contenu : la compréhension de la frigidité de Marie et l'impact de la tuberculose de sa fille, Eugénie, alors adolescente.

Freud répond à ses lettres en révélant certaines de ses propres réactions psychiques. Il dit : « Quand quelqu'un m'insulte, je peux me défendre mais quand quelqu'un me loue, je suis sans défense ! » (10 mai 1926). En réponse au flux continu des lettres de Marie, il lui envoie parfois un poème. À d'autres moments, conscient de l'incapacité de Marie à contrôler sa libido, il essaie de la mettre en garde contre le danger de céder à ses pulsions sexuelles accablantes, y compris certaines dirigées vers les analystes avec lesquels elle est entrée en contact.

Marie reste obsédée par le rôle du pénis et par l'anxiété de castration qui, selon elle, explique la réaction du bébé face à la perte du sein. Malgré les affirmations contraires de Freud, elle est furieuse contre ces analystes français qui voient la phase orale comme une véritable phase de développement à part entière. Elle rechigne également à voir Freud, dans son transfert, comme le pendant féminin de la mère ! Son mépris pour le maternel se poursuit puisqu'elle ajoute que la nature de la mère est son sein nourricier plein et stupide ! Elle offre également à Freud des cadeaux pour son anniversaire, en particulier du miel expédié de la Grèce même. Il n'en est pas particulièrement réjoui et lui répond en disant qu'il commencerait à soupçonner qu'elle pourrait bien considérer ses 70 ans comme le début de sa deuxième année d'enfance (21 avril 1926). Malgré tout, il la remercie pour ses cadeaux d'anniversaire en lui faisant parvenir un télégramme : « Tous vos charmants cadeaux me rappellent votre existence. Arrêtez, aucun n'a une valeur égale à qui vous êtes » (7 mai 1926). Freud, impressionné toutefois par sa perspicacité, lui écrit 3 jours plus tard : « Lorsque j'ai lu votre dernière lettre, je n'ai pu m'empêcher de me dire : comment se fait-il qu'elle perce un être à jour d'une manière aussi rapide et infaillible ? Qu'elle trouve, du premier coup, les raisons qui échappent à tous les autres ? C'est forcément qu'elle possède l'intelligence instinctive du génie... » (10 mai 1926).

Marie continue d'être très troublée. Elle se comporte comme une enfant obéissante, mais en restant rusée et provocante, sous couvert d'une soumission totale envers Freud. Elle lui confie que son prénom, Marie (appelée aussi Mimi), était non seulement celui de sa mère, mais aussi celui de la Vierge, de la femme dieu, de l'épouse de Dieu le Père ! Les trois derniers mots sont soulignés. Il y a ici une allusion peu subtile à Freud, comme son Dieu. Dans cette même lettre, Marie lui rappelle aussi que sa mère est décédée peu après lui avoir donné naissance.

Peu de temps après, Marie raconte à Freud la conversation cruciale qu'elle a eue avec un dénommé Pascal, un Corse, qui travaillait dans les écuries de ses parents et qui avait couché avec la nourrice de Marie, dans la même chambre, où, enfant, elle était supposée dormir. Elle confirme par là toutes les reconstructions de Freud. Marie, tellement enthousiasmée par la justesse de son travail avec lui, termine ainsi sa lettre : « J'ai une ardente envie de vous revoir. Je permettrais désormais à l'analyse de me découper en morceaux, voire de me transformer en bouillie. Je vous aime, je vous aime ! » Freud se réjouit toutefois d'entendre de Marie la confirmation de ses

toutes premières reconstructions impliquant le Pascal en question. Il termine sa lettre en français « C'est très beau. Je vous embrasse » (2 juin 1926).

L'interruption de leur correspondance entre le 7 juillet et le 9 août suggère qu'elle a rendu visite à Freud dans cet intervalle. Peu après son retour à Paris (9 août 1926), elle écrit : « Une chose qui me console, c'est la pratique analytique. Cela me permet de rétablir une certaine proximité avec vous. » Elle indique à Freud qu'il devrait l'appeler Mimi, recréant évidemment l'intimité infantile qui lui a tant manqué avec son père.

Elle poursuit l'envoi de lettres interminables sans penser le moins du monde au fardeau qu'elles représentent pour Freud. Celui-ci, après avoir lu les longues associations de rêves et les reconstructions qu'ils contaient, lui répond : « Vous ne dites pas un mot de l'audace taquine que vous avez à m'attribuer le mérite de toutes vos découvertes » (18 août 1926). Il continue néanmoins de partager avec Marie certains détails très personnels de sa vie, notamment la relation intime qui n'est plus cachée entre sa fille Anna et Mme Burlingham.

## VI) Un drame familial pour Marie

Marie est frappée par un drame. Les médecins, qui s'occupent de sa fille Eugénie, 18 ans, atteinte de pleurésie et de fièvre, craignent qu'elle ait contracté la tuberculose. Le seul transmetteur probable était un prêtre, que le père avait engagé, contre la volonté de Marie, pour enseigner le grec et la religion à la jeune fille. Marie s'enrage contre elle-même de culpabilité : « Père, père ! Pourquoi suis-je née pour être ainsi crucifiée par ma maternité !... je ne peux seulement que pleurer, pleurer. Et si j'étais la seule à souffrir de cette faute d'entre les fautes ! être devenue mère, contre ma volonté, contre ma nature. Deux fois ! Deux fois ! » (11 décembre 1926). Mais Marie, comme vaincue, s'engage dans une introspection très perspicace. Elle se rend compte que l'intensité de sa réaction face au danger que pourrait courir sa fille constitue une répétition des sentiments intenses qu'elle éprouvait, enfant, lorsqu'elle pensait à la mort de sa mère qui souffrait probablement, elle aussi, d'une tuberculose avec hémoptysie. Une compassion mêlée de culpabilité, car derrière tout cela se cachait la pensée « je dois me détacher de cette femme (la mère, puis la fille) ». Elle perçoit que sa haine envers le prêtre grec pourrait être une projection de sa propre haine pour l'accuser aussi. « Depuis que j'ai pris conscience de cette situation, je me sens plus calme et je peux attendre. J'ai aussi compris que je devrais mourir comme ma mère en accouchant. Tout cela s'est passé dans la maison même où ma mère est décédée » (13 décembre 1926).

Malheureusement, le diagnostic de tuberculose est confirmé, compliqué par la présence de kystes tuberculeux au niveau de la jambe, lesquels nécessiteront des opérations douloureuses. Bien que plus calme, Marie s'inquiète des perspectives de mariage de sa fille. Le 28 décembre, elle écrit à Freud combien elle remercie Mme le Professeur de lui avoir envoyé une liseuse auprès d'Eugénie qui doit encore rester alitée plusieurs semaines. Marie rapporte également à Freud qu'on lui a demandé de donner une conférence sur « Freud l'Homme ». Elle le rassure en lui disant qu'elle ne sera pas indiscret, qu'elle ne donnera que des détails évidents comme par exemple le fait qu'il a 5 sœurs et un frère, qu'il est un bon père de famille..., etc. « Que des choses de cette nature ! » (31 décembre 1926).

Au début de 1927, Freud écrit à Marie qu'il ne travaille sur rien car son adaptation à une nouvelle prothèse maxillaire lui est très difficile. « Incommodes et douleurs ne sont pas favorables à l'activité intellectuelle » (9 janvier 1927). Il ajoute dans cette même lettre que pendant son séjour à Berlin, il a passé deux heures avec Einstein, le célèbre physicien. Freud l'a trouvé plutôt amical et spontané, ajoutant que « comme Einstein est aussi familier en psychologie que je le suis en physique, nous avons eu une conversation très agréable ». Il rajoute qu'Einstein a eu une tâche beaucoup plus facile dans son travail car il a pu s'appuyer sur une longue série de prédecesseurs alors qu'il a dû, lui, se frayer seul un chemin dans un maquis inexploré et inextricable.

Dans sa lettre suivante (13 janvier 1927) Marie dit à Freud que « le jeune lion est apprivoisé ». Il s'agit de Loewenstein, un analyste avec lequel elle venait d'entamer une relation intime en même temps qu'elle avait

d'autres amants. Elle ajoute que cette relation prit naissance en dépit du fait qu'il avait 15 ans de moins et qu'il était plutôt laid. Connaissant sa réputation avec les hommes, ce dernier lui rétorqua qu'il avait également, de son côté, séduit d'autres femmes.

## VII) Idées, non prouvées, de Narjani (alias Marie) sur l'origine de la frigidité féminine

Malgré son travail analytique, Marie reste convaincue, sans aucune preuve extérieure, que la frigidité féminine serait secondaire à un problème anatomique qui pourrait être corrigé par une opération chirurgicale. Nous l'avons déjà dit plus haut, il s'agit ni plus ni moins d'une trop grande distance entre l'urètre et le clitoris ne permettant pas au pénis d'entrer suffisamment en contact avec ce dernier. Sous le nom de Narjani, elle publie alors plusieurs articles, pour la plupart fictifs, qui décrivent ce problème et son traitement. Elle affirme également que les femmes mesurant plus de 1,68 mètre sont pour la plupart frigides. Il s'avéra que sa fille atteignit cette taille problématique. Marie voulut qu'elle aussi soit opérée !

Au cours de son séjour à Vienne en avril 1926, elle réussit à convaincre le Professeur Halban, chirurgien connu par la famille de Freud, qu'il devait opérer ses parties génitales selon ses théories qui pourtant restaient sans preuves. Peut-être honteuse ou embarrassée, elle voulait cacher sa véritable identité autour de ces questions. Elle utilisa le faux nom de Marie Madol, pour s'inscrire à l'hôpital. Lorsque l'administration lui a demandé son passeport, sa véritable identité fut dévoilée, révélant par là même son mensonge. Gracieusement, le médecin-chef accepta néanmoins, non seulement sa fausse identité, mais aussi de l'opérer. Dans sa lettre suivante, datée du 24 avril 1927, Freud l'appelle par son faux nom : « Chère Marie Madol », en lui rappelant que si, pour ne pas être démasquée, elle avait prétendu ne pas avoir de passeport, elle aurait pu être emmenée au commissariat de police.

Deux semaines plus tard, de retour à Paris, elle écrivit à Freud (8 mai 1927) que la dernière conversation qu'elle a eue avec lui a été la plus dure de sa vie : « Vous avez tenu un miroir devant mes yeux et je m'y suis vue comme pas belle. » Elle confia à Freud qu'après son opération elle était dans un état maniaque, quasi psychotique, qui s'accompagnait d'un débordement de tendresse pour son fils et son mari. Ce dernier ne comprit pas ce qui se passait et envoya un prêtre la voir dans l'espoir de l'exorciser. Elle écrit en outre que ce qu'elle vivait relevait d'une « hypomanie érotique ». Elle avoua à Freud qu'elle avait été dans un tel état de confusion qu'elle avait rapidement cédé aux exigences insistantes d'Halban lequel lui dit après la cicatrisation de son opération : « Allons-nous essayer de voir ? » Il semble que la réaction de Freud ait été intense et extrêmement critique : il accusait Marie d'avoir accompli un acte immoral et un crime de « lèse-science ». Marie sembla se rendre compte que son comportement posait un problème : « je m'en veux, non pas d'avoir commis un "péché", auquel je ne crois pas, mais une "bêtise". J'ai trouvé moyen, en quelques secondes, de me gâcher les quatre mois de l'été quand ils auraient pu être si tranquilles et intéressant. Quelque chose en moi l'aurait-il fait exprès ? Car la vengeance dirigée contre mon ami (amant de l'époque), et vous, le fut bien davantage, en réalité contre moi-même » (8 mai 1927). Elle poursuit chagrinée : « Vous avez beau ne pas nous aimer, nous, vos enfants [les analysants], nous vous aimons et, en tout cas, avons encore besoin de vos avis (je l'ai prouvé) tant que nous ne sommes pas des enfants sevrés, pouvant s'en aller tout seuls sur leurs jambes, de par le monde. » Puis, dans une rivalité avec Anna, Marie termine sa lettre : « Je crois que si j'étais votre fille, il y a longtemps que vous auriez fait de la soupe, avec moi, pour Wolf [le chien de Freud]. » Un humour qui traduit son fantasme d'être ingérée pour toujours par le chien de son maître.

Parallèlement, elle craignait qu'Halban ne veuille pas faire connaître l'opération – celle dont elle avait été l'inventrice – dans ses écrits. Pour préserver sa réputation « auprès des savants allemands », Halban lui a d'abord suggéré qu'elle publie seule sous le faux nom de Narjani. Marie espérait, de façon sans doute irréaliste, qu'il opère d'autres femmes pour publier ensuite, avec lui (l'opération sera brièvement mentionnée en 1932, dans les écrits gynécologiques d'Halban). Dans sa lettre à Halban du 27 mai 1927, elle décrivit leur œuvre [l'opération]

comme « la plus belle de toute sa vie » et qu'elle avait apprécié sa collaboration avec lui. Malgré ses doutes, Halban accepta d'opérer les femmes qui lui avait été spécifiquement adressées par Marie, lesquelles se rendaient à Vienne pour ce faire.

De retour à Paris, elle raconte toute l'histoire à Loewenstein. Ce dernier fut assez horrifié mais Marie trouva sa réaction « intéressante ». Dans une lettre à Freud du 12 mai 1927, elle affirmait, après quelques « essais », que l'opération fut un « succès total ! ».

Cependant, Freud lui répondit de manière très réfléchie. Il lui déconseilla d'en tirer une conclusion trop hâtive et lui dit qu'elle négligeait le vagin dans le rôle du plaisir.

### VIII) Débat sur la pulsionnalité des analystes dans leur pratique

Dans un autre ordre d'idée, Freud lui rappelle assez violemment (14 mai 1927) : « L'analyse a deux missions successives à remplir : libérer les pulsions, puis les soumettre à la maîtrise. Le premier point a bien réussi dans votre cas, pour le second vous n'êtes pas allée encore bien loin. » Il rajoute : « si vous ne pratiquez l'analyse que dans votre intérêt, vous faites bien de permettre à vos pulsions autant de liberté que vous le supposez et que le monde extérieur vous en accorde. Donc dans votre cas, une très grande quantité. Autrement, si vous voulez exercer l'analyse sur d'autres que vous, vous devez constamment leur conseiller la limitation des pulsions et si vous vous mettez en contradiction avec vos théories, cela vous coûtera l'autorité auprès des autres et vous égarera dans votre travail. Il faut réfléchir de très près à ce point-là ». En somme, une sorte de supervision.

Mais Marie ne se démonte pas pour autant (18 mai 1927). Elle répond à son maître en lui indiquant qu'elle considère ses clients comme « inférieurs » — arguant que, comme analyste, elle se sent *ipso facto* dans une situation « supérieure » — et que par conséquent elle ne pourrait envisager d'avoir une quelconque intimité avec eux. Elle continue son argumentation : « ... vos exigences pour devenir analyste, ont été en s'étendant : 1°) Ne pas toucher aux clients (cela, c'est entendu). 2°) Ne pas toucher aux collaborateurs (cela, je ne l'ai pas promis). 3°) Restreindre ses instincts en général, par rapport à n'importe qui, cela je ne peux m'y engager, parce que je ne promets pas ce que je ne saurais tenir ». Entre inquiétude et humour, elle rajoute : « Dans ces conditions, dois-je encore considérer mon avenir d'analyste comme possible ? » Féministe avant l'heure elle pose la question : « Pourquoi la même mesure n'est-elle pas appliquée aux autres analystes [masculins] comme par exemple, un Sach, malgré toutes les aventures qu'on lui connaît, qui poursuit ses analyses didactiques. Et que dire de L [Loewenstein], considéré comme le meilleur analyste de Paris, tout en étant “le plus sauvage”... La différence de jugement viendrait-elle de ce que je suis une femme ? C'est justement là ce que je n'accepte pas. La nature et la vie, qui m'ont donné un cerveau mâle, m'ont donné aussi la force des instincts mâles. Je me considère comme ayant droit au deux, et je vous assure qu'il m'est impossible d'avoir en cela le sentiment du mal<sup>2</sup>. »

Dans une très longue lettre (21 mai 1927), Freud poursuit le débat, en reprenant les choses sur un versant masculiniste, pourrait-on dire aujourd'hui : « La liberté de pulsion sans limites en tant qu'analyste présente deux dangers *en particulier pour une femme*. Premièrement, quand on n'a jamais pratiqué l'art de se refuser quelque chose, on n'y parviendra pas non plus dans la position de l'analyste, les tentations sont très grandes, et la fiction que l'analysé est quelqu'un d'inférieur ne se révélera guère être une digue suffisamment solide. » Dans une veine encore plus masculiniste, il aborde donc le deuxième danger : « On ne peut évacuer du monde le fait qu'on est, à tort ou à raison, *plus sévère envers la femme qu'envers l'homme*, lorsqu'il s'agit de décompter les excès sexuels. Comme on a sa réputation et que le client inférieur prend régulièrement la liberté d'évaluer l'analyste en tant qu'être humain, on ne tardera pas à s'apercevoir qu'on a perdu toute autorité auprès de lui dès qu'il aura établi

2. Dans la lettre du 23 mars 1928, Marie se plaira à raconter à Freud que la femme que Loewenstein voulait épouser l'a rejeté parce qu'il l'avait mise enceinte et qu'elle avait dû avorter !

3. En 1953, dans ses mémoires, Marie reviendra sur cet épisode : « Freud dans son jugement général sur la femme et ses restrictions de liberté nécessaires, retardait sur l'ère que lui-même avait contribué à ouvrir. [...] Il retardait, dans sa sévérité morale personnelle, d'une génération. J'étais moi, dans ma revendication, d'une génération en avance sur la mienne. »

qu'on prêche l'eau tout en buvant du vin, qu'on lui prescrit toutes les limitations des pulsions tandis qu'on ne se soumet pas soi-même à aucune ; personne, dans l'analyse, ne peut faire l'économie de l'exigence de maîtrise des pulsions. Vous le savez. »

Cette question reviendra régulièrement dans leurs échanges. Par exemple, le 15 juin 1929, Marie confie à Freud que quel que soit ce qu'il lui écrit elle n'est jamais satisfaite, « Car, selon le transfert, vous êtes forcément l'ennemi de ma sexualité, tout ce que vous dites, je le crains, va agir contre l'éveil de ma sexualité féminine. Bien que je sache qu'il en va autrement, je le ressens, malgré moi, ainsi. » Le 19 juin, Freud lui répond : « Ce que vous écrivez de la contrainte du transfert est aussi juste qu'intéressant. Je n'ai certainement pas eu l'intention d'inhiber le déploiement de votre libido et pourtant le rôle de père m'a à l'occasion forcé à adopter de telles attitudes qui n'ont pu qu'inspirer votre insatisfaction et votre sensibilité. »

Dans une lettre du 31 mars 1928, Marie évoque la possibilité d'avoir son premier patient parisien, un homme d'origine italienne qui semble souffrir « d'une lourde névrose compulsive avec attitude passive envers le père et la mère. » Elle hésite à le prendre, d'autant que *stricto sensu*, son analyse n'étant pas formellement terminée, elle n'était pas censée prendre un patient en analyse. Mais Freud lui répondit, de façon étonnante (3 avril) : « Je pense que vous ne devriez pas repousser votre premier patient. Qui peut apprendre apprend souvent le plus de ses premières transgressions. »

Il est vrai qu'à cette époque, le cadre était moins strict qu'aujourd'hui en ce qui concerne le mélange vie privée et vie sur le divan. Autre exemple : Freud n'eut aucune difficulté ni scrupules à demander à Marie si elle pouvait s'occuper de sa fille Anna pour une soirée au cours de son séjour de 4 jours à Paris, « Elle serait tout de même totalement perdue comme étrangère dans la grande ville... » (22 février 1928). Naturellement, Marie ira au-delà des demandes de Freud en l'hébergeant pendant plusieurs jours et en l'accompagnant dans la visite de grands sites touristiques.

De même, de façon étonnante, Freud suggérera qu'un des patients de Marie pourrait l'accompagner lors de son prochain voyage à Vienne afin qu'il puisse l'examiner !

Marie n'a aucune retenue à révéler le plus intime, non pas de son âme, mais de ses frasques. (28 mai 1928). Souffrant d'un mélange de culpabilité et de son affirmation volontaire de son droit à vivre ses pulsions, Marie confie à Freud, « son cher père » : « ... naturellement dans la forêt printanière [le bois de Boulogne], il [Loewinstein] m'a pris la main et l'a embrassée... je l'ai laissé embrasser ma joue, et même un sein, mais pas mes lèvres... J'ai été prise alors d'un effroyable remords. Je me suis dit que j'étais incapable de me maîtriser correctement, que j'avais une fois de plus été prise par surprise et contre ma volonté, que c'était indigne, qu'il serait très gênant de vous le confesser ». En revanche, elle n'a aucune gêne à lui décrire ensuite comment elle s'y prend avec « l'ami » pour avoir un orgasme « avec la main comme secours au dernier instant » ! Mais qu'à la suite de sa promenade avec Loewinstein, qui l'avait « beaucoup excitée » elle s'est punie par une frigidité dans le coït qui a suivi. Cette punition n'est pas bien sévère. En effet : « Si je devais être infidèle à mon ami, il fallait que ce fût avec mon plein accord. » Son embarras s'efface ensuite complètement puisque voici la phrase qui suit son « plein accord » : « Par exemple, cet été, Loewenstein, doit venir en Suisse... Alors je me suis dit, je pourrai faire une expérience de deux semaines, si je veux. Quand diriez-vous ? Cette question m'était désagréable, mais l'avenir est vaste ! Et l'on aurait le temps d'y réfléchir ensuite ! » Cela implique qu'à cette époque, le sexe serait une affaire volontaire et non une explosion de désir incontrôlé. Que pense Freud de cette option ?

Dans cette même lettre, elle donne une description détaillée de sa rencontre sexuelle avec son « petit-ami », y compris par un dessin de leur position respective. Elle décrit absolument tout ! En particulier comment elle fait intervenir sa main sur le clitoris pour obtenir l'orgasme pendant le coït. On dirait presque qu'elle souhaite que Freud soit inclus dans ses affaires. Et pour cause : elle rapporte qu'elle atteint un orgasme sans même s'en

apercevoir, avant son amant. « La première fois de ma vie. C'était comme de la magie. Quelque chose d'inouï ! » C'est alors qu'elle attribue cette réussite au fait que dans l'après-midi, alors qu'elle était dans le jardin avec l'ami, elle vit ce dernier uriner, comme son père l'avait fait sous son regard de petite fille. « Cela doit avoir été le "facteur déterminant" de l'orgasme de la soirée – ce retour au père de mon enfance. » Comment ne pas penser que Freud vient ici aussi incarner le père de son enfance qu'elle invite dans ses ébats ? Sans aucun rabaissement de la vie amoureuse dans l'accomplissement oedipien.

Le mélange des genres continue de marquer leur correspondance.

Le 3 avril 1929, elle écrit à Freud que lors de son prochain séjour à Vienne, ces quatre mois « devront être strictement analytique » c'est-à-dire « pas comme la dernière fois ! Tout concentré sur la seule analyse ». Il faut dire que lors de son dernier séjour à Berlin, elle avait multiplié les relations avec Loewenstein.

(11 avril 1929) Inquiète des symptômes névrotiques de sa fille, Marie espère que Freud pourra également la prendre en analyse lors de leur prochain voyage commun à Vienne. Dans sa lettre de retour du 18 avril 1929, Freud soulève une objection intéressante : il déconseille une analyse fractionnée pour de jeunes personnes, pas encore assez matures, qui seraient livrées à elles-mêmes dans les interruptions. De plus, Vienne, dans le froid de l'hiver, n'est pas un endroit idéal pour quelqu'un qui vient de se remettre de la tuberculose. Freud suggère même que Marie « par sa seule compréhension analytique, pourrait l'aider à faire une bonne partie du chemin, ou de rendre l'analyse superflue pour le moment ».

## IX) La maturité... ?

On n'entend pas parler du séjour et de la brève analyse de Marie en avril 1929. En revanche, elle témoigne du fait que Freud lui a donné l'anneau spécial réservé à ses plus fidèles disciples. « Cette bague, je l'aime, père ! Je me sens ainsi comme une épouse, par l'esprit, du père » (3 décembre 1929). L'absence de frontières touche à l'extrême. Le 1<sup>er</sup> avril 1930, Marie annonce à Freud que son fils Pierre, à la suite d'une déception amoureuse avec une Américaine, va commencer une analyse avec Loewenstein. Un peu plus tard, en novembre 1930, Loewenstein envoie sa sœur à Marie pour être analysée. L'intime, le familial, et le divan se mélangent en tous sens.

Fin avril 1930, Marie continue ses brèves visites à Vienne.

Un peu plus tard, elle développe des tumeurs utérines et, à cause de sa richesse et de sa méfiance à l'égard des gynécologues qui ne partagent pas sa vision de la sexualité féminine, elle paie son voyage à Halban, le gynécologue viennois qui l'avait opérée une première fois. Il intervint donc à Paris, à l'hôpital américain, fin mai 1930.

Sans en référer à Freud, elle prend sur son divan des cas d'analyse.

Dans une lettre du 14 décembre 1930, Freud lui suggère que si elle ressent à l'avenir le besoin d'une analyse plus approfondie, elle pourrait s'adresser à Ferenczi ou à Eitingon, plutôt qu'Odier car « vous l'impressionnez, il ne vous impressionnera pas... ». Dès lors, vous n'avez plus de raison de refuser la fille d'Odier ». Marie, lui répond le 31 décembre 1930, elle fait part de son désarroi : « Vous le savez : si je ne pouvais venir vous voir, si vous ne vouliez plus de moi, ou pour d'autres raisons encore qui me rendraient à peine moins triste – car il n'est rien de pire que de ne plus être aimée par le père ! –, alors je ne quitterais Paris, ma vie et même mon ami, pour aucun autre, je crois, pas même Ferenczi ! Je devrais simplement continuer à vivre telle que je serais et telle que vous m'auriez façonnée, vous, le dernier père. »

Au début de 1932, les problèmes autour de la prothèse de Freud augmentèrent et épisèrent ses finances. Il écrivit à Marie que plusieurs collègues l'avaient aidé financièrement, y compris l'une de ses patientes, Edith Jackson, une pédopsychiatre américaine. Il rajoute : « Vous, je vous ai épargné cette fois. Vous restez comme

ultime réserve quand je ne serai plus là ». (5 février 1932). Le 14 avril 1932, Freud partage avec Marie qu'il n'avait plus que 3 patients en analyse (contre 5 pour Marie !) et qu'il n'avait reçu aucune nouvelle demande. Il ajoute : « les gens ont bien sûr raison, je suis trop vieux et travailler avec moi est trop incertain ».

4 octobre 1932, Marie a la sensation qu'elle a encore besoin d'un morceau d'analyse et qu'elle devrait la faire chez Loewenstein. « Mais d'où vient cette soif d'analyse ? Ne serait-ce pas une nouvelle poussée vers l'infidélité, envers le père ? Comme dans la vie, j'aimerais être parallèlement infidèle dans l'analyse. Mais je vous aime trop pour le faire contre votre volonté. Je sais que Loew aurait du mal à m'analyser, nous avons été trop intimes. Je crois malgré tout que maintenant, avec le recul, il serait suffisamment objectif pour le tenter. Il me comprend très bien. » Le 24 octobre 1932, elle hésite encore, car elle serait alors obligée de lui confesser [à Loewenstein] son infidélité envers son amour. « Ma devise pourrait être : infidèle jusque dans la tombe. »

11 novembre 1932 : « Non, père, je ne peux pas aller en analyse auprès d'un autre, même pour un fragment, si ne n'ai pas reçu personnellement cette autorisation de votre propre main. » Un peu plus loin : « Mais je sais une chose : si je faisais ce fragment d'analyse sous l'impression – vraie ou fausse – que vous m'en voudrez pour cela, même de manière infime, que vous m'apprécierez moins ensuite, que vous me considérerez comme souillée, que vous ne voudrez plus ensuite m'accueillir auprès de vous, alors je préfère rester jusqu'à la mort dans mes conflits irrésolus, alors je préfère rester frigide jusqu'à la mort. » La confusion entre l'infidélité amoureuse et celle analytique est totale ! Freud lui répondit le 13 novembre qu'il ne pouvait « strictement plus rien objecter » à son analyse à Paris... « En tout cas, vous n'avez pas à rester frigide pour l'amour de moi. J'ai pour vous une amitié cordiale, mais l'idée de faire valoir des droits de propriété sur votre personne ne me vient tout de même pas. Sur ce point, le transfert vous trouble le regard. » Et il signe : « j'envoie à l'« infidèle » mes salutations les plus chaleureuses ». Alors Marie en retour (le 15 novembre) lui exprime toute sa reconnaissance : « C'était ma vengeance, et en même temps ma fidélité ! que de demeurer frigide. C'était également ma punition, pour la vengeance exercée contre vous. » Toujours dans le fil de cette confusion analyse/amour/sexualité : « Et de fait, j'ai reçu hier votre première lettre, qui me donnait la permission de mener l'analyse avec Loewenstein. Quelques heures plus tard, j'allais avec l'ami... et j'eus, avec lui, le premier orgasme vaginal plein de ma vie – avec participation du clitoris, naturellement, à laquelle je ne pourrai certainement jamais renoncer. C'était très beau... », « votre autorisation a suffi à faire céder ma frigidité. » Quel meilleur compliment ?! Mais elle réaffirme sa fidélité encore à la fin de sa lettre : « J'ai dit ce matin à Loew que vous seriez tenu au courant de tout. » Elle reprend ce thème dans une très longue lettre du 22 janvier 1933 où elle exprime sa crainte que lui, « le fondateur de la psychanalyse » ne l'ait pas comprise. « À présent, vous m'avez au contraire autorisé l'infidélité avec Loew, c'est-à-dire que vous avez compris qu'en lui, je ne faisais que continuer à vous chercher. Le jour même, je le sais à présent, j'ai effectivement dépassé ma frigidité ». « La condition de ma guérison était que vous compreniez que c'est vous seulement que je voulais retrouver dans l'autre. » Le 26 janvier, Freud lui répond si justement : « Vous avez naturellement raison... J'ai placé, en quantité et de manière précoce, les égards compréhensifs et amicaux à la place des considérations analytiques, et j'ai blâmé vos actes au lieu de les interpréter – dans votre intérêt. » Quelle plus belle réflexivité dans l'analyse de son propre contre-transfert ?

Un peu plus tard (25 février 1933), elle lui écrit que son analyse avec Loewenstein est un « travail très fructueux sur le plan pratique [?], mais aussi théorique » mais qu'elle espère cependant que son « cher père » acceptera de la prendre sur son divan pour quatre semaines au prochain été. Marie qui, on le sait, a plusieurs amants, elle peut bien avoir plusieurs analystes. Il semble qu'il y ait une transmission transgénérationnelle de la confusion des genres. En effet, lorsque Marie rend visite à sa fille à l'hôpital (elle avait été opérée à la jambe), elle se plaint à Freud que cette dernière, pendant 8 à 9 heures, lui a parlé de façon exhaustive des détails de sa vie sexuelle, y compris de son anatomie génitale, comme si sa mère lui servait d'analyste.

## X) Les 5 dernières années 1933-1938

Au début de 1933, Freud écrivit à Marie au sujet de la croissance de l'antisémitisme avec l'accession au pouvoir d'Hitler et la menace d'annexion de l'Autriche par le Troisième Reich (26 mars 1933). À ce moment-là, il semble toutefois rassuré. On sait que quelques années plus tard il sera amené à se demander s'il conviendrait qu'il suive les conseils d'amis pour aller en Suisse, ou s'il serait peut-être plus judicieux de rester à Vienne et y mourir. En raison de l'aggravation de la situation à Berlin, Eitingon est obligé de fermer l'institut et Marie espère en créer un similaire à Paris (mai 1933). À peu près à la même époque, Marie fait un voyage spectaculaire en Corse et y rencontre un autre amant.

Dans une lettre plus tardive, elle évoque pour la première fois que Freud puisse éventuellement émigrer à Paris alors que la situation ne cesse de s'aggraver en Autriche. Le 3 octobre 1933, le chancelier Dollfuss échappe de peu à une tentative d'assassinat perpétrée par les nazis. Marie serait ravie de lui offrir une demeure temporaire dans sa maison de Saint-Cloud.

Il est intéressant de noter que les Arabes de Palestine commencent à se plaindre de l'immigration massive des Juifs fuyant les persécutions nazies. Avant son prochain voyage en Afrique avec son amant, Marie envoie à Freud un châle qu'elle a elle-même tricoté. Freud, de plus en plus handicapé, est très heureux de le porter (8 novembre 1933). Le 7 décembre 1933 il lui écrit : « Je me réjouis chaque fois de votre joie de vivre, comme si vous étiez réellement l'un de mes enfants, comme vous vous dénommez. Un enfant dont on peut être fier ! » Un peu plus tard (8 février 1934) il la complimentera pour son travail sur la sexualité féminine : « Votre travail sur la femme accomplit donc de constant progrès. La plupart de vos nouveautés m'éclairent beaucoup. Dans l'ensemble, j'ai dans ce domaine, comme vous le savez, le sentiment de manquer de points de repère. »

De manière irréaliste (19 février 1934), Freud espère qu'il pourrait y avoir un fascisme modéré en Autriche, « un fascisme à l'autrichienne, qui, si pitoyable soit-il, sera bien plus facile à supporter ». Il se rassure encore : « Je suis à peu près inconnu en Autriche, les mieux renseignés savent seulement que si on me maltraitait, cela causerait un grand émoi à l'étranger. » Pour autant, le 25 juillet 1934, le chancelier Dollfuss est cette fois-ci bel et bien assassiné par l'extrême droite nazie autrichienne. (15 novembre 1934) Marie découvre que Solange, une femme de chambre qu'elle avait par compassion gardée de nombreuses années, souffrait d'une tuberculose non détectée depuis longtemps et qu'elle était probablement à l'origine de l'infection d'Eugénie. « Mais quels reproches je me fais à moi-même ! [...] j'ai laissé faire ça à ma pauvre fille. » À cette époque, Marie commence à prendre conscience du problème que son passage à l'acte avec Loewenstein a créé. Elle pense que ce dernier n'aurait pas dû la prendre comme patiente après leur liaison à Berlin.

Vers la fin de 1936, Freud était pessimiste quant à son état. Le 8 décembre il écrit à Marie : « ... à 80 ans, je rumine pour savoir si j'atteindrai l'âge de mon père et de mon frère, ce qui, au-delà de ce cap, déboucherait sur une terne existence, affligée par le conflit entre le désir de repos et la peur de nouvelle souffrance qu'apporte le prolongement de la vie, ainsi que par la douleur anticipée de la séparation avec tout ce à quoi l'on tient encore ». Arrivent ensuite les jours où il ne peut plus manger ni même boire en raison de la douleur que lui causent ses lésions.

Le 19 décembre 1937, Freud écrit à Marie « que l'analyse d'Eugénie se passe bien. Nous voguons dans les eaux du transfert et nous n'avons jusqu'ici encore essuyé aucune tempête ». Dans ses mémoires, Marie mentionne qu'Eugénie traite Freud, non sans humour, de « vieux juif », ce qui ne lui était jamais venu à l'esprit. Freud, quant à lui, appelait gentiment Eugénie « sa chère furie ». Il n'échappe pas à Freud qu'ayant la mère et la fille en analyse, elles sont de fait « rivales ». Eugénie finit par interrompre sa relation tumultueuse avec Axel [de Danemark], 44 ans et marié, au profit d'un jeune prince polonais de sa génération. Dans une lettre du 18 février 1938, Marie mentionne qu'elle rémunérerait Freud pour les heures d'analyse desquelles Eugénie était absente : « Je paie : c'est vous qui lui avez donné la possibilité de cette décision [de quitter Axel]. Sans les deux mois

d'analyse auprès de vous, elle n'aurait jamais pu se décider et aurait, je le crois, laissé passer une grande chance pour sa vie. Car je pense que son choix, cette fois, est même rationnel. » Dans une lettre du 3 mars 1938, Marie demande à Freud s'il croit « qu'il serait bon qu'elle [Eugénie] revînt à nouveau pour quelque temps auprès de lui », quitte à ce qu'elle soit accompagnée à Vienne par son futur mari.

Je ne parlerai pas des dernières années de Freud à Vienne car les détails en sont bien connus.

Le 4 juin 1938 Freud et quelques membres de sa famille montèrent à bord de l'Orient-Express pour regagner Paris. On sait qu'il arriva à Londres le 6 juin et qu'il y vécut jusqu'à son décès en septembre 1939. Son passage à Paris lui permit de passer un long moment dans la maison de Marie. Il lui écrit le 8 juin, 2 jours à peine après son arrivée : « ... une journée dans votre maison à Paris [en fait Saint-Cloud] nous a redonné dignité et allant : après avoir été enveloppés d'amour douze heures durant, nous sommes fièrement repartis sous la direction d'Athéna ! »

## XI) Discussion

Au-delà de la très belle relation d'amitié et de confiance qui s'est développée entre Freud et Marie, la question la plus délicate à traiter est ce mélange entre la vie privée, intime, sexuelle et l'analytique (cadre, transfert...), avec des frontières plus que poreuses, pour Marie Bonaparte en particulier. Par exemple, on constate avec surprise, pour nos yeux de 2024, l'attitude permissive de Freud quant à la relation charnelle que Marie entretenait avec Loewenstein. Il faut avouer que certaines recherches que j'ai effectuées montrent à plusieurs reprises que cette absence de frontières n'avait rien de choquant pour de nombreux analystes de cette époque.

J'aborderai ici ma compréhension de la relation entre Freud et Marie.

Je fais l'hypothèse que Freud n'était que partiellement en contact avec un contre-transfert massif et n'était donc que partiellement réticent à l'implication écrasante de Marie, notamment à ses besoins paternels évidents comme à ses désirs érotiques envers lui, furent-ils déplacés sur ses nombreux amants. Cela s'expliquerait en partie par le fait que Marie, étant capable de répondre à bon nombre de ses besoins libidinaux, fournissait une très riche et très personnelle matière à interpréter. Freud, quant à lui, était avant tout en proie à ses problèmes de santé, mais aussi à la mort et à l'abandon de certains de ses plus proches disciple (Abraham, Jung et Ferenczi...). Marie faisait montre d'une immense affection et lui offrit de précieux cadeaux qu'il conservait dans son bureau (de magnifiques objets grecs [dont une urne pour les cendres] ou des artefacts égyptiens). De plus, on sait le rôle essentiel que Marie a joué dans le développement d'un institut psychanalytique à Paris, à quoi Freud tenait beaucoup. On sait également combien elle s'est activement impliquée dans la traduction française des écrits freudiens. On sait encore combien elle a lutté vaillamment pour défendre certains concepts clés contre une communauté analytique française parfois réticente.

On peut également se demander si la retenue de Freud à affronter (et à l'interpréter) le transfert de Marie serait due en partie au fait qu'il la sentait particulièrement inaccessible sur cette question. Il n'est pas exclu, pour des raisons qui tiennent plus à sa propre personne, qu'il préférât l'ignorer, voire, le refouler, alors que ce transfert ne pouvait que lui crever les yeux. Sans doute séduit, on peut penser qu'il préférera rester sous le charme, plutôt que de le rompre en l'interprétant.

Il est également possible que dans sa théorie du transfert, il n'ait pas encore réalisé à quel point cela impliquait la totalité de sa personne pour Marie, à tous les niveaux (libidinal, tendre, intellectuels...). On pourrait faire le parallèle avec sa volonté d'analyser brièvement sa propre fille, Anna. En effet, la comparaison semble appropriée dans la mesure où Marie considérait Freud, à bien des égards, comme un substitut de son père bien-aimé décédé deux ans auparavant. Elle n'a eu aucune difficulté, très rapidement, à commencer toutes ses lettres par « Mon cher père ». Bien que captivé, à titre personnel, par cette patiente extraordinaire à plus d'un titre, Freud restait sensible à la motivation inconsciente de Marie, alors qu'elle lui révélait le plus intime mais aussi le plus réel de sa féminité. Le 21 mai 1927, il lui écrit, peut-être agacé : « J'aime votre franchise, même si elle sert à la

résistance et que je ne peux nier. L'attitude rétive vous sied fort bien. Moi aussi, je vais être sincère dans ma réponse, car étant votre analyste et substitut de père, je dois encore remplir d'autres fonctions que celles consistant à vous assurer que je vous aime bien et que j'ai de l'estime pour votre intelligence. »

Il me semble que ce décalage, entre notre compréhension théorique et notre travail effectif dans la cure, continue de nous concerner aujourd'hui. C'est tout l'écart entre l'analyste « en personne » qui prend en compte sa subjectivité, son histoire et son caractère et l'analyste disons « théorique » fruit avant tout du transfert.

Très choquant fut pour moi la découverte pénible du comportement inacceptable de certains analystes, pourtant expérimentés, au premier rang desquels figure évidemment Rudolph Loewenstein. Celui-ci se comportait de manière immorale<sup>4</sup> à plusieurs niveaux, même à cette époque pionnière relativement permissive quant aux principes et aux règles régissant la rencontre analytique et son cadre. La lecture des rencontres sexuelles entre Marie et Loewenstein a eu pour moi l'effet d'une douche froide. Quelle déception ! Comment cet analyste que j'ai moi-même connu et tant admiré s'est révélé capable d'un tel comportement transgressif, voire odieux, et ce, semble-t-il, sans aucun remords ni sentiment de culpabilité ? Il convient de noter qu'au cours de ma formation, j'ai eu une relation cordiale et amicale avec Rudolph Loewenstein avec lequel je pouvais m'exprimer en français (j'étais l'un des rares psychanalystes new-yorkais né en France). J'ai eu plusieurs dîners agréables chez lui, et pendant de nombreuses années je le conduisais à Princeton à l'occasion de nos réunions bisannuelles du CAPS où il en était l'invité permanent. J'ai également et régulièrement utilisé ses articles, remarquablement bien écrits sur la psychologie du moi, dans mes propres cours sur cette question. À aucun moment Loewenstein n'a évoqué les détails de sa vie parisienne. La seule exception, alors qu'il était très âgé, fut de partager avec moi ses rencontres malheureuses avec Lacan qui fut brièvement sur son divan.

La dernière caractéristique, inhabituelle pour nous, d'une telle correspondance, montre l'aspiration de nombre d'analystes de cette époque, y compris Freud, à partager les détails des progrès de leurs analysants avec leurs familles.

Il n'y a aucun doute que le processus analytique a été corrompu et envahi par ce mélange du personnel et du professionnel. Ce qui n'est pas forcément si clair, c'est de savoir à quel point ces analystes se rendaient compte que leurs interprétations étaient nécessairement influencées par ce mélange entre l'analytique et la vie personnelle. Cela serait-il à l'origine de l'insistance des analystes européens émigrés aux États-Unis à établir des règles très strictes condamnant avec la plus grande fermeté le non-respect de toute abstinence. Il est intéressant de noter que la plupart de ces analystes immigrés ont gardé un silence total sur leurs expériences en Europe comme sur le trauma de leur exil.

Un autre point d'intérêt, outre le témoignage d'une analyse découpée en mini-tranches successives, est l'obsession de Marie pour l'orgasme et ses théories largement spéculatives pour en expliquer l'absence par une anatomie déficiente. Elle n'a jamais abandonné ses opinions, allant jusqu'à publier plusieurs articles dont les données restent discutables. Néanmoins, elle contraignit Freud à se confronter à certaines de ses croyances autour de la sexualité féminine, lesquelles restaient enracinées dans les préjugés de l'époque<sup>5</sup>. Malheureusement, l'exploration de cette métapsychologie féminine s'est vue entravée par les conditions sociopolitiques, au premier rang desquelles la montée du nazisme, mais aussi par la vieillesse de Freud. L'exploration de leurs désaccords s'en est trouvé amputée et moins féconde qu'espérée.

Rappelons-nous que dans ses dernières années, le cancer du palais de Freud a considérablement perturbé sa vie et son travail. Il souffrait en permanence et a dû subir de nombreuses et douloureuses interventions chirurgicales. En dépit de son courage, sa capacité de penser en a été sérieusement affectée.

4. Rappelons que Francis Baudry est américain. L'appréciation ne serait sans doute pas la même pour un analyste français.

5. Tout au long de cette exploration sexuelle dans cette correspondance, on note un des préjugés de Freud quant à l'idée que le « vrai et mature » orgasme féminin devait être vaginal en excluant le clitoris. Dans cet esprit, Marie Bonaparte considérait que l'orgasme facilement obtenu dans le coït par une masturbation clitoridienne n'était pas le bon !

À cette époque, les fréquentes maladies infectieuses n'avaient pas de vrais traitements médicamenteux. Elles impliquaient de longues périodes de repos, au lit comme parfois dans des cliniques. Une grande partie de cette correspondance en témoigne avec un impact profond non négligeable sur les voyages prévus comme sur la tenue des réunions de travail ou des congrès.

## **XII) Bibliographie**

- Baudry Francis (1985) : La Dernière Bonaparte, J. Amer. Psychoanal. Assn.
- Bonaparte Marie (1940) : Topsy, histoire d'un Chow aux cheveux dorés. Transactions éditeurs Mew Brunswick et Londres.
- Bonaparte Marie-Freud Sigmund (2022) : Correspondance Intégrale 1925-1939, Flammarion, Paris.
- Bonaparte Marie (1953) : Sexualité féminine, Int. Univ. Presse, New York.
- Bonaparte Marie (1958) : Derrière les vitres closes. Les souvenirs d'enfance de Marie Bonaparte.
- Narjani. A.E. (1924) : Considérations sur les causes anatomiques de la frigidité chez la femme, Bruxelles médical.
- Thompson Nellie (2003) : La théorie de la sexualité féminine de Marie Bonaparte : fantasme et biologie.

# 60 ans de l'APF – 8 juin 2024

Par Jacques André

C'est le 9 juin 1964, c'est-à-dire demain, que Jean Laplanche, Jean-Claude Lavie et Daniel Widlöcher présidèrent à l'accouchement de la nouvelle société en déposant les statuts de l'APF, sous le patronage de Daniel Lagache, premier président de l'Association.

Une naissance venue à terme, le terme d'une longue histoire dont chaque anniversaire appelle le souvenir. Une histoire en deux temps et trois sociétés. Premier temps (1953), d'un côté la SPP de Nacht, sa mainmise sur l'Institut et la formation conçue par lui sur un modèle aussi didactique que pédagogique, notamment à travers un découpage par année de l'enseignement, de l'autre côté les Favez, Dolto, Lagache et Lacan qui font scission et créent la SFP. Deuxième temps (1963-64), d'un côté Lacan, sa pratique des séances de plus en plus courtes, mais plus encore la confusion à laquelle il oblige entre sa personne et sa pensée, ne laissant d'autre choix à ceux qui le suivent, simultanément analysants et élèves, que d'être lacanien. Il est de la nature des maîtres « d'être absolument narcissique ». Pour pouvoir penser l'œuvre de Lacan, que ce soit avec ou contre lui, il fallait s'en séparer. De l'autre côté donc, les membres fondateurs de l'APF. La formation des analystes est le point de conflit du premier mouvement de scission, la rupture d'allégeance au maître est au principe du second.

Un numéro remarquable de la *Nouvelle revue de Psychanalyse*, « Regards sur la psychanalyse en France », et notamment un article de Smirnoff, « De Vienne à Paris », retrace ce chemin chaotique où les conflits sur la chose analytique se mêlent aux querelles d'egos. Mais il est un autre document qui mérite lecture. À l'occasion du trentenaire de l'APF, Jean-Louis Lang a composé ce qu'il appelle lui-même un « trombinoscope », texte manuscrit accompagné de croquis qu'on ne peut découvrir qu'en le consultant sur place, au siège de l'APF, qui fait le récit d'une naissance « dans la douleur et le tumulte ». Douleur et violence des deux côtés, pour les analysants-élèves de Lacan, mais aussi pour Lacan lui-même qui voit rompre et s'éloigner les meilleurs de ses proches. « Vous auriez pu être mon Ferenczi », dira-t-il à Laplanche. Le tournant théorique de Lacan vers la logique, le mathème et le sac de noeuds borroméens coïncide à peu de temps près avec ce moment bouleversant. Un tournant que Granoff interprétera comme un délitement de l'édifice théorique, jusqu'à l'auto-caricature, celle qui va du Nom-du-Père aux non-dupes-errent.

L'humour de Lang, à la fois amical et moqueur, raconte et brosse une série de portraits. Hommage d'abord au « Grand Jack », père tué certes, mais pas mort pour autant, le « Grand Jack », absorbé par la contemplation dans le miroir de l'image de son *Je*, reflétée dans le *Moi* grandiose de Sigmund. On connaît son aphorisme : « L'inconscient n'est pas de Freud mais de Lacan. »

Lang évoque en quelques mots « la chevauchée des mousquetaires... pardon des motionnaires », sous l'œil vigilant et complice de Wladimir Granoff. Ils étaient 6 au départ mais seulement 5 à l'arrivée (Pontalis, Lang, Laplanche, Smirnoff, Widlöcher), abandonnés la veille au soir par une Piera Aulagnier du côté de la Closerie des lilas, une Piera effrayée par la violence d'une interprétation qui n'allait pas manquer de surgir, celle du meurtre du père par l'assemblée des frères.

Quelques portraits croqués par Lang...

Granoff, parcourant au volant de ses limousines de collection, de complexes circuits semés d'embûches, en quête de filiation.

Laplanche entre la séduction du baquet et la problématique du tonneau.

Pontalis l'homme qui éditorialement tire plus vite que son nombre (d'exemplaires).

Widlöcher sauvegardant l'unité, protégeant des tendances dépressionnaires apéèfo-ipéistes.

Lavie, 9<sup>e</sup> président, écartelé entre un narcissisme qui l'éloignait du pouvoir et la dénégation d'en vouloir prolonger les plaisirs inavoués. Et c'est ainsi que, sans en avoir l'air, il remplaça une année supplémentaire ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait encore osé. Qui je ? Mais lui bien sûr.

Un peu plus loin dans l'histoire, Lang évoque Pierre Fédida, qui loin d'être l'absent qu'il se complaît à paraître, nous confia sa conception de l'insight, rien d'autre, si je l'ai bien compris dit Lang, que la non-confusion entre l'entendu du dire, la visée de l'écoute, l'ouïe de la vue, la vision du jouir.

Et Jean-Claude Rolland, jongleur de mots, premier provincial, « lyonnais de surcroît », à devenir président. Le Jean-Claude Rolland qui vient de nous quitter, celui du *Guérir du mal d'aimer*.

L'anniversaire décennal d'aujourd'hui a une particularité qui le distingue des précédents. Avec la disparition successive de Jean-Claude Lavie et Daniel Widlöcher, ce sont tous les membres de la horde primitive qui sont morts. « La horde », c'est le mot par lequel Freud désignait le groupe des premiers psychanalystes réunis autour de lui. Meurtre du père oblige, la horde APF, elle, est fraternelle, et donc fratricide.

Cette dimension fratricide, un des membres de la horde l'a plus particulièrement revendiquée : Wladimir Granoff. Déjà présent lors de la scission de 1953, à travers son rôle d'incitateur à la rébellion des analystes en formation de l'Institut, il joue un rôle décisif dans la scission de 63-64. J.-B. Pontalis le reconnaissait volontiers : « Sans Granoff on n'y serait sans doute jamais arrivé. » Liquider le transfert est déjà bien aléatoire, mais liquider l'analyste... Anzieu, Laplanche, Lavie, Pontalis, Widlöcher... Tous des enfants du divan de la rue de Lille.

Granoff reconnaissait volontiers ce qu'il devait à Lacan : « Lacan a fait de moi l'analyste que je suis devenu. » Mais à la différence de ses compagnons, Lacan n'a jamais été pour lui un père analytique. Plutôt un frère aîné, « Et par rapport à un frère aîné, disait Granoff, il est banal que surgisse un moment où l'on est amené à dégainer. » Dégainer un poignard en la circonstance, un poignard russe.

Granoff revendiquait l'aristocratie du samouraï (à la fois russe et japonais donc), un samouraï entraînant dans son sillage ceux qu'il appelait « les villageois ». Nul doute que lesdits « villageois » ont dû apprécier la comparaison. « La question des rivalités entre frères et entre sœurs, écrit Granoff, est, dans la psychanalyse et sa pratique, l'objet d'une ignorance presque systématique. Ce n'est pas pour rien que les institutions analytiques sont absolument déchirées par des conflits de cette sorte, qui sont des conflits de rivalité fratricide. » Son ami Lavie, qui soulignait que leur amitié reposait sur le fait qu'ils n'étaient d'accord sur rien, Lavie donc, lui fit remarquer que son passage à la présidence de l'APF avait fait disparaître nombre de tensions internes. Granoff lui objecta qu'une société de psychanalyse sans conflits se dissolvait dans un consensus stérile.

Il faudra attendre un certain nombre d'années pour qu'une élaboration relative de cette dimension fratricide, de toute la charge d'homosexualité masculine dont elle était porteuse, permette enfin aux femmes de prendre leur place dans les responsabilités de l'APF. C'est en 1998 qu'Évelyne Séchaud devient la première femme présidente de l'APF.

Les conflits et leurs enjeux inconscients ne sont évidemment pas absents de l'APF d'aujourd'hui. Le transfert, encore et toujours, en est le premier moteur et le meilleur véhicule... transfert d'enseignement, transfert de supervision. Mais il est un lieu où le conflit est assurément fécond et l'on peut regretter qu'en ce lieu il ne trouve pas suffisamment à s'exprimer. Je ne suis certainement pas le seul à avoir entendu tel ou tel analyste en formation remarquer que les divergences à la fois théoriques et pratiques que l'on devine entre les uns et les autres retiennent de se formuler avec netteté. Bref que le débat s'affaiblit trop souvent en un consensus de façade. Petite anecdote en sens contraire... C'était à Vaucresson. Ce jour-là Jean-Claude Rolland exposait pour la première fois sa conception de l'interprétation analogique. Granoff, dont l'Aston Martin trônait aux pieds des marches

de l'entrée, réagit avec vivacité à la thèse défendue. « Très intéressant votre interprétation analogique, mais que faites-vous du transfert ? » J'ai oublié le détail du débat qui suivit, mais débat il y eut.

Aux origines de l'APF il y avait d'un côté Lacan, de l'autre l'IPA. Aujourd'hui il n'y a plus Lacan, mais il y a toujours l'IPA. Entre l'infléchissement de la psychanalyse en psychothérapie que l'on constate un peu partout dès que l'on voyage, et l'usage de plus en plus fréquent du distanciel, y compris concernant la didactique et la supervision, la position de l'APF apparaît toujours plus intempestive. Que la psychanalyse soit intempestive dans le monde qui l'entoure, cela commence avec Freud, on a eu le temps de s'y faire. Qu'elle devienne intempestive dans sa propre demeure est évidemment autrement troublant. Après l'éloge du conflit, celui de l'unité... Qu'il s'agisse de l'analyse personnelle et de son extra-territorialité, de la liberté des analystes en formation à parcourir le cursus à leur manière, ou de la valeur irremplaçable de la présence, seule à permettre de tuer son père et de coucher avec sa mère (ou l'inverse), l'APF parle d'une voix et d'une seule. On ne s'en plaindra pas.



*Conseil, Institut, Comités,  
liste des membres  
et des psychanalystes affiliés de l'APF*

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Présidente* Brigitte ÉOCHE-DUVAL  
*Vice-Présidents* Patrick MEROT – Francine PASCAL DE MONT-MARIN  
*Secrétaire général* Claude BARAZER  
*Secrétaire scientifique* Cristina LINDENMEYER  
*Trésorière* Claire TRÉMOULET  
*Présidente sortante* Dominique SUCHET

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* : Cristina LINDENMEYER  
Brigitte CHERVOILLOT-COURTILLON, Didier HOUZEL, Antoine MACHTO, Martine MIKOLAJCZYK, Wilfried MORICE, Olivia TODISCO.

## **COMITÉS DE PUBLICATION**

Responsable des publications Brigitte ÉOCHE-DUVAL, Présidente du Conseil d'administration.

## **COMITÉ DE RÉDACTION DE *LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE***

*Directeur du Comité de Rédaction* Jean-Yves TAMET, il est composé de Régis BONGRAND, Sarah CONTOU TERQUEM, Éric JAÏS, Maria MARCELLIN, Martine MIKOLAJCZYK, Françoise NEAU, Mi-Kyung YI.

## **DOCUMENTS & DÉBATS**

La réalisation de ce numéro a été confiée à Frédéric de MONT-MARIN, avec Dominique BAUDIN LE BRIGAND, Hélène COULOUVRAT, Nelly GAILLARD-JANIN, Dominique ROBREDO MUGA, Antoine ZUBER.

## **COMITÉ DE SUIVI DU SITE**

Sous la responsabilité de Frédéric de MONT-MARIN, avec Claude BARAZER.

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ  
Hervé BALONDRADE, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER  
Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS  
Brigitte ÉOCHE-DUVAL, Gilberte GENSEL  
François HARTMANN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN  
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY  
Paule LURCEL, Vladimir MARINOV  
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY  
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET  
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO  
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

## **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* : Viviane ABEL PROT

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Hervé BALONDRADE, Gilberte GENSEL, Bernard de LA GORCE, Jean-Michel LÉVY, Paule LURCEL, Dominique SUCHET, Olivia TODISCO.

## **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* : Françoise NEAU

*Membres ex officio* : Brigitte ÉOCHE-DUVAL, Cristina LINDENMEYER

*Membre représentant du Collège des Titulaires* : André BEETSCHEN

Claude ARLÈS, Odile BOMBARDE, Alejandro ROJAS-URREGO, Marita WASSER

## **COMITÉ D'ÉTHIQUE**

(convocable par le Conseil d'administration)

*Composition* : Laurence APFELBAUM, André BEETSCHEN, Monique BICHAT, Catherine CHABERT, Didier HOUZEL, Évelyne SECHAUD

## **M E M B R E D'H O N N E U R**

Mme Janine ALTOUNIAN

118, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris

06 59 45 60 94

## **O N T É T É M E M B R E S D'H O N N E U R**

Annie ANZIEU - Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - Jean-Claude LAVIE - J.-B. PONTALIS - Robert PUJOL - Jean-Claude ROLLAND - Guy ROSOLATO - Daniel WIDLÖCHER

## **M E M B R E S T I T U L A I R E S**

Mme Viviane ABEL PROT

26, rue Vaneau - 75007 Paris 01 47 05 86 02

Dr Athanasios ALEXANDRIDIS

00302107291993

Pr Jacques ANDRÉ

06 82 96 29 55

Dr Hervé BALONDRADE

05 56 44 29 30

M. Claude BARAZER

06 61 50 06 27

Dr André BEETSCHEN

04 78 28 54 57

Dr Leopoldo BLEGER

06 38 21 70 10

Pr Catherine CHABERT

01 42 77 27 70

Pr Christophe DEJOURS

01 55 43 96 90

Dr Jean-Philippe DUBOIS

05 56 93 11 13

Dr Lucile DURRMAYER\*

01 47 07 63 42

Mme Brigitte ÉOCHE-DUVAL

06 86 97 14 11

Mme Gilberte GENSEL

01 42 76 05 27

Dr Jean H. GUÉGAN\*

06 85 92 65 37

Dr François HARTMANN

01 42 74 16 86

Pr Didier HOUZEL

09 81 09 36 58

Mme Laurence KAHN

09 71 23 25 67

Dr Bernard de LA GORCE

04 78 37 94 52

Mme Sylvie de LATTRE

06 72 53 62 25

M. Jean-Michel LÉVY

01 42 49 31 89

Dr Paule LURCEL

06 11 65 20 83

Pr Vladimir MARINOV

06 81 58 20 20

Dr Patrick MEROT

01 46 03 19 40

Dr Pascale MICHON RAFFAITIN

01 48 73 40 17

Dr Nicole OURY

01 42 30 70 70

Mme Évelyne SECHAUD

06 26 63 16 87

Mme Dominique SUCHET

06 86 37 25 49

Dr Jean-Yves TAMET

04 78 93 64 42

Mme Olivia TODISCO

06 23 09 27 81

Dr Philippe VALON

06 80 13 06 65

M. François VILLA

06 80 26 80 90

Dr Felipe VOTADORO

01 46 84 09 62

\* En disponibilité, à sa demande.

## M E M B R E S S O C I É T A I R E S

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Claude ARLÈS	2, place Kléber - 69006 Lyon	07 65 55 08 57
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat - Imm. Lux - Allée B - 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais - 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	06 95 84 20 52
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay - 69002 Lyon	04 78 37 95 51
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Mme Françoise BUFFARD DEJOUR	4, quai Jean Moulin - 69001 Lyon	04 78 39 46 65
Mme Isabelle CAHINGT	7 bis, villa Eugène Manuel - 75116 Paris	06 63 66 79 68
Mme Francine CARAMAN	10, rue Thibaud - 75014 Paris	06 83 06 29 23
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron - 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey - 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Dr Marc DELORME	160, rue Pasteur - 33200 Bordeaux	05 56 24 35 03
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité - 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Chantal DUCHÈNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery - 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet - 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus - 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, avenue de la République - 75011 Paris	06 84 08 37 79
Mme Pascale FRANQUES	20, rue Curie - 33600 Pessac	05 56 01 03 44
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	06 64 10 34 26
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 45 51 79 89
Dr Catherine HERBERT	92, rue de Bayeux Rés. Ducs de Normandie	01 42 71 23 46
Dr Éric JAÏS	Appt 34 - 14000 Caen	06 06 48 29 87
Mme Monique de KERMADEC	3, rue Répond - 33000 Bordeaux	05 56 51 17 57
Dr Françoise LAURENT	87, avenue Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Corinne LE DOUSSAL	14, rue Sainte-Anne de Baraban - 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Cristina LINDEMAYER SAINT-MARTIN	104, rue Jeanne d'Arc - 76000 Rouen	02 35 71 02 52
Dr Maria MARCELLIN	44, rue de Sévigné - 75003 Paris	06 14 66 33 14
Dr Nicole MESPLÉ-SOMPS	176, rue Legendre - 75017 Paris	01 42 26 63 72
Dr Luis-Maria MOIX	79, quai des Quayries Rés. Riveo Hall L Appt D01 -	05 56 40 22 84
Dr Frédéric de MONT-MARIN	33100 Bordeaux	
Dr Kostas NASSIKAS	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Pr Françoise NEAU	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Michael PARSONS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Francine PASCAL de MONT-MARIN	37, rue de Charonne - 75011 Paris	06 85 07 90 16
Mme Élaine PATTY	36, Highsett CB2 1NY Cambridge UK	00 44 20 7622 7814
Mme Béatrice PINTER	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 83 59 69 60
Dr Martin RECA	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 46 34 74 94
Dr Anne ROBERT PARISSET	217, rue du faubourg Saint-Honoré - 75008 Paris	06 07 21 65 07
Dr Daniel ROCHE	9, boulevard de Launay - 44100 Nantes	06 76 12 74 32
Dr Alejandro ROJAS-URREGO	28, boulevard Bonne Nouvelle - 75010 Paris	01 48 00 83 86
Mme Marie-Christine ROSE	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Claire SQUIRES	25, cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Pascale TOTAIN-EGHIAYAN	Grand-Rue 40 Montreux VD - Suisse	00 41 79 937 88 11
Dr Claire TREMOULET	27, rue de la Liberté - 34200 Sète	06 45 46 39 33
M. Eduardo VERA OCAMPO	9, boulevard Bourdon - 75004 Paris	01 48 78 86 38
Pr Mi-Kyung YI	39, rue Charles Péguy - 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
	44, rue Saint-Placide - 75006 Paris	01 42 84 33 03
	4, rue Audran - 75018 Paris	06 83 15 51 23
	17, rue de Vintimille - 75009 Paris	06 76 83 10 34

## M E M B R E S H O N O R A I R E S

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat - 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars - 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	62, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 01 95
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Jean-Claude BOURDET	58, rue des Sitelles - 33121 Carcans	06 84 33 64 81
Pr Françoise BRELET-FOULARD	108, rue Gambetta - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur - 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Françoise COUCHARD	29, rue Louis Gain Rés. Jeanne d'Arc - 49100 Angers	07 86 20 69 32
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun - 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis - 33000 Bordeaux	06 45 17 55 65
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal - 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère - 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses - 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 - 10627 Berlin - Allemagne	004930 755 65 430
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSENARD	18, boulevard Arago - 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal - 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine - 75011 Paris	01 48 04 57 14
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	06 81 28 55 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques	01 43 35 11 62

## P S Y C H A N A L Y S T E S A F F I L I É S

Isabelle BERNATEAU	34, rue Keller - 75011 Paris	06 68 11 47 84
Dr Dominique BILLOT	36, rue des Bourdonnais - 75001 Paris	01 40 13 06 26
Mme Solange CARTON	54, impasse de la Fondue - 34090 Montpellier	06 27 24 90 75
Dr Laure CHAMBOLLE	42, rue de la Course - 33000 Bordeaux	05 57 99 25 97
		07 62 96 01 02
Mme Karinne GUENICHE	15, avenue des Mimosas - 92100 Boulogne-Billancourt	01 41 10 93 55
Mme Hélène HINZE	15, place Chavanelle - 42000 Saint-Étienne	06 78 61 80 24
Mme Brigitte HÜE-PILLETTE	5, cours Le Rouzic - 33100 Bordeaux	06 64 37 79 94
Mme Odile MARCOMBES	4, rue de Berne - 75008 Paris	06 61 12 34 26
Pr Catherine MATHA	6, rue Saint Fortunat - 86000 Poitiers	06 16 09 88 16
Dr Valérie MIRABEL	74, boulevard Raspail - 75006 Paris	01 45 44 25 04
M. Alexandre MOREL	32, rue Étienne Marcel - 75002 Paris	06 19 58 34 71
Dr Hervé MOVSCHIN	8, rue du Chemin Vert - 75011 Paris	01 45 86 18 70
Mme Isabelle PAYS	83, rue Conte Grandchamp - 42100 Saint-Étienne	04 77 21 80 54
		06 74 12 70 31
Mme Pascale PECHOT	10, rue Condé - 24000 Périgueux	06 22 33 00 20
Dr Catherine PEDEZERT	40, rue Frantz Despagnet - 33000 Bordeaux	05 56 87 64 85
Dr Philippe PIERRE	75, avenue Thiers - 33100 Bordeaux	05 56 81 27 00
		06 85 04 69 04
Mme Valérie-Anne QUEUILLE	8, rue Sarrazin - 44470 Nantes	06 99 17 54 95
Mme Nirina RAKOTOMANGA	5, rue Euryale Dehaynin - 75019 Paris	01 53 72 44 87
Dr Bruno REBOUL	70, avenue Jean Jaurès - 69007 Lyon	04 72 73 27 65
Dr Dominique ROBREDO MUGA	12, rue Dieu - 75010 Paris	01 42 39 58 94
		06 70 70 27 07
Mme Valérie ROUMENGOUX	26, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 40 27 97 05
		06 10 77 88 99
Dr François ROYER	41, rue Mercière - 69002 Lyon	04 78 42 68 86
Dr Marie-Louise SCEMAMA	38, avenue de la Motte Piquet - 75007 Paris	01 47 05 68 57
Dr Anne SERISE DUPUIS	Résidence "Les Provinciales" H2	cab 05 56 90 16 82
		06 82 75 59 85
Mme Carlotta SETTEL CROCE-SPINELLI	25, chemin Pomerol - 33000 Bordeaux	06 80 94 19 78
Mme Marita WASSER	156, rue Oberkampf - 75011 Paris	05 56 51 74 04
Pr Michel G. WOLKOWICZ	5, rue du Colisée - 33000 Bordeaux	01 42 33 25 17
		06 60 72 18 04

*Secrétariat de l'APF : Caroline RELIQUET  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. : 01 43 29 85 11  
courriel : [lapf@orange.fr](mailto:lapf@orange.fr)  
site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.fr](http://associationpsychanalytiquedefrance.fr)*